



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

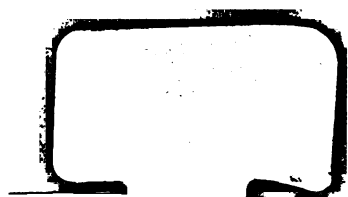
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

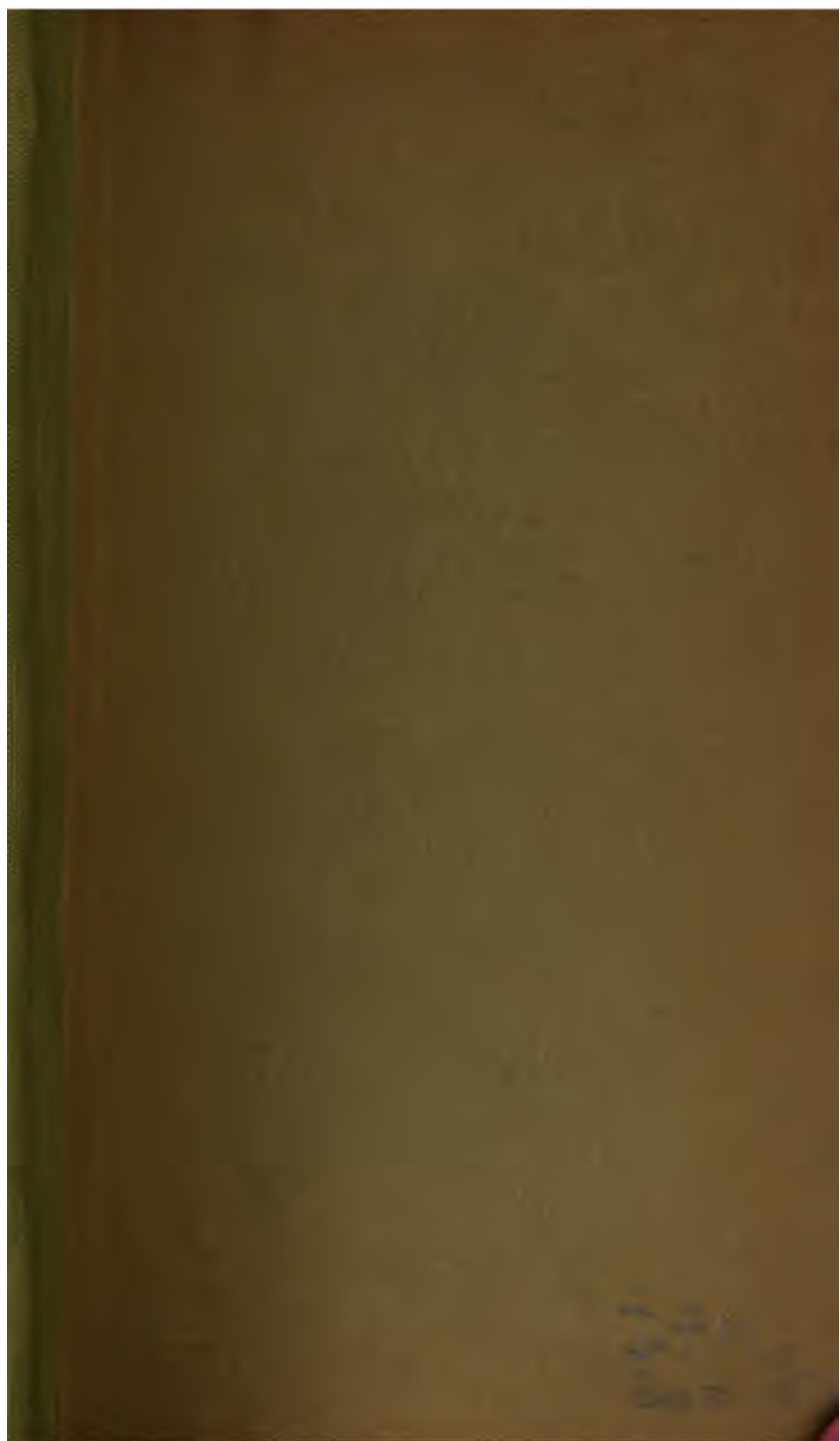
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE NORMANDIE.

ANNÉE 1874

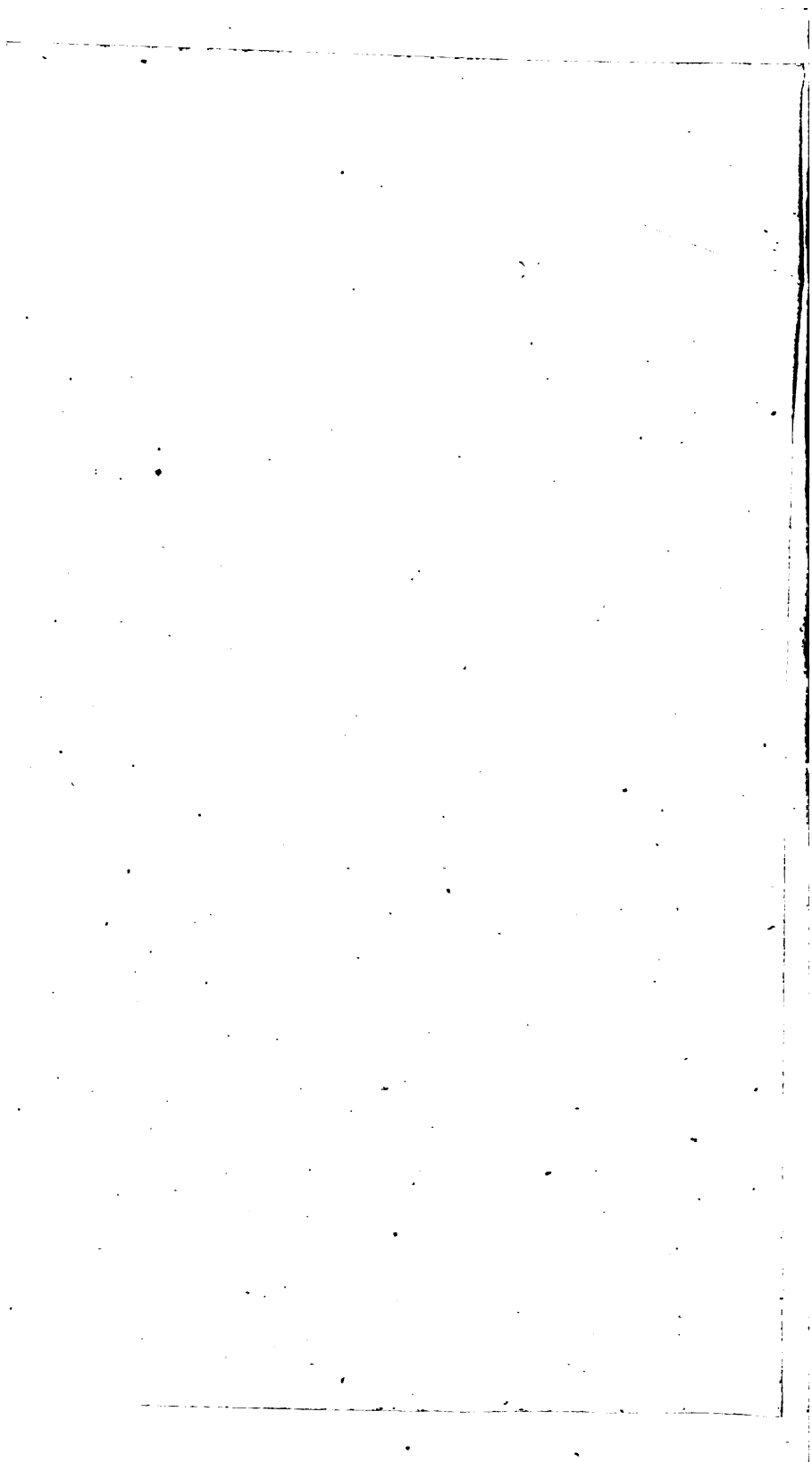
TOME VII.

(PREMIER FASCICULE)

CAEN

F. LE BLANC-HARDEL, RUE FROIDE, 2.
ROUEN, CH. MÉTAYER, SUCC^r DE LA NORMAN
PARIS, DELAIGNE, RUE MONTMARTRE, 48.

1874.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES

DE NORMANDIE.

TOME VII.

ANNÉES 1874 ET 1875.



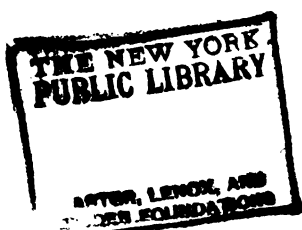
CAEN

F. LE BLANC-HARDEL, RUE FROIDE, 2.

ROUEN, CH. MÉTÉRIE, SUCC^r DE LE BRUMENT

PARIS, DERACHE, RUE MONTMARTRE, 48.

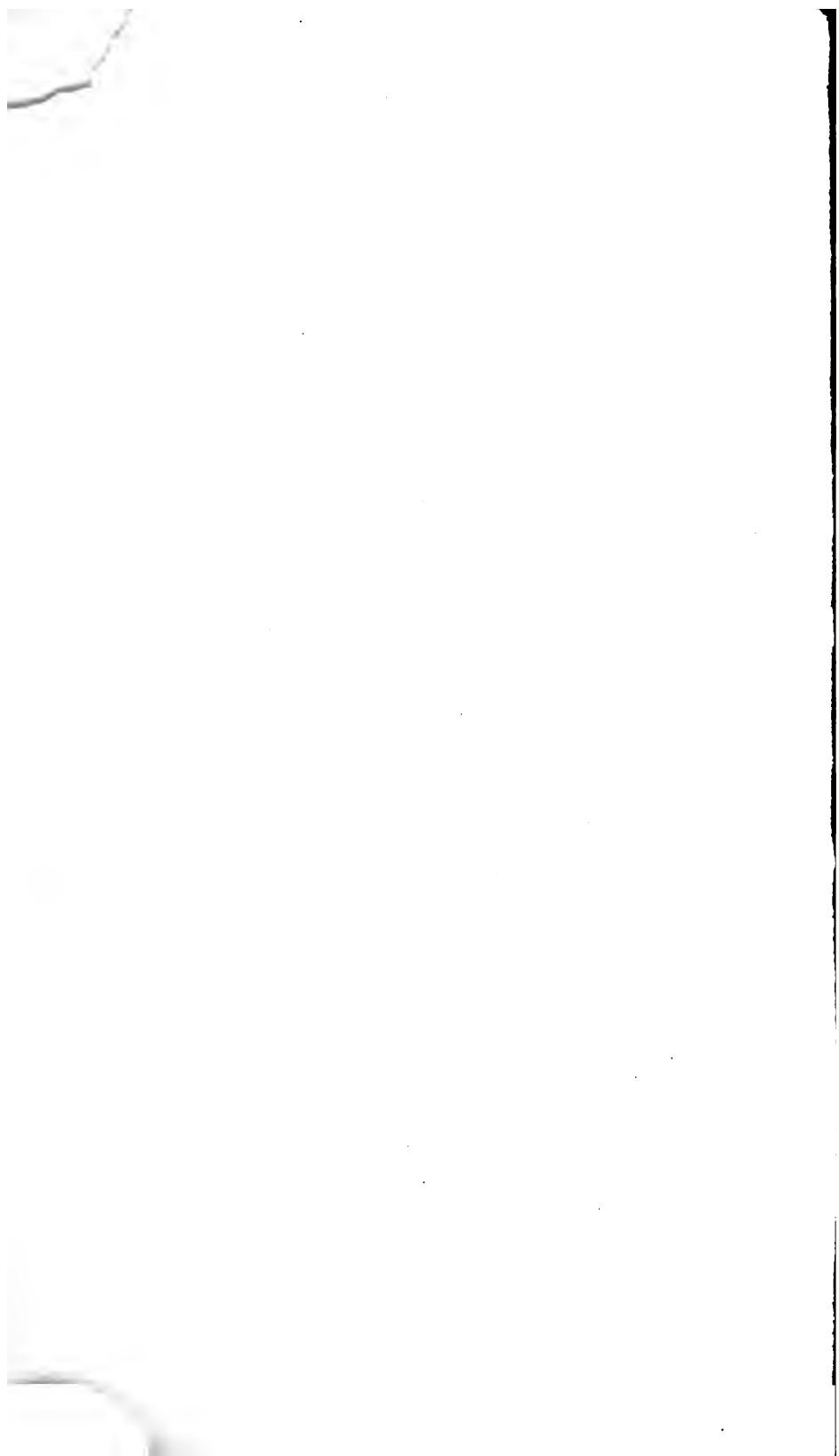
—
1875.



THE NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

A faint, dotted stamp of the same text as the one above, located in the bottom left corner of the page.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE NORMANDIE.



SÉANCE PUBLIQUE

DU JEUDI 16 JUILLET 1874.

Présidence de M. GERVAIS, directeur.

La séance a été ouverte à 3 heures, dans la grande salle de l'École de Droit, sous la présidence de M. Gervais, directeur de la Compagnie.

A ses côtés avaient pris place au bureau, M. Travers, président de la Société, M. J. Ferrand, préfet du Calvados, M. Roulland, maire de la ville de Caen, M. Allou, recteur, M. Châtel, vice-président, M. de Robillard de Beaurepaire, secrétaire.

Nous reproduisons dans leur ordre les lectures qui ont été faites :

DISCOURS DE M. GERVAIS.

MESSIEURS,

En approchant de cette tribune, où m'appelle le titre de Directeur qui m'a été imposé par la bienveillante amitié de mes collègues, j'éprouve une bien vive et bien légitime émotion. Les personnages éminents par la science ou par l'éclat de leurs fonctions, qui l'ont

porté avant moi, m'apparaissent en ce moment, et, comparant leur illustration à mon obscurité, je me demande si cette faveur accordée à ma vieillesse n'aura pas pour principal résultat de faire ressortir mon insuffisance.

Quelle faveur, en effet, peut obtenir ma faible voix près de vous, Messieurs, encore sous le charme de cette éloquence magistrale qui, en pareille solennité, il y a quelques mois à peine, captivait votre attention, s'imposait à votre admiration (1) ! Sans doute, ces bonnes fortunes sont rares et vous n'espérez pas rencontrer, chaque année, des orateurs comme M. Guizot, sur les lèvres desquels on s'attend à recueillir de ces paroles qui vont à la postérité. Mais la distance est immense, et, quand je la contemple, je voudrais pouvoir m'incliner et me taire. Hélas ! le silence ne m'est pas permis, et, puisque je remplis un devoir, j'espère quelque indulgence.

N'ayant ni la prétention, ni même l'espérance de contribuer en quoi que ce soit à l'éclat ou à l'intérêt de cette réunion, je veux, du moins, n'être pas ingrat et me montrer reconnaissant envers l'archéologie, à laquelle je suis redevable de l'honneur qui m'est fait aujourd'hui, en essayant de réconcilier mon auditoire avec cette qualification d'*antiquaire*, quelque peu compromise par les sarcasmes de ceux-là mêmes qui l'ont portée avec le plus d'éclat, témoins Pope (2) et Walter Scott (3).

L'homme ne vit pas seulement de pain, nous dit

(1) M. Guizot présidait la séance publique du 1^{er} décembre 1873.

(2) *Mémoires de Martin Scribler*.

(3) *L'Antiquaire*.

l'Évangile : non , il faut un aliment à son intelligence , une occupation à ses loisirs , un délassement à ses travaux , et trop souvent une distraction à ses chagrins.

Mais on les demanderait en vain à ces plaisirs frivoles, dont la saveur s'évapore avec la jeunesse ; moins encore à l'orgie qui abrutit ou aux voluptés au sein desquelles l'âge mûr ne recueille que les regrets et l'impuissance ! Seuls, l'étude des lettres ou des sciences, ou le culte des arts , que le poète appelle si justement *consolateurs*, peuvent donner ces délassements qui fortifient , ces distractions qui consolent et qui souvent charment ces heures que l'ennui réclamait.

Ici le champ est vaste , chacun peut consulter ses aptitudes et suivre ses préférences ; mais ne soyons pas exclusifs et montrons quelque indulgence pour les goûts que nous ne partageons pas.

La musique a des charmes ; la nature a des mystères que la science se plaît à sonder ; les fleurs ont leur éclat et leur parfum. Les ruines, aussi, ont leur poésie et leur enseignement , et ces vieux cailloux , dont le nom vous fait sourire , ne sont pas muets pour l'antiquaire ; pas plus que ce fossile informe en apparence , que cette plante incolore, mais peu connue ne le sont pour le naturaliste.

L'étude des antiquités a cela de commun avec l'étude de la plupart des sciences naturelles , qu'elle découvre une valeur cachée dans une foule d'objets devant lesquels le profane reste indifférent ; qu'elle prête un charme inconnu aux lieux en apparence les plus tristement sauvages.

Voyez cette lande aride et inculte, ces lignes monotones que le regard suit sans rencontrer un point où

se reposer : le touriste s'en éloigne , lui jetant à peine un regard distrait et dédaigneux. Mais si le naturaliste qui la parcourt y a trouvé des richesses pour ses collections, il revient avec bonheur vers ces solitudes qui lui promettent de nouvelles et pures jouissances.

Il en est de même de l'antiquaire , si le hasard , ce grand pourvoyeur de la science, ou si de laborieuses investigations lui ont fait rencontrer quelques débris des vieux âges, quelque ruine non encore explorée. Et ces bonnes fortunes ne sont pas rares ! Sur quel point , dans nos contrées surtout , les générations qui se sont succédé depuis tant de siècles, n'ont-elles pas laissé des traces de leur passage , des témoignages de leurs discordes ? La pierre taillée par le choc d'une autre pierre nous montre les premiers efforts de l'industrie naissante. A chaque pas , des armes brisées attestent des luttes sanglantes, et le silex façonné en forme de lance ou de flèche et rendu tranchant par de patients efforts, dit assez que la triste humanité n'avait attendu ni l'âge de fer ni l'âge de bronze pour armer des mains homicides.

Cet intérêt, d'une légitime curiosité, que l'archéologie partage avec d'autres sciences, n'est pas le seul qu'elle puisse revendiquer. Il en est un surtout qui lui est propre et qui naît du concours qu'elle prête, du contingent qu'elle apporte aux études historiques dont elle a souvent éclairci les obscurités ou comblé les lacunes.

N'est-ce pas elle qui, relevant le défi que les sphinx gigantesques de Thèbes et de Louqsor semblaient avoir jeté à tout jamais à l'avenir, a su deviner enfin ces énigmes, que la mystérieuse Égypte des Pharaons avait proposées à la postérité ? N'est-ce pas elle qui nous a

montré les splendeurs à peine soupçonnées de Ninive et de Babylone ?

A l'aspect de ces fastueux débris d'une prospérité sans égale, suivie d'une si complète décadence, on se prend à rêver; on se dit que cette richesse, après laquelle soupirent toutes les nations, renferme le germe de leur ruine, en ce qu'elle excite la convoitise des conquérants contre la rapacité desquels elles se trouvent un jour impuissantes à se défendre, énervées qu'elles sont par les habitudes du bien-être, abâtardies par les préoccupations égoïstes de l'intérêt personnel, divisées par l'antagonisme que suscite le spectacle de ce luxe décevant au cœur des déshérités, et que les factions sont si habiles à entretenir.

La pensée se reporte alors sur la patrie bien-aimée et on se demande, avec angoisse, si les mêmes causes n'appelleront pas les mêmes catastrophes.

Une autre branche de l'archéologie, la numismatique, appelle aussi notre attention.

Les monnaies romaines n'avaient pas la stérile uniformité de nos pièces modernes. Les Romains, qui croyaient à la perpétuité de leur empire, *Roma æterna*, travaillaient pour la postérité et confiaient à leurs monnaies le soin de lui transmettre le souvenir des événements mémorables de chaque règne. C'était en quelque sorte les fastes populaires. De là le nom de *médailles* qui leur a été donné; de là aussi leur intérêt au point de vue historique. De plus, elles ont cet autre avantage de reproduire les traits, souvent burinés avec art, de ces maîtres du monde, si rarement dignes de l'être? L'artiste y suit en quelque sorte jour pour jour la trace des progrès ou de la décadence des arts, et le sage, en contemplant la foule de ces tyrans

éphémères, se prend de pitié pour ces ambitieux qui achetaient par un crime ou par des promesses insensées, le privilège d'être assassinés à leur tour.

Leur impuissance et leur charlatanisme se trahissent sur leurs monnaies. L'empire une fois acheté, il faut le payer. N'ayant pas, comme dans nos temps modernes, la ressource facile des emprunts d'état, on y supplée en altérant les monnaies, et chaque nouveau parvenu, ajoutant à la fraude de ses prédécesseurs, la pièce d'argent n'est bientôt plus que du cuivre trempé dans l'étain. Vainement se proclament-ils, sur ces pièces frelatées, les arbitres du monde (1), les pacificateurs de l'univers (2). Plus vainement encore vantent-ils leurs largesses (3), la fidélité des soldats (4), la félicité publique (5), et jusqu'à leur satisfaction personnelle (6).

Ces innombrables enfouissements de numéraire, que les propriétaires ne devaient pas retrouver, leur donnent un éclatant démenti et témoignent de la perturbation et de la misère de ces époques agitées. Il n'y avait de satisfait que quelques convoitises, et chaque révolution, ajoutant fatalement son contingent à la misère publique, les peuples toujours déçus abandonnaient bientôt ces heureux d'un moment, prêts à se jeter dans les bras de nouveaux empiriques où les attendaient de nouvelles déceptions.

Je ne parlerai que pour mémoire de la céramique,

(1) Rector orbis.

(2) Pacator orbis.

(3) Liberalitas aug.

(4) Fides militum.

(5) Felicitas publica.

(6) Hilaritas aug.

dont l'étude cependant pleine d'intérêt nous initie à la connaissance des usages, des coutumes et des mœurs des anciens, par les figures nombreuses et les scènes variées qui décorent les vases antiques, ceux du moins qui constituaient la poterie de luxe. Elle nous permet de suivre à travers les siècles cette utile industrie du potier, depuis l'époque de ces grossières ébauches où l'artiste inexpérimenté laissait dans l'argile l'empreinte des doigts qui la façonnaient, et dont le *tumulus* de Fontenay-le-Marmion nous a fourni de curieux spécimens, jusqu'à ces vases grecs d'une élégance de forme irréprochable et dont la décoration d'un dessin si pur sert encore de modèle à nos artistes qui s'en inspirent sans jamais les surpasser.

Puis voici venir le moyen-âge : voyez ces mottes féodales, ces vieux donjons à demi renversés, ces armes massives dont le poids effraie notre faiblesse. Elles nous révèlent ces hauts faits d'armes de la chevalerie, en même temps que ces ruines, éparses sur le sol, rappellent les tristes époques de la féodalité, où, comtes et barons, souverains au petit pied dans leurs domaines, guerroyaient sans cesse avec leurs voisins, et se livraient, sans que le droit public d'alors y trouvât à redire, à ces actes de destruction et de spoliation dont les grands états se sont de nos jours réservés le monopole.

L'archéologie toutefois nous découvre des horizons moins sombres, de plus suaves perspectives. L'aspect des monuments religieux soulage le cœur et réjouit la vue. Ce temple rustique, devant lequel la foule passe inattentive, appelle l'antiquaire. Il s'entretient avec lui ; la coupe des pierres, le style de la décoration lui disent l'âge du monument. Il compte les siècles qui se sont

écoulés et les générations qui se sont successivement agenouillées sur ces dalles usées par la prière et dont les tombes pressées autour du vieil édifice appellent encore un souvenir, et une prière, et il salue avec respect le modeste sanctuaire qui a vu tomber, depuis longtemps déjà, l'orgueilleux donjon qui avait la prétention de le protéger.

Que s'il l'examine plus en détail, il sourit au spectacle de ces monstres impossibles, de ces figures étranges qui grimacent sous le poids de l'entablement ou des corniches, et dans ces allégories, parfois immondes, il soupçonne une pensée pieuse, qui rejette, au dehors du lieu saint, ces figures où les vices et les passions honteuses sont montrés dans toute leur nudité, comme au jour du jugement.

A l'intérieur, la curiosité de l'antiquaire est fréquemment éveillée par la rencontre de quelque inscription lapidaire qui lui révèle des noms inconnus, ou par la vue de quelqu'une de ces naïves images, grossièrement taillées peut-être, mais toujours vivantes sous l'inspiration du sentiment religieux.

Plus loin, ce sont les ruines isolées de quelque abbaye détruite, éparses au milieu des champs que les moines ont fertilisés, et qui se dressent encore pour accuser l'ingratitude des hommes.

Ce n'est là cependant que le côté le moins saisissant de cette partie si intéressante des études archéologiques. Quel art, en effet, quelque perfectionnées que soient ses créations, peut nous offrir des objets plus capables d'exciter notre enthousiasme que ces magnifiques cathédrales, ces splendides basiliques que le moyen-âge nous a léguées et que l'art moderne s'étonne de ne pouvoir égaler ?

Vous admirez, avec raison, ces statues animées par le ciseau de l'artiste dont le génie a trouvé le secret de perfectionner la nature ; ces figures, d'une beauté idéale, sur le front desquelles le pinceau de Raphaël ou du Corrège a su faire refléter un rayon de la céleste beauté : cette admiration, je la comprends..... je la partage.

Mais qui donc a pu, sans se sentir ému, pénétrer pour la première fois dans ces temples si justement renommés d'Amiens, de Beauvais, de Saint-Ouen de Rouen, où s'arrêter impassible devant les magnificences du portail de Reims, devant la majesté du Mont-Saint-Michel ?

On s'étonne du génie de ces grands artistes, de la hardiesse de leurs conceptions, et on se demande comment ces hommes, privés des ressources de la mécanique moderne, entravés dans le transport des matériaux par l'absence ou l'insuffisance des routes, ont osé entreprendre et ont pu exécuter ces colossales constructions !

Qui donc les inspirait, qui soutenait leur zèle, dans ces entreprises dont la durée dépassait les bornes de la plus longue existence et dont les auteurs espéraient rarement voir le couronnement ? Ce n'était pas l'ambition : la seule récompense qu'ils demandaient aux fidèles, c'était l'aumône de quelques prières. L'espoir de la renommée les touchait peu. Leurs noms, pour la plupart, sont restés inconnus. Une épitaphe des plus simples nous a seule appris que l'architecte qui a tracé le plan du chœur de notre Saint-Etienne de Caen, d'un style si noble et si pur, s'appelait *Guillaume*, et borne son éloge à dire qu'il était habile dans l'art d'employer la pierre, *summus petrarum in arte*. Les auteurs de cette belle cathédrale de Bayeux, de celle de Coutances, cette perle enchâssée dans l'émeraude des prairies du Coten-

tin, sont restés inconnus, et si nous savons aujourd'hui celui du grand artiste qui a créé cette merveille de Saint-Ouen de Rouen, ce n'est ni l'admiration ni la reconnaissance qui nous l'ont transmis; c'est la chicane qui l'avait inscrit dans le dossier d'une procédure qu'il eut à soutenir contre le chapitre de l'abbaye pour le règlement de ses honoraires, et que les laborieuses investigations de l'un de nos collègues, M. Bonnin, je crois, a eu la bonne fortune de rencontrer.

Un mobile plus puissant dirigeait et soutenait leurs efforts : ils travaillaient pour Dieu et sous l'œil de Dieu avec cette foi qui donne la confiance et qui ne connaît pas les découragements, triste partage des nations vieilles que le scepticisme dessèche, où tout est remis en problème, Dieu, la vertu, la patrie ! Alors, l'enthousiasme s'éteint ; l'inspiration fait place au calcul, tout s'amoindrit, les caractères et les œuvres.

Ce n'est pas assez d'admirer nos monuments. Il faut, pendant qu'il en est temps encore ; les entretenir et les conserver, même au prix de grands sacrifices. Un peuple s'honore en respectant les épaves de ce qui fut sa gloire dans le passé, et il n'y a pas de signe plus certain de l'abaissement moral d'une nation que cette insouciance qui laisse tout périr, même les ruines qu'elle accumule.

C'est contre cette coupable indifférence que la Société des Antiquaires est appelée à lutter et à réagir. Le zèle de M. de Caumont, son fondateur, pour populariser le goût de l'archéologie et le culte des monuments a consumé sa vie. Ses efforts, toutefois, ont été féconds et une juste célébrité s'est attachée à son nom. C'est l'impulsion par lui donnée, qui a réveillé partout le zèle endormi, qui a appelé l'attention

sur nos richesses archéologiques, et cette heureuse influence n'est pas étrangère aux généreux sacrifices que s'impose notre administration municipale pour la restauration des édifices publics et religieux dont notre ville s'enorgueillit et pour leur rendre, aux applaudissements de tous, l'aspect de propreté et de décence qui convient à leur destination. Grâce leur en soient rendues.

C'est à vous, Messieurs, qu'il appartient de continuer l'œuvre de M. de Caumont. Vous vous êtes montrés fidèles à cette mission, en vous associant à cette grande entreprise de la restauration du Mont-St-Michel, objet de toute la sollicitude du pieux Evêque qui gouverne le diocèse de Coutances. Déjà votre voix a été entendue, le Gouvernement s'en est ému et tout fait espérer une prompte et efficace solution ; l'avenir vous saura gré de votre concours.

Le Mont-Saint-Michel raffermi sur sa base restera sans doute en butte à l'action destructive du temps, aux rudes assauts des flots et des tempêtes : *In periculo maris...* L'éternité n'appartient pas à l'œuvre des hommes ! Mais placé désormais sous la sauvegarde de la religion et sous le patronage de la science, il n'aura plus du moins à redouter l'indifférence et l'oubli, ces grands fléaux de tout ce qui est périssable.

La pratique de l'archéologie et des sciences en général nous offre encore un autre avantage, le plus précieux sans contredit et que la constante bienveillance de mes collègues à mon égard ne me pardonnerait pas de passer sous silence : je veux parler de la confraternité et de ces relations amicales qui naissent de la similitude des goûts ; de la conformité

des études et de ces rapports intimes qui s'établissent par suite de cette mise en commun des efforts individuels pour concourir au progrès de la science et pour assurer le succès des recherches et des investigations auxquelles les forces isolées ne suffisent pas toujours.

Il arrive une époque dans la vie où l'homme qui a le privilège de parcourir une longue carrière, si toutefois c'est un privilège ! fatigué ou moins préoccupé de ses rêves de fortune ou d'ambition, éprouve le besoin du repos. Il s'arrête alors, il se tourne, il jette un regard sur ce passé qui s'est si vite écoulé et ce regard est souvent rempli d'amertume. Il cherche les compagnons de son enfance : ils ne sont plus ; les amis de sa jeunesse : ils sont morts ou dispersés ; et ses propres enfants, si Dieu les lui a conservés, ils l'ont quitté pour suivre leurs carrières diverses, ou sont allés s'asseoir à un autre foyer.

En voyant le vide qui s'est fait autour de lui, il s'attriste alors et jette un cri de découragement, prêt à dire, avec le saint homme Job : la vie m'est à charge ! *Tædet animam meam vitæ meæ.*

Mais, s'il a conservé le goût des lettres, ou la noble passion des arts ou des sciences, il revient à ses études bienfaisantes qui lui font oublier son isolement, et bientôt il retrouve, au sein des compagnies littéraires ou scientifiques qui l'appellent, de douces et intimes relations.

Dans nos sympathiques réunions, en effet, les distances sociales se font moins sentir, le jeune homme y coudoie plus volontiers le vieillard, dont les connaissances lui profitent parfois, et dont il n'a pas à redouter les sévérités, et si l'homme déjà sur le retour ne

rencontre pas encore ces chaudes amitiés des premiers temps, il y trouve du moins, ce qui a bien son charme, une société d'élite et des collaborateurs sympathiques.

Cet heureuse confraternité, personne plus que moi n'a pu en apprécier les bienfaits. Je lui dois d'avoir trouvé à la fin d'une longue et laborieuse carrière, le repos désiré sans connaître l'ennui; je lui dois cette haute faveur dont vous m'avez honoré.

Demain je dépose, entre des mains plus dignes, ce titre si peu mérité de votre Directeur, mais je conserverai de votre bienveillance un souvenir plein de reconnaissance, et mon plus grand bonheur, en ce jour, c'est de pouvoir vous exprimer publiquement celle dont je suis pénétré.

RÉSUMÉ DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ PENDANT L'ANNÉE 1874,

Par M. E. de BEAUREPAIRE, secrétaire.

M. LE DIRECTEUR, MESSIEURS,

Je viens, conformément aux dispositions de nos statuts, vous rendre compte des travaux de la Société pendant l'année 1874. Par suite de la fixation à ce jour de la séance publique, qui depuis quelques années avait lieu au mois de novembre ou de décembre, ce rapport n'embrasse qu'une période de six mois, et laissera forcément dans l'ombre plusieurs mémoires d'un haut intérêt, qui nous sont arrivés trop tard pour vous être communiqués.

Dans cette courte période de temps, la Société n'est pas restée inactive, et elle a poursuivi résolument sa tâche. S'inspirant des idées que développait récemment, et avec tant d'autorité, notre illustre directeur honoraire, M. Guizot, nous avons pris partout la défense de nos vieux monuments lorsqu'ils nous ont paru menacés.

Malheureusement, la Société ne dispose d'aucunes sommes pour pouvoir venir en aide soit aux fabriques, soit aux municipalités. Elle ne peut faire qu'une chose, prêter la publicité de son bulletin aux réclamations légitimes qui viendraient à se produire, et appeler avec insistance l'attention de l'administration sur la valeur architecturale des édifices dont la garde lui est confiée. Dans cet ordre d'idées, vous vous rappellerez, Messieurs, les notes intéressantes qui nous ont été transmises par M. Danne, maire de Lénault, sur la rosace de Saint-Jean-le-Blanc, et par M. le Maire de Saint-André-d'Hébertot sur l'église de cette commune. Notre savant confrère, M. Ruprick-Robert, a mis en relief, dans un travail spécial, l'intérêt exceptionnel que présente cet édifice, dont l'importance avait déjà été signalée par M. de Caumont. Ce rapport paraîtra dans notre prochain bulletin, et nous avons lieu d'espérer que l'église de Saint-André pourra être classée au nombre des monuments historiques appelés à bénéficier des subventions de l'État.

Comme les années précédentes, M. le Préfet du Calvados a bien voulu communiquer à la Société la liste des monuments classés du département, en vous demandant de lui signaler ceux qui paraîtraient à la Compagnie digne d'une sollicitude particulière. En 1873, nous avons transmis à M. le Préfet des propositions détaillées à ce sujet, nous les avons renouvelées

cette année en appelant l'attention de la commission départementale sur certains édifices dont la situation nous a paru critique, et dont le mérite architectonique ne saurait être contesté. Ajoutons enfin que, grâce aux démarches multipliées qui ont été faites, grâce à l'intervention si dévouée de M. Guizot, la question du Mont-Saint-Michel est entrée dans une phase nouvelle. Tout permet d'affirmer aujourd'hui que ce monument unique, consacré par la foi et le patriotisme, sera préservé de la ruine et conservera une destination religieuse, sans laquelle il perdrait une partie de sa signification et de sa valeur.

Les efforts que nous avons faits pour protéger, par les moyens qui sont en notre pouvoir, les monuments du moyen-âge, ne nous ont pas fait perdre de vue les débris antiques que, dans notre circonscription, des causes diverses ont successivement mis à découvert.

M. Moisy a fait passer sous vos yeux différents objets exhumés à Lisieux. Dans le nombre se trouve une tête de faune en marbre, d'une bonne exécution. Déjà une statue de femme, qui fait aujourd'hui l'ornement du cabinet de M. le baron Pichon, avait été rencontrée dans la même localité. Ces fragments précieux, qui révèlent un art avancé, proviennent soit d'un édifice public, soit d'une de ces habitations particulières, jetées en si grand nombre sur le sol de la Gaule, et dont les moindres détails viennent, tous les jours, attester la richesse et l'importance.

L'emplacement de la cité de *Vieux* a toujours eu le privilège d'attirer l'attention de notre Société. Depuis l'intendant Foucault jusqu'à M. de Caumont, que de personnes sont venues successivement interroger ce

sol mystérieux qui n'a pas encore, paraît-il, livré tous ses secrets. La note qui vous a été adressée par M. Guillot ajoute, aux informations que nous possédions déjà, une découverte nouvelle qui a son intérêt. En démolissant le chœur de l'église de Vieux, les ouvriers ont, en effet, rencontré un certain nombre de pierres provenant évidemment de la ville antique : deux sont sculptées avec un certain soin et nous offrent l'image d'un guerrier et d'une femme nue. Ces débris, malheureusement très-mutilés, ont été dessinés et paraîtront dans une de nos prochaines publications ; M. Tirard, dont vous avez déjà, en plusieurs occasions, pu apprécier le zèle et l'activité, a complété ces indications en vous adressant un fragment d'inscription et des renseignements précis sur la direction des voies romaines qui tendaient de *Vieux* au *castellum* de Jublains.

Sur un autre point de notre territoire, à Conteville, M. Noel, curé de St-Agnan, auquel vous devez de nombreuses communications, vous a transmis, à la date du 30 avril, un rapport détaillé sur les dernières fouilles qu'il a surveillées. Le soin scrupuleux qu'il a apporté à cette exploration lui a permis de constater dans toutes les tombes du cimetière mérovingien du Val-des-Dunes la présence d'une chaînette soit en fer, soit en bronze, qui se terminait par une agrafe et se croisait sur la poitrine du décédé.

Les notes intéressantes de M. Le Bœuf que notre dévoué confrère, M. Le Héricher, vous a fait parvenir, vous ont révélé l'intérêt réel qui s'attache aux découvertes d'objets en bronze faites récemment à St-Georges et à Notre-Dame de Livoye. Parmi les *kelts* décrits par M. Le Bœuf, très-compétent en ces matières, il en est un qui, par les particularités qu'il présente, donne en

ce moment lieu aux conjectures les plus diverses et aux controverses les plus animées.

Dans la séance du 2 janvier dernier, M. Julien Travers, en signalant l'ardeur avec laquelle certaines sociétés archéologiques du Midi étudient tout ce qui a trait aux temps préhistoriques, engageait vivement les membres de la Compagnie à marcher dans la même voie. L'appel de notre Président a été entendu. M. Costard vous a présenté de nombreux silex travaillés, trouvés par lui à Olendon et au Mont-Joly. Des planches exécutées avec soin et une note savante due à M. Deslongchamps vous permettront prochainement de saisir, d'une manière plus complète, l'importance de ces deux stations et le caractère des types qui y ont été découverts.

Des communications d'un autre genre ont aussi occupé vos séances. La bataille de Cocherel a été, de la part de M. Degron, l'objet d'un travail consciencieux dans lequel l'auteur, à l'aide de divers documents, s'est efforcé de déterminer la physionomie et les résultats de cet événement décisif.

Le droit d'*esperquerie*, sur lequel M. Dupont a consigné de curieux détails dans son histoire du Cotentin, a fourni à M. Le Héricher la matière d'une note dont les conclusions ont provoqué, de la part de M. Lavalley-Duperroux, des explications propres à mieux faire connaître la signification précise de ce terme peu connu et mal étudié jusqu'ici.

En même temps que M. Émile Travers vous indiquait la valeur du cartulaire de l'évêché de Lisieux, dont la publication est préparée par M. de Neuville, vous receviez de M. E. Chatel la communication d'un titre intéressant, concernant notre vieil historien Bourgue-

ville, sieur de Bras; et de M. Boivin-Champeaux, des renseignements précieux sur une lettre adressée de Maestricht à Charlotte Corday, en 1793, et qui paraît avoir été interceptée par le Cabinet Noir du département, présidé alors par Bougon-Longrais. Cette indication a son importance et peut être le point de départ de nouvelles investigations.

Vous devez à M. Gustave Dupont une piquante analyse du très-curieux volume de M. l'abbé Tollemier sur le manuscrit de Gilles de Gouberville; à M. Guinat, à propos d'un compte-rendu d'un volume de l'Académie du Puy, une appréciation élevée du caractère que présentaient les séditions populaires provoquées par les aggravations d'impôts au commencement du XVII^e siècle; et à M. Joly, des détails précieux sur Guillaume de Bissipa et Louis Picard, sieur d'Estellan, poètes bien ignorés aujourd'hui et qui ne méritent peut-être pas l'oubli absolu dans lequel ils sont tombés.

M. Joly vous a en outre donné, sous le titre de *l'Envers d'un discours officiel*, une piquante causerie sur notre séance du mois de juillet 1854, dont Mérimée consigna le compte-rendu dans sa lettre à une inconnue du 2 août de la même année.

Ajoutons enfin, à ce contingent déjà considérable, une note de M. Leroy sur une clochette ancienne, des renseignements recueillis par M. Marie sur les débris de la croix en granit qui s'élevait autrefois sur la place Belle-Croix, et l'analyse du manuscrit juridique : *Adversaria Edmundi Lemulier apud Mandubios patroni*.

Indépendamment de ces travaux, la Société qui était représentée au congrès de la Sorbonne par plusieurs de ses membres, y a fait donner lecture de

deux mémoires. L'un, qui était l'œuvre de M. Travers, traitait la question controversée de la signification qui doit être attribuée aux mots *la droite* et *la gauche* d'une église; l'autre, était relatif au concours palinodique institué dans la ville de Dieppe.

L'ensemble de toutes ces communications prouve la vitalité de notre Compagnie; elle sera mieux révélée plus tard par les publications que nous nous efforçons de mener à bonne fin. Aujourd'hui nous vous ferons distribuer le 3^e fascicule du tome VI de notre Bulletin. Dans quelques mois vous aurez, avec le 1^{er} fascicule du tome VII, la première livraison du XXIX^e volume de nos mémoires, in-4^e.

Elle renfermera l'anonyme de Caen, édité et annoté par M. E. Chatel, et les recherches curieuses du Mont-Saint-Michel par Th. Le Roy.

Le mouvement qui porte vers nous les esprits sérieux, préoccupés du sort de nos monuments nationaux et ayant le goût de recherches historiques, ne s'est pas ralenti.

Vous avez admis comme membres titulaires :

M. Boivin-Champeaux, procureur-général, auteur d'un travail si justement apprécié sur la Révolution dans le département de l'Eure.

M. Pelay, président de la Société des bibliophiles Rouennais.

M. Vanel, avocat et docteur en droit.

M. de Brix, juge au Tribunal de Lyon.

M. de Larturière, maire de Vire, membre du Conseil général.

M. Guillot, juge de paix à Evrecy, qui surveille avec tant de dévouement les découvertes qui peuvent se produire à Vieux.

M. Lemonnier de Gouville, président du Tribunal civil de Saint-Lo.

Vous avez aussi conféré le titre de correspondant à M. le marquis de Chenevières, directeur des Beaux-Arts, qui se recommandait à vos suffrages par son origine normande, par ses publications originales et par l'intérêt qu'en toute circonstance il a manifesté aux musées et aux collections de notre province.

En regard de ces recrues, il nous faut malheureusement indiquer les vides que la mort a opérés dans nos rangs.

Pendant l'année qui vient de s'écouler la Société a perdu l'un de ses membres les plus instruits et les plus laborieux, M. Edouard-Benjamin Frère, bibliothécaire de la ville de Rouen.

M. Frère était né à Rouen le 27 septembre 1797. De 1827 à 1842, comme libraire-éditeur il attacha son nom à un très-grand nombre de publications importantes, qui aujourd'hui sont encore recherchées. C'est chez lui que parurent, avec les ouvrages de Langlois, de Floquet, de Deville, de Licquet et de Depping, les *Chroniques des abbés de Saint-Ouen*, les *Chroniques de Normandie*, le *Roman de Rou* et le *Roman de Brut*.

Mais M. Frère n'était pas seulement un éditeur consciencieux, c'était surtout un esprit cultivé, versé dans la connaissance des langues étrangères et très au courant des questions de bibliographie et d'archéologie. Affilié à presque toutes les sociétés savantes de notre province, il donna de nombreux articles à la *Revue de Normandie* et inséra plusieurs mémoires dans les recueils de la Société libre d'émulation et de l'Académie de Rouen; il publia en même temps sous les titres de *Guides* ou de *Voyages historiques et pittoresques* d'excel-

lentes descriptions des monuments de la Seine-Inférieure et de sa ville natale.

C'est toutefois par sa connaissance approfondie des livres que M. Frère s'est principalement fait connaître. En 1843, il fit paraître un curieux opuscule intitulé de *l'Imprimerie et de la Librairie* à Rouen dans les XV^e et XVI^e siècles. Il y ajouta en 1850 des considérations sur les origines typographiques; enfin, vous n'avez pas oublié les notes qu'il vous adressa sur la fausse attribution à Corneille du poëme *l'Occasion perdue et recouvrée* et sur la traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ et de l'office de la Vierge. Ces deux derniers ouvrages ont été l'objet de rapports détaillés de la part de l'un de nos confrères, M. Renault, conseiller honoraire.

Le *Manuel du Bibliographe normand* qu'il publia de 1858 à 1860 vint attester l'étendue et la précision de ses recherches et mit le sceau à sa réputation. Cet ouvrage important qu'il s'occupait sans cesse de réviser et d'améliorer, lui fait le plus grand honneur et est devenu le *vade mecum* de tous ceux qui s'occupent en Normandie d'études bibliographiques.

Les aptitudes spéciales de M. Édouard Frère marquaient naturellement sa place dans la phalange des bibliophiles normands. Il en fit partie dès l'origine et il y édita successivement : *Le discours de l'entrée de Louis XIV en sa ville de Rouen*; *Les funérailles de Georges d'Amboise*; *Les éloges de la ville de Rouen, et L'approbation et confirmation de la Confrérie de l'Immaculée-Conception, dite Académie des Palinods*. Ce dernier opuscule, dont il faut rapprocher *Une séance de l'Académie des Palinods en 1640* (1), est précédé

(1) Une séance de l'Académie des Palinods en 1640, discours

d'une notice historique et bibliographique qui forme, à notre sens, un de ses meilleurs travaux.

M. Frère est mort à Rouen, au mois d'avril dernier. Dans les dernières années de sa vie, il avait été nommé bibliothécaire de la ville en remplacement de M. Bouilhet, l'auteur de *Mélanis*, et il avait fait revivre dans cet établissement les traditions de science et de courtoisie qu'y avaient laissées MM. Licquet et André Pottier.

La mort de M. Edelestand Du Ménil, qui remonte à une date plus éloignée, a été, elle aussi, une perte sensible pour l'érudition et pour l'archéologie.

Des ouvrages spéciaux lui attribuent divers opuscules insérés dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, notamment un rapport sur les fouilles de Vieux (1), une note sur un objet antique découvert à Flamanville (2), et des recherches sur la chute du Paganisme et l'introduction du Christianisme dans le diocèse de Rouen. Ces indications sont erronées ; les travaux dont nous venons de citer les titres ont été écrits, non par M. Edelestand Du Ménil, mais par son frère, M. Alfred Du Ménil. Cependant, bien que le premier n'ait rien fourni à nos volumes, bien qu'il n'ait figuré que passagèrement sur la liste de nos sociétaires, il a été en relations si intimes avec les membres les plus influents de la Compagnie, il s'est si souvent occupé de leurs productions et s'est livré pour son compte à tant de

prononcé le 7 août 1867, suivi des poésies palinodiques de Jacquelin Pascal, de Pierre, Antoine et Thomas Corneille, in-18. Rouen, 1867, Le Brument.

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires*, t. XIII, p. 300, 303.

(2) *Ibid.*, t. XIV, p. 21-23.

(3) *Ibid.*, t. XIII, p. 304-323.

recherches analogues que nous avons cru lui devoir au moins un souvenir.

Il ne nous est pas d'ailleurs permis d'oublier qu'il prit une large part à la création d'un recueil spécial, le *Journal des savants de Normandie*, dont le but avoué était de venir en aide aux efforts de la Société. « C'est afin de suppléer, disait son rédacteur en chef, à ce que son cadre actuel la force de laisser incomplet, qu'animés du zèle et de l'esprit qui les soutiennent, quelques-uns de ses membres ont entrepris la publication d'un journal mensuel où ils se proposent de réunir toutes les sources d'information qui restent en dehors de ses travaux » (1).

Le recueil, hélas ! n'eut qu'un an d'existence ; mais M. Edelestand avait eu le temps d'y publier des dissertations sur la nouvelle édition du Glossaire de Ducange, par Hœnschel ; sur les *Poésies d'Abailard*, sur l'*Établissement de la fête de la Conception Notre-Dame*, par Wace ; sur les *Chansons de Maurice et Pierre de Craon*, sur les *Anciens monuments de la langue latine*, etc., d'après M. Egger ; sur les *Chants historiques français* recueillis par Leroux de Lincy.

Tout en reconnaissant hautement les services rendus à l'érudition par M. Edelestand Du Méril, notre intention n'est pas, dans ces lignes rapides, d'apprécier l'ensemble de ses écrits ni même d'esquisser sa physionomie. Les volumes nombreux qu'il a publiés se prêtent peu à l'analyse, et son talent a des aspects si divers qu'il faudrait un soin particulier et un temps que nous n'avons pas pour en bien faire saisir le caractère.

(1) *Journal des savants de Normandie*. Caen, Pagny, 1844, Introduction, p. 7.

Philosophe, économiste, érudit, antiquaire et homme du monde, poète à ses heures, et même, ce que personne ne soupçonnait jusqu'ici, auteur de comédies, il porta partout une grande exubérance d'idées et un effort d'observation singulièrement soutenu. Ses vues peuvent ne pas être toujours exactes, — elles s'appuient au moins sur des informations sérieuses ; — sa science s'étend à tant de choses et va chercher son aliment à tant de foyers que les lumières qu'elle projette sont plus variées qu'éclatantes. Mais, pour qui sait chercher, quelle mine féconde de renseignements nouveaux, de rapprochements piquants, d'aperçus ingénieux ! En publiant deux comédies inédites de M. Du Méril, son exécuteur testamentaire y a joint une préface de M. Jules Barbey d'Aurevilly, dans laquelle celui-ci, en mettant en relief les qualités littéraires qui les distinguent, a déploré amèrement qu'un homme doué de pareilles qualités eût été perdre sa vie à battre les broussailles de l'érudition.

« Voici, écrit M. d'Aurevilly, quelque chose d'extrêmement piquant :

« Un homme de science, un philologue qui a passé
« ses jours et ses nuits pendant trente ans à feuilleter
« des dictionnaires et des lexiques, à retourner des
« mots, à les regarder par les racines et à les suivre
« d'une langue à l'autre dans leurs embranchements,
« un savant, à la façon allemande, qui écrivait en
« latin et s'imprimait à Leipsick, un érudit de ce
« XVI^e siècle qui était si profond, tombé et déplacé
« dans le XIX^e qui est si charlatan et si frivole, un
« érudit digne de tous les Instituts, si on y entrait par
« la force du mérite au lieu d'y entrer par la force des
« courbettes et des jarrets dans les escaliers, un soli-

« taire de lampe et de bibliothèque qui vivait dans la
« sienne, comme sur les tours de Notre-Dame, absorbé
« dans l'alchimie des publications les plus laborieuses,
« a laissé, en mourant, dans un de ses tiroirs, tout ce
« qu'il y a de plus éloigné de l'esprit du savant : deux
« choses légères, deux gaités, deux comédies qui
« prouvent que sous la carapace brodée de textes de
« l'érudit il y avait la pointe étincelant de l'auteur dra-
« matique et qu'il pouvait dire, en modifiant un peu le
« vers de l'Intimé :

« J'amuserai Monsieur, tout aussi bien qu'un autre. »

Et ailleurs, « sans l'érudition qui a été son saut de
« Leucade et qui l'a englouti, il aurait eu le temps de
« nous donner des chefs-d'œuvre. Les deux comédies
« qu'il a écrites sous ces titres : *Le monde est un théâtre*
« et *Toutes les Sœurs de Charité ne sont pas grises*, qui
« sont des phrases de peu d'emploi en France, mais
« qu'il a empruntées à la littérature anglaise qu'il con-
« naissait comme il connaissait tout, ne seront peut-
« être pas des chefs-d'œuvre aux yeux des hommes du
« métier, mais elles seront intéressantes et savoureuses
« pour les gens d'art, qui pensent que la plus haute
« valeur d'une comédie est dans l'éclat, la vivacité,
« le mordant du dialogue et la vérité neuve des ca-
« ractères » (1).

Nous souscrivions sans peine au jugement porté par
le paradoxal écrivain sur ces deux comédies, fantaisies
brillantes d'un homme d'esprit, fait pour observer les
hommes et ridiculiser leurs travers ; mais nous pro-

(1) *Le monde est un théâtre*, comédie en cinq actes. — *Toutes les sœurs de charité ne sont pas grises* (Préface, p. 1 et 3). Caen, imp. F. Le Blanc-Hardel, 1874.

testons énergiquement contre cette condamnation en masse de tous les travaux d'érudition qu'il nous a laissés.

Nous mettons volontiers de côté la *Philosophie du budget*, l'*Essai philosophique* sur la formation de la langue française, l'étude sur les principes et les formes de la versification, et beaucoup d'autres dissertations qui rappellent ces vieux livres du XVI^e siècle, où la glose absorbe le texte, ou mieux ces édifices entourés de tant de contreforts et d'échafaudages qu'il est absolument impossible d'en deviner l'ensemble et d'en suivre les lignes principales. Mais malgré ce défaut d'ordonnance qu'il serait puéril de nier, que de découvertes rares et inattendues réservent au lecteur attentif toutes ces poésies latines, si patiemment colligées, le *Dictionnaire du patois normand*, les *Origines latines du théâtre moderne*, *Floire et Blanceflor*, *La mort de Garin le Lohcrain* et l'histoire inachevée de la comédie chez tous les peuples !

Au surplus, il est un volume dont la lecture seule permet de comprendre immédiatement la valeur originale de M. Du Ménil : nous voulons parler des *Études sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire* publiées chez Franck, en 1862 (1). Elles comprennent sept dissertations dont quelques-unes ont pour nous, à raison de leur caractère normand, un attrait tout spécial. Elles sont intitulées : *Des formes du mariage et des usages populaires qui s'y rattachaient*, *de l'usage non interrompu jusqu'à ce jour des tablettes de cire*, *du développement de la*

(1) Ce volume avait été précédé des *Mélanges archéologiques et littéraires* qui parurent à Paris, chez Franck, en 1860, et que l'on peut aussi consulter avec fruit.

tragédie en France, de la vie et des ouvrages de Wace, de la légende de Robert-le-Diable, des romances espagnoles, de la tapisserie de Bayeux, des contes de bonne femme. Dans tous ces travaux d'un cadre limité, mais d'un intérêt réel, dans ceux mêmes qui paraissent les plus étrangers à notre province, les souvenirs du terroir revivent et se manifestent pour ainsi dire à chaque page. Il est évident à première vue que l'on a affaire à un chercheur perspicace, très au courant des formes du langage, des usages et des poésies populaires de la contrée. Les chants anciens qui ont persisté sont surtout de sa part l'objet d'observations et de citations que l'on rencontre non sans quelque surprise non-seulement dans les dissertations dont nous venons de citer les titres, mais dans le *Traité de la poésie scandinave* et jusque dans ses comédies.

A côté des mélanges archéologiques se place naturellement la dissertation dont il fit précéder le *Roman de Floire et Blanceflor*. Au milieu des recherches déliées et subtiles dans lesquelles l'auteur s'est complu, il y a glissé des passages charmants qui eussent dû trouver grâce même aux yeux des critiques préoccupés exclusivement du côté littéraire. Est-il possible, en effet, de mieux apprécier ce poème frais et gracieux que nous a légué le XIII^e siècle et sur lequel tant d'écrivains depuis ont brodé de ravissantes variations.

« C'est là certainement, écrit M. Du Méril, une
« touchante histoire. Ces deux enfants dont l'amour
« s'était épanoui naturellement, sans le savoir, comme
« une rose sur un rosier, qui, séparés par la nais-
« sance, la fortune, l'autorité d'un père et d'un roi,
« l'éloignement, le désespoir, tout ce qui sépare les
« plus fermes volontés, n'étaient réunis que par les

« instincts de leur cœur et se retrouvèrent pour ne
« plus se quitter, uniquement parce qu'ils s'étaient
« aimés, qu'ils avaient persévéré dans leur amour,
« devaient singulièrement réussir dans un temps où
« l'amour semblait sinon la principale affaire, au
« moins le plus grand bonheur de la vie. C'était un
« encouragement pour les uns, une consolation pour
« les autres, un enseignement pratique et une espé-
« rance pour tous » (1), et, quelques pages plus loin,
quelles fines et pénétrantes appréciations des trans-
formations profondes apportées par le christianisme
dans le jeu des passions humaines, et, par suite,
dans les œuvres diverses qui ont la prétention de les
peindre (2).

Rarement M. Du Méril a été mieux inspiré.

Ces aperçus élégants et judicieux nous révèlent im-
médiatement un esprit alerte et curieux qui a tout vu,
tout compris, tout senti, et qui éclaire souvent à la
lumière saisissante des épreuves de la vie réelle, les
rêves des poètes et les imaginations des romanciers. En
détachant notre pensée de l'*Histoire de la comédie*, de
Floire et Blanceflor et des *Mélanges archéologiques*, il nous
est impossible de ne pas exprimer, une fois encore, toute
notre sympathie pour ce savant fantaisiste, plus enclin,
par nature, à la critique qu'à l'éloge, ayant l'horreur
des sentiers battus, s'oubliant dans des curiosités infi-
nies, multipliant avec une fécondité merveilleuse les
citations, les observations, les gloses, les remarques,

(1) *Floire et Blanceflor*, poèmes du XIII^e siècle, publié d'après les
manuscrits avec une introduction, des notes et un glossaire, par
M. Edelestand Du Méril. Introduction, p. xi.

(2) *Floire de Blanceflor*, introduction, p. xcii.

les notes, les notules, les parenthèses et les digressions, semant à pleines mains, en quelques pages, les faits ignorés, les textes inconnus, les rapprochements décisifs et apportant ainsi une riche moisson de renseignements à des savants plus corrects qui en profiteront consciencieusement..... sans le citer jamais.

MESSIEURS,

La Société des Antiquaires compte aujourd'hui cinquante et un ans d'existence, et, par une circonstance favorable, elle se trouve à cette heure présidée par l'un des hommes qui ont le plus activement concouru à sa fondation et qui, pendant de longues années, se sont le plus persévéramment associés à ses travaux, à ses efforts et à ses luttes. En plaçant, comme directeur, M. Charles Gervais à sa tête, la Compagnie a voulu montrer en quelle estime elle tenait les services modestes et dévoués qu'il lui a si longtemps rendus. Elle a voulu prouver en outre que, au milieu de tant de choses qui passent, elle était restée fidèle à son esprit primitif et à ses invariables traditions ; étrangère à tous les systèmes et à tous les partis, elle n'a jamais eu que deux passions : l'amour du vrai dans l'histoire, l'amour du beau dans les arts. Ces passions-là, espérons-le, Messieurs, elle les conservera toujours.

M. ARCISSE DE CAUMONT.

*Extraits de ses Lettres à M. Frédéric Galeron
(1829-1833),*

Par M. Julien TRAVERS:

MESSIEURS,

Dans la séance publique du 1^{er} décembre, notre honorable confrère, M. Cauvet, vous a lu sa notice sur la vie et les œuvres de M. de Caumont; M. Renault a traité le même sujet dans l'*Annuaire* de l'Association normande pour 1874, et M. Eugène de Beaurepaire dans les *Mémoires* de notre Académie pour la même année. Je viens m'associer à ces consciencieux biographes en vous apportant, par surcroît, quelques détails puisés dans une collection de lettres que m'a léguées M. Galeron: M. Galeron! nom populaire, il y a quarante ans, aujourd'hui peu connu, tant l'oubli vient vite en notre siècle fiévreux, où je ne sache rien de stable que l'amour effréné du changement (1)!

M. Galeron, substitut à Falaise sous la Restauration, devint procureur du roi dans la même ville après la Révolution de juillet. C'était un antiquaire instruit et très-sagace, à qui l'on doit une Statistique dont nous

(1) Je viens de trouver par hasard une pensée analogue dans une lettre du cardinal Bentivoglio, datée du 22 septembre 1618: « Francia, che non suole haver altro di certo che l'incertezza. » Cette rencontre inattendue m'a fait plaisir sans m'étonner: elle est si naturelle! (28 juillet 1874).

avons 1,400 pages imprimées, et qu'une mort prématurée n'a pas permis à l'auteur de terminer (1).

Brûlant du feu sacré comme M. de Caumont, il fut de bonne heure en correspondance avec lui, et Dieu sait combien cette correspondance fut active ! Tous deux se communiquaient leurs projets, et tous deux s'efforçaient d'exécuter ce qu'ils avaient résolu. M. Galeron étant venu de L'Aigle, M. de Caumont laissait à son confrère tout le département de l'Orne dans son domaine. C'est dans ce département que celui-ci pratiquait des fouilles, et faisait les découvertes qu'il a consignées dans plusieurs de ses mémoires ; c'est là qu'il préludait à ses travaux sur l'arrondissement de Falaise, et qu'il encourageait les heureux débuts du jeune Léon de La Sicoitière, aujourd'hui l'un des archéologues normands les plus distingués, qui fut notre directeur pendant une année, qui vint souvent nous lire de remarquables dissertations, et qui erre momentanément, comme tant d'autres, dans l'obscur labyrinthe de la politique. C'est de Frédéric Galeron que M. Guizot disait, le 27 août 1838, dans une séance publique de la Société des Antiquaires : « M. Galeron nous manque, M. Galeron nous manquera toujours (2) ! » Il a manqué surtout à M. de

(1) Frédéric Galeron, né à L'Aigle, le 6 juillet 1794, nommé substitut à Falaise en 1822, procureur du roi le 30 novembre 1830, mort d'une fièvre typhoïde le 18 juillet 1838. Voir sa biographie, imprimée à Falaise, en 1840, par Levavasseur. A la suite est une bibliographie de ses œuvres, qui a dix-neuf articles et n'est pas complète.

(2) Je copie dans le discours d'ouverture de M. Guizot, le passage où se trouve cet honorable témoignage du mérite de M. Galeron : « Si j'étais entré soudainement et sans aucune information dans cette enceinte, mes premiers regards y auraient cherché, au premier rang, cet homme d'esprit et de bien que nous avons coutume d'y voir si

Caumont dont il était le confident et le conseil, et dont il prévoyait déjà la future influence et la renommée. Que de fois j'ai vu ces deux hommes dans l'enceinte que j'habitais alors et que j'ai habitée plus de cinq ans, dans cette enceinte historique où l'on visite encore la petite chambre où naquit Guillaume le Conquérant ! Quels entretiens animés ! quelle curiosité de bon augure ! quels aperçus lumineux sur le passé de la Normandie, sur ses monuments, ses mœurs, ses institutions !

Pardon, Messieurs, si de tels souvenirs me retardent ! Je viens à cette correspondance de MM. Galeron et de Caumont, ou plutôt aux lettres de ce dernier : je n'ai pas eu, je n'ai pas vu les autres, et j'ignore ce qu'elles sont devenues.

Mon but est de faire bien connaître, par quelques fragments, l'esprit, les sentiments, le caractère de M. de Caumont à ses premiers pas dans la carrière qu'il a si utilement parcourue.

Et d'abord, et dès sa vingtième année, le trait principal de notre jeune antiquaire est la passion du prosélytisme. Il étudie tout avec une ardeur étrange, car elle semble n'avoir rien de personnel et dédaigner les jouissances solitaires de l'érudit : il voudrait communiquer ses goûts à toute la génération contemporaine ; ce qu'il apprend, il voudrait que tous l'apprirent ; ce qu'il aime, il voudrait que tous l'aimassent ;

assidu, qui portait à la science et à son pays une affection si vive, et leur rendait à l'un et à l'autre de si excellents services. M. Galeron nous manque, M. Galeron nous manquera toujours. Respectez, Messieurs, déplorez profondément de telles pertes, gardez à ceux qui nous sont enlevés affection et respect. » MÉM. DE LA SOC. DES ANTIQUAIRES, tome XI, p. LVII.

il a au plus haut degré l'esprit de propagande ; il ira prêchant son culte , à son insu il est apôtre.

L'apôtre a de nos jours deux moyens de répandre ses idées : la parole publique et la presse. M. de Caumont cherchera à instituer des réunions scientifiques et littéraires , il fondera des journaux et des recueils périodiques , il fera des cours , il publiera le Journal de Caen avec Chalopin , la Revue normande avec des antiquaires connus , le Journal de Falaise avec M. Galeron , — et plus tard l'Annuaire de nos cinq départements , le Bulletin de la Société pour la conservation des monuments , les recueils des Congrès archéologiques et des Congrès scientifiques , un Bulletin de bibliographie départementale , enfin les Mémoires et l'Annuaire de l'Institut des provinces ; il donnera partout l'élan , il sera le grand agitateur pacifique en propageant le feu qui l'embrase ; il verra des conseils municipaux voter vingt mille francs pour la tenue d'un de ses congrès , des populations le recevoir comme un prince , à la lumière des feux de bengale , au bruit des tambours et des clairons , aux acclamations les plus chaleureuses et les plus spontanées d'un enthousiasme qui n'était pas de commande : on n'a pas d'exemple d'une telle action exercée de nos jours par un simple particulier , et il est douteux qu'on revoie rien de semblable.

Quoi qu'il en soit , c'est une grande leçon pour la jeunesse de nos jours , — et de tous les temps , — que cette intrépidité résolue qui porta d'abord M. de Caumont à tout demander au travail , et dans la suite à tout obtenir par le travail. Vit-on jamais un tel esprit d'initiative ? Reportons-nous , Messieurs , à ses premiers essais , à ses premières liaisons , à ses premières luttes contre l'égoïsme ambiant.

La Société des Antiquaires était fondée, elle avait publié plusieurs volumes de mémoires, et M. de Caumont en les publiant s'inquiétait de son avenir. Il avait trouvé, grâce au hasard des circonstances les plus favorables, quelques hommes de mérite, préparés par d'anciennes études aux travaux divers de l'archéologie (1); mais ces hommes seraient-ils remplacés? Les générations nouvelles annonçaient d'autres goûts; les passions politiques fermentaient et comptaient plus de sectateurs que les travaux paisibles où l'ambition n'avait point part, et dont la condition première était un complet désintéressement.

Une chose d'ailleurs frappait M. de Caumont, à savoir : la difficulté de s'instruire dans les diverses branches de la science archéologique; ouvrages élémentaires et professeurs faisaient également défaut. Il résolut de combler cette double lacune et il y réussit.

Dès 1829, il conçut un plan et le soumit à M. Galignani. Il lui écrit, le 15 octobre : « Chalopin qui
« sera chargé d'imprimer mon *Cours d'Antiquités*, se
« propose de vous envoyer le prospectus, et de vous
« inviter à y ajouter quelques considérations sur l'utilité
« de cet enseignement tout à fait nouveau. Vous aurez
« sans doute peu de choses à dire, ne connaissant pas
« la marche que je compte suivre; mais je serai bien
« aise que vous fassiez ce petit article qui ne peut être
« bien fait que par vous. Je chercherai toujours à
« parler aux yeux en même temps qu'à l'esprit, et je

(1) MM. Auguste Le Prevost, de Gerville, l'abbé De La Rue, Duchevreul, Asselin, Couppey, de La Roque, Langlois, Achille Deville, Cauvin, Vaugeois, Liquet, Pluquet, Mangon de La Landa, etc.

« fais faire une suite de dessins fort grands où les
« formes caractéristiques de chaque époque seront ex-
« primées à chaque leçon. Je placerai ces tableaux
« en évidence, et il sera impossible de ne pas avoir
« une idée claire des changements successifs qui se sont
« opérés dans l'architecture. J'aurai quelques monu-
« ments romains en relief. Mon cours sera suivi par
« 150 personnes au moins, parmi lesquelles il y aura
« des dames, et je crois qu'il contribuera à propager
« le goût des antiquités. »

Au commencement de cette même année 1829, M. de Caumont écrivait à M. Galeron une longue lettre où se révèle toute l'ardeur du jeune savant dans la tête duquel fermentent projets sur projets. L'un d'eux est de ne point se marier, « tant, dit-il, la liberté du « célibat est chose précieuse ! » Il changea d'avis trois ans après, et il eut grand sujet de s'en applaudir.

En second lieu, il apprécie l'importance de la presse ; il voudrait voir se multiplier les journaux littéraires, et le seul qui existe à Caen et où il écrit va cesser de paraître. Chalopin ne veut pas continuer une entreprise onéreuse. Il a fait connaître sa résolution, et M. de Caumont ne peut la combattre : « En effet, dit-il, « la ville de Caen est loin de présenter les ressources « qu'elle semble annoncer. Nous avons beaucoup de « Sociétés savantes et à peine huit ou dix personnes la-
« borieuses, qui sont obligées d'être ou de faire semblant
« d'être tantôt antiquaires, tantôt agronomes, tantôt
« académiciens, tantôt médecins physiologistes, sans
« compter ceux qui sont obligés d'être, par dessus le
« marché, compositeurs, depuis que la Société philhar-
« monique s'est érigée en Société littéraire. Vous jugez
« que, outre une grande perte de temps qui résulte de

« cette diversité de rôles, l'attention se trouve trop par-
« tagée et que nous avons assez de peine à soutenir sur
« un bon pied les deux ou trois Sociétés qui travaillent,
« de sorte que, pour ma part, tout mon temps se trouve
« à peu près employé, soit à écrire des lettres, soit à
« travailler pour moi, afin d'achever ce que j'ai com-
« mencé.

« Il en est à peu près de même de M. Deslong-
« champs (1), de M. Chauvin (2) et de nos autres col-
« laborateurs du journal.

« Une autre cause du peu d'ardeur de ces derniers,
« c'est qu'ils ne se voient jamais et qu'ils ne peuvent
« s'encourager mutuellement. Il avait été décidé d'abord
« que nous nous réunirions, que nous verrions les ar-
« ticles avant l'insertion ; mais Chalopin n'a peut-être
« pas mis assez d'exactitude à faire exécuter cette for-
« malité indispensable, et bientôt elle est tombée en
« désuétude. La troisième cause du peu de réussite du
« journal, c'est la défaveur avec laquelle il a été reçu
« par nos autorités. J'ai entendu certain gros dignitaire
« dire devant moi, probablement parce qu'il savait que
« je travaillais quelquefois dans le journal, que Chalopin
« était un imbécille, qu'il y avait déjà trop de journaux
« à Caen. Vous sentez que pour moi ce petit compliment
« n'était qu'un motif de plus pour m'intéresser à l'en-
« treprise ; mais j'ai la certitude que beaucoup de per-

(1) M. Eudes-Deslongchamps (Jacques-Amand), né à Caen, le 16 janvier 1794, professeur à la Faculté des Sciences de Caen en 1825, correspondant de l'Institut, doyen en 1847, mort le 18 janvier 1867.

(2) M. Chauvin (François-Joseph), né à Vire, le 19 septembre 1797, professeur à la Faculté des Sciences de Caen en 1838, mort dans ses fonctions, le 5 février 1859.

« sonnes n'ont pas voulu s'abonner dès qu'elles ont
« connu l'opinion de l'un de nos premiers magistrats. »

Ceux qui ont vécu sous la Restauration ne seront pas surpris de cette répulsion pour la presse, attestée par M. de Caumont. La presse, comme il l'entendait, était cependant bien inoffensive ; étrangère à la politique qui divise et alimente et envenime les divisions, elle était dans ses mains uniquement scientifique et littéraire ; elle était l'union des esprits dans les mêmes goûts, dans les mêmes études, dans les mêmes travaux. Des magistrats intelligents, comme nous en connaissons aujourd'hui, auraient applaudi aux efforts de notre confrère, se seraient fait un honneur de le seconder et de lui assurer dès lors cette autorité morale qui coûte tant à conquérir.

Ce n'est pas tout que de rédiger des journaux littéraires, il faut en lire, et, s'ils sont bons, il faut s'en assimiler la substance, il faut en conférer, et M. de Caumont voulut instituer des conférences. Or, vouloir ne suffit pas, et le concours des volontés indispensables lui manqua.

Il avait bien fondé un cercle, mais on y venait peu. Écoutez ses doléances extraites de la lettre déjà citée, en date du 17 mars 1829 :

« Vous saurez que, sur trente ou quarante fois que
« je suis allé à notre salon littéraire, j'y ai trouvé deux
« ou trois fois du monde. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour
« en faire un centre ; je n'y ai pas réussi, parce que les
« trois administrateurs qui sont à la tête ne m'ont pas
« secondé. Je voulais que l'on y fit, à certains jours, des
« conférences littéraires ou scientifiques ; j'avais préparé
« un cours d'archéologie en quinze leçons ; M. de La

« Foye (1) aurait fait des conférences sur la physique ;
« d'autres auraient analysé les ouvrages d'histoire naturelle et professé cette science pour les personnes qui
« auraient voulu en avoir une teinture : voilà le plan
« que j'avais proposé. On l'a accueilli froidement, et
« l'on a pris une mesure qui le rend impossible : on
« a décidé *qu'il n'y aurait que les membres des Sociétés*
« *savantes qui pourraient s'abonner au cercle.* De ce moment mon but était manqué. Je voulais, au contraire,
« attirer les jeunes gens à nos conférences, leur donner
« les éléments qui leur manquent, faire de notre réunion
« une école préparatoire où l'on aurait fait ses preuves
« avant d'être admis dans l'une de nos Sociétés littéraires. »

Dans cette lettre, une de ses plus longues, M. de Caumont n'en était pas venu encore avec son ami au véritable point qu'il voulait traiter, c'est-à-dire à la fondation d'un Journal littéraire, à Falaise, pour remplacer le Journal de Caen qui allait mourir. Il multiplia les arguments, et sut parler à l'amour-propre. M. Galeron adopta un plan qui lui souriait, et le Journal de Falaise parut le 1^{er} janvier 1830.

Sûr d'avoir un organe à sa disposition, M. de Caumont s'occupa très-activement du cours d'antiquités qu'il projetait de faire en public. Il avait tellement foi dans son œuvre que, avant d'avoir commencé, il traitait de l'impression avec Chalopin.

(1) M. De La Foye (François-Louis-Léonard), né à Norolles (Calvados), le 18 avril 1781, nommé définitivement professeur de physique à la Faculté des Sciences de Caen, le 31 mai 1825, mort dans ses fonctions le 1^{er} avril 1847.

Dans la ferveur de sa foi, chaque contrariété lui donnait une impulsion nouvelle, et les obstacles qui auraient le plus arrêté de petits esprits, les obstacles créés par l'entourage, par des considérations tirées de la condition sociale, par des préjugés aristocratiques, le déterminaient à se présenter sans peur devant un public plus ou moins bienveillant, à monter dans cette tribune d'orateur ou de professeur libre, qui ne parlerait que pour instruire, et donnerait l'étude des antiquités pour dérivatif aux passions politiques déjà turbulentes et menaçantes. — La preuve de ces luttes de M. de Caumont avec son monde, comme on dit, avec le grand monde de 1829, c'est ce qu'il écrivait à M. Galeron, le 16 janvier 1830 :

« Vous avez vu, par le journal, que je commencerai
« irrévocablement mon cours le 11 février. Je crois que
« cela produira quelque bien, et popularisera l'étude
« et le goût des antiquités monumentales. Vous ne
« serez pas surpris d'apprendre que des personnes
« m'ont amicalement averti que je faisais, dans cette
« circonstance, *une chose bien peu honorable, pour ne*
« *pas dire déshonorante.*

« Je m'attendais à cette manière d'envisager les
« choses, car vous connaissez l'esprit faux qui règne
« dans nos salons. Je n'en suis donc que plus décidé
« à professer le cours que j'ai préparé, à le professer
« non-seulement cette année, mais encore l'an prochain
« et les années suivantes. »

Ne trouvez-vous pas, Messieurs, que l'homme que nous avons connu, et tel que nous l'avons connu, est vivant dans ces phrases confidentielles ? Il ne croyait pas déroger, lui, dans le professorat qui lui semblait plutôt ajouter à son titre de vicomte.

Son cours n'eut pas autant d'auditeurs qu'il s'y attendait. Il écrit à M. Galeron qu'il n'en compte qu'une soixantaine, mais que dans ce nombre il a formé dix antiquaires. Pour qui connaît les difficultés et le résultat final de l'enseignement, c'était un succès.

Du reste, il avait une méthode excellente. Comme complément de ses leçons orales, il conduisait ses élèves dans les églises anciennes, étudiait avec eux les vieux monuments dans toutes leurs parties, et justifiait, séance tenante, le système lumineux de ses classifications. — Puis il quittait pour un temps son auditoire, et courait à travers la France pour s'éclairer par des comparaisons, et de toutes les étapes il écrivait à son ami de Falaise, et lui faisait part de ses impressions dans toute leur fraîcheur.

Ces lettres écrites à la hâte sont un premier aperçu des monuments qu'il devait étudier plus tard. C'est en quelque sorte le canevas de ces Rapports étendus que, dans un âge plus avancé, il écrivit alors que son esprit était plus mûr et son œil plus exercé. Je ne dois qu'indiquer ces croquis de voyages qui ne peignent qu'une ardente curiosité, qu'une excessive avidité d'instruction. Quelques fragments caractéristiques de l'homme vont nous le montrer tout à fait digne de l'épigraphe de Rousseau : *intus et in cute*.

Sa modestie et sa docilité à la critique apparaissent dans une lettre du 2 avril 1830. Il avait soumis un manuscrit à l'antiquaire de Falaise, qui l'avait apprécié et loué. « Je crains, écrit M. de Caumont, que vous n'ayez mis beaucoup de complaisance dans ce jugement, et je vous demande de la sévérité pour les autres fragments que je vous ferai passer dans la suite. »

Dans une autre lettre, il annonce un travail qui va

s'imprimer, et il le juge et se juge lui-même avec cette sévérité qu'il réclamait tout à l'heure. « Je vais donner « décidément dans la Revue un fragment du procès-
« verbal que j'ai fait à la Société, sur l'état des travaux
« archéologiques dans l'ouest de la France. Ce sera un
« peu sec, comme tout ce que je fais ; mais je ne peux
« me décider à faire des phrases. Quoique je sente
« assez vivement et avec émotion, j'ai beaucoup de
« peine à faire du sentiment. Aussi mon œuvre est le
« journal d'un *inspecteur des monuments* plutôt que la
« relation d'un voyage. Il y aura du moins là quelques
« bons renseignements pour ceux qui suivront la même
« route que moi. »

Les honneurs académiques ne le trouvèrent pas insensible ; mais ils ne furent qu'un aiguillon de plus pour son ardeur. Cinq jours après sa nomination à l'Institut, il écrivait à M. Galeron : « Il me reste à vous
« annoncer que j'ai été nommé, le 18 (1), correspondant
« de l'Académie des inscriptions. C'est un titre auquel
« j'attache un très-haut prix et que je n'ai point encore
« assez mérité ; mais ma vie tout entière sera consacrée
« aux travaux archéologiques, et je tâcherai de justifier la bonne opinion qu'ont de moi les membres de
« l'Académie. »

Si plus tard il lui vint de ce côté quelques embarras, c'est qu'il était trop décentralisateur pour ces Messieurs de Paris. On ne voyait pas de bon œil les faits et gestes de cet homme de province qui faisait le bien sans attache administrative, qui enrôlait sous son drapeau tous les partis et conciliait par la science toutes les opinions. Plus d'un journal se fit l'écho des esprits mal-

(1) janvier 1833.

veillants ; mais M. de Caumont avait sa théorie sur de telles attaques ; il ne répondait pas et marchait toujours. M. Galeron, d'un caractère moins pacifique, facilement irascible, ne pouvait se résoudre à se taire, et sa vie était troublée par des polémiques sans cesse renaissantes. Trop accessible aux coups de la critique, il se montrait susceptible au point de prendre *ab irato* des résolutions extrêmes et de vouloir rompre avec les Compagnies savantes dont il était membre. La Société des Antiquaires faillit le perdre ; le secrétaire intervint, puis les journaux se lassèrent et M. de Caumont put écrire à M. Galeron : « Votre dernière lettre m'a fait bien plaisir ; vous restez avec nous, vous avez raison. Plus j'y pense, plus je suis convaincu qu'il ne faut jamais faire attention aux injures des journaux lorsque les haines politiques les ont dictées : méprisons tout cela et allons droit à nos travaux. »

Une chose cependant faisait sortir parfois de son calme M. de Caumont, c'était le vandalisme de certaines administrations. Le 22 avril 1831, il écrivait : « Il est probable que, malgré la bonne volonté de notre confrère, M. Clogenson (1), nous n'obtiendrons rien cette année. Jamais conseils généraux ni conseils municipaux ne furent plus barbares, plus insensibles aux charmes des beaux-arts que ceux qui existent aujourd'hui, au moins dans certains départements. » Nous serions heureux qu'une telle critique ne pût jamais se renouveler, faute d'application. Nous pouvons du moins affirmer ceci : que, grâce aux efforts de

(1) M. Clogenson, alors préfet de l'Orne, aujourd'hui conseiller honoraire à la Cour d'appel de Rouen.

M. de Caumont, l'esprit de conservation a pénétré dans la majorité de nos conseils administratifs, et c'est le plus beau résultat que pût obtenir l'opiniâtre persévérance de notre confrère.

« Beau résultat vraiment ! » ont dit les habiles. « Quel « a été le fruit de tant de sacrifices ? A quoi lui a servi « cette vie laborieuse et traversée de soucis qu'il était « si facile d'éviter ? » J'ai vu des gens honnêtes et haut placés prendre en pitié M. de Caumont, et le proposer à leurs fils comme un modèle admirable qu'il fallait se garder d'imiter. « Qu'avait-il gagné à ses rudes fatigues ? En avait-on fait seulement un receveur des « finances, un pair, un sénateur ? Ce n'est point dé« dément par la science de l'antiquaire qu'on s'avance « et qu'on s'enrichit. » M. de Caumont ne contredisait pas à ces jugements, il souriait et laissait dire. Il n'était pas fâché de voir occuper les places par ses amis, lui les refusait systématiquement.

Une belle occasion se présenta au mois d'août 1830. Sa neutralité politique avant les journées de juillet, l'estime dont il jouissait dans le parti vainqueur, les célèbres amitiés qu'il avait contractées et qui disposaient à leur gré des fonctions et des fonctionnaires, dans ces jours de rivalité brutale qui inspirèrent au poète indigné l'iambe immortel de *la Curée* (1), tout invitait M. de Caumont à se mettre sur les rangs ; il ne se laissa point tenter. Et ce n'était point par fierté déplacée, ce n'était point par éloignement pour le gouvernement nouveau. Non ; il en espérait beaucoup pour le présent et pour l'avenir ; il avait été le premier à presser M. Galeron de se faire solliciteur, et, le

(1) Voir les *Œuvres* d'Auguste Barbier.

8 septembre 1830, il lui écrivait : « J'apprends avec
« bien de la joie, mon cher Confrère, que vous vous
« êtes décidé à faire le voyage de Paris. Tâchez, je
« vous en conjure, de venir à Caen : il y a une
« belle place vacante au parquet de la Cour ; nul n'a
« plus de droits que vous à l'obtenir, et les personnes
« qu'on m'a citées comme étant sur les rangs sont
« moins anciennes que vous dans la magistrature et
« n'ont pas vos talents. Il faut donc, mon cher ami,
« faire quelques efforts pour venir parmi nous ; il faut
« être intrigant pour quelques jours et sortir de votre
« caractère pour mener à bien votre voyage. Je dési-
« rerai tant vous voir avec nous, que je me remuerais
« pour vous si j'étais à Paris ! »

Dès le 17 août, il lui avait écrit qu'il voudrait le voir
sous-préfet dans un arrondissement de Normandie, ou
attaché à la Cour de Caen comme avocat-général. Puis
songeant à d'autres amis dignes d'être placés, il ajou-
tait : « Je suis aussi fâché que l'on répudie notre ami
« commun, M. Auguste Le Prevost (1). Je crois que ce
« serait un bon préfet, et l'on est bien sévère envers
« lui ; car enfin il n'a pas été porté par les gens de
« l'extrême droite aux élections de 1826, mais seule-
« ment par le centre gauche et le centre droit. Au
« moins c'est ainsi qu'il m'a expliqué la chose, et je
« sais, à n'en pas douter, qu'il n'est pas en odeur de

(1) M. Auguste Le Prevost, né à Bernay, le 3 juin 1787, ancien
sous-préfet, ancien député de l'Eure, membre libre de l'Académie des
inscriptions en 1838, mort le 16 juillet 1859. MM. Léopold Delisle et
Louis Passy ont publié ses *Mémoires et Notes pour servir à l'histoire
du département de l'Eure*. Evreux, A. Hérisséy, 3 vol. in-8, janvier
1862 — mars 1869.

« sainteté parmi les *ultras*. On a dit du mal de lui
« devant moi plus d'une fois , et j'ai rompu plus d'une
« lance pour le défendre.

« Quant à moi , je jouis des heureux changements
« qui viennent de s'opérer et de ceux qui s'opéreront ,
« j'espère , d'ici à quelques années , mais sans pré-
« tendre en tirer parti pour obtenir des places. Autant
« je suis zélé pour travailler à ce que je crois le bien
« public , autant je suis honteux lorsqu'il s'agit de
« demander la moindre chose pour moi. D'ailleurs ,
« je suis dans ma sphère ; je crois être utile à quelque
« chose dans la place où je me suis casé , tandis que ,
« si j'en sortais , j'occuperais peut-être celle d'un
« homme plus capable que moi de la bien remplir.
« Tel peut être bon secrétaire d'académie , qui serait
« mauvais magistrat. Je crois cependant que je m'ac-
« quitterais passablement , au besoin , de fonctions
« administratives , mais il y en a bien d'autres dans le
« même cas.

« On me proposa , en 1825 , une place dans la ma-
« gistrature. Je refusai parce que je voyais , parmi
« ceux qui en avaient obtenu , une contrainte et une
« exagération romanesque de sentiments royalistes
« qui me faisait rire. Le tout était assaisonné d'une
« piété affectée dont j'avais honte et pitié pour eux ,
« car je reconnaissais le masque de l'hypocrisie , *cette*
« *fange* , *cette lèpre des âmes* , comme le dirait avec rai-
« son un littérateur.

« Je suis donc resté indépendant , malgré les sollicita-
« tions continuelles de ma mère qui a plus d'ambition
« que moi , et qui pendant trois ans a contredit mes
« goûts autant qu'elle l'a pu. Aujourd'hui elle est con-
« vaincue , comme moi , que l'on est plus heureux

« dans une position indépendante et elle me laisse la
« plus grande liberté. Elle a même, par un supplé-
« ment à ma pension, voulu que je pusse faire presque
« tout ce qu'on peut désirer quand on a des goûts
« simples. Je me trouve fort heureux dans ma posi-
« tion. »

Rien ne serait plus facile, Messieurs, que de multiplier de semblables citations ; ce qu'il y a de certain , c'est que je n'ai pas trouvé, dans le grand nombre de lettres que j'ai entre les mains, un seul mot qui ne soit en harmonie avec ces professions loyales du jeune homme convaincu, dévoué au rôle secondaire de vulgarisateur et déterminé à suivre la voie où devaient se réaliser toutes ses espérances. Je l'ai connu dès 1828 , et depuis je l'ai vu constamment à l'œuvre ; eh bien ! je puis rendre le témoignage que son zèle n'a jamais faibli, qu'il ne s'est pas démenti un seul jour. J'ajoute que, dans la série de ses utiles créations, il eut peu d'adversaires, un petit nombre de jaloux et pas un ennemi.

On a dit parfois qu'il faisait tout pour attirer les yeux sur sa personne, et que ses actes les plus louables en apparence avaient pour mobile un grand amour-propre déguisé. C'était méconnaître la personnalité la moins personnelle qu'on puisse imaginer, et la correspondance de notre célèbre confrère ôte toute vraisemblance à cette perfide assertion.

Ses lettres ont le mérite qu'on s'accorde à reconnaître au *Journal d'un ministre* par notre honorable compatriote M. le comte de Guernon-Ranville. Pas une ligne n'a été écrite pour le public, et c'est ce qui en fait le charme et la valeur historique.

La correspondance de M. de Caumont met son âme

à nu , et ne révèle que l'activité modeste du savant désintéressé. Les réunions sans nombre qu'il a convoquées le montrent sans cesse occupé de faire briller les autres, d'exalter leur mérite , et , s'il faut l'avouer , de pécher par excès d'indulgence.

Ce caractère bienveillant lui gagnait tous les cœurs , et sa mort fut un deuil dans toutes les régions de la France. Dans toutes il avait conquis une autorité qui n'était fondée ni sur l'esprit de parti, ni sur l'art de flatter les préjugés locaux , mais sur la foi légitime que l'on avait dans ses lumières , dans ses efforts constants pour la science , dans son dévouement à tous les progrès.

Je m'arrête, Messieurs , incapable que je me sens d'épuiser l'éloge , mais satisfait d'avoir payé mon faible tribut à la mémoire de M. de Caumont. Reconnaissons-le avec une conviction douloureuse , sa perte doit paraître d'autant plus cruelle que le sentiment général est, hélas ! qu'il ne sera jamais remplacé.

NOTES ET ÉTUDES

SUR LES ÉGLISES DE SAINT-PIERRE DE CAEN ET DE
NOTRE-DAME-DE-FROIDERUE,

Par M. A. JOLY.

Les restaurations de nos vieux monuments , si pieusement poursuivies de notre temps , ont un double avantage : outre qu'elles sauvent d'une ruine souvent imminente des trésors d'art inappréciables , elles rappellent sur eux l'attention , elles éveillent le désir et

offrent l'occasion de les étudier plus à fond, d'aborder de plus près certains détails négligés ou inaperçus, de pénétrer pour ainsi dire plus avant dans leur intimité. C'est ce qui a pu se produire récemment aux travaux entrepris par l'habile et savant architecte de la ville dans les chapelles absidales de St-Pierre et aux absides de Notre-Dame-de-Froiderue.

On sait quelle place d'honneur tient cette ville de Caen dans le grand ensemble d'antiquités nationales qu'en dépit de tant de dévastations offre encore notre France. Caen est tout un musée d'architecture. On y retrouve encore de quoi expliquer et justifier les éloges enthousiastes de Guillaume le Breton dans sa *Philippide* (1).

On y rencontre tous les âges de l'Art, depuis la sévère Architecture romane jusqu'au plus gracieux et plus complet épanouissement de la Renaissance.

Elle a cet incomparable avantage d'offrir dans les deux tiers de sa basilique de St-Étienne, dans presque tout l'ensemble de l'église de Ste-Trinité, deux des plus beaux, des plus majestueux spécimens de cette grande architecture vraiment normande, sévère, sobre, imposante, dont il reste si peu de monuments aujourd'hui dans la Normandie même, et qu'on chercherait vainement dans sa vieille capitale; et à une autre extrémité de l'art, le XVI^e siècle nous y présente de

(1) Villa potens, opulenta situ.t.....
Seque tot ecclesiis, domibus, ... ornans
Ut se Parisio vix annuat esse minorem.

Caen, ville puissante, richement située, et qui se pare de tant d'églises, de tant de riches demeures, que c'est à peine si elle se reconnaît inférieure à Paris.

nombreux exemples de son architecture civile et religieuse. Il a mis sa marque sur quatre de nos églises : à St-Étienne le Vieux, sur un grand contrefort et un pilastre ; au vieux St-Sauveur, sur toute une série de contreforts, qu'il a gracieusement décorés (1) ; il a bâti une abside à St-Pierre, et une autre à Notre-Dame-de-Froiderue, le nouveau St-Sauveur.

Et l'on ne trouve pas seulement à Caen des représentants des divers âges de l'Architecture, on y voit aussi comment on a passé de l'un à l'autre, comment la Renaissance française, cette sœur si parfaite et si originale de la Renaissance italienne, a succédé au gothique fleuri. Et pour compléter cette étude, on n'a pas même besoin de se déplacer. Les deux arts ont travaillé souvent au même monument ; s'il y a perdu en unité, il y gagne en curiosité et en intérêt.

Ce nom de musée architectural dont nous nous servions tout à l'heure, l'église de St-Pierre ne pourrait-elle pas le réclamer pour elle toute seule ? Toutes les transformations de l'art du commencement du XIII^e siècle jusqu'au milieu presque du XVI^e y ont laissé leur empreinte. Ses proportions, son étendue, son riche portail septentrional, surtout sa tour et son abside, ont frappé l'attention de tous les voyageurs.

La tour de St-Pierre, avec la merveilleuse pyramide qui la surmonte, est une des œuvres les plus pures, les plus parfaites, les plus idéales de l'art ogival. Il

(1) Le XVI^e siècle, en effet, a complété les arcs-boutants et les contreforts du chœur à l'est et à l'ouest, ornant davantage ceux qui regardent la rue St-Sauveur. Le plus éloigné du centre de l'édifice est comme un monument de transition. L'ornementation de ses faces appartient encore à l'art ogival ; le couronnement est de la Renaissance,

n'est pas un touriste, pas un antiquaire, pas un architecte, qui ne se soit arrêté amoureusement devant elle et qui n'en ait exalté les mérites dans le style le plus enthousiaste (1). C'est l'image la plus complète et la plus saisissante de la beauté normande, grande, droite, saine, forte, et pourtant dégagée. Elle emprunte une grâce et un charme nouveau à ce qu'elle s'élève isolée, libre et fière, n'étant pas, comme les tours jumelles des cathédrales, en quelque sorte soutenue par une sœur, ne forçant pas le regard à se partager entre deux, arrêtant seule et satisfaisant complètement les yeux, si ferme, si svelte, si hardie, allant fièrement chercher le ciel, voix de l'Église et son trait d'union avec l'infini. Qui ne s'est arrêté maintes fois à la contempler à toutes les heures du jour ? Car elle a une beauté variée comme les montagnes. Le soleil ou la brume ne la font pas la même à tout moment. Il faut la voir surtout par une belle nuit lumineuse mais un peu voilée, doucement éclairée par la lune, qui accentue les ombres et donne aux parties éclairées quelque chose de plus immatériel. Sa base paraît alors plus solide, sa taille plus haute ; son sommet à peine estompé semble

(1) « La tour, surmontée d'une pyramide octogone s'élevant à 227 pieds au-dessus du sol et percée de quarante-huit ouvertures en forme de rosaces, est un chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance. Les belles proportions de cette pyramide, les huit clochetons à jour qui l'accompagnent et les crochets qui garnissent extérieurement les arêtes de ses huit faces, contribuent beaucoup au merveilleux effet de son aspect. »

— Baron Taylor, *Voyage pitt. dans l'ancienne France*.

Gally Knight dit, de son côté : « Ce qu'il y a surtout de remarquable c'est une des plus heureuses pyramides qui aient jamais été élevées. Sa grandeur imposante, sa légèreté gracieuse excitent l'admiration ; elle vient rendre témoignage de l'état de progrès auquel était parvenue l'architecture dans la première moitié du XIV^e siècle. »

se confondre tout à fait avec le ciel. Jamais l'art religieux, cherchant à établir la communication du ciel et de la terre, n'a trouvé une expression plus complètement heureuse. C'est la prière faite visible, palpable, montant, montant toujours, et s'élevant jusque dans les espaces infinis.

A l'autre extrémité de l'église, quel contraste dans ce bijou architectural, si élégant, si mondain, qui tient si bien à la terre, qui y attache si complaisamment le regard. Et, pour en bien jouir, il faut revoir le mouvement tel qu'il était jadis, tel que l'avait conçu l'architecte, se mirant dans la rivière qui en baignait le pied, non dans le fétide ruisseau sans eau que nous avons pu y voir, et que l'édilité caennaise pouvait être tentée de dérober aux yeux, mais dans l'Orne elle-même, y coulant à pleins bords et portant jusque-là « des navires venant de la mer chargés de précieuses et rares marchandises (1) », s'y reflétant tout entier, étant ainsi plus gai, plus lumineux et plus grand. Il faut le revoir avec ces navires qui lui faisaient un cadre mobile et original, dans ce Caen du XVI^e siècle, animé par ce commerce maritime au cœur de la ville, et quelque peu semblable à une libre ville de Hollande, quand à quelques pas de St-Pierre, au bout de ce port naturel, surveillant ce mouvement, se dressait fièrement à cheval sur la rivière alors plus large, sur « son pont aux trois grandes arches », l'antique et vénérable maison de Ville, le parloir aux Bourgeois, avec ses quatre grosses tours, ses quatre étages et cette étincelante grosse horloge qui faisait l'admiration du bon sieur de Bras.

Celui qui a construit ce chef-d'œuvre, un grand et

(1) V. de Bras, *Recherches et Antiquitez de la ville de Caen*.

ingénieux architecte dont cette ville doit garder le nom avec fierté, Hector Sobier, avait à résoudre un grand et difficile problème : il avait à terminer un édifice commencé dans un autre temps. Cette partie, même où la Renaissance va s'étaler en sa pleine et libre floraison, a été entamée dans un autre style. Le piédestal n'appartient pas au même art que le reste. Tous les soubassements à l'intérieur des chapelles de l'abside, à une hauteur de trois mètres, sont encore gothiques, du gothique le plus orné. Sur cette base, la Renaissance s'élève et s'étale. Et c'est bien l'auteur du rond-point qui l'a voulu ainsi ; il n'a pas achevé une construction antérieure ; c'est bien lui qui a de son plein gré changé d'idée, et qui, après avoir commencé son travail dans l'ancien style, a de parti pris arboré vaillamment le style nouveau, ou plutôt la mode a changé au courant des travaux mêmes.

Il fallait donc, dans le XVI^e siècle, donner une terminaison à un monument du XIV^e, à une église gothique accoler une abside de la Renaissance. Il fallait souder ensemble les produits de deux arts absolument différents, très-entiers tous les deux, tous deux absolument ignorants de l'éclectisme, ayant un point de départ différent, visant à des effets différents, comprenant d'une façon absolument différente le beau et son interprétation. Au difficile problème quelle solution charmante et heureuse a été donnée ! Isolez par la pensée l'abside de l'église : rien ne vous fait penser à l'art ogival. Cet élégant pavillon octogone, ces fenêtres en plein-cintre, ces œils de bœuf, ces balustrades curieusement ouvragées, où la figure humaine se marie si heureusement à tous les caprices de l'arabesque et s'enroule avec elle, ces légers et hardis clochetons,

qui semblent l'œuvre d'un sculpteur sur bois, d'un tourneur autant que d'un maître de la pierre, ces courbes harmonieusement arrondies, cette gracieuse et opulente ornementation nous transportent dans un tout autre monde. Et cependant, l'architecte a su rattacher son œuvre au reste du monument, de façon à ne pas troubler l'aspect d'ensemble, à lui laisser une certaine harmonie générale. Les dissonnances frappent moins que les accords, les contradictions moins que les ressemblances. Bien que demeurant, dans le détail, fidèle à ses lignes génériques, l'horizontale et la courbe parfaite, l'abside s'harmonise admirablement avec le reste de l'église; elle pyramide comme elle, comme elle se couronne d'une forêt de clochetons. Tout en restant lui-même, tout en gardant son drapeau et ses formules, l'art de la Renaissance s'encadre à merveille dans l'ensemble; et, la conscience une fois tranquille de ce côté, il y a prodigué tous ses trésors et ses charmants caprices, toutes les infinies recherches de son ornementation. Il y a plaisir à l'y suivre.

En effet, s'il faut se réjouir de voir enfin depuis quelques années toute justice rendue à la grandeur et au caractère d'élévation de notre architecture du moyen-âge, il faudrait bien se garder de méconnaître ce qu'a d'adorable notre Renaissance française. Sans doute, elle n'a pas toute la grandeur de l'art ogival. Elle n'a plus le grand souffle de l'inspiration religieuse. On voit qu'elle appartient à un autre âge de l'humanité. Le divin n'est plus, l'humain seul règne et fleurit. L'art ogival bâtissait pour Dieu; l'art du XVI^e siècle travaille pour l'homme. Le premier élevait des temples à l'Éternel, il rêvait de la Jérusalem céleste et essayait de réaliser par avance pour les multitudes

ravies une image des célestes parvis. Il était descendu du ciel et il y remontait ; il y remontait par ses lignes où la verticale domine, par ses proportions où la hauteur prime la largeur, par ses colonnettes élancées, se groupant en faisceaux comme pour s'aider et s'exciter à monter davantage, par ses voûtes qui semblaient ne pouvoir jamais s'élever assez haut, qui ne voulaient pas se fermer, dont les arcs allaient se fuyant de plus en plus de siècle en siècle, plus aigus chaque jour, pour aller se terminer toujours plus haut dans le ciel. Il avait su immatérialiser la pierre. Le second n'avait pas des ambitions si hautes : il s'attachait à la terre ; il bâtissait pour les princes, il leur prodiguait toutes les recherches du luxe, toutes les pompes, toutes les richesses, toutes les élégances, joignant à la variété, à la fantaisie du moyen-âge, le culte pour le beau, le soin du détail, la perfection de forme et le fini d'exécution de l'art antique.

Le grand charme de cet art de la Renaissance c'est qu'il est éminemment inventif, que non-seulement il a une grâce exquise et infinie, mais qu'il a infiniment d'esprit, qu'il a, dans le détail, une abondance, une richesse et une fécondité d'imagination inépuisables.

Comparez, par exemple, aux châteaux de la Renaissance ces châteaux de la deuxième partie du XVII^e siècle qui ornent d'une façon si monotone et si froide notre campagne normande ; sans sortir de ce pays, voyez trois ou quatre constructions de la première date, trois ou quatre châteaux de la seconde. A la première, aucun édifice ne ressemble à un autre, chacun est une œuvre, est une création ; dans chacun on sent un artiste, un inventeur. Non-seulement l'ensemble vous charme, mais le détail vous charmera davantage

encore ; c'est comme un livre où aucune page ne ressemble à la page précédente. Pour les autres, je ne vois que l'incessante répétition d'un même modèle. Une fois le type trouvé, on le reproduit sans fin ; il n'était pas besoin pour cela d'un architecte, il y suffisait d'un contre-maitre. Ces palais, ces châteaux ont de la grandeur, le propriétaire et ses hôtes y devaient être à l'aise : mais qu'on a bientôt fait de les étudier !

Sainte-Beuve, dans un article sur Montaigne, a émis un jugement qui est d'une grande profondeur tout en ayant l'air de n'être qu'un jeu de mots : il assure que le goût, dans les âges qui ont suivi le XVI^e siècle, est trop vite devenu du dégoût. Le mot est très-vrai si on l'applique au travail accompli par le XVIII^e siècle, surtout dans la poésie et dans l'art, et il donne à certains égards le secret de notre histoire littéraire et artistique. On s'est trop contenté d'éliminer ; on a émondé l'arbre à outrance ; pour le discipliner, on lui a retranché bien des maîtresses branches.

Il y a eu pour l'art, surtout vers 1530, une heure exquise, une heure de jeunesse et d'imagination, une véritable heure matinale, ayant toutes les grâces et tous les charmes du matin. L'art y est d'autant plus aimable qu'il est un peu indécis, qu'il flotte encore, qu'il participe de deux choses, l'antiquité et le moyen-âge français. Tout à l'heure, il va subir les nécessités logiques, il obéira à la loi de ses origines. Fils de l'antiquité, il versera tout de ce côté, il deviendra purement classique, d'un classique réfléchi, cherché, non naturel, froid et sec. Ici, au contraire, il se déploie dans toute sa liberté et toute la naïveté de sa jeunesse. Cela s'appelle à tort la Renaissance, c'est une aube, une floraison.

Aussi voyez, dans les œuvres de la Renaissance, et par exemple au rond-point de St-Pierre, quelle richesse de détail ! Quelle attachante et charmante lecture elles nous offrent ! que d'heures délicieuses elles peuvent nous faire passer si nous voulons les lire à loisir au lieu de les effleurer, comme tout le monde, d'un œil distrait !

De ces voûtes des chapelles absidales la foule ne connaît guère que ces culs-de-lampe hardis, ces riches stalactites faites de la main de l'homme, qui lui semblent si hardis et si menaçants, et qui le lui paraîtraient bien plus encore si elle savait que leur travail, contraire à toutes les lois de l'architecture dont la première loi est la solidité, et beaucoup moins étonnant qu'il n'en a l'air, ne se compose que de pièces de rapport et qu'il suffit d'un peu d'oxyde au fer qui les relie pour que cette grotte artificielle s'écroule sur la tête des fidèles. Il a pu admirer encore la riche ornementation, les enchevêtrements ingénieux et bizarres de leurs caissons, la richesse d'imagination qui y a présidé. Mais que de détails encore lui échappent ! Combien y a-t-il d'yeux qui aient aperçu ces nombreux médaillons sculptés aux parois des compartiments, aux faces des culs-de-lampe ! Car, l'artiste du XVI^e siècle, aussi consciencieux que celui du moyen-âge et soigneux de la perfection de son œuvre, en a sculpté avec le même soin toutes les parties, celles-là mêmes qui ne devaient être qu'entrevues par hasard.

Les sujets en sont des plus divers, et, comme dans toutes les productions de l'intelligence à cette date, le sacré et le profane s'y mêlent. A côté d'un David luttant contre le lion, qu'on a pris à tort pour un Milon (le nom de David est écrit sur le piédestal), à

côté d'un Aaron ou Moïse barbu, les cheveux au vent, tenant en main un bâton où s'enroule un serpent, je remarque une Cérès, un Ganymède (la tête est brisée, mais un aigle est à son côté), une Déjanire enlevée par Nessus, et qui est d'un réalisme des moins édifiants, un Hercule vu de dos, une figure, nue debout à côté d'une enclume, les bras levés et brisés, qui peut être un Tubal Caïn ou un Vulcain.

Et, à propos de ce mélange et de cette mythologie, un mot d'explication est nécessaire. On a beaucoup tonné contre le paganisme de la Renaissance, et l'on a eu souvent raison; mais il faudrait se garder de tomber dans des exagérations manifestes. Il semblerait, à entendre certains écrivains, que les lettrés de ce temps, ses princes, ses artistes, par un singulier retour en arrière, copistes attardés de l'empereur Julien, auraient renoncé au dieu de l'Évangile pour les dieux d'Homère, que les peintres et les sculpteurs, abusant de la confiance de l'Église, auraient, comme Sinon à Troie, introduit frauduleusement l'ennemi dans l'enceinte sacrée, et placé dans les sanctuaires du christianisme les objets d'un culte rival :

Hæc in nostros fabricata est machina Divos.

D'abord, le mélange des deux antiquités, chrétienne et païenne, ne date pas du XVI^e siècle, mais du moyen-âge; dès le XIV^e siècle, on les confond dans un même respect. En outre, la mythologie des artistes de la Renaissance, il faut bien l'entendre sous peine de prêter au ridicule, leur mythologie n'est souvent qu'une langue, une écriture symbolique, une allégorie traduisant des idées morales, par exemple ici le combat

des vices et des vertus. Que cette écriture ait ses inconvénients et ses dangers, je ne veux pas le nier. Très-claire pour un temps aussi familier avec l'antiquité, elle a pu devenir obscure plus tard. En outre, ses caractères avaient l'inconvénient d'être trop matériels. Leur naturalisme, à cette date, ne choquait personne. Il avait de plus son explication et son excuse historiques. Le moyen-âge avait procédé de même ; il n'avait pas craint de sculpter au fronton de ses églises, dans ses chapiteaux, sur ses stalles, le péché en toute sa réalité et toute sa naïve nudité. Plus tard, au contraire, ces franches images ont pu devenir, pour des yeux plus délicats, des occasions de scandale. Mais à cette date, je le répète, elles ne sont souvent qu'une écriture.

Il n'est pas un coin que l'artiste ne se soit plu à parer, pas une petite place où il n'ait mis un ornement, sans les gaspiller pourtant. Ainsi il a eu soin d'orner d'un cordon de sculptures les jambages extérieurs de certaines fenêtres, mais de celles-là seulement qu'on pouvait aborder, de celles qui touchent à la terrasse du presbytère. Les autres, trop éloignées du spectateur, séparées de lui par la rivière, n'avaient été relevées que par une simple moulure. Toute cette ornementation est d'une grande richesse de dessin, d'une exécution qui témoigne d'une habileté et d'une sûreté de main des plus remarquables, très-larges en même temps, ces choses n'ayant pas été faites pour être vues d'aussi près que nous les voyons ; elle est en même temps des plus spirituelles, des plus variées et des plus originales, ne craignant pas de s'emparer des objets les plus vulgaires et de les faire entrer dans son œuvre. Ainsi, à la fenêtre de St-Pierre, sur tout l'ébrasement extérieur,

court un long cordon qui se noue de loin en loin et rattache une foule d'objets curieusement sculptés. L'artiste, à côté de certains motifs de décoration ordinaires au XVI^e siècle ou indiqués par le caractère de l'édifice, s'est amusé à y faire figurer, et à éterniser, pour la satisfaction des curieux du mobilier, tous les objets, j'imagine, qui avaient pu servir à des titres divers, aux ouvriers, pendant l'exécution des travaux (1). J'y remarque, dans un cartouche, la date (qu'on ne me paraît pas avoir songé à relever) de 1530, date importante; car, à la place où elle se trouve, elle indique l'heure de l'achèvement de l'œuvre.

Partout on retrouve la même abondance, la même richesse, le même esprit dans la décoration. Ainsi dans la chapelle de la Vierge le sculpteur a trouvé moyen de faire des divers instruments de la Passion autant de motifs de décoration. L'échelle, le marteau, les clous, la bourse de Judas, s'enroulent de la plus heureuse façon à une adorable arabesque qui forme frise tout autour de la chapelle. La bourse surtout est dessinée comme une belle fleur étrange, une sorte d'impériale, dont les pièces d'or qui s'échappent forment les pistils. On ne peut être plus déraisonnablement charmant. L'autel de la chapelle de la Bonne-mort est décoré avec

(1) J'y vois, avec un livre et une mitre, une lance croisée avec un pot à feu, une cornemuse, une trompette brisée, les deux fragments en sautoir, un pichet, un seau, une poulie avec une pierre suspendue à la corde, des fruits, quatre harengs; une poêle sur le feu, un panier, une tête de veau. A la chapelle dite des Sept-Douleurs, on voit un grand arc et un carquois, un trident et une massue, une cuirasse, un cercueil et une tête de mort (qui rappelle au dehors la très-originale décoration de l'autel à l'intérieur), une harpe et un soufflet, etc.

la même grâce étrange, la même richesse ingénieuse. Des cercueils et des outils de fossoyeurs en sautoir mêlés aux arabesques forment la décoration la plus élégante et la plus inattendue. Ce sont des galanteries funèbres tout à fait originales. Il n'y a que le XVI^e siècle pour jouer ainsi avec la mort.

Du reste, tous ces autels, retrouvés par le zèle passionné de l'abbé Hugo sous de vulgaires autels du XVIII^e siècle, sont des œuvres charmantes, d'une délicatesse et d'une richesse, d'une invention de détails vraiment merveilleuses, qui seraient des chefs-d'œuvre s'ils n'étaient pas des autels. Ce seraient des meubles incomparables. Ces mêmes sculptures seraient sans prix appliquées à la décoration d'un hôtel ou d'un palais.

Toutes ces jolies choses en effet n'ont qu'un défaut, défaut immense, c'est d'être de jolies choses, là où elles ne devraient pas l'être. Elles ne sont pas à leur place. Dans la maison du Seigneur, il ne faut que du grand et du sérieux. L'ornementation de l'église doit être sobre : elle doit concourir à un effet général, elle ne doit pas faire penser à elle. Ici l'art n'a point assez songé à Dieu et trop à lui-même ; il nous occupe trop de lui ; il s'est mis trop à l'aise. Pour en bien sentir, pour en bien goûter toutes les délicates merveilles, il faut oublier où nous sommes. Dans ces chapelles où l'on devrait venir chercher Dieu seul, on ne peut s'occuper de lui que lorsqu'on est tout à fait blasé sur les mérites de l'art qui vous y reçoit. C'est là évidemment une erreur capitale, une faute originelle et qui, dès le point de départ, en vicie toutes les productions. Cela justifie amplement ce que j'ai dit tout à l'heure, que cet art n'est plus religieux, qu'il est tout humain. Mais, à ce point de vue,

qu'il est charmant, qu'il est amusant, et en même temps qu'il est splendide !

Si les deux arts du Moyen-Age et de la Renaissance se montrent à St-Pierre mariés et fondus, ailleurs, à Notre-Dame-de-Froiderue (1) par exemple, ils se présentent seulement juxtaposés, côte à côte, comme pour provoquer à plaisir la comparaison et l'étude. Quel tableau plus original, plus complet et plus divers que celui que nous offre, du côté de la rue Notre-Dame, cette église jumelle, si gracieusement étrange, où, comme deux sœurs coquettes qui se plairaient à se montrer l'une près de l'autre pour faire admirer par le contraste deux beautés différentes, l'abside ogivale en toute sa fleur, avec ses trois fenêtres si sveltes, si élancées et bordées d'une si riche dentelle, avec sa balustrade élégante, et la jolie décoration qui couvre toutes les parties pleines de la muraille, l'abside de la Renaissance, avec sa riche et délicate ornementation s'offrent à nous réunies, faciles à embrasser d'un coup-d'œil, diverses, et cependant en bon accord, formant le plus piquant et le plus pittoresque ensemble.

Ajoutons que, comme pour rendre la comparaison plus facile et plus complète, le dernier architecte ayant tenu à reproduire le plus possible les grandes lignes de l'édifice voisin, la disposition générale des deux absides est exactement la même ; chacune d'elles est à trois pans égaux, percée de trois fenêtres, surmontées d'une frise, séparées par un pilastre sur lequel se deta-

(1) Aujourd'hui paroisse St-Sauveur. Je ne parle pas du vieux et vrai St-Sauveur. Nous avons indiqué plus haut ce qu'y a fait la Renaissance.

chent deux niches accolées que surmonte un riche baldaquin pyramidal ; ce qui permet d'étudier de très-près les différences de style, d'ornementation, de proportion, dans la façon de traiter la décoration d'un même motif.

Notons cependant tout de suite, pour rendre à chacun pleine justice, que l'art de la Renaissance ne se présente malheureusement pas ici dans les conditions les plus avantageuses pour lui. L'abside qu'il a élevée est inachevée ; elle n'a pas de couronnement, et cette partie qui lui manque est justement celle (on peut en juger par l'abside de St-Pierre, comme par les toitures du château de Chambord) où l'art du XVI^e siècle se plaisait à déployer toutes ses richesses et toutes ses élégances. Elle n'a pas reçu (ou elle a perdu) sa balustrade terminale, qui devait se relier à la balustrade voisine, ni ses clochetons ; cela fait l'effet d'un beau buste antique, qui, par suite de quelque accident, serait arrivé jusqu'à nous sans front et sans chevelure.

Mais, cette réserve faite, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'à côté de l'abside ogivale si dégagée, si svelte, si pimpante et si gaie, l'abside renaissance semble quelque peu écrasée, et trop évasée et de tournure assez bourgeoise. Cela devait être. L'architecte a gardé la même hauteur ; la saillie extérieure n'est pas plus grande, et cependant la largeur est presque double. Il en résulte que les angles sont bien moins aigus, que l'ensemble, sans que tout d'abord on s'en rende bien compte, paraît un peu massif. Il faut bien avouer aussi qu'auprès des fines lancettes ogivales, auprès de ces fenêtres si légères, si élancées, si élégamment ouvragées, le plein-ceintre des fenêtres voisines semble bien monotone, qu'elles paraissent tout entières un peu

lourdes, sans grâce et sans élégance. Leur ébrasement est un peu maigre et nu. En outre, les pleins et les vides ont été moins harmonieusement ménagés. L'intervalle qui sépare les fenêtres est trop étroit; on les a faites aussi hautes et aussi larges qu'on a pu. Il semble que tout ici a été sacrifié au désir de donner à l'intérieur le plus de jour possible. Contrairement aux habitudes du temps, à ce qu'on peut voir à St-Eustache de Paris et ailleurs, il n'y avait dans les croisées ni meneaux ni treillage : l'architecte qui vient de présider aux réparations n'en a trouvé nulle trace. Le soubassement est plus élevé que celui de l'abside voisine, ce qui, en dépit de l'ornementation, donne à l'aspect général une certaine lourdeur. L'espace entre le sommet de l'arc des fenêtres et le rebord du toit est trop restreint. Tout le charme est dans le détail de l'ornementation. Il y a surtout une sorte de petite frise, de bord-courant, qui règne au dessous des grandes fenêtres et qui est d'une grâce et d'une finesse d'exécution charmantes. Par l'originalité de l'invention, par la délicatesse et la légèreté du travail, elle fait songer à une gravure du XVI^e siècle, à un de ces bandeaux de page qu'il mettait en tête de ses livres, et que notre temps, désespérant de mieux faire, reproduit à l'infini.

Cette église de Notre-Dame, si on la regarde de près, est un des plus curieux sujets d'étude qui soient à Caen. Tout y est singularité et problèmes. Par malheur, les monuments écrits ne nous aident guère à les résoudre. Les archives de Notre-Dame sont les plus pauvres entre toutes celles que garde le grand dépôt de la préfecture et elles ne nous apprennent absolument rien sur son passé. Les divers historiens de Caen et de ses monu-

ments ne lui ont donné que quelques lignes (1). On sait que depuis l'an 1133 selon M. de Caumont, 1153 selon Huet, le patronage de cette église appartenait au chapitre de Bayeux, qu'elle en constituait un canonicat. Huet en conclut que l'existence de la paroisse était même antérieure. Il y aurait donc eu tout au moins au début du XII^e siècle une église à cette place. Elle était évidemment plus petite que celle que nous pouvons voir aujourd'hui et qui s'est formée par des agglomérations successives. Mais il n'en reste pas de traces apparentes, elle a été noyée dans les constructions postérieures. Le XV^e siècle surtout y a travaillé. L'empreinte de sa main y est partout visible. Et on sait combien il était peu respectueux pour le passé, avec quel sans-façon il en traitait les monuments et les traditions. Il a singulièrement contribué à compliquer ici les recherches.

A défaut de témoignages écrits, il nous faut donc interroger l'édifice lui-même. Il est plein d'étrangetés. La ligne extérieure, du côté de la rue Froide, est tout à fait irrégulière et forme une courbe très-prononcée.

L'église intérieure se compose de deux églises accolées, ou plutôt d'une série assez singulière de vides, dont un seulement, celui qui constitue l'église septentrionale dite de *St-Eustache* (1), et se termine par une abside renaissance, offre une forme régulière, un

(1) Voir le sieur de Bras, *Recherches et antiquitez de la ville de Caen*; l'abbé De La Rue, *Essais historiques sur la ville de Caen*; Vautier, *Histoire de la ville de Caen*; de Jolimont, *Monuments du Calvados*; de Caumont, *Statistique monumentale du Calvados*; Taylor, *Voyage pittoresque*; Trébutien, *Guide de la ville de Caen*; Turner, *Tour in Normandy*; Saint-John, *Journal of a residence in Normandy*; Heath, Ducarel, *Antiquités normandes*.

véritable vaisseau, large, libre, suffisamment évidé, et éveille dans l'esprit l'idée d'un plan. On voit que l'artiste y a été maître de son terrain et a pu réaliser une pensée personnelle. Du côté de la rue Froide, il n'y a ni église ni vaisseau, mais trois évidements successifs, un premier qui fait comme un vestibule informe, un second formé par les piliers du clocher et les arcades pratiquées dans sa base postérieurement à la construction première, un troisième enfin, le plus vaste, se terminant à l'abside. L'architecte, de ce côté, trouvant la place encombrée déjà par la masse des piliers de la tour, n'a pu que les envelopper de constructions nouvelles et se loger tant bien que mal à droite et à gauche. Ces deux édifices, de structure inégale, ne se fondent l'un dans l'autre que dans leurs extrémités, réunies par un arceau d'une construction hardie, moins hardie pourtant en réalité qu'elle n'en a l'air et la réputation ; car son ouverture, bien qu'elle donne une grande sensation de vide, n'a rien d'excessif, et il ne supporte rien qu'un chéneau entre les deux toitures.

Cette dernière partie des deux églises semblerait presque, du reste, former à elle toute seule comme un vaisseau distinct, différemment orienté ; tant ce grand arceau, après ces fortes masses de l'entrée, donne à ce côté du monument un aspect particulier.

Ces constructions diverses, au moins dans leurs par-

(1) Par une rencontre à noter, saint Eustache, sous le vocable duquel est placé la partie de l'église terminée par une abside ogivale, est aussi le saint auquel est dédié le monument le plus religieux que la Renaissance ait élevé à Paris. Saint Eustache paraît avoir été très en faveur au XVI^e siècle.

ties visibles, ne paraissent pas antérieures au XIV^e siècle. C'est à cette date qu'a été élevé le clocher, à cette date aussi qu'a été bâtie, pour la plus grande partie, la nef septentrionale de l'église; car elle présente encore cette étrangeté que, de ses deux moitiés, celle qui, au premier coup-d'œil, semble la plus récente est en réalité la plus ancienne, que celle qui se termine par une abside renaissance est antérieure à celle qui se termine par une abside ogivale. Les colonnettes qui, de ce côté, garnissent les piliers des deux tiers de l'église et qui attendaient des retombées de voûtes en pierre qui n'ont jamais été construites, appartiennent au XIV^e siècle (je ne parle pas des fenêtres du même côté, qui sont postérieures).

Il est probable que l'église, à cette première époque, se composait seulement de la nef septentrionale, qui, du côté du couchant, ne dépassait pas la base du clocher, et du clocher lui-même, qui alors faisait, de toute sa masse, saillie du côté où est aujourd'hui la rue Froide, disposition qui se retrouve dans une foule d'églises de campagne. Puis, comme on s'y trouva bientôt trop à l'étroit, on l'aura poussée peu à peu dans tous les sens. On l'a allongée sans doute d'abord du côté de l'entrée, vers la maison Le Blanc-Hardel (1). Puis on a songé à utiliser les vides que la saillie du clocher laissait à droite et à gauche, du côté méridional, les deux angles inégaux qui restaient là ouverts. C'étaient, des deux parts, les deux côtés déjà bâtis d'un parallélogramme, qu'il ne restait plus qu'à compléter en

(1) Il y a encore, dans cette même maison, accolé au mur de l'église, un logis singulier qui paraît s'y être rattaché: c'est un parallélogramme un peu plus long que large et qui présente aux 2^e et 3^e étages à l'intérieur trois rangs d'arcature superposés.

construisant à chacun deux autres côtés, ce qu'on fit en se portant le plus possible vers la rue et en utilisant les contreforts saillants du clocher comme points d'attache de la muraille extérieure qu'on allait élever. Cela est sensible pour qui regarde de près la construction. Il y a déliaison complète entre les diverses parties de cette muraille du côté de la rue Froide, et l'on n'a même pas songé à la dissimuler. Les piles du clocher, très-visibles encore et très-détachées, la coupent en trois portions très-distinctes et d'étendue inégale : la première, où s'ouvre le porche actuel et la première fenêtre ; la seconde, entre les deux piles extérieures de la tour, où a été sculptée la grande, riche et un peu lourde balustrade de la tour ; la troisième enfin, qui s'étend jusqu'à la rue Notre-Dame et où s'ouvrent les grandes baies.

Seulement il est bien évident que les contreforts autrefois faisaient saillie comme le fait tout honnête contrefort qui sait son métier. Aujourd'hui ils sont à fleur de construction et c'est pour cela que la ligne extérieure de la muraille sur la rue Froide se courbe d'une façon si marquée. C'était pour venir se rattacher aux angles de la tour. Du reste, au dedans même de l'église, on est averti de la déclivité, car les fenêtres vont en fuyant du dedans au dehors.

Puis, à l'intérieur, on voulut profiter de l'espace ainsi conquis, on abattit le mur du côté sud de la première église et on le remplaça par le grand arceau. On évida la base du clocher en y ouvrant des arcades plus hautes pour pratiquer au-dessous de lui un semblant de nef et se rattacher aux deux autres vides, l'arcade plus basse qui se trouve du côté intérieur de l'église et met en communication les deux nefs, nous montre quelle était

autrefois la hauteur et quel était le style de ces arcades. Enfin on l'éclaira plus largement en ouvrant sur la rue dans la muraille nouvellement refaite, une large fenêtre. C'est alors sans doute que dut avoir lieu la suppression de la partie inférieure de l'escalier de la tour dont nous aurons à parler tout à l'heure.

L'abside ogivale est encore postérieure. Elle est d'un gothique plus fleuri. Elle est beaucoup plus élevée que le mur de la rue Froide. Quant à la deuxième abside, elle est évidemment contemporaine du rond-point de Saint-Pierre avec le style duquel elle offre de grands rapports. Du reste, pour elle, les différences de date et de style avec le reste de l'église s'expliquent aisément. S'il faut en croire une tradition de la paroisse, l'abside antérieure aurait été détruite, au début du XVI^e siècle, par un incendie.

Notre-Dame ne présente pas seulement ces grandes variétés de style et cette sorte de chronologie de l'art; elle abonde encore ou abondait en singularités de détail.

Les absides ne font aucunement corps avec l'église. Elles y sont seulement accolées; on dirait d'un décor qui y est appliqué. Et pour qu'on ne s'y trompe pas, elles sont, nous l'avons dit tout à l'heure pour l'une d'elles, beaucoup plus hautes que le reste du monument.

L'abside Renaissance elle-même s'enchâsse tout entière, comme une pièce rapportée qu'elle est, dans un entourage ogival. A son encoignure septentrionale, un clocheton gothique pareil aux deux qui surmontent les encoignures de l'abside ogivale, indique la terminaison de son cadre. Elle est ainsi complètement emboîtée dans une construction d'un tout autre style.

La chaire n'était pas, comme aujourd'hui, une con-

struction rapportée, accolée au mur; elle faisait corps avec lui. On y accédait par l'escalier qui, maintenant, se dissimule absolument derrière elle; le prédicateur sortait tout à coup de la muraille pour apparaître à la foule.

Au-dessus de cette chaire on voit encore une petite tribune surbaissée, semblable quelque peu à une loge de cintre qui ne se rattache à rien dans l'église.

En réparant le chevet de l'édifice, on vient de faire reparaître, dans le soubassement de la partie ogivale, trois petites fenêtres percées d'une façon assez singulière au-dessous et tout près des grandes baies. Sans doute, elles s'ouvraient seules autrefois dans cette partie de la muraille, alors beaucoup moins haute (nous avons déjà marqué qu'elle avait été exhauscée postérieurement au reste de l'église), et elles éclairaient probablement quelque édifice distinct, chapelle peu élevée, sanctuaire ou sacristie. Elles auront été murées quand on donna à l'abside la hauteur qu'elle a aujourd'hui et qu'on ouvrit les baies supérieures; par économie, on fit servir la muraille existante en se contentant de faire disparaître ou plutôt de dissimuler le mieux possible les ouvertures antérieures. Ce qui le ferait supposer, c'est qu'elles avaient été murées avec un certain soin et de manière à en effacer autant que possible la trace. Ce n'est qu'avec une certaine attention qu'on pouvait la ressaisir, quand cette partie du mur a été mise à nu. Le revêtement intérieur de cette partie de l'église n'offrait aucune indication de l'ogive extérieure. On avait poussé dans les vides laissés par les fenêtres une maçonnerie épaisse et jusqu'à des pierres de taille. Au dehors, on pouvait remarquer qu'on avait entaillé les archivoltes pour y faire entrer les pierres nouvelles et les ressouder au reste de la mu-

raillé. Évidemment ce travail n'a pu être le fait des constructeurs des logettes accolées à l'église et qui n'auraient pas pris tous ces soins, qui auraient plutôt été tentés d'utiliser les creux formés par les fenêtres pour en faire quelque resserre, quelque armoire. Il s'explique au contraire, tout naturellement, du moment où l'on admet qu'on a changé la hauteur de la construction et reporté plus haut les fenêtres.

Du reste, on relève partout dans le monument des traces de changements et de remaniements; je ne parle pas du mur du soubassement de l'abside renaissance, qui s'est retrouvé réduit de quarante-cinq à quatre centimètres par une fabrique plus soignée, à ce qu'il paraît, de ses armoires que de son église. Mais il n'est pas un coin où l'on n'ait refait, refondu et transformé quelque chose. Là où il y a des pleins il y avait des vides, et réciproquement. On a empâté dans de lourds massifs des constructions plus légères; on a fermé des portes, bouché des fenêtres en y élevant un mur, en y accolant une maison; on a déplacé des ouvertures, changé des entrées et des passages. On y trouve de charmants escaliers qui ne mènent plus à rien, ailleurs des passages qui n'ont plus d'escalier. Celui du clocher, à une certaine hauteur, a été hermétiquement fermé par le haut et par le bas au moyen d'un épais blocage; on dirait que deux peuples ennemis en habitaient les étages divers, à voir par quelle puissante construction on en a muré la communication. Dans ce même clocher, il y avait bien un escalier pour monter à la balustrade supérieure, mais contre l'habitude de tous les escaliers il ne semble pas avoir jamais songé à descendre jusqu'au sol. Le blocage dont je parlais tout à l'heure empêche toute constatation à cet égard, mais les petites

fenêtres qui l'auraient éclairé ne se montrent qu'à une certaine hauteur.

Pour le gagner, il faut, par un long détour, en aller chercher un autre, de l'autre côté de l'église, sur la façade du nord, de là gravir des escaliers en bois qui rampent sous les toitures, et gagner un étroit couloir pris dans l'épaisseur des quatre murs du clocher au-dessus des grands arceaux.

Il faut noter du reste qu'au début de ce siècle le voyage était moins compliqué, et qu'on arrivait de l'escalier septentrional à la galerie pratiquée dans le massif du clocher par une route plus directe, par un passage qui était encore une des singularités de l'église. Elle était en effet à une grande hauteur, au sommet de ses murs, à la base des voûtes, traversée du nord au sud par une galerie suspendue, un pont de bois à balustrade ouvragée, dont on peut lire la description dans le *Bulletin monumental* (t. XII, p. 42) (1), qui établissait entre les parties hautes de l'église une communication infiniment supérieure à celle qui existe aujourd'hui. Mais, comme on la trouvait trop bruyante, des réformateurs trop radicaux, et peu amis des curiosités archéologiques, ont supprimé la chose pour supprimer l'abus.

Ce même escalier, de la façade septentrionale, avait une de ses faces à découvert; la muraille à côté était en retrait. Pour rectifier la construction, on a comblé le vide et on y a pratiqué de misérables petites chambres : on voit encore sur toute la hauteur la ligne droite du raccord. On y entre par le dehors; on y entrait autrefois par l'église.

Mais, entre tant de détails curieux, un de ceux qui ne le sont pas le moins, c'est cette longue et étroite

fenêtre, cette sorte de riche fente architecturale qui s'ouvre entre les deux larges baies percées à l'extrémité de la rue Froide et beaucoup plus près de la première. L'art ogival, en sa fleur, y a déployé toutes ses richesses pour en faire un petit chef-d'œuvre d'originalité et d'élégance. Lignes gracieuses, croisillons, dentelle de pierre pour l'encadrer, balcons, clochetons, baldaquins soigneusement fouillés, rien n'y manque. Sa forme même ajoute à son charme et son aspect est des plus particuliers. Par une disposition originale et une combinaison ingénieuse de l'architecte, l'élégante construction semble tout à fait indépendante des parois de l'église auxquelles elle se rattache. On dirait que la muraille s'est entr'ouverte pour laisser apparaître, dans toute sa hauteur, le gracieux et pittoresque petit monument. Bien des passants s'arrêtent un instant devant lui et le considèrent curieusement, sans s'expliquer à quoi il a pu servir. Cependant, la disposition des lignes, leur inclinaison, ces nervures qui marquent évidemment à l'intérieur une construction en spirale, l'étroite croisée en losange allongé, qui laisse entrer le jour à moitié à peu près de la hauteur, le riche et élégant tabernacle qui, au sommet et dans l'enfoncement de la longue arcade, surmonte la construction tout entière, tout indique un escalier intérieur. C'en est un en effet, qui se dissimule aujourd'hui dans l'épais massif d'un pilier carré faisant saillie dans l'église, mais qui n'a pas dû toujours s'y présenter ainsi, et qui sans doute s'y accusait plus franchement.

Mais à quoi servait-il ?

Il ne faut évidemment pas, comme quelques curieux naïfs et pressés, reconnaître là une chaire pour la prédication extérieure. D'abord, en théorie, on ne

convoque et l'on n'arrête pas les fidèles dans une rue étroite et très-fréquentée. Mais il suffit de regarder l'édifice pour repousser bien loin une pareille explication. Jamais il ne s'est ouvert de ce côté. Dans cette construction si effilée, au milieu de cette ornementation touffue, quelque émacié par les austérités qu'on puisse supposer le prédicateur, il n'aurait pu trouver par où glisser au dehors sa personne. Il faut donc chercher l'explication au dedans de l'édifice. Il y a quelques années il conduisait, nous dit-on, à une chaire qui s'ouvrait à l'intérieur de l'église. C'était de là que le curé faisait le prône. Quelques vieillards se souviennent encore d'avoir vu cette chaire ; elle était en bois garnie d'une tapisserie.

Mais cette construction n'avait pas dû être toujours une chaire. D'abord, c'eût été une singulière façon d'entraînement pour l'orateur que de le forcer à tourner ainsi trois fois sur lui-même avant de se présenter devant le public. En effet, la cage intérieure de l'escalier a gardé partout son ancien appareil et ne présente nulle part, si ce n'est au sommet, la trace d'une ouverture condamnée depuis, et ce seul palier qu'elle présente se trouve placé à une très-grande hauteur. Or, il est bon que la parole de Dieu descende de haut sur la foule ; mais il ne faut pas qu'elle se perde dans les espaces ; et ici le prédicateur eût fait absolument l'effet du Virgile de la légende sculptée sur un chapiteau de St-Pierre et suspendu dans son panier entre ciel et terre. Ajoutez que, placé à cet endroit, il ne pouvait se faire entendre que d'une très-petite partie des fidèles, le massif de la tour le cachant à la moitié de l'église. Sans doute, cet escalier avait été fait pour conduire à quelque tribune haute, destinée à quelque personnage

de distinction, à quelque famille qui, peut-être, avait contribué aux frais de la construction, et ayant pour cela même son accès particulier, exceptionnel. Cela s'accorde avec une observation de Viollet-Leduc : « On pratiquait parfois, dit-il, dans les églises abbatiales ou paroissiales..... de petites tribunes fermées destinées à certains personnages. Cet usage devint fréquent pendant le XV^e siècle (c'est justement le temps où a dû s'élever la construction dont nous parlons). Les seigneurs avaient leur tribune spéciale soit dans l'église paroissiale, soit dans leur propre chapelle. » C'est ainsi qu'on vient d'apprendre tout récemment qu'un stupide fermier de la Magliana, pour ne pas entendre la messe confondu avec ses serviteurs, s'était fait arranger une tribune en trouant et détruisant une fresque de Raphaël ou d'un de ses élèves, un martyr de Ste-Cécile.

Cette destination de l'escalier expliquerait pourquoi il n'est pas éclairé seulement par d'étroites meurtrières comme un escalier de service qui se dérobe à la vue, mais comment, au contraire, il laisse pénétrer un jour abondant, comme toute partie de construction où pourront passer, sans se presser, des personnages considérables, pourquoi on lui a donné des proportions telles qu'il fait partie de la décoration extérieure du monument au même titre que les grandes fenêtres.

Plus tard le privilège ayant disparu, on aura utilisé la tribune pour en faire une chaire supplémentaire. Comme d'ailleurs toute trace extérieure de la construction et de ses attaches a disparu, toute réponse précise sur ce point est devenue impossible.

Il en est ainsi du reste pour quelques autres des questions que nous nous sommes posées; on n'y peut

répondre qu'en faisant une part à l'hypothèse. L'église garde dans ses substructions quelques-uns des secrets de son passé. Pour la connaître à fond, il faudrait la détruire. Le zèle des solutions archéologiques, quelque intéressantes qu'elles puissent être, ne saurait décemment aller jusqu'à en tant demander. Le crime d'Erostrate à Ephèse mit à nu les traces de constructions antérieures; mais Erostrate n'a jamais passé pour un antiquaire. Peut-être le hasard heureux de quelques réparations nécessaires nous livrera-t-il plus tard la vérité tout entière.

A l'issue de la séance, la Société a offert un banquet à son directeur dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, que M. le Maire avait mise gracieusement à la disposition de MM. Bayeux, Lavalley-Duperroux et Guinat, commissaires ordonnateurs.

Au dessert, M. Travers, président, s'est levé et a porté le toast suivant :

« MESSIEURS,

« Nous traversons des temps difficiles, une époque troublée, pleine d'inquiétudes et de périlleuses épreuves. De grands malheurs sont venus fondre sur la France depuis les jours paisibles de notre dernier banquet annuel. Le deuil de la patrie a dû interdire ces réunions cordiales que nous avons l'espoir de ne plus interrompre. Nos publications ralenties ont souffert de nos désastres; mais notre ardeur va se réveiller, ne dussions-nous demander au travail que ces consolations que donnent la culture des lettres et les hautes

leçons de l'histoire. Nos institutions politiques peuvent changer : ce qui ne changera point, c'est le but que poursuivent nos Sociétés savantes. Leurs efforts pour l'atteindre, leur persévérance dans la recherche de la vérité, leur fraternelle émulation dans l'étude, le noble désintéressement de tous leurs membres seront dans l'avenir ce qu'ils furent dans le passé. J'en atteste nos jeunes recrues, j'en atteste le zèle de nos fondateurs dont le plus ancien, M. Gervais, est, après un demi-siècle, un modèle de laborieux dévouement.

« Félicitons-nous de l'avoir eu comme directeur dans l'année qui expire. Félicitons-le, Messieurs, de ce qu'il a fait pour notre Compagnie depuis sa fondation en 1823. Il était un de ces jeunes hommes qui s'associèrent à M. de Caumont pour la création de notre Société. Il le remplaça comme secrétaire en 1835, et ne céda la plume que forcé à ce sacrifice par les exigences du barreau. Buvons, Messieurs, à notre ancien secrétaire ! Buvons à notre vénérable directeur ! »

M. Gervais a répondu en ces termes :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Vous venez de le dire en termes exquis : c'est un bonheur, dans nos temps troublés, de pouvoir échapper un instant aux préoccupations de la politique, aux tristesses qui naissent de la fatalité des événements, et de trouver un refuge au sein de l'étude et de l'amitié.

« Nulle société, plus que la Société des Antiquaires de Normandie, n'a été féconde en consolations de ce genre, par l'activité de ses travaux, par l'intérêt et le charme de ses réunions.

« Je vous remercie, pour les paroles bienveillantes qui s'adressent à moi. S'il en est quelques-unes que je puisse accepter, ce sont celles qui attestent mon zèle pour la prospérité de notre Société et la constance de mes efforts pour y contribuer dans l'étroite limite de mes forces.

« Au toast que vous proposez, permettez d'en joindre un autre, et celui-là c'est le cœur qui le dicte :

« A mes Collègues !

« Aux hauts fonctionnaires, qui, répondant à notre invitation, ont bien voulu honorer de leur présence cette fête de famille. »

Ces discours ont été accueillis par d'unanimes applaudissements. Ce banquet, à l'organisation duquel M. Bayeux avait apporté son zèle et son dévouement habituels, a laissé les meilleurs souvenirs et contribuera à resserrer les liens de confraternité qui unissent les membres de la Compagnie.



EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX.

Séance du vendredi 2 janvier 1874.

Le Secrétaire remercie ses confrères de l'honneur qu'ils lui ont fait en le chargeant de fonctions dont il comprend plus que jamais la difficulté et l'importance. Sans vouloir tracer aucun programme il annonce que, profitant de la bonne situation de la Société au point de vue financier, il apportera tous ses soins au développement des publications et, autant que faire se pourra, à la régularité de leur mise au jour.

M. Lavalley-Duperroux, au nom de M. Chatel, donne successivement lecture des procès-verbaux de la séance du vendredi 7 novembre 1873, de la séance du Conseil d'administration du jeudi 27 du même mois, de la séance publique du 1^{er} décembre et de la séance du Conseil d'administration du lendemain. Ces procès-verbaux ne donnent lieu à aucune observation et sont adoptés.

Le Secrétaire fait connaître les divers ouvrages qui lui sont parvenus depuis la dernière réunion et signale à raison de leur intérêt local : *Le Collège du Pin*, par M. le docteur Jousset et la *commune d'Amblie-sur-Seulle*, par M. de Courson.

La première de ces brochures contient des détails précis sur un modeste établissement d'instruction pu-

blique fondé dans une commune obscure et qui subsista jusqu'à la Révolution ; la seconde est une de ces monographies de paroisse rurale qui , malgré leur cadre limité , ont leur importance et que les travaux de M. Auguste Le Prévost ont depuis longtemps mises en honneur.

Le Secrétaire indique ensuite, dans une piquante dissertation de M. Egger sur le drame satyrique , un passage qui peut servir à l'étude de certains sujets peints ou sculptés dans nos édifices religieux.

« Il y a un satyre en nous , a dit un grand connaisseur de l'antiquité. Ce fonds de malice qui est dans la nature humaine avait produit dans le paganisme grec une famille de petits dieux populaires qui en étaient l'expression vivante. Il n'a pas complètement disparu sous l'austère simplicité du dogme chrétien. Satan, l'ange rebelle, cette grandiose personnification du mal, a eu sa cour de démons en qui l'imagination chrétienne personnifie, elle aussi, tous les méchants instincts, toutes les mauvaises passions de notre cœur, et ces génies du mal ont envahi la légende en vers comme en prose, la sculpture, la peinture; ils ont peuplé nos églises de représentations qui souvent rappellent les obscènes hardiesses de l'art hellénique mais qui ne rachètent pas, comme en Grèce, la laideur morale des symboles par l'élégance du dessin. Est-ce là un simple effet d'inexpérience chez l'artiste chrétien, ou bien sa conscience lui défendait-elle d'embellir l'image et de la rendre par là moins repoussante : délicate question que je n'ose pas résoudre (1). »

(1) *Observation sur le genre de drame appelé satyrique*, par M. Egger. — Paris, Mamers, 1873. Br. in-8° de 23 p. 22.

M. Lavalley-Duperroux, pour combler une lacune existant dans la collection de la Société lui fait hommage d'un exemplaire de l'histoire de Bayeux, par M. Chigouesnel.

Des remerciements sont adressés par M. le Président à M. Lavalley-Duperroux.

L'ordre du jour appelle l'ouverture du scrutin pour l'élection de MM. de Larturière et Vanel. MM. de Larturière et Vanel ayant obtenu l'unanimité des suffrages, sont proclamés membres de la Société.

Le Secrétaire fait connaître les candidatures, comme membres titulaires, de M. Boivin-Champeaux, procureur-général présenté par MM. Hain et de Beaurepaire et de M. Pelay, président de la Société des Bibliophiles rouennais, présenté par MM. Gravier, Cochet et Chatel. Il sera procédé au scrutin à la prochaine séance sur ces deux candidatures.

M. le Président, dans une allocution écrite, expose les moyens qui lui semblent les plus propres à assurer la prospérité de la Société. Il insiste notamment sur la nécessité de diriger les efforts des travailleurs vers les sujets qui présentent un intérêt normand. Les antiquités proprement dites, les vestiges des temps préhistoriques que recèle notre sol, les découvertes numismatiques, doivent appeler d'une manière spéciale l'attention des membres de la Compagnie. C'est par cet ensemble de recherches variées que la Société pourra, non-seulement conserver son rang, mais encore ajouter à la juste considération dont elle jouit.

Le Secrétaire donne lecture d'une note de M. Le Héricher sur le droit d'*Esperquerie* et la fait suivre de quelques observations.

M. Le Héricher exprime l'opinion que le mot *Esper-*

querie des congres signifie un procédé de pêche particulier à ce genre de poissons et caractérisé par l'emploi de la *perque* ou *perche*, d'où l'appellation d'*Esperquerie* appliquée tout à la fois à la pêche et au droit dont elle était frappée.

M. Dupont, et après lui M. de Beaurepaire, estiment que le mot *Esperquerie* désigne, soit le fait de sécher le poisson sur des perches ou *étentes*, soit l'établissement où avait lieu cette opération. En sorte que dans la langue fiscale de l'époque, et par extension, le droit d'*Esperquerie* indiquait un impôt perçu non-seulement sur les congres, mais sur tous autres poissons *séchés* et *salés*.

Cette explication, qui s'appuie sur un grand nombre de textes cités par M. Dupont, dans son histoire du Cotentin et de ses îles est corroborée par une explication grammaticale de M. Joly et par les détails que fournit M. Lavalley-Duperroux sur la manière dont se pratique encore aujourd'hui, sur les côtes de la Normandie, la pêche des congres.

On pêche en effet quelquefois ces poissons à l'aide de la gaffe dans les trous de rocher, comme l'indique M. Le Héricher; mais la vraie pêche, celle qui donne les produits les plus sérieux, a lieu en pleine mer et par des procédés tout différents.

M. Emile Travers fait part à la Société des remarques que lui a suggérées une copie d'un cartulaire de l'évêché de Lisieux, exécutée avec un soin digne d'éloges, par notre confrère M. de Neuville. M. E. Travers, après avoir signalé certains détails curieux au point de vue de l'histoire et des mœurs, épars dans ces documents, émet en finissant, l'opinion qu'une introduction serait absolument nécessaire pour donner à ces textes leur

valeur et permettre de les comprendre dans nos publications.

M. Degron donne lecture d'un mémoire étendu et très-étudié sur la bataille de Cocherel : il essaie, à l'aide des différents textes qui nous ont été conservés, de retracer la physionomie et les péripéties éminemment dramatiques de cet engagement décisif. Il en fait ensuite ressortir l'importance en indiquant avec un soin particulier à quel courant d'opinion avaient obéi les divers historiens contemporains qui nous en ont laissé le récit.

Séance du 6 février.

Le Secrétaire signale parmi les ouvrages offerts à la Société :

Le dernier bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, dans lequel se trouve le cartulaire de Talmond. Cette importante publication est précédée d'une introduction excellente due à M. de La Boutetière et qui fait ressortir de la manière la plus heureuse la valeur des documents mis au jour. C'est précisément un travail de ce genre que M. Emile Travers réclamait pour le cartulaire de l'évêché de Lisieux.

Les mémoires de la Société d'Emulation d'Abbeville, renferment divers travaux sur lesquels il convient d'appeler aussi l'attention. Signalons, notamment, une *Histoire de la Ligue* ; Daullé, son œuvre gravé et surtout une consciencieuse étude de M. Buteau sur les nouvelles églises de Paris.

M. le Président donne lecture à la Société d'une lettre de M. Du Sommerard, commissaire général de France à l'exposition de Vienne, par laquelle ce haut

fonctionnaire l'informe que le Jury international a décerné à la Compagnie la *médaille de mérite*.

M. le Président communique une lettre-circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique relative à la réunion des délégués des sociétés savantes à la Sorbonne en 1874.

L'ordre du jour appelle l'ouverture du scrutin pour l'élection de MM. Boivin-Champeaux, Pelay et de Brix, présentés comme membres titulaires. Ces Messieurs sont proclamés membres de la Société.

M. le Président donne la parole à M. Joly pour la lecture d'un travail intitulé *l'Envers d'une séance officielle*. Dans ses *Lettres à une inconnue*, dont le retentissement dure encore, M. Prosper Mérimée raconte à sa correspondante les détails d'une séance solennelle de la Société des Antiquaires qu'il présida, comme Directeur, en 1854. M. Joly a eu l'heureuse idée de rapprocher les appréciations légères contenues dans les lettres, des jugements beaucoup plus respectueux, formulés dans le discours officiel prononcé devant notre Compagnie par l'inspecteur des monuments historiques. M. Joly a trouvé dans le contraste de ces deux documents l'occasion de réflexions judicieuses et piquantes et d'une appréciation exacte et colorée non-seulement du talent, mais encore du caractère du célèbre écrivain.

M. G. Dupont, présente une analyse détaillée d'une publication récente de M. l'abbé Tollemer sur Gilles de Gouberville. Le manuscrit laissé par ce singulier personnage est un des registres domestiques les plus piquants qu'il soit possible d'imaginer, et il serait à désirer qu'un texte aussi précieux pour l'étude de la manière de vivre, des usages et des mœurs fût intégralement publié.

Séance du 6 mars.

Parmi les ouvrages offerts, le Secrétaire signale particulièrement les annales de la Société de Namur : *Cristot Gavrus et Brouay*, par M. de Courson; une *Etude sur les poésies d'Anne de Rohan*, par M. Marchegay; un volume édité avec un soin tout spécial par M. Gravier sur la *Découverte de l'Amérique*, par les Normands; enfin, une appréciation très-détaillée des *Noëls de Daniel*, dit M^{re} Mitou, organiste de Saint-Maurice et chapelain de Saint-Pierre d'Angers, insérée dans le *Bulletin d'Agriculture de la Sarthe*.

Le scrutin est ensuite ouvert pour le vote sur l'admission de M. Guillot, juge de paix à Evrecy. M. Guillot est proclamé membre titulaire de la Société.

MM. Travers, président; Chatel, vice-président; Hain, Dubus, Lavalley-Duperroux, Trochon, Joly, Premont, Launay et de Beaurepaire sont désignés pour représenter la Société aux réunions de la Sorbonne. — Les travaux destinés à être lus sont les suivants : Que doit-on entendre par la droite et la gauche d'une église? par M. Travers. — La Renaissance dans les églises de Caen, par M. Joly. — Les Palinods de Dieppe, par M. de Beaurepaire.

La parole est donnée à M. Chatel pour la lecture d'un acte de fondation faite à la paroisse de Saint-Pierre de Caen, par Charles de Bourgueville sieur de Bras. Cette pièce, inconnue jusqu'ici, soulève de nombreuses observations et semblerait jeter quelques incertitudes sur le lieu véritable de la sépulture de notre ancien historien. Toutefois, un examen attentif lève toutes difficultés et ne permet pas de révoquer en doute le témoi-

gnage de M. l'abbé De La Rue dans ses essais historiques de la ville de Caen (t. I, p. 257). Le document communiqué par M. Chatel n'en reste pas moins intéressant; il présente quelques similitudes avec une autre fondation faite par de Bourgueville à l'église Saint-Jean et figurera avantageusement à ce titre dans l'un des prochains bulletins de la Société.

M. Marie fait part à la Compagnie des résultats des recherches qu'il a entreprises pour découvrir quel a été le sort des débris de la *Belle Croix* qui se dressait autrefois sur la place de ce nom et qui fut renversée au moment de la Révolution. Cette croix, octogonale, en granit, figurée dans le plan de Belleforest, rappelait assez peu le monument sculpté, enrichi de statues et à double escalier que le sieur de Bras a décrit avec tant de complaisance dans ses *Recherches et Antiquités de la province de Neustrie* et qui fut détruit par les Protestants dans l'année néfaste de 1562. Les constatations de notre confrère établissent que quatre tronçons de la croix du XVII^e siècle furent placés, en guise de bornes, sur le chemin qui se dirige vers Louvigny en traversant la prairie entre le Pont-aux-Vaches et le Pont-des-Prés.

Deux de ces fragments, qui rappellent des souvenirs éminemment respectables, mais qui ne présentent aucun caractère artistique, servent aujourd'hui de garde-heurts pour protéger les piliers de la barrière établie près de l'abreuvoir. — M. Marie a émis le vœu que ces débris fussent recueillis et déposés dans un lieu convenable à raison de leur ancienne destination.

M. Leroy, dans une note transmise au Secrétaire, fait connaître qu'il existe, dans le grenier du musée d'histoire naturelle, une petite cloche ayant environ 25 centimètres de diamètre. Elle est montée sur une armature

en bois munie de tourillons en fer et disposée de façon à être mise en mouvement au moyen d'une corde. Elle porte l'inscription suivante qui nous révèle le nom du fabricant ou du fondeur :

PIERRE MAHEUT M'A FAICTE 1619

Le Secrétaire donne lecture d'un intéressant rapport de M. Guillot sur des découvertes récentes faites à Vieux, dans les fondations du chœur de l'église. Au milieu de pierres provenant de la démolition d'édifices anciens se trouvaient deux fragments sculptés dignes d'une sérieuse attention. Le premier, sorte de chapiteau d'angle, mesure 1 mètre 03 centimètres en long et en large sur 37 centimètres d'épaisseur. Il est orné de feuilles d'acanthé bien conservées, mais les extrémités en saillie et les ornements du centre ont été brisés. Le second est également une pierre d'angle; sur une de ses faces, il nous offre la figure d'un guerrier nu, tenant de la main droite une lance et la main gauche appuyée sur un bouclier; l'autre nous présente une femme également nue. Près d'elle se trouve un objet qu'il est difficile de désigner. Ces sculptures sont très-mutilées; les têtes ont disparu dans l'une et dans l'autre; il ne reste même plus de la seconde qu'une portion du buste et la partie inférieure du corps.

Une lettre de M. Tirard complète ces détails précieux pour notre Société, qui s'est si souvent occupée de Vieux, en faisant connaître que sur deux pierres provenant aussi de la côtère nord du chœur de l'église se lisent les inscriptions suivantes malheureusement bien tronquées :

HIC PAV...

VEA...

A la suite de ces différentes lectures une discussion s'engage entre différents membres de la Société à propos de la communication de M. Chatel, relative à de Bras, sur le sens exact qu'il faut attribuer à ces mots : la droite et la gauche d'une église. Après un échange d'explications entre MM. Travers, Lavalley-Duperroux, Cauvet, Gaston Le Hardy et Joly, la continuation de la discussion est renvoyée, sur la proposition de M. le Président, à une autre séance.

Séance du 7 mai.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Danne relative aux réparations urgentes que réclamerait la belle rosace du XIII^e siècle de l'Eglise Saint-Jean-le-Blanc. M. Danne recommande cette église à la sollicitude de la Société et réclame une allocation en sa faveur.

Une demande analogue est adressée à la Compagnie par M. le maire de Saint-André-d'Hébertot au sujet de l'église de ce nom dont la restauration se poursuit aujourd'hui sous l'habile direction de M. Ruprick-Robert.

La Compagnie regrette vivement de ne pouvoir accorder aucune allocation pour les réparations à faire à ces deux édifices, mais elle se réserve d'examiner en temps opportun le point de savoir s'il n'y aurait pas lieu de les comprendre l'un et l'autre au nombre des monuments appelés à bénéficier des fonds inscrits pour cet objet au budget départemental.

Tout ce qui concerne l'existence de Charlotte Corday a le privilège d'exciter aujourd'hui un intérêt aussi vif que général... Chacun voudrait trouver, dans les particularités que viennent à révéler les recherches de chaque jour, l'indication du mobile qui lui dicta sa résolution. Malheureusement, malgré l'ardeur des investigations le sphynx a jusqu'ici gardé son secret. M. Boivin-Champeaux, qui a fait une étude particulière des documents provinciaux relatifs à la Révolution française, signale aux futurs biographes de l'héroïne normande l'existence, aux archives du Calvados, de l'enveloppe d'une lettre qui lui fut adressée de Maëstricht et qui arriva à Caen le 1^{er} juin 1793. Cette correspondance fut interceptée par le Cabinet noir qui avait alors pour président Bougon-Longrais. Le texte, par conséquent, ne nous a pas été conservé.

M. le Président remercie M. Boivin-Champeaux de sa communication dont mention sera faite dans l'un des prochains bulletins de la Société.

L'ordre du jour appelle la lecture d'une note curieuse de M. Noël, curé de Saint-Aignan, sur les fouilles de Conteville. La particularité la plus intéressante signalée par notre zélé confrère, est l'existence, dans toutes les tombes qui ont été ouvertes, d'une chaînette, soit en bronze, soit en fer, qui se croisait sur la poitrine du mort et portait à un bout une agrafe en forme d'épinglette terminée par un crochet.

M. le curé de Saint-Aignan annonce d'ailleurs qu'il va continuer à suivre avec un soin scrupuleux les fouilles que se propose de faire M. La Housse et qu'il avisera la Société des résultats qui pourront être obtenus.

Le Secrétaire fait connaître que, à la dernière réunion de la Sorbonne, deux lectures ont été faites au nom de

la Société des Antiquaires : l'une par M. Travers sur le sens des mots *la droite* et *la gauche d'une église* ; l'autre, par le Secrétaire sur les Puys de Palinods à Dieppe.

L'explication donnée par le Président de la Société à la section d'archéologie a été favorablement accueillie et n'a pas rencontré de contradiction.

M. Eudes-Deslongchamps reçoit la parole et rend compte de la découverte de deux stations préhistoriques faites récemment par M. Costard. La première, située à Olendon, près de Falaise, présente une quantité considérable de haches, d'un modèle allongé, paraissant confiner à la période de la pierre polie. La seconde station est située au mont Joly. Les objets qui y ont été rencontrés appartiennent à l'âge des silex taillés, de l'époque des animaux éteints, du mammoth et du grand ours des cavernes. Ils attestent la présence sur ce lieu d'une tribu préhistorique dont il resterait à découvrir les refuges.

Du reste, M. Eudes-Deslongchamps consignera prochainement, dans une note détaillée, les particularités principales qui recommandent les stations d'Olendon et du mont Joly à l'attention des archéologues.

Au début de l'année, M. le Président signalait avec regret le peu de faveur qu'ont rencontré jusqu'ici, en Normandie, les études préhistoriques ; les communications de MM. Costard et Deslongchamps sont une première réponse à cet appel, et il est à espérer que la Société des Antiquaires de Normandie ne restera pas à cet égard en arrière des autres sociétés savantes et notamment des Sociétés du Midi.

Séance du 5 juin.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Parmi les livres offerts à la Société, le Secrétaire signale *Les Mémoires de la Société académique de L'Yonne*. Ils renferment notamment des recherches sur la signification des mots *Sub-Ascia* et une bonne description d'un tumulus gaulois récemment exploré.

Le Secrétaire dépose sur le bureau divers documents relatifs au Congrès international des sciences géographiques, qui se réunira à Paris, au printemps de 1875. — Ces pièces seront mises à la disposition des membres de la Société qui voudraient en prendre connaissance.

Il est ensuite procédé au scrutin pour l'élection d'un membre titulaire ou d'un membre correspondant.

M. de Gouville, président du Tribunal de Saint-Lo, présenté par M. Dubus et par le Secrétaire, est nommé membre titulaire.

M. le Président fait connaître qu'une souscription publique est en ce moment ouverte pour l'érection d'un monument sur l'une des places publiques de Bayeux à M. de Caumont. Le Conseil d'administration de la Société s'est préoccupé de cet état de choses, et il a pensé que la Compagnie ne pouvait pas rester étrangère à cette manifestation. M. le Président propose en conséquence de souscrire au nom de la Société pour une somme de 300 fr., sauf bien entendu aux différents membres à souscrire individuellement pour telles sommes qu'ils jugeront convenable.

Après diverses observations, le chiffre de 300 fr. est adopté.

La Compagnie décide ensuite que la séance publique annuelle aura lieu le 16 juillet, à trois heures, dans la grande salle de l'École de droit, et qu'un banquet sera offert le soir à son directeur, M. Gervais.

M. Guinat reçoit la parole et donne lecture d'un travail très-étendu sur les dernières publications de la Société archéologique du Puy, dont l'examen lui avait été confié. M. Guinat, à propos d'un article relatif aux révoltes des paysans, entre dans les plus intéressants détails sur les diverses séditions qui, à propos de taxes, éclatèrent au XVII^e siècle sur presque tous les points du territoire. Ce rapport, où les idées générales sont éclairées par des rapprochements saisissants, et qui a su tirer parti d'une publication fort remarquable de M. de La Borderie sur les révoltes de Donarnenez et de Concarneau, est accueilli avec un véritable intérêt.

Les détails exposés par M. Guinat donnent lieu à un échange d'observations entre MM. Chatel, Hébert-Duperron et Cauvet sur le caractère que présentèrent à cette époque les séditions populaires en Normandie.

Sous le titre de *Un Manuscrit bourguignon égaré en Normandie*, M. de Beaurepaire présente l'analyse d'un journal domestique tenu au commencement du XVII^e siècle par un avocat de Semur en Auxois, nommé Edmond Le Mulois : il insiste particulièrement sur les renseignements précieux que fournit ce document sur les procédures étranges dirigées contre les sorciers à l'occasion de la disette dans les bailliages de Semur et de Ragny.

Séance du 3 juillet.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu, mis aux voix et adopté.

Parmi les ouvrages offerts, le Secrétaire signale la dernière livraison de la *Romania*, dans laquelle se rencontre un article de M. Paris sur un texte du *Darès*. A propos des diverses questions qui se rattachent à cet ancien historien, M. Paris renvoie à plusieurs reprises aux explications fournies sur le caractère de cette composition, par M. Joly, dans son travail sur Benoît de Saint-More.

Il fait connaître, en outre, que la publication de l'un de nos membres les plus zélés, M. de Formeville, sur les évêques comtes de Lisieux, a obtenu une mention honorable au concours des antiquités nationales.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. le Préfet du Calvados relative aux subventions accordées sur les fonds départementaux aux monuments classés.

Après une longue discussion à laquelle prennent part MM. Cauvet, Chatel, Gaston Le Hardy et Lavalley-Duperroux, il est décidé que la Société renouvellera les propositions qu'elle avait transmises l'année dernière à M. le Préfet, en appelant son attention sur l'église d'Asnelles et surtout sur l'église de Saint-Etienne-le-Vieux, à Caen.

M. Lavalley-Duperroux émet aussi le vœu que la situation soit signalée particulièrement à M. le Maire de Caen. Pour donner un caractère plus précis aux réclamations qui pourraient être formulées, MM. Lavalley-Duperroux et de Beaurepaire visiteront préala-

blement le monument et vérifieront soigneusement l'état dans lequel il se trouve.

M. Joly reçoit la parole et donne lecture d'un travail sur Guillaume de Bissipa, vicomte de Falaise, et Louis Picard, sieur d'Estellan. Il termine sa lecture par des citations intéressantes de pièces inédites d'un tour gracieux composées par le sieur d'Estellan.

M. Travers lit ensuite une appréciation des travaux insérés dans le dernier volume de la Société académique de Cherbourg, et notamment de l'essai bibliographique de M. Pluquet. Il signale les rectifications qui doivent être faites aux indications contenues dans ce dernier mémoire. En pareille matière, on ne saurait être trop minutieux, et des travaux de ce genre, pour atteindre leur but, demandent en effet une rigoureuse exactitude. Les remarques de M. Travers pourront être utilisées par M. Pluquet pour une seconde édition.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Séance du 17 août.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu, mis aux voix et adopté.

Le Secrétaire dépose sur le bureau le 2^e volume de l'histoire du Mont-Saint-Michel, par D. Huynes.

L'ordre du jour consulte le vote pour l'admission de deux membres titulaires.

M. de Bar, secrétaire général, et M. de Lomas, substitut du procureur de la République, à Caen, sont proclamés membres titulaires de la Société.

La Société procède ensuite, conformément aux dispositions de ses statuts, au renouvellement d'une partie des membres de son bureau.

Le scrutin donne les résultats suivants : M. le marquis de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, directeur de la Compagnie pour l'année académique 1874-1875.

M. Eugène Châtel, président.

M. Joly, vice-président.

Membres du Conseil d'administration : MM. Cauvet, de Formigny de La Londe, Travers, Hain et Dupont.

M. Quenault fait passer sous les yeux de ses confrères trois photographies d'un vase gaulois trouvé à Urville. La lecture du travail qu'il a consacré à la description de ce vase est renvoyée à la prochaine séance.

NOTES ET COMMUNICATIONS.

Allocution de M Julien Travers, président, dans la séance du 2 janvier (1).

« MESSIEURS,

« L'éclat qu'ont jeté sur la Société des Antiquaires de Normandie la médaille de mérite qui lui fut décernée à l'exposition de Vienne, et la séance publique du 1^{er} décembre, présidée par M. Guizot, ne doivent point nous faire illusion sur l'état actuel de notre Compagnie : elle n'est pas en progrès, ou du moins ses progrès se sont ralentis. La production semble moins active ; on dirait même, à certains moments, qu'elle s'est arrêtée.

« Nous ne rechercherons pas la raison de cet état de choses. Pour remédier au mal, le bureau que vous avez choisi est résolu à multiplier les preuves de son dévouement à vos intérêts ; il provoquera le travail, activera de son mieux les publications, et préparera, s'il est possible, une ère nouvelle de prospérité.

Je voudrais l'ouvrir, cette ère nouvelle ; mais je reconnais mon impuissance, je ne saurais, hélas ! que remplir le rôle assigné par Horace à la pierre qui fait couper sans pouvoir couper elle-même, *exsors ipsa secandi*.

« Permettez-moi d'abord une observation sur le volume annoncé sous presse. Certes les matériaux en sont

(1) V. ci-dessus, pag. 80.

précieux ; mais , il faut en convenir , ce sont des matériaux d'emprunt. Quelle que soit la valeur des préfaces, des introductions et des notes , ce ne sont que d'anciens documents qu'on nous saura gré d'avoir publiés , mais qui manqueront toujours , relativement à nous , du grand mérite de l'originalité.

« On ne saurait en douter , Messieurs : ce qui fait le plus d'honneur à un corps savant , ce sont les mémoires propres de ses membres. On aime à voir traiter par eux les sujets qui leur ont souri , à les suivre dans leurs investigations plus ou moins pénibles , à juger leurs aperçus , parfois à combattre les conclusions qu'ils ont tirées de leurs recherches. Une société savante vit et se sent vivre de ces compositions variées qui donnent le piquant des nouveautés inattendues à ses séances mensuelles , et recommandent la série de ses volumes aux vrais amis des antiquités locales.

« Il nous paraît donc important que , tout en faisant connaître par le grand jour de l'impression, des œuvres inédites propres à éclairer l'histoire de notre pays , nous donnions des mémoires rédigés par nous-mêmes. La Société de l'histoire de France , celle de l'histoire de Normandie , ont été fondées spécialement pour éditer ou rééditer d'anciens textes : qu'elles remplissent leur programme ; mais loin de nous l'idée de nous restreindre à de telles limites ! Notre Compagnie eut , dès sa naissance , des vues plus larges ; elle se proposa pour but de fouiller toutes les sources de l'histoire de la Normandie , de cataloguer tous ses monuments , d'en étudier l'architecture , de porter secours à ceux qu'avait atteints la vieillesse , de conserver avec respect les édifices des aïeux , de sauver jusqu'aux débris.

Les premiers volumes publiés par notre Société

attestent cette curiosité de nos fondateurs pour le passé normand, et leur goût prononcé pour les monuments de pierre qui semblaient avoir toutes leurs préférences. De là ces fouilles annuelles auxquelles on consacrait d'assez fortes sommes ; de là des créations de musées dans bon nombre de nos villes ; de là aussi les cours d'archéologie et les principaux ouvrages de notre regretté confrère , Arcisse de Caumont.

Dès longtemps, toutefois, l'importance des monuments moins matériels, mais non moins curieux fut reconnue et tourna d'excellents esprits vers l'étude des mœurs, des usages et des lois, des productions littéraires et de toutes les institutions du moyen-âge. Les archives des intendances et des communes, les chartiers des monastères, des cathédrales et des anciens châteaux, les greffes des bailliages, les études des tabellions, les manuscrits épars dans les bibliothèques, furent interrogés avec sagacité. Mais le nombre des travailleurs n'a pas suffisamment répondu à cette tâche immense. Les mêmes sources sont toujours ouvertes, et les cinquante ans qui nous restent pour compléter le premier siècle de notre existence ne sauraient tarir ces sources abondantes. A l'œuvre donc ! à l'œuvre ! il y a devant nous des trésors inépuisables. A l'œuvre surtout, nos jeunes confrères ! Les ouvriers de la première heure ont fait de leur mieux, et la plupart sont morts à la peine. Ceux qui leur survivent applaudiront à vos labours, si la défaillance de leurs forces ne leur permet plus de donner l'exemple.

J'ai parlé plus haut d'une ère nouvelle pour notre Compagnie, et je veux vous faire juges de mes espérances. Vous comprendrez bientôt que tout n'a pas été suffisamment régulier jusqu'à ce jour. Vous

croyez sans doute, comme je le croyais moi-même, qu'après avoir entendu au commencement de chaque séance le procès-verbal de la séance précédente, tous ces procès-verbaux étaient copiés dans des registres où nous pouvions retrouver, mois par mois, les annales de notre Société. Il n'en est rien, Messieurs, ou du moins il y a de considérables, et probablement d'irréparables lacunes.

Quand, poussé par le noble désir d'étendre à la France entière ce qu'il avait fait pour la Normandie, M. de Caumont créa cette vaste association archéologique qui embrasse tous nos départements, il emporta les registres des procès-verbaux qu'il avait rédigés, et les secrétaires qui tinrent la plume entre M. de Caumont et M. Charma laissèrent leurs résumés à l'état de feuilles volantes. M. Charma commença un registre qui va du 7 août 1857 au 3 janvier 1862. Il regarda le *Bulletin* fondé alors comme suffisant, et son successeur a suivi son exemple.

M. de Robillard de Beaurepaire, qui fut l'un des fondateurs et le premier secrétaire de la Société des Antiquaires du centre, dont le siège est à Bourges, a pris la résolution de continuer le registre abandonné par M. Charma. A partir de ce jour, chaque procès-verbal adopté sera immédiatement transcrit sur le registre de nos délibérations, qui conservera le souvenir de nos actes, et contiendra les véridiques éléments de notre histoire. Le *Bulletin* ne reproduira que les parties dont il importera de donner connaissance aux absents.

Ce *Bulletin* paraîtra deux fois chaque année, à des époques aussi régulières que possible, et chaque année aussi paraîtra au moins un demi volume de nos *Mémoires*. La régularité des impressions aura sans aucun

doute l'approbation de nos confrères et du public, et l'on peut espérer qu'elle excitera le zèle des travailleurs.

Je ne voudrais pas, Messieurs, abuser de la parole au commencement de cette séance; mais puisque j'ai désiré vous faire part de mes réflexions, permettez-moi d'ajouter quelques mots sur l'importance que j'attache à ce que toutes les branches de l'arbre archéologique soient l'objet de soins égaux, ou qu'au moins aucune ne soit négligée.

Il en est une qui me préoccupe plus que les autres depuis la mort d'Édouard Lambert.

Nous avons encore parmi nous des numismates, mais en petit nombre. Je tremble qu'ils ne soient pas immédiatement remplacés. La science des médailles ne laisse pas que d'être ingrate : pour la cultiver avec succès, il faut la passion du collectionneur, et les collections sont très-coûteuses. — Il est facile de se ruiner en les formant, et le vulgaire ne tient pas compte de tels sacrifices. Mais qu'importent les appréciations d'un vulgaire ignorant? L'homme qui se consacre à une science, quelle qu'elle soit, ne doit penser qu'à elle, n'avoir en vue que ses progrès, et en perspective que l'estime des connaisseurs. La numismatique a ses charmes comme elle a son utilité. Elle éclaire les faits et les affirme par ses tributs d'or, d'argent ou d'airain, commémoratifs des grands hommes et des grands événements historiques; ses adeptes, ou mieux, ses favoris, ont leur part de gloire dans la réunion des matériaux nécessaires à ceux qui écrivent les fastes des nations. Le numismate est un archéologue indispensable, et dans une Société comme la nôtre, il serait très-regrettable qu'il fit jamais défaut.

Ce qui doit encourager les recrues, c'est que nous avons dans notre musée un précieux cabinet de mé-

daillies. Avec ce cabinet et quelques livres spéciaux, un jeune homme intelligent peut se former en peu d'années et marquer dignement sa place au milieu de nous. Puisse mon appel être entendu !

Je voudrais bien encore signaler une lacune de nos études ; je m'y hasarde.

Depuis la création de notre Société, des découvertes, quelque peu suspectes au début, ont révélé des faits inconnus qui appellent l'attention des savants et semblent ouvrir une voie nouvelle à l'archéologie : je veux parler de ces exhumations de fossiles étranges et de ces instruments variés, fabriqués de main d'homme, qui reculent nos origines et fondent la science obscure des temps préhistoriques.

Notre prudence a pu attendre avant d'admettre l'authenticité des premières exhibitions faites par des enthousiastes ; mais peu à peu les exagérations ont fait place à des appréciations plus calmes, et nous pouvons, nous aussi, nous livrer à des explorations dans le sol de la Normandie, si propre à enrichir les faunes et les flores des temps dont le souvenir est à jamais perdu. C'est sur nos côtes, entre Bernières et Lion, que Cuvier, dans les premières années de sa jeunesse, fit ses premières découvertes en paléontologie. Ne pourrions-nous pas, sur les traces de ce maître, sonder, par des fouilles profondes, cette partie du globe que nous habitons ? Elle atteste tant de révolutions, tant de cataclysmes, dont l'époque est ignorée, et dans l'étude desquels le génie de l'homme espère trouver, tôt ou tard, le mot de tant d'énigmes ! Ne serait-il pas honorable d'aider à cette œuvre dans la mesure de nos forces et de préparer les explications futures ? Le sein de la terre recèle en partie le secret de nos origines ; effor-

çons-nous de le dérober à ses ténèbres ; nous ne pouvons rendre un plus grand service à l'histoire primitive de l'humanité.

Je m'arrête ici, Messieurs, réclamant votre indulgence pour ces pages improvisées. Si je craignais qu'elle parussent insolites, je les supprimerais ; mais vous n'y verrez, je veux le croire, qu'une preuve de zèle et de bon vouloir, au début d'une présidence qu'il dépend de vous de rendre féconde.

Note sur l'Esperquerie, par M. Edouard Le Hérieux.

J'ai lu avec autant d'intérêt que de profit l'article de M. Dupont sur les *Droits de mer*. Il trouve autour des îles du Cotentin une pêche spéciale, portant une dénomination qu'on ne rencontre nulle part ailleurs et que Du Cange et Carpentier paraissent avoir ignorée : c'est l'*esperquerie* des congres, — *esperkeria congrorum*. — Doit-on chercher l'étymologie de ce mot dans l'emploi des *perques* ou perches sur lesquelles on étendait le poisson pour le sécher, ou s'agit-il du mot pêcherie, pesquerie, altéré par la prononciation locale ? Telle est la question que M. Dupont pose, sans la résoudre. L'auteur de la note ajoute : « La question ne nous paraît pas assez importante pour être débattue. » Pour moi je la crois tellement intéressante que, habitant le littoral où se faisait cette pêche, je n'ai pas eu de cesse que je ne l'eusse résolue. Il est d'abord évident pour un philologue qu'il faut écarter le radical de pêche ou de *pesque* et que *perque* est le point central de l'expression à laquelle se prépose naturellement la préposition *ex*. En effet, comme je l'apprends des pêcheurs de profession, la pêche du congre se fait dans les trous de

rochers avec des crochets de fer fixés à des perches : avec le crochet on arrache le poisson à sa retraite, avec la *perque* on l'assomme. Moi-même j'ai fait cette pêche à coups de perche dans les rochers de Carolles, dans ces concrétions calcaires, œuvre d'animaux sous-marins; on appelle ces rocailles des *cagnes*.

Observations sur le droit d'Esperquerie, par M. de Beaurepaire.

La note de M. Le Héricher sur le droit d'esperquerie, mentionné dans l'intéressante dissertation de M. Gustave Dupont, contient deux remarques se rapportant à deux points de vue différents; l'une est, en effet, purement étymologique, l'autre confine de plus près à l'histoire.

Nous ne faisons, pour notre part, aucune difficulté de reconnaître que le radical du mot *esperquerie*, comme l'admet M. Le Héricher, est non pas le mot *pêche* ou *pesque*, mais bien le mot *perque*; mais cette première constatation est loin de résoudre la question. Faut-il en effet reconnaître dans l'*esperquerie* un procédé de pêche caractérisé par l'emploi de la *perque*, ainsi que le demande l'auteur de la note, ou bien un établissement destiné à la préparation des congrès, établissement dans lequel la *perque*, comme instrument de sécherie, joue un rôle non moins important? C'est là un aspect du problème pour lequel l'étymologie ne nous est d'aucun secours et que peuvent seuls résoudre les textes qui nous ont été conservés.

Du reste, dans la consciencieuse et si importante étude qu'il a consacrée à l'histoire du Cotentin et de

ses îles, M. Dupont, reprenant la question de l'esperquerie, s'est exprimé en ces termes :

« Le mot *esperquerie*, *espercheria* ou *esperqueria*, est toutefois spécial aux îles du Cotentin; il ne se rencontre que dans les chartes qui les concernent. On ne le trouve pas même dans le Glossaire de Du Cange et Carpentier, œuvre pourtant si complète. Les historiens locaux en ont cherché l'étymologie et ont cru la trouver dans l'emploi que l'on faisait de perques ou perches pour suspendre et sécher le poisson (Brok. Tupper's, *Hist. of Guern'*, p. 71, note 3). M. de Gerville pensait que ce mot désignait un genre de pêche encore en usage sur les côtes de Normandie, qui consiste à former avec de petits pieux garnis de filets des enceintes circulaires dans lesquelles le poisson qui y est entré avec le flot est retenu lorsque la marée se retire.

« Il nous paraît certain que l'esperquerie n'était que l'établissement dans lequel on préparait le poisson; ainsi nous lisons dans une charte de 1199 que Richard de Ville donna 50 livres de rente, qu'il possédait sur deux baleines amenées dans le port de Biarritz, en échange du revenu que le roi Richard avait concédé « in siccacione piscium in insulis Generici et Geresi. »

Nous croyons que cette explication est la plus exacte. Pour nous, le mot droit d'esperquerie est un droit d'étente ou de sécherie qui s'appliquait spécialement aux congres, par la raison qu'ils étaient habituellement séchés avant d'être livrés à la consommation, mais qui cependant pouvait aussi s'appliquer aux autres poissons.

Les documents cités par M. Dupont seraient difficilement explicables si l'on attribuait au mot *esperquerie* une autre signification. En 1296 nous voyons l'abbé du

Mont-Saint-Michel louer à Pierre d'Arsis les *esperqueries du Vale*, moyennant 6 livres tournois par mille congres salés.

Enfin nous voyons que l'abbaye de Blanchelande possédait, à Guernesey, dans la paroisse de Saynk, une terre à laquelle était attachée la libre *esperquerie* de tous les poissons pris par les pêcheurs du village.

Il est légitime d'en conclure que l'étymologie de ce mot, comme l'indique M. Le Héricher dans la première partie de sa note, doit être recherchée dans l'emploi des *perques* ou *perches* sur lesquelles on étendait le poisson. Ce terme désigna naturellement soit le fait de sécher le poisson, soit l'établissement où se faisait cette préparation, soit encore, et par extension, le droit fiscal qui appartenait à certaines personnes ou à certains établissements sur les congres et tous autres poissons séchés ou salés.

A propos du Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, par M. Jules Cauvet.

MESSIEURS,

Le dictionnaire des Antiquités grecques et romaines dont vous m'avez confié le premier fascicule, m'a paru s'annoncer comme constituant une œuvre d'érudition d'une importance capitale. Dans cette livraison de début, qui comprend à peine la première moitié de la lettre A, on trouve une foule de documents précieux sur les institutions religieuses, politiques, civiles des Grecs et des Romains. L'architecture, les coutumes intimes, le costume même des anciens y sont également traités avec un soin très-grand.

Notre érudit concitoyen, M. Caillemer, a donné plusieurs articles consacrés au droit civil des Athéniens, dans lesquels on retrouve cette justesse et cette sobriété d'aperçus qui caractérisaient déjà d'autres travaux publiés par lui sur ce sujet difficile et nouveau.

Nous avons remarqué aussi, pour la partie hellénique, l'article *Acropole*, par M. Guillaume, membre de l'Institut. Après des notions générales pleines d'intérêt sur les citadelles des autres villes grecques, l'auteur, comme il était facile de le prévoir, ne tarde pas à s'occuper principalement de cette colline d'Athènes, que le génie de Phidias a revêtue d'une auréole encore aujourd'hui si radieuse. Il cherche à recomposer par la pensée tous les nobles monuments, détruits hélas ! en majeure partie, qui couronnaient son sommet et recouvraient ses pentes. Il relate enfin, avec la sympathie qu'elles méritent, les fouilles récemment entreprises dans ce lieu consacré par un helléniste éminent qu'une destinée singulière devait conduire à figurer avec honneur dans les premiers rangs, au milieu de nos débats politiques de chaque jour, et qu'une mort, aussi triste qu'imprévue, est venue récemment atteindre.

Une des parties de ce volume où l'on voit le mieux apparaître une érudition complète et sûre d'elle-même est assurément celle qui concerne le droit civil de Rome antique. Les articles consacrés à cette matière font le plus grand honneur à leur auteur, M. Humbert, professeur à la Faculté de droit de Toulouse.

La sphère d'études abordée dans le dictionnaire des Antiquités grecques et romaines ne présente naturellement aucun voisinage avec celles dont la Société des Antiquaires de Normandie a coutume de s'occuper. Permettez-moi, cependant, pour ne pas laisser passer

un ouvrage de cette importance sans y consacrer quelques instants, de vous faire connaître brièvement un certain nombre de réflexions qu'il a amenées dans mon esprit au sujet des antiques institutions de la Normandie. Il existe, en effet, des similitudes assez frappantes entre plusieurs dispositions du grand Coutumier normand du XIII^e siècle et quelques-unes des règles du droit romain primitif, que le dictionnaire nous rappelle, en s'appuyant sur les commentaires de Gaius.

Ces similitudes, hâtons-nous de le dire, ne sont pas dues à une filiation historique, dont l'affirmation offrirait un caractère de crédulité puérile. Elles découlent de l'uniformité des lois de l'esprit humain, amenant à sa suite une conformité de coutumes juridiques chez deux peuples que sépare la distance des siècles, mais que rapproche l'un de l'autre un état de civilisation identique.

Nous voyons dans le dictionnaire, au mot *Adoratio*, que le droit administratif des Romains consacrait un grand nombre d'impôts en nature, tantôt perçus directement au profit de l'Etat, tantôt personnellement exigibles de la part de ses fonctionnaires, dont ils fournissaient le traitement. Loin de favoriser, comme on le ferait aujourd'hui, la conversion en argent comptant de ces prestations diverses, les décisions du Sénat et plus tard, les Constitutions impériales, n'admettaient qu'avec beaucoup de difficultés cette espèce d'échange, appelée du nom d'*adoratio*. On craignait qu'elle ne devint, de la part des magistrats, l'occasion de concussions odieuses, semblables à celles que Cicéron reproche avec tant d'éloquence à Verrès, par rapport à la redevance du dixième du froment produit par les agriculteurs de Sicile. Puis la rareté des monnaies d'or et d'argent, pro-

venant de la quantité de ces métaux précieux bien moindre chez les anciens qu'elle ne l'est de nos jours, eût pu souvent venir mettre obstacle à la rentrée prompte et facile des prestations dues à l'État.

Ces habitudes de l'administration romaine n'offrent-elles pas un rapport digne de remarque avec les anciennes redevances féodales appelées *champarts*, *terrages*, *tenures à mi-fruit*, si fréquentes au moyen-âge, alors que les droits se rattachant à la souveraineté politique et ceux découlant de la propriété foncière étaient confondus sur la tête des seigneurs des fiefs. Les mêmes causes qui expliquaient tout à l'heure les impôts romains établis en nature, fournissent aussi naturellement le point de départ et le motif des redevances seigneuriales du même genre consacrées par notre vieille coutume normande.

Au mot *Actio*, nous voyons les auteurs du dictionnaire exposer avec détail et clarté le système reçu à l'époque la plus florissante du droit romain, pour la direction des instances judiciaires devant la juridiction civile. Le Préteur, on le sait, avait composé à cet effet des formules toutes préparées qu'il inscrivait sur l'*album*, programme des mesures diverses qu'il se proposait d'appliquer durant l'année de sa magistrature. Le demandeur, dans chaque instance, choisissait parmi ces formules celle qui lui paraissait le mieux convenir à l'examen du litige qu'il s'agissait de trancher. Il suffisait pour cela de changer, pour le nom véritable des parties en cause, ceux de deux plaideurs fictifs, Aulus Aggerius et Numerius Negidius, qui figuraient invariablement dans les formules inscrites sur l'*album*.

Une fois la formule obtenue de la sorte au tribunal du Préteur, les contendants se présentaient devant le

juge privé désigné en tête de la formule, pour connaître de l'instance et terminer le procès. Le juge écoutait les plaidoiries, avant de rendre sa sentence, mais il devait nécessairement prendre pour base de celle-ci la formule prétorienne qui lui traçait exactement la sphère dans laquelle il était appelé à se mouvoir.

Le grand Coutumier de Normandie du XIII^e siècle nous fait voir en pleine vigueur, chez nos ayeux, une coutume semblable, née de la volonté d'imposer aux débats judiciaires des règles identiques, malgré la diversité des intérêts qu'il s'agit d'apprécier, et aussi du désir de limiter les pouvoirs des juges inférieurs. De là ces *briefs* de diverse sorte, objet des chapitre xcv et suivants du Coutumier.

Les formules dont il s'agit, rédigées elles aussi à l'avance pour tous les cas semblables, étaient délivrées par les baillis ducaux, et adressées à des juges inférieurs nommés *sergents* de l'épée. Ceux-ci devaient convoquer, pour terminer l'instance, une sorte de jury, spécial à la Normandie, le *recoignoissant du voisiné*, dont l'usage, modifié il est vrai par le progrès des années, s'est conservé jusqu'à nos jours dans la pratique judiciaire des Anglais.

Relatons, avec le chapitre xvciii du Coutumier, le *brief de mort de ancesseur*, analogue à l'*hæreditatis petitio* du droit romain, destiné à faire rendre au parent le plus proche d'un défunt, l'héritage de ce dernier usurpé, il l'affirme, par un parent plus éloigné. « Se *L* (le demandeur) donne plege de suivre sa clameur, semond le recoignoissant du voisiné, qu'il soit aux premières assises du Bailliage à recoignoistre savoir si *N* (le défunt) était saisi en cest an, quand il mourut, de la terre que *R* (le défendeur) lui deforce

et scavoir se *L* est le plus proche hoir à avoir l'eschéance de *N*, et la terre soit dedans ce veue, et soit en paix. »

Nous trouvons une similitude du même genre entre les records de jugements mentionnés par les chapitres *cii* et suivants du grand Coutumier et l'exercice de l'*actio judicati* du droit romain classique, telle que nous la fait connaître le dictionnaire, au mot *Acta judiciaria*.

Les jugements, dans les temps primitifs de Rome, n'étant pas rédigés par écrit au moment où ils étaient rendus, il devait arriver souvent que l'existence en fût contestée par celui des plaideurs qui avait perdu sa cause. L'*actio judicati* avait pour but de faire reconnaître et exécuter la condamnation prononcée. La constatation du jugement précédemment obtenu avait lieu au moyen de la preuve testimoniale. Mais sa dénégation paraissait, à juste titre, blesser l'ordre public. Aussi l'*actio judicati* était-elle donnée au double. Le défendeur, condamné à exécuter le jugement précédemment rendu, devait payer deux fois, une première à titre de dette ordinaire, une seconde comme punition de l'espèce de délit par lui commis.

Une importance analogue, sous un point de vue quelque peu différent il est vrai, est attribuée par le Coutumier normand aux procédures de *record*. A la différence des actes ordinaires qui peuvent être prouvés par deux témoins dignes de foi, pour faire le *record* d'un jugement, il est nécessaire d'en produire sept, dont la déposition doit être unanime. Le chapitre *cvi* du Coutumier s'exprime de la sorte sur le sujet qui nous occupe : « L'en doit scavoir que record doit estre fait par telles personnes qui, en la Cour du duc, ne

doivent pas estre ostées de faire jugement. Il convient que sept recordeurs au moins soient à un accord, à ce que leur record soit gardé. »

J'ai fini, Messieurs, ces légers rapprochements que je ne saurais prolonger sans encourir le reproche de sortir tout à fait des études habituelles de notre Société. Ils ont pourtant, à mon estime, leur importance, en ce qu'ils nous font voir la constance merveilleuse des lois qui régissent l'esprit humain, à travers le cours des siècles. Quand deux nations, quel que soit l'espace qui les sépare, possèdent une civilisation à peu près identique, cette identité dans leur état social en produit une pareille dans les institutions qui les régissent. La volonté providentielle, planant au-dessus du caprice des volontés particulières, ramène ces peuples, sans qu'ils en aient la conscience, sous un système de législation à peu près semblable. Ainsi le veulent les lois du monde moral, œuvre immuable de la sagesse infinie du Dieu créateur de l'univers.

Note sur une lettre adressée à Charlotte Corday,
par M. Boivin-Champeaux, procureur général.

Pendant les jours troublés qui se sont écoulés depuis le mois de mars 1793 jusqu'au mois d'août de la même année, le département du Calvados a été soumis à la surveillance d'une sorte de Cabinet noir où étaient ouvertes et lues toutes les correspondances des citoyens avec l'étranger. Si ces lettres ne contenaient rien que de relatif à la vie privée, on les renvoyait aux destinataires ; mais la plus légère incursion sur le domaine de la politique les faisait impitoyablement retenir.

Le président du Conseil général du Calvados, Levêque, et le procureur général syndic, Bougon-Longrais étaient les principaux membres de cette Commission.

La valeur historique des correspondances ainsi interceptées et qui nous restent est médiocre ; elles ne nous font pas regretter la perte de celles qui ont été égarées ou détruites. Cependant une lettre a passé par la Commission, qui aurait peut-être pour nous un inestimable prix, et il est pénible de ne pouvoir saisir que la trace de son passage.

Il s'agit d'une lettre qui, le 1^{er} juin 1793, arriva à Caen. Une fiche, rédigée par un des membres du Cabinet noir, fait connaître qu'elle venait de Maëstrickt et qu'elle était adressée à Charlotte Corday. Son nom et sa demeure sont indiqués comme suit : *M^{lle} Corday, chez M^{me} Bretteville, vis-à-vis de l'église St-Jean, à Caen.*

La lettre elle-même a disparu des dossiers ; ou bien, après avoir été ouverte, elle fut reconnue ne rien contenir qui pût porter ombrage à la vigilance du Cabinet noir, ou bien elle fut remise à M^{lle} de Corday, sans être décachetée, par Bougon-Longrais, son ami.

Qui écrivait à Charlotte Corday ? était-ce son frère alors émigré, ou Delphin Boussaton, ou toute autre personne de ses parents, ou de ses relations réfugiées à l'étranger ? Nous ne saurions le dire ni même le conjecturer. C'est à ceux qui ont dévoué leur vie au culte de la mémoire de l'héroïne normande qu'il est réservé de chercher et de trouver la clef de ce problème.

Rapport sur l'église de St-André-d'Hébertot (Calvados), par M. Ruprick-Robert, membre de la Société des Antiquaires.

L'église de St-André-d'Hébertot se compose d'une nef avec clocher sur le côté au sud, d'un chœur carré, d'une chapelle au nord et d'une sacristie au midi.

La nef a toujours été couverte par une charpente apparente, et le clocher est surmonté d'une flèche en bois couverte en ardoises. Le chœur a des voûtes en maçonnerie dont les retombées sont portées par des chapiteaux historiés. Toutes ces parties de l'église semblent appartenir au commencement du XII^e siècle.

La chapelle au nord a été construite au XV^e siècle, et la sacristie, bâtie récemment, rappelle des formes usitées au XIII^e siècle pour les chapelles et non pour les sacristies.

L'élévation latérale de l'église que nous avons relevée n'en rend pas compte, l'ancien état étant plus intéressant.

Le mur de la nef au nord, fortement deversé, a été maintenu par deux énormes contreforts, qui n'ont pas suffi cependant pour arrêter les progrès du mal. Il est urgent de démolir ce mur et de le reconstruire à plomb, en supprimant les deux gros contreforts devenus, dans ce cas, inutiles.

Ce mur serait rétabli dans ses formes primitives en conservant cependant la disposition moderne des fenêtres qui ont été agrandies, afin de rendre l'église moins humide et d'y faire parvenir la lumière.

Au point de vue de l'art, l'église de St-André-

d'Hébertot est intéressante. C'est principalement le clocher, dont la disposition est fort originale ; nous disons même unique dans ces contrées à cause de son petit étage supérieur à baies géminées , carrées , au-dessus des baies plein-cintre , géminées aussi de l'étage du beffroi , qui nous a fait demander avec instance que ce petit monument fût classé au nombre des monuments historiques.

On peut sauver ainsi , à bien peu de frais , une disposition tout exceptionnelle et qui peut servir de type pour des constructions rurales qui demandent à être jolies et simples tout à la fois.

Copie de la fondation de l'obit de M. de Bras , le 25 janvier 1576 , 12 sous de rente au trésor de l'église St-Pierre de Caen , extraite des Archives départementales par M. Eug. Chatel , archiviste du Calvados.

A tous ceux qui ces lectres verront , Estienne Du Val , escuier , s^r de Mondeville , conseiller du Roy et garde général des sceaux de sa Majesté , pour les contrats de la vicomté de Caen , et des sentences et jugements des sièges présidiaux du dit Caen et Costentin et autres juridictions de la dite ville et vicomté , Salut ; savoir faisons que , par devant Jehan de la Haie et Pierre Baron , tabellions royaux jurés et commis en la ville et baillieux du dit Caen , fut présent noble homme Charles de Bourgueville , licencié aux droitz , s^r de Bras et de Brucourt , conseiller du Roy , notre sire [Henri III] par cy-devant , lieutenant-général au bailliage de Caen , lequel meu de dévotion et appréhendant le bénéfice de Dieu , par son fils notre

seigneur et grâce de Saint Esperit ; en la vocation de mons[ieur] Saint-Pierre à l'apostolat, et sur la confession duquel il a fondé son église, sa négat[i]on, et après que le seigneur l'eult regardé des yeux de sa miséricorde, il plorat amèrement à la promesse qu'il luy avait faict que de pescheur de poissons il le feroit pescheur d'hommes, Et le co[m]mist pasteur de ses ouailles, qui sont les crestiens, luy ayant donné les clefs du royaume des cieux, avec puissance de lyer et deslier par la parolle de Dieu, et à l'admirable conversion de mons[ieur] Saint Paoul, qui pleut à Dieu tirer à soy par notre seigneur Jésus Crist et inspiration du Saint Esprit, et de persécuteur qu'il estoit de crestiens, en feist de sa libérale grâce, sans aucuns mérites précédents, son vaisseau d'ellection, qui sont secrets admirables de Dieu, auquel, comme le mesme Saint Paul dict, il ne fault demander pourquoy ainsy ou ainsy il face, car il faict et dispose toutes choses selon sa sainte volonté, faisant luire son soleil sur les bons et mauveys et pleuvoir sur la terre des justes et injustes ; et aussy affin de réduire en mémoire ceste merveilleuse conversion et exciter le peuple à se convertir et ne persécuter l'église ny résister à la voullonté de notre Seigneur, lequel nous présente tousiours sa grace libéralement, ayant les bras ouverts pour nous y recepvoir ;

A donné, fondé et osmoné à perpétuité aux curé ou vicaires et les douze prenanz ou participants aux obits de l'église parroissial de mons[ieur] Saint-Pierre de Caen et au trésor d'icelle la somme de *cent cinq soulz tournois* de rente sur tous ses biens fontièrement ; laquelle ou ses hoirs pourront bailler en bonne et suffisante assiette en ceste ville pour tourner à l'aug-

mentation et continuation du service divyn, selon et par la forme que luy, de Bourgueville l'a faict dire et célébrer par cy devant, le jour et *feste de la dite conversion, vingt cinquième jour de janvier*, aux charges et conditions qui enssuivent :

C'est assavoir que la dite solennité et service se feront la veille et le dit jour, à semblables sérémonies et solempnités que l'on fait à l'une des veilles et jours des quatre festes annuels, tant au son de midy, premières vespres, matines et sermon, où le p[ré]dicateur interpretera l'espitre du jour, procession, grande messe, midy et secondes vespres avec les plus p[ré]cieux ornementz, son de cloches, et au vol de la grosse, mesmes aux couvre feus ; — Et se fera la procession incontinent après le sermon finy, à ce que le peuple puisse assister au service de la grand'messe, durant l'offectore de laquelle, sera chanté sollemnellement le cimbolle de *Saint Atanase* à l'honneur de la Sainte Trinité, père, fils et Saint Esprit, qui ne sont q'une mesme et seulle divinité, en troys personnes, selon que les saintes escriptures et l'église catholique nous enseignent et asseurent.

Et seront aussi durant le dit offectore, distribués, dix huit pains de dix deniers pisse. Assavoir : aux curey, vicaires et douze prenantz (1), aux troys trésoriers et au fondateur ou ses hoirs ou plus proche parent qui assisteront au service ; et sera baillé au

(1) Douze chapelains *Obitiers*, rétribués sur le revenu des Obits ; ils devaient être nés sur la paroisse et avoir commencé par être *enfants de chœur*, car ce temps de service comptait pour établir leurs droits d'admission par rang d'ancienneté.

prédicateur la somme de dix soulz tournois, lequel dira une basse messe en la chapelle du dit de Bourgueville, fondateur, qui est la chapelle appelée de : « *ecce homo* » ; au curey ou vicaire, qui dira la grande messe seront baillés troys soulz ; au diacre deux soulz six deniers ; au soubz diacre deux soulz six deniers ; aux quatre chappiers douze soulz, et aux six autres prenantz douze soulz ; au trésor douze soulz, au custos douze soulz ; à l'organiste troys soulz, à deux enfants de ceur douze deniers, et à vingt-quatre pauvres antiens des plus nécessiteux, vingt solz tournois qui feront dix deniers à chacun ; Et à la fin de la dite messe sera chanté le « *libera* » et oraisons acoustumées pour les deffuncts en la dite chapelle de « *ecce homo* » à droite du grand autel, où sont inhumés les *père, mère et prédécesseurs* du dit de Bourgueville ;

Recommandant le dit fondateur les âmes de ses dits prédécesseurs, de luy, sa femme et successeurs à la mémoire des dits gentz d'église, peuple qui assistera au dit service ; et aux pauvres priant le dit fondateur, aux dits curey, gentz d'église, trésoriers et ses parentz de y comparoir, et à faulte de ce faire s'ils ne sont malades ou empeschés pour empeschement de l'église, — les pains et émoluments des défaillants seront distribués aux pauvres, distribués à la fin (*sic*) à la fin du service par le fondateur ou l'un de ses hoirs ou parentz qui aura assistey et les deniers et pains par le dit omonier d'icelle église, tant au prédicateur, trésor, canteurs que autres ; Et d'abondant seront mis quatre cierges ardans durant la messe et vespres sur la tombe des prédécesseurs du dit de Bourgueville en la dite chapelle, par le fondateur ou

ses hoirs, lesquelz seront par eux conservés à ceste fin et à leurs despens ;

Scavoir faisons que furent présens : vénérables et discrettes personnes , maistre *Guillaume de la Fontaine*, docteur en teologie, curey de la dite paroisse (1) ; maistres Gilles Lemonier, curey de Beaulieu ; Mathieu Lesage ; Michel Allays ; Pierre Penel ; Julien Estienne ; Nicollas de Troysmons ; Estienne Chauvin ; Jacques Aubert et Jehan Pouterel, tous prêtres prenanz et participans aux obits fondés en la dite église pour eulx et plusieurs qui sont présents et pour les autres, noble homme, maistres Guillaume Artur s^r de Feuguerolles et d'Amié, vicomte du dit Caen ; — Maistres Jehan du chemyn, escuier, et Pierre Deschaillou, advocat au bailliage et siège présidial, et honnête homme Gilles Filaistre, bourgoys et marchand du dit Caen, trésoriers d'icelle église et paroisse et Gilles Saalles et Jehan Blanchard conteurs ; tous lesquels ont eu la dite fondation agréable, et promectans le dit de Bourgueville fondateur et prestres respectivement la maintenir et entretenir de point en point, chascun pour son faict et regard, jouxte ce qui est contenu cy dessus à perpétuité, sur l'obligation des biens du dit fondateur et de la commune d'iceulx prêtres et prenant d'icelle paroisse.

En tesmoing de quoy, nous à la rellation des dits tabellions, avons mys à ces présentes le scel dessus dit.

Ce fut faict et passé en l'église de Saint Pierre de Caen, le mercredy jour de la conversion mons[ieur] Saint Paoul, *ving cinq jour de janvier, l'an mil cinq cent soixante saize*, présents : noble homme Guillaume

(1) 1572-1585.

de Bourgueville fils du dit fondateur, lequel a eu la dite fondation agréable, M^e Pierre Deshayes, procureur au siège présidial, Jehan Garnier et Guillaume Bellissent tesmoingt.

Au dos est écrit : *Le s^r de Bras 12 s. de rente et 2 pains au trésor St-Pierre.*

**Chaire à prêcher dans l'église Notre-Dame d'Alençon,
par M. Ruprick Robert.**

L'église Notre-Dame d'Alençon a été élevée au XV^e siècle. Dans l'un des piliers de la nef, au nord, on a établi, en 1536, une chaire à prêcher en pierre, sans que ce pilier, percé dans toute son épaisseur pour le passage d'un escalier, ait paru en souffrir aucunement. La chaire est surmontée d'un abat-voix en menuiserie qui paraît dater de la fin du XVII^e siècle; nous ne devons pas en tenir compte : d'une part, dans l'origine, il ne devait pas y en avoir; et de l'autre, il offre peu d'intérêt au point de vue de l'art. Cependant l'ensemble de la composition n'est pas complet, cet abat-voix devant cacher vraisemblablement quelque support ou cul-de-lampe, dans le style de la Renaissance, rapporté et destiné à supporter les nervures primitives du pilier, interrompues pour établir la chaire et la porte qui y donne accès (1).

(1) Voici comment, dès 1845, les auteurs de l'*Orne pittoresque et archéologique*, MM. de La Sicotière et Poulet-Malassis, s'exprimaient à ce sujet : « La chaire, toute en pierre, porte la date 1536, et si l'on en croit une tradition touchante, elle est l'œuvre d'un condamné qui obtint la vie pour prix de ce travail. Des masques et des guirlandes, de petits pilastres, dans le goût de la Renaissance, les figures en relief des

Si ce petit monument est intéressant par ses dispositions et ses formes, il faut remarquer encore les inscriptions dont il est couvert, et dont voici le texte latin que nous avons fait suivre de la traduction.

Dans la frise au-dessus de la porte d'entrée de l'escalier, on lit :

« *Qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est et latro.* »

« Celui qui n'entre pas dans le bercail des brebis par la porte, mais y accède autrement, est un voleur et un larron. »

(S. JEAN, x, 1.)

Sous l'appui-main de la chaire on a gravé :

« *Prædicate Evangelium omni creatura.* »

« Annoncez l'Évangile à toute créature. »

(ÉV. selon S. MARC, xvi, 15.)

Puis la date de 1536.

A la hauteur des bases des pilastres, est écrit :

« *Pœnitementini et credite Evangelio* »

« Faites pénitence et croyez en l'Évangile. »

(ÉV. selon S. MARC, xvi, 15.)

Enfin, dans les bas-reliefs qui remplissent les arcatures, on voit un gros livre sculpté avec ce titre, *Biblia*, et cette inscription :

quatre évangélistes, entourées de sentences sacrées, décorent ses différentes faces. Toutes ces sculptures ont été peintes et dorées dans ces derniers temps, avec plus de richesse que de goût. L'escalier, pratiqué dans l'épaisseur même du pilier, est digne de remarque. »

E. DE B.

« *Scrutamini Scripturas; illæ sunt quæ testimonium perhibent de me.* »

« Méditez l'Écriture, car elle rend témoignage de moi. »

(Év. selon S. JEAN, v. 39.)

Et dans les autres bas-reliefs :

« *Omnis sermo Dei ignitus clypeus est omnibus sperantibus in illo.* »

« Toute parole de Dieu est un bouclier de feu pour ceux qui espèrent en lui. »

(Proverbes, xxx, 5.)

« *Si quis venerit ad vos et hanc doctrinam non affert, nolite recipere eum in domum nec ave ei dixeritis.* »

« Si quelqu'un vient à vous et ne vous apporte pas cette doctrine, ne le recevez point dans votre maison et ne le saluez point. »

(Ép. de S. JEAN, II, 10.)

« *Non erubescio Evangelium, virtus enim Dei est in salutem omni credenti.* »

« Je ne rougis pas de l'Évangile; car il est la vertu de Dieu pour sauver quiconque croit. »

(Ép. de S. PAUL aux Romains, I, 16.)

On sait combien sont rares les anciennes chaires à prêcher en pierre. Celle de Notre-Dame d'Alençon a un mérite qui ne saurait être contesté; nous espérons que les bruits qui ont circulé à propos de sa suppression ne sont pas fondés, et que les autorités locales comprendront la valeur de cette œuvre d'art, et en défendront au besoin avec énergie la conservation (1).

(1) Une lettre de notre ami et confrère, M. de La Sicotière, député de l'Orne et ancien directeur de la Société, nous permet de rassurer

Que faut-il entendre par le côté droit et le côté gauche d'une église ? par M. Julien Travers, président de la Société.

Cette question ayant été soulevée incidemment dans la dernière séance de la Société des Antiquaires de Normandie (mars 1874), la divergence des opinions éclata, à ma grande surprise, sur ce point où je n'avais jamais soupçonné matière à controverse. « Le côté droit, disaient les uns, est celui de l'Évangile, le côté gauche, celui de l'Épître. » — « C'est une question tranchée par la liturgie, s'écriait un de mes voisins. » On lui répliquait, à deux pas, « que les liturgistes n'étaient pas d'accord. » — « A Rome, disait un autre, le prêtre célèbre la messe sur des autels fort bas et la face tournée vers les fidèles. » — « Je vous arrête, interrompit un autre ; j'ai habité Rome, j'ai assisté aux offices de beaucoup de ses églises ; on y dit la messe de la même façon qu'en Normandie. » Et il ajouta : « Ne croyez pas que cette question soit facile ou neuve ; elle s'est présentée, il y a bien longtemps ; on l'a discutée à bien des reprises ; elle a subi des solutions diverses et n'en est que plus loin d'être résolue. Un procès mémorable a duré près de trois siècles par suite des prétentions de deux seigneurs qui avaient des droits fondés sur le sens positif, le sens précis qu'il

les amis de l'archéologie. — La chaire à prêcher d'Alençon n'a jamais été sérieusement menacée, et personne aujourd'hui ni dans le Conseil de fabrique, ni ailleurs, ne songe à en demander la suppression. — Les appréciations d'un juge aussi compétent que M. Ruprick-Robert ne sont cependant pas inutiles et ne peuvent que confirmer ces bonnes dispositions.

E. de B.

fallait donner au côté droit et au côté gauche de l'église (1). On invoqua la justice, et la justice prit son temps, et les péripéties du procès furent telles, qu'il s'écoula plus de deux siècles avant que le jugement définitif fût rendu. Ceux qui avaient entamé l'affaire étaient en parfait repos bien avant l'issue de cette interminable procédure; elle avait tant impatienté les parties, que ces gentilshommes, trop faciles à tirer l'épée, avaient eu recours maintes et maintes fois à l'argument du duel, et cinq ou six d'entre eux y avaient trouvé la mort (2). »

(1) Les La Rivière avaient leur banc du côté de l'Évangile; les du Rosel, du côté de l'Épître; quelle était la place la plus honorable, c'est-à-dire la droite?

Celui qui avait la droite avait la première portion; mais, pour déterminer quelle était la première portion et quelle la seconde; il restait à déterminer qui avait la droite. (Note de M. Le Hardy.)

(2) J'ai dû écrire au membre de la Société des Antiquaires qui avait fait connaître ces faits dans la discussion. Voici quelques phrases de la réponse de notre honorable confrère : « La pièce judiciaire dont vous me parlez est relative à une question de préséance dans l'église de St-Germain-du-Crioult, près de Condé-sur-Noireau, et elle divisa jadis les familles du Rosel et de La Rivière... La famille du Rosel subsiste encore à St-Germain-du-Crioult; celle de La Rivière s'est éteinte; il y a une trentaine d'années, dans la personne de mon grand-oncle paternel... Le mémoire est sans date, ni signature, ni nom d'imprimeur; mais, d'après son contenu, il doit être de 1735; il a été fait pour la juridiction des maréchaux de France sur le point d'honneur. Il doit avoir pour auteur le conseil de Messire Clément de La Rivière, chevalier, seigneur et patron de Meuvaine, Anelles, Maromme, Mesnil-Salle, Les Isles, Romilly et St-Germain-du-Crioult; à cause du fief de Gouvly. Le passage qui m'avait frappé est celui-ci : « On ne devinerait jamais à quel dessein la dame Prepetit du Rosel a fait observer que la stalle de son curé et la chaire étaient du côté de l'Épître, cessant qu'elle s'en est expliquée ailleurs, en soutenant que l'Épître était la place

Notre confrère ne sait pas, je ne le crois pas du moins, quels furent et le jugement et les considérations du jugement dans cette cause monstrueuse par sa durée. Que nous importe, après tout ? Les motifs d'une législation antérieure à 1789 prévaudraient-ils sur les principes de nos Codes civil et pénal ?

Sans s'inquiéter du vieux procès, la discussion était vive au sein de notre Société des Antiquaires ; elle menaçait de se prolonger sans devenir plus lumineuse. En ma qualité de président, je crus devoir mettre fin au débat. Un coup sec de la clochette auxiliaire arrêta soudain la discussion. Toutefois, avant de passer à l'ordre du jour, je priai mes confrères (puisqu'ils semblaient attacher de l'importance à cette question de mots) de l'étudier sérieusement, en recourant aux livres qui font autorité dans ces sortes de matières, et le lendemain je me mis moi-même à l'œuvre, soucieux que j'étais d'une solution.

« la plus honorable entre deux patrons d'une même église. Les auteurs ne pensent pas comme la dame Prepetit. Qu'on les consulte tous, ils décideront contre elle que le côté de l'Évangile est le plus éminent. C'est l'opinion de Maréchal, etc. » Puis cet autre passage : « Entre les matières du point d'honneur, il n'en est pas de plus importante et qui produise tant de contestations en Normandie que celle des droits honorifiques. L'ambition en est le principe ; les querelles en sont les effets ; la destruction d'une famille en est souvent la fin. On n'exagérera pas les objets en portant à 100,000 liv. la dépense respectivement faite par les deux familles pour poursuivre et terminer une affreuse involution de procès élevés à l'occasion des droits honorifiques répandus dans tous les tribunaux du royaume. Ce n'a été qu'à ce prix qu'on est parvenu à des arrangements d'autant moins inviolables, qu'ils ont été scellés du sang de cinq ou six gentils hommes des deux côtés. »

(Extrait d'un Mémoire possédé par M. Le Hardy.)

J'aurais voulu trouver un traité élémentaire qui me dit nettement et simplement : « On appelle côté droit, côté gauche d'une église, le côté tourné vers tel ou tel point de l'horizon, » comme une géographie des commençants les avertit qu'on appelle côté droit, côté gauche d'une rivière ou d'un fleuve, le côté droit le côté gauche des personnes qui tournent le dos à sa source et les yeux vers son embouchure. J'ai feuilleté bien des volumes, et j'ai trouvé beaucoup de choses que je ne cherchais pas, sans trouver celles que je cherchais : on a souvent de ces mécomptes ! Pourtant je crois n'avoir pas tout à fait perdu ma peine, et cela en finissant par où j'aurais dû commencer, par un livre capital en architecture, le *Dictionnaire raisonné* de M. Viollet-le-Duc, et par une compilation estimable, la *Liturgie*, publiée dans l'*Encyclopédie catholique* de M. Migne.

Dans le tome II, page 41 du premier de ces ouvrages, M. Viollet-le-Duc, décrivant un autel de l'église abbatiale de St-Denis, parle sans doute avec exactitude, en termes reçus et consacrés, le langage de son art ; ce langage est nécessairement l'interprète irrécusable de l'usage reçu, de l'usage actuel. Or, voici une des phrases de M. Viollet-le-Duc : « A l'entrée du rond-point de l'église abbatiale (1), du côté gauche (nord), était autrefois la chapelle dédiée à saint Firmin, premier évêque d'Amiens, martyr. »

Quand l'auteur traduit lui-même par le mot *nord*, entre crochets, les deux mots côté gauche, c'est que nos architectes actuels entendent par côté gauche celui que voit à sa gauche une personne qui entre dans un édifice. L'église abbatiale de St-Denis est, comme la

(1) De St-Denis,

plupart des temples chrétiens, orientée de l'est à l'ouest, on a donc en y entrant le nord à sa gauche et le midi à sa droite.

Il est bien vrai que, deux pages plus loin, M. Viollet-le-Duc emploie le mot *droite* pour désigner le côté d'un autel à la gauche du spectateur ; mais il s'agit d' « un rétable en pierre sculptée et peinte, représentant le Christ au centre, avec les quatre évangélistes ; des deux côtés, les douze apôtres avec leurs noms au-dessous. En commençant par la *droite* de l'autel, on lit : Simon, etc. » Toutes les figures étant de face, Simon, etc. sont à la *droite* du Christ. Si ce côté de l'autel est le même pour moi qui le vois à ma gauche, la gauche de la chapelle St-Firmin n'est pas au nord, et le même terme est employé en deux sens opposés par M. l'architecte du gouvernement. Nous croyons, du reste, que la position du Christ vu de face a déterminé l'expression. Venons à l'*Encyclopédie catholique* :

« Il y a, dit l'auteur, diversité de sentiments sur ce qu'il faut appeler côté droit et côté gauche de l'autel. La question n'est pas difficile à décider. On appelait côté droit celui qui était à la droite du célébrant quand celui-ci avait le visage tourné vers le peuple, comme aujourd'hui lorsque le pape officie à l'autel de St-Pierre. Ainsi, en entrant dans l'église, le côté droit était ce que nous appelons aujourd'hui le côté de l'Évangile, et qui est le côté gauche du spectateur tourné vers l'autel. Ce qui explique pourquoi, dans les églises décorées des statues des apôtres saint Pierre et saint Paul, la première est habituellement du côté de l'Évangile. Lorsque l'ancien usage a été remplacé par la coutume présente, le côté droit de l'autel est devenu celui qui est à la

droite du célébrant ayant le dos tourné aux fidèles ; et dans ce cas, quelle que soit l'orientation de l'église, le côté droit est aujourd'hui le même que celui du peuple tourné vers l'autel... A St-Pierre de Rome, quoique l'ancienne position du prêtre à l'autel soit observée, on nomme côté droit, comme ailleurs, la partie qui est à la droite du spectateur, quoique, par rapport à l'autel, ce soit le côté de l'Évangile » (*Lit.*, 104 et 105).

La question nous semble tranchée pour l'usage actuellement reçu. Elle l'est également pour les temps anciens. Reste à savoir quand le changement a eu lieu, quand le côté gauche est devenu le côté droit, et réciproquement. Pour éclaircir ce point, je m'adresse en toute confiance à une Assemblée (1) dont chaque membre est familier avec tant de questions et plus importantes et plus difficiles (2).

ADDITIONS.

L'opinion de la liturgie Migne est confirmée par la pratique. Le *Directoire concernant la liturgie romaine à l'usage des ecclésiastiques du diocèse de Bayeux*, publié par Mgr Didiot, en 1862, se sert de l'expression côté droit de l'autel pour le côté de l'Épître. On y lit, p. 75 : « Le lavement des pieds achevé, l'officiant va au côté droit de l'autel, où il se lave les mains, etc. » On lit encore à la page 103 : « Après avoir encensé le chœur, le

(1) La réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne. *Séances du 10 avril 1874.*

(2) Un silence approbateur suivit cette lecture, et pas une objection ne fut faite à l'auteur, qui put croire épuisée toute controverse à ce sujet.

diacre revient encenser le sous-diacre, monte derrière le célébrant, se tourne du côté droit, et est lui-même encensé par le thuriféraire, etc. »

Le Dictionnaire de Littré a des sens contradictoires qui ne sont que la constatation de l'usage.

Au n° 4 des acceptions du mot *gauche*, il dit : « L'aile gauche est la partie de l'armée qui est du côté gauche de chacun des hommes supposés regarder l'ennemi. »

N° 5. — « Dans une assemblée délibérante, il se dit de la partie qui est à la gauche du président. »

N° 6. — « En parlant d'un bâtiment, le côté gauche répond au côté gauche d'un homme qui serait adossé à la façade de ce bâtiment. L'aile gauche de ce château. »

N° 8. — « *La partie gauche d'un objet*, celle qui répond au côté gauche du spectateur placé en face. Le côté gauche d'un tableau. || La gauche de la scène, la partie, dans une salle de spectacle, qui est du côté gauche du spectateur. || On dit de même la gauche d'un nombre écrit en chiffres. Séparez par une virgule les deux chiffres à gauche. »

M. Gaston Le Hardy, qui a étudié la question en même temps que nous, est arrivé à la même solution. Voici un extrait de ses notes :

« Le sens des mots, *droite* et *gauche*, employés pour désigner l'un ou l'autre côté des églises, est généralement le même que celui de ces mots employés à désigner les deux parties latérales opposées de tout autre édifice.

« Il n'y a d'exception que lorsque l'église est en quelque sorte personnifiée ; mais c'est relativement assez rare.

« Le côté droit, qui a toujours été regardé comme

le côté le plus honorable, est et était le côté où se dit l'Épître.

« Dans le *Thesaurus* de Dom Marten, on trouve une lettre de Geoffroy, chanoine régulier de Ste-Barbe-en-Auge, expliquant : *cur evangelium legitur in sinistra*. Vers 1172, on employait donc les mots de droite et de gauche au même sens que M. Viollet-le-Duc.

« Un synode de Rouen, de 1618, prescrit de placer une image du saint patron de l'église au côté droit du grand autel, et, dans les églises que je connais, je vois l'image du patron du côté de l'Épître, c'est-à-dire à droite en entrant.

« Dans le *Rationale* de Guillaume Durand, on trouve que les hommes, dans les églises, doivent occuper le côté du midi, et les femmes le côté du nord; c'est-à-dire que les hommes ont la droite, pour place honorable, et les femmes la gauche, vers l'Évangile.

« L'auteur du *Traité des droits honorifiques* (1623) dit formellement : « Le côté droit en l'église est réputé celui qui est à la main dextre en y entrant, etc., » p. 130 et suiv. »

Pour terminer, nous citerons l'alinéa suivant, extrait du *Compte-rendu des lectures faites à la section d'archéologie* par M. A. Chabouillet, secrétaire de la section. L'opinion de M. Chabouillet est la nôtre et clôt avec autorité la discussion.

« M. Julien Travers, président de la Société des Antiquaires de Normandie, a traité cette question : « Que faut-il entendre par le côté droit et le côté gauche d'une église? Je n'ai pas entre les mains le manuscrit de M. Travers, mais je crois ne pas en avoir oublié les conclusions, et j'affirme que ce bref travail, qui touche à de curieuses particularités du rite, est spiri-

« tuellement écrit. En résumé, si ma mémoire ne me
« trompe pas, anciennement on nommait côté droit le
« côté à la gauche du célébrant ou du fidèle entrant
« dans l'église, c'est-à-dire le côté de l'Évangile ; mais,
« vers le XI^e siècle, l'usage se serait établi et aurait
« prévalu de nommer côté droit celui de l'Épître, c'est-
« à-dire le côté à droite du célébrant et du fidèle en-
« trant à l'église. »

(REVUE DES SOCIÉTÉS SAVANTES DES DÉPARTEMENTS, publiée sous les
auspices du Ministre de l'instruction publique, des cultes et
des beaux-arts, 5^e série, t. VII, mars-avril 1874, p. 323.)

BIBLIOGRAPHIE ET NOUVELLES DIVERSES.

Notice historique et descriptive sur la tapisserie dite de la reine Mathilde , par M. l'abbé Laffetay , conservateur de la Bibliothèque.

La notice historique et descriptive sur la tapisserie dite de la reine Mathilde exposée à la Bibliothèque de Bayeux, par notre savant confrère, M. l'abbé Laffetay, contient, avec un résumé complet de tous les travaux antérieurs, l'histoire des diverses vicissitudes que ce monument extraordinaire a subies. M. l'abbé Laffetay ne propose, ni sur sa date, ni sur son origine, d'opinion à proprement parler nouvelle; toutes ces questions controversées, avec une extrême vivacité, avant l'apparition de son ouvrage, le seront encore après. Toutefois, bien qu'il ne fasse qu'adopter le système déjà ancien de Montfaucon et de Lancelot, il l'étaie par des arguments qui méritent d'être pris en sérieuse considération. Les idées de l'abbé De La Rue, de Daniel Rock, et de Bolton-Cornay ne le satisfont pas; mais c'est surtout au système proposé en dernier lieu par M. Édélestand Du Méril qu'il s'attache particulièrement pour le combattre et le réfuter.

Ici M. l'abbé Laffetay ne se contente plus de décrire; c'est avec une sorte de conviction émue qu'il défend « contre les suppositions paradoxales et téméraires
« cette grande toile du Conquérant d'Angleterre, dont le
« véritable antiquaire n'approche qu'avec respect. »

Dans ce consciencieux travail, il est un point que nous devons particulièrement signaler et qui apporte à la discussion un élément nouveau et tout à fait caractéristique. La Tapisserie de Bayeux n'était pas un monument unique, comme on a pu longtemps le supposer. En 1871, notre éminent confrère, M. Léopold Delisle, publiait en effet un document d'un intérêt capital dans la question (1) : nous voulons parler du poème adressé à Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, par Baudri, abbé de Bourgueil. Cette composition n'a d'autre but que de faire passer sous nos yeux toutes les merveilles qui formaient la décoration de l'appartement de la comtesse Adèle. Au milieu des images variées que le poète s'efforce de dépeindre, il se rencontre une tapisserie consacrée aux différentes scènes de la conquête d'Angleterre. La description qu'il en fait ne comporte pas moins de 337 vers. Comme dans la tapisserie de Bayeux, les diverses scènes étaient accompagnées de légendes explicatives :

Regis divitiæ, sua gloria, bella, triumphi
In velo poterant singula visa legi.
Veras crediderim vivasque fuisse figuras,
Ni caro, ni sensus deesset imaginibus.
Littera signabat sic res et quasque figuras
Ut quisquis videat, si sapit, ipsa legat.

« Comme le dit M. Delisle, c'est là un trait de res-
« semblance qui frappera les esprits les moins prévenus,
« et si la description de Baudri s'applique à un monu-
« ment autre que la tapisserie de Bayeux, on peut
« cependant en conclure que, vers le commencement du

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XXVIII.

« XII^e siècle, une tapisserie représentant la conquête de
« l'Angleterre était considérée comme une décoration
« qui devait occuper la place d'honneur dans l'appar-
« tement d'une fille de Guillaume le Conquêt. »

La découverte de ce texte précieux enlève à notre
sens la plus grande partie de leur valeur aux hypo-
thèses ingénieuses émises par M. Édélestand Du Méril,
en même temps qu'elle confirme l'opinion adoptée par
le zélé bibliothécaire de la ville de Bayeux.

E. de B.

Les évêques-comtes de Lisieux, par M. de Formeville.
2 vol. in-8°.

L'ouvrage important publié par notre confrère,
M. de Formeville, sur l'ancien évêché-comté de Li-
sieux, qui a obtenu une mention honorable au dernier
concours des antiquités nationales, a été, de la part
de M. Léopold Delisle, l'objet d'un compte-rendu
détaillé auquel nous croyons devoir emprunter quel-
ques lignes.

« Le livre de M. de Formeville se compose de deux
parties. La principale est une histoire des évêques de
Lisieux, composée vers le milieu du XIII^e siècle par
Noël Deshays, curé de Campigny. C'est une compi-
lation médiocre dont le manuscrit fut retrouvé, en 1837,
par M. Le Prevost, au séminaire d'Évreux et qui aurait
pu, sans grand inconvénient, rester inédite. Mais elle
a fourni à M. de Formeville un prétexte pour ras-
sembler et coordonner, sous forme d'introduction et
d'appendices, qui sont beaucoup plus étendus que les
mémoires de Deshays, une foule de renseignements
utiles sur l'histoire ecclésiastique féodale, municipale

et industrielle du diocèse de Lisieux. Toutes les parties n'en sont pas également bien traitées ; mais le tableau que M. de Formeville a tracé de l'administration spirituelle et temporelle de l'évêché et du chapitre de Lisieux, depuis le XV^e siècle jusqu'à la Révolution, est rempli de détails curieux qui tous ont été empruntés à des documents authentiques. En résumé, les deux volumes de M. de Formeville sont une publication utile pour l'histoire de Normandie. »

(*Revue des Sociétés savantes*, t. VI, p. 222).

Alfred de Combes. Caen, Le Blanc-Hardel, in-8° de 326 pages.

Le volume que la piété d'une mère a consacré à la mémoire de notre regretté confrère, M. Alfred de Combes, ne rentre pas dans l'ordre de nos études et échappe à notre analyse.

Il se compose, en effet, de récits de voyages (Voyage aux Pyrénées, Voyage au Grand-St-Bernard, Excursion à la Grande-Chartreuse), d'une légende, de fragments d'un journal intime et d'un choix de pensées et d'observations morales. Cependant quelques pages inachevées décèlent au regard attentif la perspicacité déjà fort nette de l'antiquaire et l'émotion de l'artiste. Les lignes malheureusement trop courtes consacrées à la basilique de St-Ouen peignent Alfred de Combes tout entier avec ses aptitudes multiples et sa vive impressionnabilité. Au reste, comme l'a dit exactement M. V. Fournel, ce qu'il cherchait en tout, même à travers la science, c'était le beau « sous » les formes les plus diverses, le beau dans son harmonie la plus parfaite, et son expression la plus

« pénétrante. C'est le beau dont la poursuite le tourmentait et dont la vision le saisissait chaque fois qu'elle se présentait à lui. Il rêvait le beau, comme d'autres le bonheur. »

Nous ne saurions oublier que dans les derniers temps de sa vie il s'appliqua spécialement aux études archéologiques. Dès 1860, il avait suivi avec un soin particulier les fouilles de Vieux, et était à cette occasion entré en relations suivies avec MM. Hippeau, Puiseux, Charma et surtout avec M. Egger. — « Ce qui m'avait attiré sa confiance, écrivait récemment ce dernier, c'était l'amour de la science et de l'art. Il en a eu les joies discrètes et vives, il n'a pas assez vécu pour en recueillir les fruits. »

Les fragments recueillis permettent d'apprécier ce qu'il eût pu faire si le temps ne lui avait pas manqué, et ils mettent en pleine lumière sa délicate et sympathique physionomie.

E. de B.

Notice sur Marguerin de La Bigne, théologal de Bayeux et grand-doyen de l'Eglise du Mans (1546-1597), par le R. P. dom Paul Piolin, bénédictin. — Caen, Le Blanc-Hardel. In-8° de 67 pages.

La notice sur Marguerin de La Bigne, théologal de Bayeux et grand-doyen de l'Eglise du Mans, par le R. P. dom Paul Piolin, malgré son peu d'étendue, révèle une main exercée et un sens critique remarquable. Chaque page atteste l'étude attentive des documents et l'amour du détail précis et exact; les jugements portés sur l'homme et sur son œuvre sont sérieusement motivés, et s'ils laissent place à certaines

divergences d'opinions, on doit reconnaître que les faits sur lesquels ils s'appuient ont été recherchés et contrôlés avec le soin le plus scrupuleux.

Marguerin de La Bigne n'est pas une figure vulgaire et méritait, à tous les points de vue, la justice tardive qui lui a été rendue. Notre siècle se pique, à bon droit, d'un certain goût pour l'érudition historique, et il lui convenait de remettre en honneur le savant infatigable auquel on dut successivement la première édition des œuvres complètes de saint Isidore et la Bibliothèque des Pères. A cet égard, quelles que soient les imperfections que la critique a pu relever dans son travail, on ne peut que souscrire à l'appréciation qu'en a faite dom Piolin :

« Quoique le nom de Marguerin de La Bigne soit certainement moins universellement connu que ceux des pères des Annales de l'Eglise et du premier collecteur des Actes des Saints, c'est déjà un grand honneur que de se voir si naturellement placé en la compagnie d'hommes aussi éminents que Surius, Baronius et saint Philippe Néri. Il eut même l'avantage de venir le second dans l'ordre des temps et de prouver, par des versions vraies des Pères et des écrivains ecclésiastiques, que tous les textes allégués par les adversaires de la communion catholique étaient faux, tronqués et détournés de leur sens naturel. Le recueil qu'il publia servit d'arsenal aux défenseurs des dogmes catholiques; et, depuis, les tuteurs de la doctrine protestante eux-mêmes se sont de plus en plus rapprochés des leçons adoptées par le grand doyen du Mans » (1).

Tous les éloges qui accueillirent la Bibliothèque des

(1) *Notice*, p. 43.

pères au moment de son apparition n'empêchèrent pas qu'elle ne fût inscrite sur l'Index des auteurs défendus. Il faut en chercher la cause dans l'insertion au milieu de cet ensemble de documents de la fausse Pragmatique-Sanction attribuée à saint Louis, et dans la reproduction des œuvres condamnées de Nicolas Clémangis.

Député du clergé aux états de Blois, représentant du second ordre à l'assemblée générale du clergé en 1579, et au conseil provincial de Rouen en 1580, Marguerin de La Bigne se signala par son éloquence et son esprit modéré. Pendant les troubles religieux, il se tint à l'écart, en se rangeant dans le groupe dit des politiques, à égale distance des excès des deux partis. Cette attitude ne lui valut pas la popularité; elle excita même contre lui, au Mans et ailleurs, d'assez vives inimitiés. Des contestations judiciaires, survenues entre lui et le chapitre du Mans, troublèrent les dernières années de sa vie. Les chanoines ne l'aimaient guère, et le processif grand doyen ne paraît pas avoir été en reste avec eux de ce côté. Aussi en 1583, lorsque la foudre eut détruit une partie de l'église cathédrale, se refusa-t-il à contribuer d'une manière quelconque à la réparation du désastre; et quand il mourut, en 1597, contrairement à l'usage de tous ses prédécesseurs, il ne légua rien à la cathédrale. Ces quelques lignes permettent d'entrevoir la physionomie originale d'un des fondateurs de la Patristique que le R. P. dom Piolin a étudiée avec soin, mais qu'il nous présente peut-être sous un jour un peu trop adouci.

E. de B.

***Archives des missions scientifiques et littéraires,*
t. II, 1^{re} livraison.**

Ce facicule renferme le 2^e rapport sur les recherches faites au British Museum et au Record Office par notre confrère M. le comte Hector de La Ferrière, concernant l'histoire de France au XVI^e siècle.— La partie la plus neuve et la plus curieuse de ce travail contient le récit des intelligences entretenues par les réformés avec le gouvernement anglais.

M. Gaston Le Hardy, qui a fait de l'histoire du protestantisme en Normandie sa spécialité, pourrait tirer, pour une 2^e édition de son travail, un très-utile parti de ces documents.

***La cathédrale de Coutances et les moines celtiques,*
br. in-8°, par M. E. Didier, membre de la Société
centrale des architectes, etc. (1).**

Le mémoire de M. Didier, architecte du département de la Manche à St-Lo, intitulé, *La cathédrale de Coutances et les moines celtiques*, a pour but de reprendre une thèse précédemment soutenue par M. de Gerville et Mgr Delamarre, touchant l'époque de la construction de la cathédrale de Coutances. Avec ces deux écrivains, M. Didier attribue sans hésitation l'honneur de l'avoir élevée à Geoffroy de Montbray et reporte la date des travaux à l'année 1056. Il serait à notre sens hors de propos de rentrer incidemment dans une discussion qui

(1) Ce mémoire avait d'abord été publié sous le titre de : *La cathédrale de Coutances et l'architecture ogivale*.

semble apaisée, et qui demanderait d'ailleurs pour être saisie, à être traitée avec de longs développements; nous ne pouvons que renvoyer les lecteurs du *Bulletin* aux savants écrits de MM. de Caumont et Vitet, qui professent à ce sujet une opinion diamétralement opposée. Le travail de M. Didier ajoute aux arguments historiques de ses devanciers certains aperçus qui ont le mérite de la nouveauté, mais dont l'exactitude, selon nous, est des plus contestables. Pour ne pas sortir de notre rôle de rapporteur, voici quelques-unes des conclusions dans lesquelles l'ouvrage peut se résumer.

« Geoffroy de Montbray est le seul qui ait pu accomplir l'œuvre gigantesque de la cathédrale de Coutances.

« Les franks-maçons anglais étaient, au XI^e siècle, en « position de pouvoir entreprendre une œuvre aussi « importante.

« Les nécessités de la politique imposaient à Geoffroy « de s'adresser à eux de préférence à tous autres, sa « position particulière lui laissant toute liberté d'esprit « et d'action pour le choix de ses ouvriers.

« Enfin le style ogival, comme tous les autres genres « d'architecture n'a pu se produire que brusquement par « un monument complet, chaque style étant l'expression « d'un système particulier de construction. »

Nous croyons devoir ajouter que le système fort simple de M. Didier se réduit à ces termes. Les moines celtiques ont été les maîtres des *culdées* et des *franks-maçons* anglais, et ces derniers, appelés en Normandie par Geoffroy de Montbray, ont bâti, en s'inspirant des *stalactites de la grotte de Fingal*, la cathédrale de Coutances, monument complet qui est devenu le point de départ d'une révolution architectonique en France.

On trouvera peut-être qu'il y a dans cette série d'hypothèses plus d'imagination et de fantaisie que d'indications sérieusement acquises à la science.

E. de B.

Documents pour servir à l'histoire de Montebourg et de ses environs, de 1789 à 1807, recueillis et publiés par M. l'abbé L. A. Le Cacheux. Tome I^{er}. Introduction générale. — Les idées de 89 en Basse-Normandie. — Cahiers des paroisses. — Assemblage du grand-bailliage de Cotentin. — La noblesse et le clergé. Valognes, G. Martin, 1874, in-8°, de viii et 409 pages. Prix : 5 fr.

M. l'abbé Le Cacheux est l'un des prêtres les plus distingués du diocèse de Coutances, un homme de pensée, de style et d'avenir ; mais est-il à sa place dans un couvent de Bénédictines ? Est-il fait pour n'être qu'aumônier ? En attendant mieux, le voilà qui, sur l'invitation de son évêque, amasse les matériaux d'une histoire du clergé de son canton, et les publie avec un scrupule auquel on ne peut qu'applaudir. Laissons M. Le Cacheux expliquer lui-même ce qu'il a fait, en attendant qu'il écrive l'histoire à laquelle il se prépare. Dans sa dédicace à Mgr. Bravard, datée du 10 octobre 1874, l'auteur s'exprime ainsi :

« En compulsant dans les diverses mairies les registres de catholicité, je croyais épuiser surabondamment toutes les sources de mon récit. Combien je me trompais en presumant que les archives du temps, soustraites par des mains intéressées, avaient été détruites ! Quelques registres avaient disparu, mais généralement ces lacunes sont de peu d'importance.

Je trouvai, à ma grande surprise, presque tous les actes authentiques dormant dans la poussière, sans que, depuis l'époque de leur rédaction, un compilateur leur eût fait l'honneur de les lire : dans ces lignes, tracées jour par jour avec la passion et l'enthousiasme de la révolution, on surprenait le vivant témoignage des malheurs du temps, la preuve irrécusable de l'infortune et des misères publiques : il suffisait de les recueillir sans y changer une syllabe, sans y ajouter un mot.

« Et c'est là précisément ce que j'ai voulu faire. Jamais je n'aurais songé à écrire une histoire à ma manière, ou à refaire la vérité à mon point de vue. Le vrai se trouve avec sa couleur passionnée dans ces délibérations brûlantes que personne n'avait relues peut-être depuis la fin des séances ; en les parcourant, à mesure qu'un fait se présentait, je le signalais dans les termes mêmes du rapport officiel, me faisant l'esclave de l'exactitude jusqu'à respecter naïvement les fautes d'orthographe et de grammaire. A l'aide de ce procédé que je ne déclare pas le plus agréable ni le plus intéressant pour l'historien, mais que je recommande comme le plus véridique, j'ose me flatter d'avoir produit un recueil historique d'une valeur sérieuse, dont ce premier volume n'est qu'une *Introduction générale*. »

On ne peut exposer plus clairement le plan de l'ouvrage. Ce ne seront que des matériaux ; mais que de petits faits instructifs ! que de lumières dans ces obscures archives ! quelle confiance on aura dans M. Le Cacheux quand, à l'aide de ces recherches, il écrira l'histoire ! Nous augurons bien de ses projets.

J. T.

**Cimetière romain de Lillebonne. Explorations de
MM. Roessler et Cochet.**

A diverses reprises l'attention des antiquaires a été appelée sur ce terrain privilégié. Les découvertes faites à la fin de 1873 complètent celles qui ont été faites en 1864 et 1867, et dont dans diverses circonstances M. l'abbé Cochet a entretenu le monde savant.

« Les sépultures, dit M. Roessler, ont toujours présenté les mêmes types de vases funéraires accompagnés d'un nombre plus ou moins grand de vases à offrandes; quelques-uns étaient recouverts d'un trépied renversé.

« Une olla de très-grande dimension renfermait avec les cendres deux petits vases en terre; une autre contenait un charmant petit vase de forme allongée en terre rouge, recouvert d'une patine bronzée et ornée de grenetis en pointe et de bouquets d'épis. C'est aujourd'hui, sans contredit, le plus joli vase romain du musée du Havre.

« La verrerie a donné peu de chose, à l'exception d'un joli petit vase à bec et à anses, et d'une fiole ronde à quatre anses. Par contre, nous avons pu constater plusieurs sépultures sans incinération, mais avec des vases romains qui ne permettent guère de les reporter à une époque plus rapprochée que le III^e siècle ou tout au plus le IV^e.

« Dès le commencement des travaux on a rencontré une statue dans laquelle M. de Longperier a cru reconnaître la déesse *Salus* ou *Hygie*. »

Les fouilles dirigées plus tard à quelques pas de l'endroit où l'on avait découvert la statue permirent à M. l'abbé Cochet d'explorer huit sépultures protégées

par des moellons. Parmi les objets les plus intéressants qu'elles renfermaient, l'on doit signaler un ~~baguet~~ ^{baguet} cerclé contenant des os brûlés et un coq en bronze étamé ou argenté.

Les fouilles de 1874, comme les explorations précédentes, ont fait reconnaître quelques sépultures renfermées dans des urnes de verre protégées par une enveloppe en plomb, ainsi qu'une olla funéraire placée au centre d'une grande amphore ronde qui rappelle les dolium trouvés à Cauville et à la Cerlagne vers 1842, et à Lillebonne en 1867.

Les dispositions des vases funéraires et des vases accessoires n'ont offert rien de particulier. Dans les sépultures les plus riches, M. Roessler remarque que les vases à offrande sont réunis en quatre groupes formant une sorte de carré dont l'olla occupe le centre. Nous avons noté un arrangement analogue dans le magnifique puits funéraire de Primelles (Cher) exploré en 1869. La chambre sépulcrale, taillée dans le roc vif à une profondeur de 2^m,70, mesurait à l'intérieur 3^m,10 de long sur 1^m,40 de large, et tandis qu'un nombre considérable de petits vases et de débris de toute nature occupaient le centre de la fosse, on voyait se dresser aux angles quatre grandes amphores à deux anses d'une forme élégante et de plus d'un mètre de hauteur.

E. de B.

Le Trésor de Cailly, par M. l'abbé Cochet.

On n'a pas oublié peut-être qu'à la fin de 1821 on découvrit à Cailly, au lieu dit la *Côte du Floquet*, un trésor romain composé d'un beau collier d'or, de vingt-

sept pièces en or du Haut-Empire, de quelques monnaies d'argent, d'une balance en bronze et de quelques autres objets de métal. Ces pièces furent alors recueillies par leur propriétaire, M. Esnault, de Rouen, homme aisé qui les garda soigneusement. Toutefois, le collier et la plus grande partie des monnaies furent dessinés et gravés par M. Hyacinthe Langlois. Le célèbre Mionnet estima les pièces et un mémoire fut composé et lu par M. Lévy, à la séance publique de la Société d'Émulation de Rouen, le 10 juin 1822.

On n'y pensait plus, et déjà plusieurs ignoraient l'existence de ce trésor dont la découverte avait fait bruit, lorsque le propriétaire actuel, M. Esnault, a bien voulu donner ce qui lui restait de cette découverte au Musée départemental des Antiquités de Rouen où on le verra bientôt.

Nous ne saurions assez remercier M. Esnault de la bonne pensée qu'il a eue de faire profiter le pays d'un trésor sorti de ses entrailles et qui fait partie de son histoire. Nous voulons espérer que ses neveux, MM. Morel et Maillet Du Boullay, de Paris, les cohéritiers des dix-sept autres pièces, voudront imiter un si bel exemple et faire ainsi profiter le pays d'une découverte inutile entre leurs mains et dont le public leur serait reconnaissant de bénéficier.

Bon nombre de nos lecteurs sont peut-être désireux de savoir ce que fut ce trésor de Cailly en 1821. Le bruit qu'il fit alors est bien effacé aujourd'hui. Mais heureusement, les documents nous restent et nous irons en puiser le détail dans le mémoire de M. Lévy, qui publia alors la description et le dessin des objets.

Ce trésor consistait surtout en un collier composé de trente-six amandes d'or bombées d'un côté et aplaties

de l'autre. Sur le côté aplati régnaient des agrafes artistement soudées qui enlaçaient ensemble toutes les parties du joyau. Deux amandes également d'or, mais distinguées par le listel ciselé qui les borde, servaient probablement de fermoirs. Nous ignorons si le collier est complet tel que nous le possédons.

Ce collier, long de dix pouces, ne pèse que 23 gr., mais le métal n'est que son moindre mérite. L'ancienneté de l'origine, la perfection du travail et la rareté de l'objet en sont les principales qualités.

Avec ce collier, on a recueilli 27 médailles d'or du Haut-Empire dans un état parfait de conservation. Toutes ont été frappées à Rome et aucune d'elle n'est inédite, mais par leur beauté native et la particularité de leur revers, elles sont toutes remarquables. Comme nous l'avons déjà dit, l'antiquaire Mionnet les avait connues et il avait estimé l'une d'elles jusqu'à 150 francs.

Pour la plupart, elles furent dessinées par Hyacinthe Langlois. Toutes représentent des Césars, des Empereurs et des Impératrices. Nous citerons particulièrement Domitien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Lucius Verus, Faustine, etc.

Avec ces pièces d'or furent recueillies quelques monnaies d'argent et des médailles de bronze, parmi lesquelles on distingue les noms d'Auguste, de Nerva, d'Adrien, de Vespasien et de quelques autres. On a également trouvé une balance en bronze déposée je crois, au Musée d'Antiquités. A côté, on remarquait une cassolette carrée en cuivre qui dut servir à faire brûler des parfums. Un vase beaucoup plus beau et destiné au même usage a été rencontré en ces derniers temps à Sainte-Beuve-Épinay. Cette seconde

cassolette était damasquinée en argent dans certaines parties.

M. Lévy fit une dissertation sur la balance antique à propos de celle de Cailly. M. André Pottier a fait un mémoire beaucoup plus complet sur la même matière dans la *Revue de la Normandie*, à propos de la balance trouvée à Archelles en 1863. Celle-ci, en effet, possédait tous ses poids et contrepoids.

Du trésor de Cailly, partagé comme bien de famille, il ne restait plus dans les mains de M. Esnault que les dix *aurei* dont nous avons parlé. Il a bien voulu se désister, en notre faveur, de cette partie de l'héritage de son père. Il a donné là un rare exemple de désintéressement et de patriotisme qui, nous l'espérons bien, trouvera des imitateurs dans notre contrée. A la vérité, c'était chose inutile pour lui que de posséder un objet rare et antique. Il est plus beau d'en faire profiter ses concitoyens et la postérité, ces compatriotes de l'avenir. De cette manière, les objets sont pour toujours soustraits aux hasards de la propriété privée et le fruit du génie humain devient ainsi une chose publique : *Ingenia hominum rem publicam fecit.*

Fouilles d'Épouville, par M. l'abbé Cochet.

Épouville, village voisin de Montivilliers, a voulu, à son tour, remonter la chaîne des temps et nous donner une preuve de son existence à la période franque des rois mérovingiens.

M. Lambert, locataire de la ferme de la Poste, faisait défricher un petit bois-taillis contigu à son habitation et situé, comme elle, sur le penchant de la colline, quand

ses ouvriers ont rencontré un groupe de trois cercueils de pierre. M. l'abbé Lambert, curé d'Épouville, fit part de cette découverte à M. l'abbé Cochet, qui s'est empressé de venir visiter ces tombeaux et rechercher tout ce qu'il y aurait d'archéologique autour d'eux. Naturellement il s'agissait de déterminer l'âge de cette découverte.

Les recherches n'ont pas été nulles : un quatrième cercueil a été trouvé, ainsi que plusieurs objets ; tous sont parfaitement de l'époque mérovingienne.

Les cercueils découverts étaient cachés sous 50 centimètres de terre environ ; ils ont été orientés dans le sens de la vallée, c'est-à-dire la tête au nord-est et les pieds au sud-ouest. Ils étaient faits d'une pierre tendre, qui ressemble à du Vergelé un peu gros. Dans tous les cas, la pierre, comme celle de tous les tombeaux de ce genre, venait du bassin de Paris.

En moyenne, ces cercueils avaient 2 mètres de longueur et étaient plus étroits aux pieds qu'à la tête ; au bas, ils avaient 33 centimètres de largeur, et 66 au sommet ; leur profondeur était généralement de 35 centimètres. L'épaisseur, variable pour chacun, allait de 3 à 6 centimètres. Trois d'entre eux étaient d'une seule pièce ; un seul se composait de deux morceaux.

Le couvercle, en forme de toit, était composé de plusieurs pièces. Deux corps étaient renfermés dans chaque cercueil. L'absence d'objets d'art nous fait présumer que les derniers occupants ne remontent qu'à l'époque carlovingienne. Toutefois, si les tombeaux ne nous ont rien donné, il n'en a pas été de même du terrain environnant, qui contient encore toutes les choses qui y avaient été rejetées.

Cette fouille, en effet, a fait rencontrer des objets en

fer, en bronze et en terre cuite, qui n'accompagnaient plus les corps, mais qui les avaient autrefois accompagnés.

Nous citerons entre autres deux sabres ou scramasaxes qui ont été retrouvés dans l'argile, qui les avait corrodés; un couteau et une lance en fer, deux agrafes en bronze avec leurs plaques, dont une avait été étamée ou argentée. Enfin, nous avons trouvé deux vases en terre parfaitement entiers. Tous deux avaient été noircis avec de la plombagine, et l'un d'eux avait été orné avec une roulette. Tous ces objets nous ont aidé à déterminer la date des sépultures, que nous reportons à la période mérovingienne des VI^e, VII^e et VIII^e siècles.

Ces quatre cercueils ont appartenu à une famille franque qui possédait une maison dans le voisinage et qui était assez riche pour placer ces cercueils dans sa propriété. C'est là un des caractères de cette époque, où l'on se faisait inhumer dans ses terres. Nous connaissons, dans le seul département de la Seine-Inférieure, plus de soixante localités qui nous ont fait voir des sépultures isolées qu'on ne soupçonnait pas. Nous citerons, entre autres, Dieppe, en 1846; Életot, en 1849; Pierrefiques et Anceaumeville, en 1851; Lillebonne, Envermeu, Ouville-la-Rivière, en 1854; Colleville, en 1855; Avesnes-en-Bray et Biville-sur-Mer, en 1856; Lamberville, en 1859; Gouville, en 1861; Daubenf-le-Sec, en 1866; Montivilliers, en 1867, et Rogerville, en 1868.

Tous ces cercueils, et d'autres que je passe sous silence, étaient fabriqués avec de la pierre du bassin de Paris. Évidemment, à l'époque franque, le luxe des gens riches de ce pays consistait à se procurer une sépulture de famille. Ils venaient s'y placer les uns

après les autres. Ils préféraient se mettre dans un sarcophage que de se coucher dans la terre nue. Un poète du temps parle de cette préférence :

Multi sarcophagum dicunt quod consumit artus.

Seulement, on n'attendait pas toujours que les premiers occupants fussent consumés, et nous voyons, en 550, un concile de Mâcon se plaindre de ce que l'on n'attendait même pas la destruction de la chair des défunts : *Necdum mercedatis carnibus*. Bossuet eût dit qu'alors, comme aujourd'hui : « La mort était prompte à remplir les places. »

Un four à briques romaines.

Voici en quels termes M. l'abbé Cochet annonce cette curieuse et importante découverte :

« L'antiquité sort peu à peu de son tombeau, et chaque jour des découvertes nouvelles viennent déchirer un coin de l'épais linceul sous lequel le temps l'avait enveloppée. La critique et les recherches modernes font rencontrer, au moment où l'on y pense le moins, un fragment de l'antique civilisation, et ce morceau est toujours inattendu.

« Depuis deux ans, l'arrondissement de Dieppe a donné, à ses deux extrémités, un *four à briques romaines* sur deux points particulièrement inespérés.

« Le premier a été trouvé, en 1872, en faisant le chemin de fer de la Bresle, sur le territoire d'Incheville, et il a été exploré par M. Dergny, de Grandcourt (1); le

(1) *Bulletin de la Commission des Antiq. de la Seine-Inf.*, t. II, p. 203, 204.

second a été révélé, cette année, à l'extrémité de la commune de Notre-Dame-d'Aliermont.

« M. l'abbé Decorde, curé de cette paroisse, l'étudie en ce moment. Il a été reconnu dans les *Camps du Bos*, c'est-à-dire dans des champs qui ont conservé le nom de bois, combustible très-nécessaire pour ce genre d'industrie.

« Depuis quelques jours, M. Decorde est occupé à déblayer complètement le fourneau qui était consacré à cette ancienne exploitation. Mais nous avons cru devoir faire connaître au public le résultat de cette première découverte.

« Nous connaissons bien les tuiles à rebords et les tuiles faîtières ; mais nous ignorions pas les lieux de fabrication. Nous sommes bien aise d'en rencontrer çà et là les rares débris, et nous ne voulons pas perdre la moindre occasion de rendre à notre contrée un des traits de son ancienne physionomie à l'époque antique. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Decorde a mené à fin ses investigations. Le four a été complètement déblayé, et nous croyons devoir en emprunter la description au rapport de son heureux explorateur :

« L'ensemble formait un carré, long de 4 m., large de 1 m. 60 c., et haut de 1 m. 25 c. A l'entrée du four se trouvait une place libre, *præfurnium*, remontant en pente douce vers la surface du sol, sur une longueur de 3 m. C'est par là que les ouvriers descendaient pour introduire le bois de chauffage destiné à la cuisson des tuiles, des briques, etc. Cette entrée, ainsi que l'âtre du four, était formée d'une couche de béton, composé de chaux, de sable et de petits cailloux, de 0 m. 42 à 15 c. d'épaisseur et d'une dureté excessive. A l'intérieur

du foyer, le béton était recouvert d'une couche de cendres de 0 m. 07 à 08 c.

« Jusqu'à ce jour, les plus hardis défenseurs du système ogival en architecture ne l'ont pas fait remonter au-delà du XI^e siècle, et nous ne connaissons pas d'exemple qui prouve que les Romains l'aient employé dans leurs constructions. Notre four à tuiles va donner un démenti à l'opinion reçue.

« La façade offrait un carré de 1 m. 25 c. de hauteur sur 1 m. 60 c. de largeur. Au milieu était percée une embrasure de 0 m. 90 c. à la base, allant un peu en diminuant jusqu'à 0 m. 70 c. de hauteur, et se terminant en pointe ou ogive aiguë. Jusqu'à cette hauteur de 0 m. 70 c., l'appareil de la muraille était en tuiles romaines de 0 m. 40 à 42 c. de longueur, 0 m. 30 c. de largeur, 0 m. 02 à 03 c. d'épaisseur. Chacune de ces tuiles avait de chaque côté et dans toute sa longueur un rebord de l'épaisseur des tuiles, dont les plus légères ne pesaient pas moins de cinq à six kilogrammes. L'appareil de la pointe de l'ouverture était en briques de deux dimensions : les unes, carrées, de 0 m. 28 à 30 c. de côté, et de 0 m. 04 à 05 c. d'épaisseur ; les autres, de 0 m. 28 c. de longueur sur 0 m. 12 à 13 c. de largeur, et épaisses de 0 m. 03 c. Ces tuiles et briques étaient reliées entre elles par un mortier composé d'argile, de sable fin et de chaux.

« La muraille d'entrée de la fournaise avait donc environ 0 m. 30 c. d'épaisseur. Ensuite venait un interstice de 0 m. 15 à 20 c. entre cette première muraille et une seconde, construite absolument de la même manière. Et ce genre de travail était répété huit fois, à partir de l'entrée du four jusqu'à l'autre extrémité. Il est à remarquer que l'intervalle qui existait entre chaque

cloison s'étendait, de chaque côté de l'embrasure, jusqu'à la paroi extérieure et formait, à la partie supérieure du four, huit ouvertures transversales sur lesquelles on plaçait les tuiles et briques à cuire. La fumée de la fournaise qui opérait la cuisson revenait en grande partie par la première embrasure ogivale de l'entrée.

« En tout cas, le foyer devait donner une chaleur extraordinaire, car l'intérieur de toutes les parois était couvert d'une épaisse couche vitrifiée, aussi dure et aussi brillante que si le fourneau avait été éteint de la veille, quoique les constructeurs aient disparu depuis au moins quinze ou seize siècles. »

Découverte de monnaies à Orbec.

Dans le courant du mois de novembre dernier, M. Perrine, boulanger, en faisant exécuter des travaux de réparation à une maison qu'il occupe à Orbec, rencontra sous le seuil de la porte un vase en terre grisâtre renfermant 150 monnaies du XV^e siècle.

La plupart portent les effigies de Henri V d'Angleterre, de Henri VI et de Jean V, duc de Bretagne. Les pièces de Henri V et de Henri VI, doubles tournois et grands blancs, sont assez nombreuses. Il ne se trouve que deux spécimens au nom de Jean V de Bretagne.

Il y a quelques années, des découvertes analogues avaient eu lieu au Torquesne et dans les terrassements opérés aux abords de l'Hospice, à Orbec. Le trésor que la pioche des ouvriers ramena au jour, en 1872, au Torquesne, comprenait plus de 500 monnaies aux noms de Charles VI et de Henri VI. Parmi les dernières, on remarquait une pièce d'or d'une remarquable conservation.

**Découverte d'un Kelt votif et de Kelts à ardillon,
par M. Lebœuf.**

En 1873, dans la commune du Val-St-Père, près Avranches, M. Le Bœuf, auquel nous devons d'intéressantes communications sur les objets dits préhistoriques, rencontra une hachette en bronze qui attira immédiatement son attention.

Elle avait été découverte, au cours de l'année 1845, avec cinquante-neuf autres qui toutes étaient renfermées dans un vase de poterie grossière et enfouies à 1 mètre de profondeur. Elle avait été déposée dans la fente d'un arbre où, par suite d'un oubli, elle avait été abandonnée. Sur l'une de ses faces elle porte trois petits cercles avec un point central; sur la face opposée, on ne remarque qu'un seul cercle également ponctué.

Comme le fait observer M. Le Bœuf, cette hachette présente le même genre d'ornements que les deux hachettes provenant d'Herculanum, dont le comte de Caylus a donné le dessin dans son recueil d'antiquités. On doit ajouter que ces cercles avec point central constituent pour ainsi dire l'unique décoration de poteries blanchâtres provenant de la commune d'Héloup, et qui paraissent être de fabrication gauloise (*Bulletin de la Société*, t. I, p. 339). Dans une note étendue consacrée dans le *Bulletin monumental* à la hachette décrite par M. Le Bœuf, M. de Cougny n'hésite pas à la considérer, à raison de ses petites dimensions et de ses ornements, comme une hachette votive.

La seconde découverte de M. Le Bœuf, nous offre un plus vif intérêt.

« Je crois devoir, nous écrit-il, signaler à la Société

la trouvaille, que j'ai été assez heureux de faire en août 1873 à Villedieu, de 84 kelts en bronze.

« Trente de ces coins semblent mériter une mention particulière en ce sens que le milieu de leur tranchant est muni d'une pointe que quelques archéologues considèrent comme une bavure produite par l'injection du bronze dans le moule.

« M. de Cougny envisage cette particularité sous un autre point de vue et se propose de l'expliquer dans un des prochains numéros du *Bulletin monumental*. »

L'article annoncé par M. Le Bœuf a paru (*Bulletin monumental*, 40^e vol., p. 71). Nous ne saurions reproduire ici la très-curieuse dissertation de M. de Cougny; il nous suffira de dire que le Directeur de la Société française s'inclinerait à voir, avec M. Bermans, dans le kelt une arme de jet « destinée à être lancée contre l'ennemi, non avec son bois mais libre de tout bois, le manche dans lequel elle était engagée demeurant dans la main lorsque, par une secousse bien calculée, le coin de bronze s'échappait du bout du manche. »

Dans ce système, après avoir porté le coup, le soldat ramenait le coin à lui au moyen d'une lanière de cuir passée dans la belière dont ces instruments sont munis.

Au point de vue du système présent sur M. Bermans, il est impossible de ne pas être frappé de l'importance de la découverte de M. Le Bœuf, l'ardillon, d'après M. de Cougny, devant être considéré comme servant à augmenter la puissance offensive du coin. Sans vouloir, quant à présent, nous prononcer sur la valeur de ces explications ingénieuses nous devons au moins signaler, aux personnes qui désireraient étudier plus spécialement la question, la découverte des hachettes à ardillon et les controverses auxquelles elles semblent devoir donner lieu.

D'après les renseignements complémentaires que nous a transmis M. Le Bœuf, ces hachettes trouvées par lui à Villedieu, dans un lot de vieux cuivre destiné à la fonte, provenaient des environs de St-Cast, dans l'arrondissement de Dinan. Du reste, M. Le Bœuf a trouvé depuis deux hachettes similaires à la lande de Beuvais, dans l'arrondissement d'Avranches. Les ardillons y sont très-prononcés.

E. DE B.

Vente de la bibliothèque de M. Édouard Frère.

Dans le courant du mois de novembre, plusieurs bibliothèques importantes ont été vendues en Normandie. Nous croyons intéressant de relever ici les prix obtenus par quelques livres rares et curieux qui faisaient partie de la riche collection de M. Édouard Frère, conservateur de la bibliothèque publique de Rouen.

N° 8. Sermones Dormi securæ. Venundantur Cadomi in officina honesti viri Petri Regnault universitat'is Cadomensis librarii jurati.

Impressum Rhothomagi per magistrum Petrum Olivier, anno salutis quinto decimo supra millesimum et quingentesimum. In-8° gothique. 55 fr. Adjugé à M. Lormier.

N° 357. La Fleur des Commandements de Dieu. . . . Et a esté nouvellement imprimé à Rouen par Jean Le Bourgeois, à l'instance de Pierre Regnault, libraire de l'Université de Caen, lequel fut achevé le XXI^e jour de juillet 1496, petit in-folio gothique; exemplaire de M. Auguste Le Prévost. . . . 95 fr.

N° 367. Coustumier du pays et duchié de Normandie (1483), petit in-folio gothique, sans date. . . 810 fr.

N° 968. Le grand coustumier du pays et duché de Normandie nouvellement imprimé (1515) à Rouen pour Michel Angier, libraire juré de l'Université de Caen, demeurant audit lieu, près le Pont Saint-Pierre. 45 fr.

N° 969. Le grand coustumier du pays et duché de Normandie . . . avec les additions composées par M^{re} Guillaume Le Rouillé d'Alençon, 1534, in-folio gothique. 59 fr.

N° 408. Voyage de Rouen ou observations sur l'état actuel des arts et manufactures . . . faites en 1773, par F. D. P. Latapie, manuscrit. 17,50

N° 431. Le Roman de Brut, exemplaire sur papier de Hollande. 69 fr.

N° 439. Inventaire général de la Muse normande, divisée en XXVIII parties, avec le Cant-Rial, les Euretins, le Dialogue entre deux drapiers et l'Ombre, 1665, in-8° broché. 150 fr.

N° 451. Les Baillieux des ordures de ce monde. Réimpression de Garnier, à Chartres, à 32 exemplaires. 150 fr.

N° 454. Le Coup d'œil purin (satire attribuée à Domme, greffier en chef à la Cour des comptes) 28 fr.

N° 470. Les sentiments de l'Académie française sur le Cid. Exemplaire grand papier. 256 fr.

N° 543. La vie de saint Adjuteur ou Adjutor, confesseur, natif de la ville de Vernon; édition originale. 50 fr.

N° 574. Les recherches et antiquités de la province de Neustrie, etc.; édition de 1588. 45 fr.

N° 646. Les pourtrés et figures du sumptueux ordre, plaisantz spectacles et magnifiques théâtres dressés et

exhibés par les citoiens de Rouen , ville métropolitaine de Normandie, faicts à l'entrée de la sacrée majesté du très christien Roy de France, Henry second... (exemplaire incomplet de 2 feuilles) 100 fr.

N° 647. C'est la déduction du sumptueux ordre, plaisantz spectacles et magnifiques théâtres dressés et exhibés par les citoiens de Rouen à la sacrée majesté du très cristian Henry second. Titre remonté, quelques planches raccommodées. 270 fr.

N° 648. Discours de la joyeuse et triumpante entrée du très haut, très puissant et très magnanime prince Henry III de ce nom, faicte en la ville de Rouen le mercredi seizième jour d'octobre 1596. 793 fr.

N° 655. Documents sur la révolution de 1789 à Rouen, recueillis par M. Horcholle, procureur en la Chambre des Comptes; manuscrit. 30 fr.

N° 656. Anecdotes de ce qui s'est passé dans la ville de Rouen depuis 1789. Manuscrit de M. Horcholle 180 fr.

N° 743. Antiquitez de la ville d'Harfleur recherchées par le sieur de la Motte, eschevin en la dite ville, 1677. 167 fr.

N° 821. Les origines de la ville de Caen et des lieux circonvoisins. Rouen, Maurry, 1702; exemplaire aux armes de Huet, petit in-folio et chargé de nombreuses notes de sa main. 150 fr.

Ce dernier volume, si intéressant pour l'histoire de la ville de Caen, a été acquis par M. Lormier, secrétaire de la Société des Bibliophiles Normands.

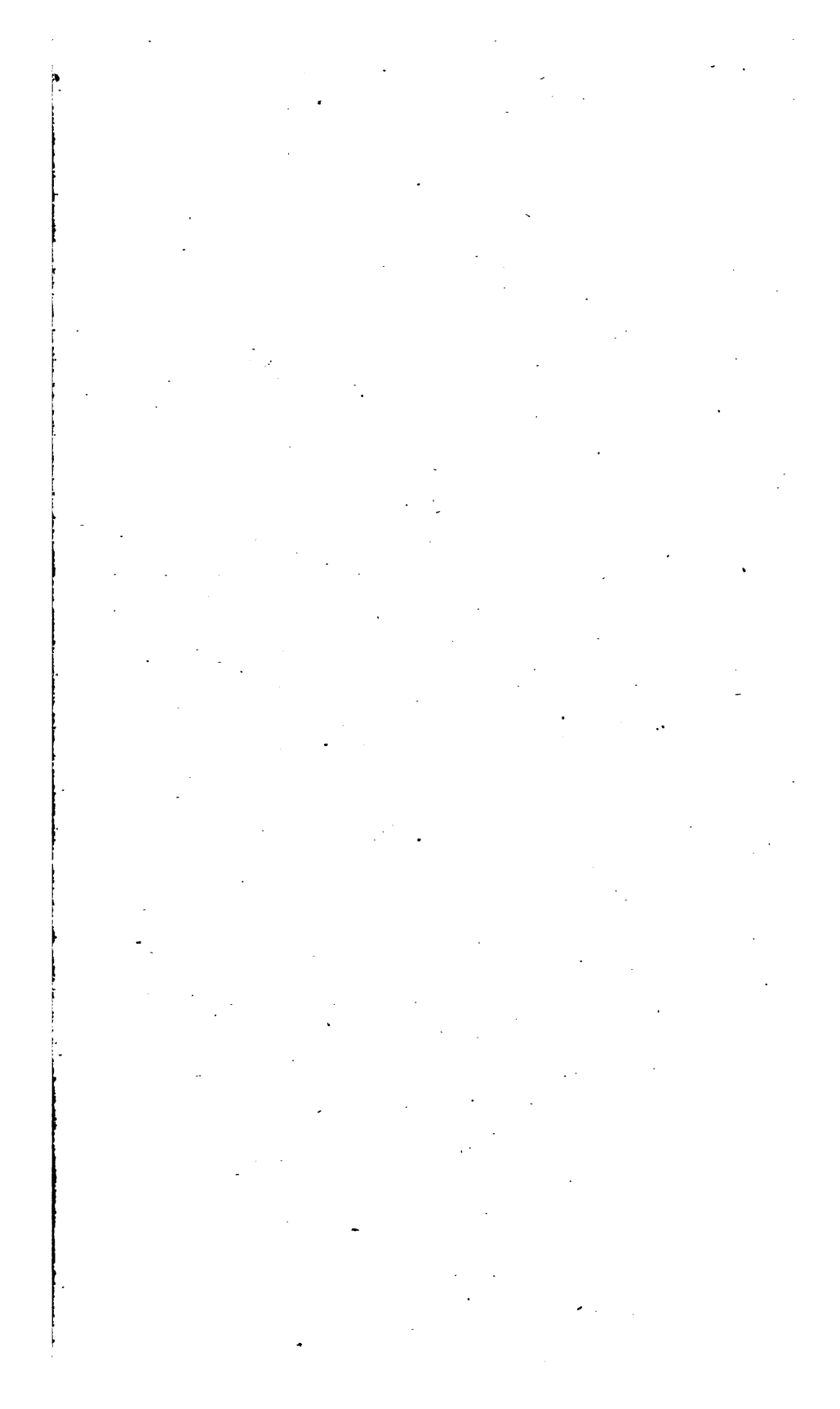


TABLE DES MATIÈRES

Séance publique du jeudi 16 juillet 1874. — Présidence de M. GERVAIS, directeur	1
Discours de M. GERVAIS	ibid.
Résumé des travaux de la Société pendant l'année 1874, par M. E. DE BEAUREPAIRE, secrétaire.	13
M. Arcisse de Caumont. Extraits de ses Lettres à M. Frédéric Galeron (1829-1833), par M. Julien TRAVERS.	30
Notes et études sur les églises de St-Pierre de Caen et de Notre-Dame de Froiderue, par M. A. JOLY.	47 78
EXTRAITS des procès-verbaux, par M. E. DE B.	95
Notes et communications — Allocution de M. Julien TRAVERS, président, dans la séance du 2 janvier.	
Note sur l'Esperquerie, par M. Edmond	
Observations sur le droit d'Esper	
A propos du Dictionnaire des An par M. Jules CAUVET.	
Note sur une lettre adressée M. BOVIN-CHAMPEAUX, procu	
Rapport sur l'église de St-André M. RUPRICK-ROBERT, membre	
Copie de la Fondation de l'obit 1576, 12 sous de rente au trésor extraite des Archives départem	
Chaire à prêcher dans l'église P M. RUPRICK-ROBERT.	
Que faut-il entendre par le côté église ? par M. Julien TRAVERS,	
Bibliographie et nouvelles diverses. criptive sur la Tapisserie dite M. l'abbé LAFFETAY, conservate	
Les évêques-comtes de Lisieux, Alfred de Combes. Caen, Le Blan	
Notice sur Marguerin de La Bigne, Archives des missions scientifiques	
La cathédrale de Coutances et les DIDIER, membre de la Société	
Documents pour servir à l'histoire environs, de 1789 à 1807, par M	
Cimetière romain de Lillebonne. E et COCHET	
Le Trésor de Cailly, par M. l'abb	
Fouilles d'Épouville, par le même	
Un four à briques romaines.	
Découvertes de monnaies à Orbec	
Découverte d'un kelt votif de keltis	
Vente de la bibliothèque de M. Édou	

CALL NUMBER:

Author or Periodical:

Book Title:

Date or Volume:

BOOKS MUST NOT BE TAKEN FROM THE ROOM

(1874)

Stack No. 315

187

Caen

0

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE.

ANNÉE 1875.

TOME VII.

(DEUXIÈME FASCICULE).

CAEN

F. LE BLANC-HARDEL, RUE FROIDE, 2
ROUEN, CH. MÉTÉRIE, SUCC^r DE M. LE BRUMENT
PARIS, DERACHE, RUE MONTMARTRE, 48.

—
1875.

TABLE DES MATIÈRES

Séance publique du jeudi 16 juillet 1874. — Présidence de M. GERVAIS, directeur	4
Discours de M. GERVAIS	<i>Ibid.</i>
Résumé des travaux de la Société pendant l'année 1874, par M. E. DE BEAUREPAIRE, secrétaire.	13
M. Arcisse de Caumont. Extraits de ses Lettres à M. Frédéric Galeron (1829-1833), par M. Julien TRAVERS.	30
Notes et études sur les églises de St-Pierre de Caen et de Notre- Dame de Froiderue, par M. A. JOLY.	47
EXTRAITS des procès-verbaux, par M. E. DE B.	78
Notes et communications — Allocution de M. Julien TRAVERS, président, dans la séance du 2 janvier.	95
Note sur l'Esperquerie, par M. Édouard LE HÉRICHER	101
Observations sur le droit d'Esperquerie, par M. DE BEAUREPAIRE.	102
A propos du Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, par M. Jules CAUVET.	104
Note sur une lettre adressée à Charlotte Corday, par M. BOIVIN-CHAMPREUX, procureur général	110
Rapport sur l'église de St-André-d'Hébertot (Calvados), par M. RUPNICK-ROBERT, membre de la Société des Antiquaires.	112
Copie de la Fondation de l'obit de M. DE BRAS, le 25 janvier 1576, 12 sous de rente au trésor de l'église St-Pierre de Caen, extraite des Archives départementales par M. Eug. CHATEL.	113
Chaire à prêcher dans l'église Notre-Dame d'Alençon, par M. RUPNICK-ROBERT.	118
Que faut-il entendre par le côté droit et le côté gauche d'une église ? par M. Julien TRAVERS, président de la Société.	121
Bibliographie et nouvelles diverses. — Notice historique et des- criptive sur la Tapisserie dite de la reine Mathilde, par M. l'abbé LAFFETAT, conservateur de la Bibliothèque.	130
Les évêques-comtes de Lisieux, par M. de FORMEVILLE.	132
Alfred de Combes. Caen, Le Blanc-Hardel	133
Notice sur Marguerin de La Bigne, par le R. P. dom Paul PROLIN.	134
Archives des missions scientifiques et littéraires	137
La cathédrale de Coutances et les moines celtiques, par M. E. DIDIER, membre de la Société centrale des architectes.	<i>Ibid.</i>
Documents pour servir à l'histoire de Montebourg et de ses environs, de 1789 à 1807, par M. l'abbé L. A. LE CACHEUX.	139
Cimetière romain de Lillebonne. Exploration de MM. ROSSIER et COCHET	141
Le Trésor de Cailly, par M. l'abbé COCHET	142
Fouilles d'Épouville, par le même	145
Un four à briques romaines.	
Découvertes de monnaies à Orbec	
Découverte d'un kelt votif et de kelts à Ardillon, par M. J.	
Vente de la bibliothèque de M. Édouard Frère	

0

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE.

ANNÉE 1875.

TOME VII.

(DEUXIÈME FASCICULE).

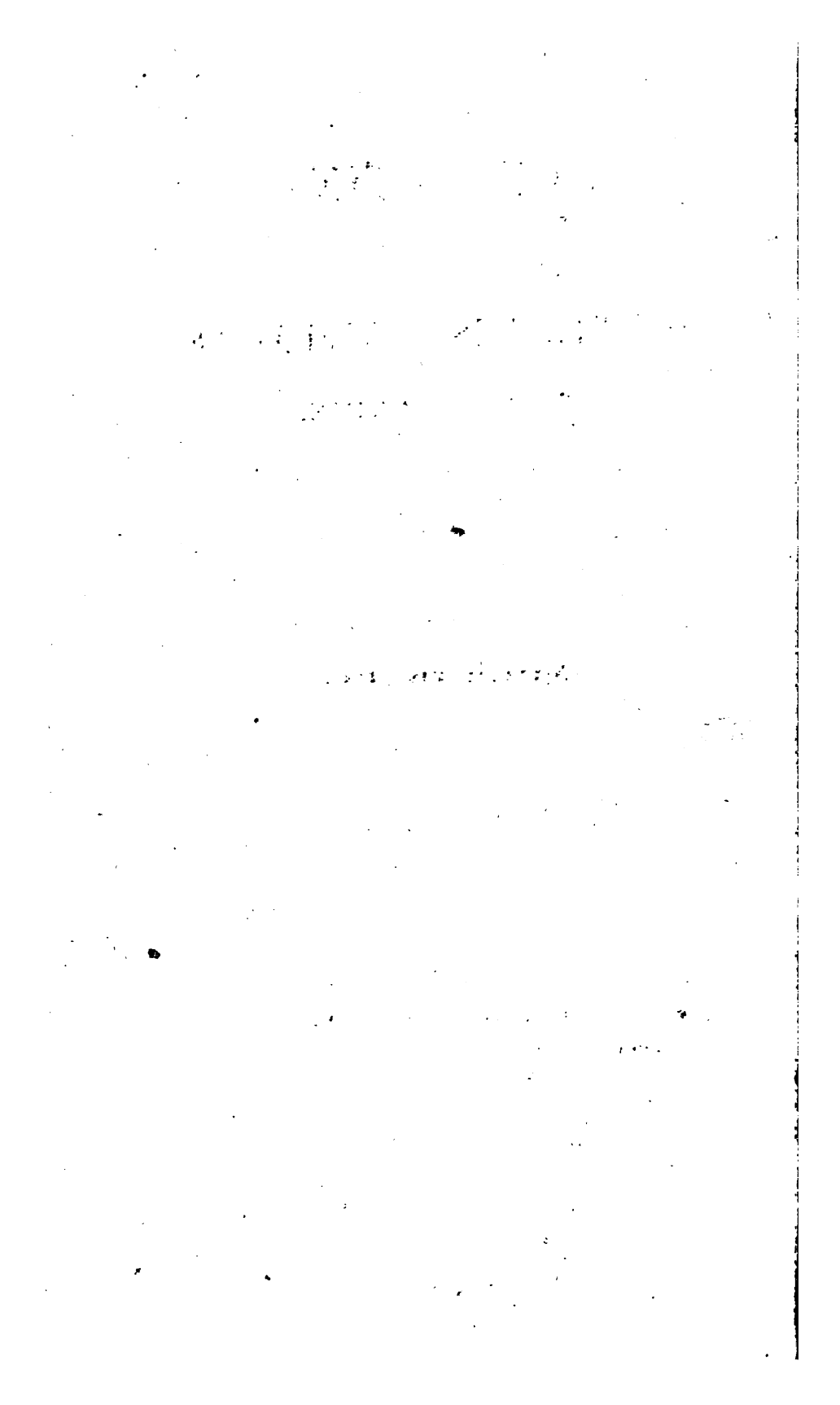
CAEN

F. LE BLANC-HARDEL, RUE FROIDE, 2

ROUEN, CH. MÉTÉRIE, SUCC^r DE M. LE BRUMENT

PARIS, DERACHE, RUE MONTMARTRE, 48.

—
1875.



EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX.

Séance du vendredi 4 décembre 1874.

Présidence de M. E. CHATEL.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière réunion, qui est adopté, M. le Président communique à la Société une lettre de M. le comte de Perthuis, préfet du Calvados, donnant avis du renouvellement pour l'année 1875, de la subvention de 400 fr. accordée, en 1874, sur les fonds départementaux, aux Antiquaires de Normandie.

M. le Président, à l'occasion de cette allocation sollicitée par M. Ferrand, exprime les sentiments de regret que le départ de ce haut fonctionnaire a causés à la Compagnie, et ajoute que la Société des Antiquaires lui conservera toujours une profonde reconnaissance. M. Ferrand, dit en substance M. Chatel, n'a pas seulement témoigné à notre association un bienveillant intérêt comme administrateur, en élargissant le cercle de nos attributions; il a participé d'une manière effective à nos travaux, il a été notre président, et nous ne saurions oublier la part d'initiative qui lui revient dans l'œuvre éminemment nationale de la restauration du Mont-St-Michel.

La Société, s'associant unanimement aux sentiments de son président, décide que mention sera faite au procès-verbal des regrets qui viennent d'être exprimés,

et qu'un extrait de ce document sera transmis à M. le Préfet d'Indre-et-Loire.

Le Secrétaire communique : 1° une lettre de M. le Président de la Société de géographie, avec diverses pièces relatives au congrès international des sciences géographiques à Paris ; 2° une lettre de M. Gravier, accompagnant le programme du congrès international des Américanistes, qui tiendra sa session à Nancy, du 19 au 22 juillet. Ces divers documents sont à la disposition des membres de la Société.

Le Secrétaire donne lecture d'une circulaire de M. de Chennevières, relative à l'inventaire général des richesses d'art de France ; il s'entendra avec les conservateurs du musée, pour qu'il soit donné satisfaction à la demande de M. le Directeur des Beaux-Arts.

Parmi les ouvrages offerts à la Société, il y a lieu de signaler, à raison de leur caractère local :

Le numéro du 25 novembre du journal *l'Architecte* où se trouve traitée, par M. Sabine, la question si controversée de la restauration de la cathédrale d'Évreux ;

Une *Note sur Jean Le Roy, chanoine de Rouen et l'un des auteurs de la satire Ménippée* ;

Une *Note sur le voyage de Don Pedro Nino en Normandie*, par M. Charles de Beaurepaire ;

Les établissements normands dans le Berry, par M. Clouet.

L'ordre du jour appelle le vote sur la présentation de MM. Le Breton, censeur du lycée à St-Brieux ; Desdevises Dudezert, professeur à la Faculté des Lettres ; Voisin, curé de Canchy ; Paul Fournet-Duchesne, membre du Conseil général à Lisieux, et Desfraisches, curé d'Ussy.

Ces candidats, ayant réuni le nombre voulu des suffrages, sont proclamés membres titulaires de la Société.

Le Secrétaire communique un rapport de M. Ricques, médecin-major du 5^e de Ligne, sur diverses inscriptions phéniciennes dont notre musée possède des moulages rapportés par M. Lottin de Laval.

L'une de ces inscriptions, qui appartenait au socle ou piédestal d'une statue votive, et qui paraît antérieure au IV^e siècle, peut être interprétée ainsi :

ADNÉBO A ÉRIGÉ CE MONUMENT DE PIERRE POUR ACQUITTER
SON VŒU.

M. le docteur Ricques s'attaché ensuite à une inscription sémitique que nous devons également à M. Lottin de Laval, et il en propose la traduction suivante :

J'AI DÉDIÉ COMME OFFRANDE A LA VENGEANCE DE BAAL
CETTE PIERRE, PARCE QU'IL ÉTAIT IRRITÉ DE L'APOSTASIE
CACHÉE.

M. Guillaouard rend compte d'un volume intitulé : *La guerre dans l'Ouest*, dont l'auteur est M. Rollin, ancien officier, demeurant au Havre. Cette publication, accompagnée de cartes, est faite avec un soin scrupuleux et offre cette particularité intéressante que l'auteur, pour éclairer ses appréciations, a fait un fréquent usage des documents allemands. L'ouvrage de M. Rollin est un travail sérieux et très-étudié, qui sera très-utilement consulté par ceux qui auront plus tard à écrire l'histoire générale de cette douloureuse campagne.

M. Guillonard emprunte en finissant, au volume de M. Rollin, quelques détails relatifs à la bataille de Dreux, dans laquelle furent engagés, non sans quelque honneur, les mobiles du Calvados, commandés alors par M. de La Barthe, et qui comptaient dans leurs rangs plusieurs membres de notre Société.

M. Joly dépose sur le bureau une photographie du château d'Estellan, qu'il a eu l'occasion de visiter il y a quelques mois, et il fait suivre cette communication de nouveaux renseignements sur la famille du poète inconnu, Picard, s^r d'Estellan, dont il nous a entretenu à une séance précédente.

M. Émile Travers donne lecture d'un rapport intitulé : *La chaussée saxonne de Caen*. Ce travail rend compte de diverses constatations intéressantes pour l'histoire de la ville de Caen, qui ont pu être faites au cours des mois d'août et d'octobre dernier, au moment de l'ouverture, dans toute la longueur de la rue St-Jean, de la tranchée destinée à recevoir le grand égout collecteur. Le pavé de la rue St-Jean se trouve aujourd'hui de 2 mètres 50 à 3 mètres du sol primitif. Audessous de ce pavé, à une profondeur de 1 mètre 50, on rencontre une couche de petits blocs de pierre dure, de forme irrégulière, et de cailloux roulés qui ont dû, à l'origine, être liés ensemble par un ciment quelconque. Cette chaussée repose sur un remblai composé de moellons entassés les uns sur les autres avec assez de symétrie, afin de former au-dessus de la terre du marais un sol suffisamment résistant pour donner passage à des charriots.

Cette chaussée suit la rue St-Jean dans toute sa longueur, depuis la place de la Caserne jusqu'aux abords de la place St-Pierre. Toutefois, à partir de

la hauteur de la rue Neuve-St-Jean, par suite des remaniements de terrain qui ont eu lieu, la trace de la chaussée disparaît à peu près complètement; mais les travaux exécutés par l'administration des ponts et chaussées ont permis d'en retrouver un tronçon à l'angle de la place St-Pierre, entre la rue du même nom et la rue de Geôle.

C'est ce travail grossier, qui ne rappelle en rien les procédés d'établissement des voies gauloises ou des voies romaines, que M. Travers signale comme devant être un reste de la chaussée construite par les premiers habitants de Caen, pour relier ensemble à travers le marais le Bessin et l'Hiémois.

Après un échange d'observations entre M. le Président, M. Gervais et M. Leblanc, ingénieur en chef, M. Lavalley-Duperroux complète les indications fournies par M. Émile Travers sur les débris antiques mis au jour par les travaux exécutés au mois d'août dernier, en faisant connaître qu'à la hauteur de l'impasse Cauvigny il a pu reconnaître les arches d'un ancien pont dont l'existence, sur ce point, n'avait été signalée par aucun de nos vieux historiens.

M. Lavalley-Duperroux a pu faire un dessin de ce pont et le soumettra prochainement à la Société avec une note explicative.

Séance du 29 décembre.

Présidence de M. E. CHATEL.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu, mis aux voix et adopté.

L'ordre du jour appelle le vote sur la présentation, comme membre titulaire, de M. Ricques, médecin-major au 5^e de Ligne. M. Ricques, ayant réuni le nombre de suffrages voulu par le règlement, est proclamé membre titulaire de la Société.

Sont présentés comme membres titulaires, par MM. Joly et Chatel, M. Tessier, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Caen; par MM. Chatel et de Beaurepaire, M. Semichon, publiciste, demeurant à Rouen.

M. Demay, archiviste, demeurant à Paris, est présenté par les deux mêmes membres, comme correspondant.

M. Émile Travers lit une étude sur les noms de famille en Irlande, d'après des sources anglaises et irlandaises. L'auteur établit que les noms de famille, en Irlande, ont presque toujours été formés de celui d'un ancêtre auquel on a ajouté l'un des préfixes *mac* (fils) ou *o* (petit-fils). Ces noms sont devenus héréditaires dès le milieu du XI^e siècle, en vertu d'un édit du roi Brian-Boru.

Après quelques remarques philologiques et historiques sur divers noms de famille d'origine celtique, M. Émile Travers passe rapidement en revue les causes qui, à plusieurs reprises, sont venues introduire dans les noms irlandais des modifications importantes. Il nous montre les efforts tentés par les Anglais pour faire disparaître en Irlande toute trace des anciennes mœurs, dernier reflet de la nationalité celtique, et cite à ce propos un acte du Parlement qui, en 1465, ordonna aux Irlandais résidant dans les comtés de Dublin, de Meath, d'Uriell et de Kildare, de s'habiller et de porter la barbe à la manière anglaise, de jurer fidélité et de

prendre un nom anglais. D'un autre côté, il arriva parfois que des Irlandais, appartenant même aux vieilles races qui avaient combattu si longtemps pour l'indépendance de leur patrie, oublieux des nobles traditions de leurs ancêtres, affublèrent leurs noms de désinences et de formes anglaises pour faire leur cour aux vainqueurs. Il n'est pas jusqu'aux noms de baptême qui n'aient été modifiés et ne soient devenus entièrement méconnaissables dans certains cas.

Le Secrétaire reçoit la parole et présente une esquisse abrégée de l'histoire du tribunal criminel de Coutances, considéré comme juridiction révolutionnaire. Il fait connaître le nom des victimes, les principales particularités révélées par les procédures, et relève en passant les nombreuses inexactitudes qui se rencontrent, à ce sujet, dans l'*Histoire de la justice révolutionnaire en province*, du regrettable M. Berryat Saint-Prix.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Séance du 5 février 1875.

Présidence de M. E. CHATEL.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu, mis aux voix et adopté.

Le Secrétaire donne lecture : 1° d'une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, relative au congrès des Sociétés savantes qui s'ouvrira à la Sorbonne, le mercredi 31 mars ; 2° d'une autre circulaire émanée du même ministère et réclamant divers renseignements pour la confection d'un Annuaire des Sociétés savantes.

Le Secrétaire communique ensuite à la Compagnie

une lettre de M. le marquis de Chennevières, exprimant le désir de voir fixer la séance solennelle annuelle un des premiers jeudis du mois de juin prochain. La Société, prenant en considération les motifs développés dans la lettre de son Directeur, décide que la séance publique aura lieu, conformément à son désir, le deuxième jeudi du mois de juin.

L'ordre du jour appelle l'ouverture du scrutin pour l'élection de MM. Tessier, professeur à la Faculté des Lettres, et Semichon, ancien bâtonnier des avocats de Pont-Audemer, publiciste, demeurant aujourd'hui à Rouen. MM. Tessier et Semichon, ayant réuni l'unanimité des suffrages, sont proclamés membres de la Société.

M. Demay, archiviste aux Archives nationales, est nommé membre correspondant.

M. Desdevises Dudezert donne lecture d'un intéressant compte-rendu d'un travail de M. le docteur J. Raemdoneck sur Gérard Mercator.

« L'ouvrage, dit M. Dudezert, est considérable, digne de l'homme illustre qui en est l'objet; il met en lumière sa laborieuse existence et permet d'apprécier la grandeur de ses services. Sphères terrestres et célestes, instruments d'astronomie et d'arpentage, cartes générales et particulières, plans de châteaux et d'églises, d'évêchés et d'abbayes, Mercator entreprend tout, pour vivre, et réussit en tout. »

La note de M. Dudezert sera insérée dans un de nos prochains *Bulletins*.

Le Secrétaire communique, au nom de M. Gervais, un compte-rendu sur le volume des Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de la ville de Lille pour l'année 1871.

M. Gervais appelle particulièrement l'attention sur deux mémoires de M. Léridon : *Le droit de senne et Le droit de jambage dans la châtellenie de Lille*. « Le mot *senne* dérivait de synode et désignait un droit appartenant à la juridiction ecclésiastique, ayant pour objet la connaissance de certains crimes ou délits qui offensaient à la fois la loi civile et la loi religieuse, tels que l'adultère, ou simplement la loi religieuse, tels que l'inobservation des prescriptions ecclésiastiques. Quant au droit de jambage, de cuissage ou de culage, il est depuis longtemps démontré que ces dénominations grossières indiquent une redevance purement fiscale, et le mémoire de M. Léridon n'apporte aucun argument nouveau dans la question. Il est néanmoins piquant de voir jusqu'où la passion peut entraîner parfois les écrivains les plus estimables. C'est ainsi, notamment, qu'Heverland métamorphose sans hésitation le mot *senne* en celui de *cène*, souper, en ajoutant que le repas avait été admis probablement pour remplacer la réalité du jambage. Plus loin, le même érudit ayant trouvé le mot *gambagium* dans un compte de céleriér, y découvre de suite une preuve non contestable de la réalité de cet abominable droit de jambage, tandis qu'il est démontré qu'il s'agissait tout simplement, dans ce texte, d'un impôt frappé sur la bière. Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, sont de nature à montrer avec quelle circonspection il convient de procéder lorsque l'on veut s'occuper sérieusement de recherches historiques. »

Le mémoire étendu de M. Le Bœuf, dont il est ensuite donné lecture et qui est intitulé : *Les fonderies ou cachettes de l'âge de bronze dans l'Avranchin*, a trait principalement à une découverte d'objets en bronze

brisés faite, en 1873, à St-Georges-de-Livoye, au lieu dit le carrefour de la Chenotière. Une découverte analogue avait eu lieu, en 1851, dans une commune voisine, Notre-Dame-de-Livoye, au carrefour de la Mare-aux-Pourcets. Il en a été rendu compte, par M. Charma, dans nos *Mémoires*.

A propos de ces trouvailles, M. Le Bœuf signale certains kelts qu'il désigne sous le nom de *kelts à ardillon* et qu'il a rencontrés, au nombre de 30, dans un amas de vieux cuivre, à Villedieu. D'après les renseignements qui lui furent fournis, ces kelts provenaient d'une trouvaille faite à St-Cast, arrondissement de Dinan (Ille-et-Vilaine). Depuis, M. Le Bœuf a rencontré deux spécimens analogues dans la lande de Beuvais, arrondissement d'Avranches. Les pointes y sont même plus prononcées.

M. Dubus fait remarquer que le mot *ardillon*, employé dans la communication faite à la Société et qui est employé pour désigner une pointe fixe, est inexact, et qu'il conviendrait d'y substituer le mot *pointe*. L'exactitude de cette observation n'est pas contestée.

MM. Lavalley-Duperroux et Ricques, à propos de ces kelts à ardillon ou plus exactement à pointe, combattent le système de M. Bermans, tendant à voir dans le kelt une arme de jet destinée à être lancée contre l'ennemi; M. Ricques s'appuie notamment sur ce fait, que des kelts emmanchés d'une manière fixe ont été fréquemment rencontrés. Ces constatations semblent enlever toute valeur aux idées émises, à ce sujet, par M. Bermans.

Séance du 4 mars 1875.

Présidence de M. JOLY.

Après la lecture du procès-verbal, qui est adopté sans observation, le Secrétaire fait connaître à la Société qu'il a reçu de M. le marquis de Chennevières avis qu'un certain nombre de volumes avaient été mis par M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, à la disposition de la Société des Antiquaires de Normandie.

La Compagnie décide que des remerciements seront adressés à M. le Directeur des Beaux-Arts, pour l'intérêt bienveillant qu'il n'a jamais cessé de lui témoigner, et dont cet envoi est une nouvelle preuve.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. de Saulcy, président de la Commission de la topographie des Gaules, réclamant divers renseignements sur la direction des voies romaines dans le Calvados. M. Émile Travers est chargé de faire connaître à la Commission de topographie les résultats obtenus par les recherches qui ont eu lieu dans le Calvados. M. Tirard, qui a fait de la question une étude spéciale, l'aidera de ses propres observations.

L'ordre du jour appelle l'ouverture du scrutin pour le vote sur l'admission de M. Angerard, licencié en droit, demeurant à Lisieux, présenté, comme membre titulaire, par MM. Rabec et Aubert.

M. Angerard, ayant réuni le nombre voulu de suffrages, est proclamé membre titulaire de la Société.

Le Secrétaire présente quelques observations relativement au système de M. Matthieu sur les menhirs

et les pierres branlantes. Les théories émises par le savant antiquaire dans un travail étendu inséré dans les *Mémoires de l'Académie de Clermont*, t. XV, p. 143, et intitulé : *L'Auvergne antéhistorique*, lui semblent éminemment paradoxales ; elles ont néanmoins un côté spécieux et, à ce titre, elles méritent d'être signalées. Pour M. Matthieu, les menhirs et les pierres branlantes ne sont rien autre chose que de gigantesques *phallus*. L'idée n'est pas nouvelle et a été émise au congrès de Rennes comme se rattachant à l'opinion de certains antiquaires, qui voyaient dans les alignements de Carnac et d'Erdeven une sorte de temple élevé au serpent ou au dragon. Pour faire apprécier la manière de voir de M. Matthieu sur cette question, il suffit d'emprunter à son travail quelques lignes.

Après avoir indiqué que, suivant lui, les dolmens sont des monuments funéraires, M. Matthieu ajoute : « Il reste encore à parler d'un autre ordre de monuments qui peuvent donner lieu à d'intéressantes comparaisons : ce sont les menhirs et les roches branlantes, qui paraissent avoir joué dans le culte antérieur au druidisme le même rôle que les obélisques dans la religion égyptienne. Pierres brutes comme les dolmens et généralement en granit, les unes, et c'est le plus grand nombre, ont été dressées par la main de l'homme comme les Khasiens en dressent encore ; les autres sont l'œuvre de la nature. Ces derniers fétiches ont eu longtemps le privilège de conserver leur ancien prestige ; ils ont été un but de pèlerinage et un objet d'invocation. La crédulité féminine, si facile à égarer et si difficile à désabuser, leur prêtait une vertu surnaturelle. De jeunes femmes venaient, à certains jours

de l'année, déposer comme offrandes des sachets de sel ou d'avoine au pied de ces quilles et leur demander la fécondité. Cette pratique, dont on signale encore quelques vestiges, rappelle les hommages rendus au *Mendès égyptien*, le Lingam de l'Inde et le Priape des Grecs et des Romains. La forme de nos menhirs ajoute un terme de plus à la comparaison. »

Le Secrétaire donne lecture, au nom de M. le docteur Guérault, d'un travail intitulé : *Le Caudebec gaulois*. Ce mémoire sera inséré dans un de nos prochains *Bulletins*.

M. Launay reçoit la parole et rend compte d'une publication récente d'un de nos plus laborieux confrères, M. Gravier, de Rouen, sur la découverte de l'Amérique, au X^e siècle, par les Normands. M. Launay ajoute, à l'analyse des recherches de l'auteur, une appréciation judicieuse de la valeur des Sagas islandaises considérées comme monuments historiques.

M. Deslongchamps expose le plan d'un travail qu'il a entrepris sur les stations d'Olendon et du Mont-Joly, découvertes par M. Costard. Le mémoire de M. Deslongchamps sera enrichi de quatre planches qui permettront de comparer entre eux les types variés d'instruments en silex rencontrés dans ces deux localités. Ces planches ont été dessinées par notre zélé confrère M. Costard.

Séance du 7 mai 1875.

Présidence de M. E. CHATEL.

Au début de la séance, M. le Président exprime les regrets qu'a causés à la Compagnie la mort suc-

cessive de MM. Bertrand et Roulland. M. Bertrand avait été président de la Société pendant l'année académique 1858-1859, et il a attaché son nom à la restauration de la magnifique église de l'Abbaye-aux-Dames; M. Roulland ne faisait pas partie de la Compagnie, mais on ne saurait oublier que, comme maire, il accueillit toujours favorablement ses réclamations et qu'il fit exécuter, pendant sa trop courte administration, d'utiles réparations à nos édifices religieux.

M. Revon, secrétaire de la Société florimontane dont le siège est à Annecy, sollicité l'échange des publications de notre Compagnie avec celles de la Société qu'il représente. M. Caillemer, professeur de droit à Grenoble, nous adresse la même requête pour la Société de statistique de l'Isère. Ces demandes sont accueillies favorablement et l'envoi du *Bulletin* sera fait immédiatement aux deux Compagnies.

Parmi les publications déposées sur le bureau, le Secrétaire signale les envois de l'Académie impériale de St-Petersbourg et de l'Académie royale de Suède et de Norwége, l'opuscule de M. Émile Travers sur les formes de l'élection des Papes, et le mémoire de M. Jules Lair sur deux chroniques latines composées, au XII^e siècle, à l'abbaye de St-Denis.

M. le Président offre, au nom de M. Renard, deux curieux volumes : *l'Office de saint Nicaise* et les *Statuts des marchands merciers-drapiers de Rouen*.

Le Secrétaire fait connaître qu'il a reçu, par l'intermédiaire de M. Leblanc, ingénieur en chef, si zélé pour les intérêts de notre Société, de la part de M. Vérel, une hachette celtique découverte dans le sol, à 2 mètres de profondeur, dans la tranchée du chemin de fer de

Caen à la mer, aux abords de la route de Creully. Cette hachette n'est polie que sur une faible étendue dans la partie qui touche à la tranche. Des remerciements seront adressés à M. Leblanc et à M. Vérel, directeur de la Compagnie du chemin de fer.

M. Le Bouteiller, notaire à Caen, est nommé membre titulaire de la Société.

Il est donné lecture, au nom de M. Tirard, d'un travail sur le camp du Câtillon. Cette enceinte présente dans sa configuration des particularités qui méritaient d'être relevées et qui peuvent donner lieu à d'utiles comparaisons.

M. Cauvet reçoit la parole et présente l'analyse détaillée d'un vieux registre de St-Étienne-le-Vieux, qui s'étend de 1656 à 1741, et nous initie à la vie intime de cette paroisse. Les indications relevées par notre confrère le portent à penser que les ressources matérielles des fabriques sont, en définitive, plus considérables qu'elles ne l'étaient autrefois. Pour plusieurs de ces établissements, du moins, la situation semblerait s'être améliorée.

M. Ch. Hettier entretient la Compagnie du développement pris à notre époque par la fabrication des étoffes destinées au vêtement, et se livre à d'intéressants rapprochements sur la situation des classes ouvrières, à ce point de vue, dans les temps anciens et à l'époque moderne. Les constatations de M. Hettier lui permettent de conclure que le bien-être des populations laborieuses, à cet égard, a singulièrement augmenté. Ce travail, dont quelques éléments ont été empruntés à des documents normands, donne lieu à un échange d'observations entre MM. Gaston Le Hardy, Cauvet et Joly.

NOTES ET COMMUNICATIONS.

Claude du Bellay, abbé de Savigny (1573-1609)
par M. Joseph Denais, membre titulaire.

Il y a peu de familles en France qui aient pu compter, en deux ou trois générations, un aussi grand nombre de personnages illustres, à divers titres, que celle des du Bellay (1), qui vivait au XVII^e siècle dans la Touraine, le Maine et l'Anjou.

Nous pourrions citer par exemple en première ligne Joachim du Bellay, dont les œuvres poétiques sont connues de tout le monde, puis Martin, seigneur de Langey (2), rendu célèbre par ses *Mémoires*, et Jean du Bellay, le cardinal-évêque de Paris; Hugues, tué à Azincourt, Jean, chambellan de Charles VII, et bien d'autres encore.

Mais un membre de cette famille, qui n'est mentionné ni dans Moréri, ni dans toutes les grandes collections historiques et biographiques, est Claude du

(1) Langeais, aujourd'hui dans le département d'Indre-et-Loire.

(2) Le nom de cette famille vient du petit fief de Bellay, aujourd'hui ferme, commune d'Allonnes (Maine-et-Loire), dont nous parlerons ci-dessous. — On constate en Anjou la notoriété de la maison du Bellay dès le XII^e siècle.

Bellay, qui fut *abbé de Savigny*, au diocèse d'Avranches.

Nous connaissons du reste peu de choses sur la vie de ce personnage ; mais ce que nous avons trouvé, tout en nous faisant regretter davantage encore les lacunes de cette biographie, nous a paru de bonne prise ; le seul document qui nous ait fourni cette note est l'ouvrage même que Claude traduisit, ouvrage dont nous parlerons plus loin.

Claude du Bellay naquit au Plessis-Macé (Maine-et-Loire) le 9 mai 1573, de René, prince d'Yvetot, et de Marie du Bellay ; il ne vécut que peu d'années, puisqu'il mourut dès le 20 décembre 1609, âgé de trente-six ans à peine.

Nommé d'abord prieur de Cunault dès l'âge de huit ans et ensuite d'Allonnes (1), puis conseiller du roi et abbé de Savigny, Claude entreprit la traduction des œuvres de saint Bernard, à la sollicitation de sa sœur Madeleine (2) et d'Anne de la Lande du Bellay, sa

(1) Ces deux prieurés faisaient partie de l'Anjou ; les paroisses de ce nom sont aujourd'hui situées dans l'arrondissement de Saumur (Maine-et-Loire).

(2) *Madeleine*, d'abord cistercienne puis bénédictine en l'abbaye d'Estival où l'une de ses sœurs était abbesse, eut l'abbaye de Nyoiseau le 23 juillet 1546 ; elle fut toujours dans un état valétudinaire qui l'empêcha de résider à son abbaye. Elle mourut d'un cancer le 28 décembre 1586, après avoir résigné depuis six ans en faveur de sa nièce Anne. — Son frère, Claude du Bellay, s'était fait bâtir un logis à Nyoiseau pour habiter près de l'abbesse. — *Anne*, qui prit possession de Nyoiseau comme abbesse à l'âge de seize ans, mourut le 17 septembre 1607 au château du Bellay : son oncle, l'abbé de Savigny, fit ériger sur sa tombe, dans l'église de l'abbaye, un beau monument de marbre (v° Celestin Port. *Diction. de Maine-et-Loire*, t. II, p. 69).

nièce, abbesse de Noyseau (1), et des religieuses de l'Abbaye-Blanche, ainsi que de plusieurs religieuses cisterciennes qui se plaignaient vivement de ne pas connaître la langue latine, et d'être privées par là d'admirer les ouvrages du saint abbé de Clairvaux.

Mais ce projet était trop vaste, les courtes années que Claude passa sur la terre ne le laissèrent pas achever son dessein, et nous n'avons de lui qu'une seule traduction d'un ouvrage publié sous ce titre :

Liure de la maniere de bien viure, contenant le sommaire de toutes vertus nécessaires à la religion chrestienne. Escrit par saint Bernard, abbé de Cleruaux, à sa sœur. Auquel sont adioustez le Formulaire de la vie honneste et le miroir des Religieux, faicts par le mesme Auteur. Traduits par Reuerent Pere en Dieu, Messire Claude du Bellay, abbé de Saugny, conseiller du Roy, en ses conseils d'Estat et priué. — A Paris, chez Mathurin Mauperlier, rue Saint-Jacques, à l'Escu de Bretagne, avec privilège et approbation, MDCXXI.

(Petit in-8° de 348 ff, et 29 f. liminaires, texte encadré à l'encre rouge.)

Claude du Bellay n'eut même pas le temps d'entreprendre cette publication ; mais en mourant il laissa ses livres et ses manuscrits à l'un de ses meilleurs amis, Louis Texier, son aumônier, qui lui succéda au prieuré d'Allonnes de 1622 à 1628 (2).

Texier nous raconte en effet que Claude « mesme » auoit dessein de traduire tous les autres liures de ce « saint docteur contemplatif, d'autant qu'il y recognois- » soit vne certaine force et énergie qui attire avec telle

(1) Diocèse d'Angers.

(2) C. Port, *Diction., histor. de Maine-et-Loire*, p. 14.

« violence ceux qui les lisent à l'amour de Dieu, qu'il
« semble que ce soient autant de flammes d'amour qui
« embrasent leurs cœurs et leurs âmes.... »

On voit avec quelle louable sincérité le nouveau
prieur d'Allonnes reportait à qui de droit l'honneur de
cette traduction ; c'est le même mobile sans doute qui
lui fit dédier sa publication à « Mgr du Bellay, prince
« d'Yuetot, marquis de Thouarcé, chevalier des ordres
« du Roy et conseiller de Sa Majesté en ses conseils
« d'Estat et priué. »

Il est probable que l'ouvrage n'a été tiré qu'à un
nombre très-restreint, car nous n'avons jamais pu
rencontrer qu'un seul exemplaire de ce livre, et en-
core avons-nous tout lieu de croire que le volume que
nous avons sous les yeux est venu du marquis de
Thouarcé lui-même. Il nous reste à décrire l'ouvrage
avant de donner les raisons qui nous autorisent à en
indiquer la provenance.

Une charmante reliure en maroquin vert fleurdelisé
recouvre le volume. Après le titre se trouve une mi-
niature sur vélin, où figurent les armoiries de la fa-
mille du Bellay, *d'argent à la bande fuselée de gueules
accostée de six fleurs de lis d'azur posées en orles, trois
en chef et trois en pointes*, l'écu timbré de la couronne
de marquis et du casque de chevalier fermé, surmonté
lui-même d'une tête de bœuf dont les cornes soutien-
nent le buste d'un génie rayonnant d'or et d'argent.
Le blason, entouré du grand cordon du Saint-Esprit,
est supporté à gauche par un lion, à droite par un
griffon. Cette miniature est d'une admirable exécution.

Suivent l'épître dédicatoire et l'« aduertissement au
lecteur, » la « table des sermons et traitez contenus

en ce liure, » l'approbation faite le 6 janvier 1621 par les frères Maurice Brachet et M. Potier, docteurs en théologie de la Faculté de Paris, et le privilège daté du 14 janvier 1621, au bas duquel se trouve la mention : « Achevé d'imprimer pour la première fois le XIII iour d'aoust 1621 ; » puis vingt vers français « au lecteur » et cette anagramme signée de Louis Texier :

ANAGRAMMA.

Claudius Bellaius.

Laudibus illuces.

Quamvis Bellaïæ clarissima stemmata gentis
Extollant toto nomen in orbe tuum ;
Quamvis te clarum series antiqua parentum,
Nobilitas faciat ; tu tamen ipse tuis
Laudibus illuces, proprio tu clarus honore,
Et tua te pietas clara per astra rapit.

Nous ne pouvons omettre la pièce suivante, dans laquelle on célèbre les vertus de Claude du Bellay :

REVERENDI IN CHRISTO PATRIS D. CLAUDII DU BELLAY ABBATIS
SAVIGNIASCENSIS EPITAPHUM.

D. O. M. (1).

En Claudius Bellaius, Viator, Bellaïæ familiæ alterum fidus, non exoriens, sed occiduum, deciduumque terris, et alio iam micans orbe : Fuit huius Savigniacæ domus Archimandita, juvenis quidem, sed vernus senex, et præuortens annos sapientiæ, religione pius, moribus probus, et incredubili animi fortitudine ad virtutem se referens, quod habuit a maioribus, a se vero quod genere sublimis, tamen ultra gradum humilis, eremi confratribus monachis affabilis, suis amabilis, exteris

(1) Deo optimo, maximo.

desiderabilis, et in pauperes liberalis maxime, quos paut, et founit, quibusque fuit incredubilter : His ornatus dotibus regii consistorij, arcanique adsector fuit. Sed o miseriam ! vix illuxit cum luxit mortuum Francia, interque Francos Andia, tam illostris nidus amœnus familiæ. Sed quid te pluribus, viator, quod nunc est, fuit et hic nuper, tu quod erat fac sis : Nam quod nunc est, eris, mors quippe mortalium illudit nemini. Vale et mortuo bene precare.

Obijt die 20 decembris, anno salutis 1609.

L. D'ORLÉANS (1).

Le verso du feuillet où se lit l'épithaphe ci-dessus contient le portrait gravé de Claude du Bellay, finement colorié et orné des armoiries de la famille timbrées d'une crosse d'or. Claude, dont le visage maigre a l'air grave et réfléchi, porte la moustache ; il est vêtu d'un surplis et d'un camail avec grand collet blanc. La gravure, de bonne exécution, n'est pas signée.

Immédiatement après vient la « Préface de l'auteur » en quatre pages, et enfin le « Liure de la manière de bien viure, » qui est suivi du « Formulaire de la vie honneste » (p. 321), et du « Mirouer des religieux » (p. 341).

La beauté de l'exemplaire, sa reliure, la miniature des armoiries et la mise en couleur du portrait serviraient déjà du moins de fortes présomptions pour l'authenticité de la provenance que nous signalions. Mais un détail plus précis nous autorise encore à persister dans cette opinion.

On lit tracé sur la garde la signature de « madame du Bellay, » or, le volume en question appartenant

(1) Le *Gallia christiana*, t. IV, p. 817, reproduit cette épithaphe.

aujourd'hui à la communauté des religieuses hospitalières de Saint-Joseph de Beaufort, il nous a été facile de voir sur les registres que Henriette-Julie du Bellay, née en 1664 à Chazé, fille de Antoine du Bellay, chevalier, seigneur de la Courbe, chef de la maison d'après Moréri (1), et de Madeleine de Beauveau, morte en 1666, entre comme novice dans cette maison le 4 mai 1686, prend l'habit de religieuse des mains de Pierre-François de Beauveau, abbé du Rivau, le 13 mai 1687, fait profession le 29 août 1688 et meurt à Beaufort en 1734 (2).

Comme d'autre part la baronnie de Touarcé, érigée en marquisat par lettres de juin 1608, enregistrées en Parlement le 27 juin 1609, en faveur de Martin du Bellay, créé chevalier des ordres du roi en 1619 (3), était passée successivement au fils de Martin, Claude, mort sans postérité en 1661, puis par substitution à Antoine Saladin d'Anglure Savigny, comte d'Etoges, comme petit-fils de Marie du Bellay, sœur de Martin, puis enfin à Antoine du Bellay, père d'Henriette (4), la religieuse de Beaufort, il paraît évident que Henriette du Bellay a dû apporter à la communauté où elle entraît cet ouvrage conservé précieusement dans sa famille.

(1) *Diction. histor.*, t. 1^{er}, p. 559.

(2) V^o aussi *Hist. de l'hôtel-Dieu de Beaufort*, par Joseph Denais, 1874, p. 161 et 164.

(3) *D'Hozier. Tablettes histor. e géolog.*, 4^e partie (1751), in-32, p. 87.

(4) Henriette avait pour frères et sœurs François-René, le marquis, Pierre-Gabriel, mort à Malte en 1679, Anne-Marie, reçue chanoinesse à Devain, en Flandres, et Françoise-Charlotte, religieuse du Roncerai d'Angers (*Moréri*, éd. de 1707, t. 1^{er}, p. 559).

Ce détail n'intéresse d'ailleurs que médiocrement ; ce qui nous importe c'est de rappeler la mémoire de l'abbé de Savigny ; d'autres recherches fourniront sans doute, à de plus heureux, des détails circonstanciés sur la vie de Claude du Bellay.

Une voie saxonne à Caen, par M. Émile Travers.

Des travaux importants ont été exécutés à Caen , pendant les mois d'août et de septembre 1874 , dans les rues des Carmes et St-Jean pour l'établissement d'un égout collecteur. La tranchée profonde qui a été creusée nous a permis d'examiner le sol sur lequel ces rues ont été bâties et les diverses couches qui le composent.

Le pavage actuel de la rue des Carmes repose sur des couches de chaussin d'une épaisseur médiocre , au-dessous desquelles se trouve l'argile noire de l'ancien marais qui forme aujourd'hui le quartier St-Jean et le quartier Singer. Cette rue est de construction assez récente et ses édifices les plus remarquables , tels que les hôtels de Fontette et de Tilly , ne datent que du XVIII^e siècle. Ce n'est , en effet , qu'en 1612 que fut bâti le couvent de Notre-Dame du Carmel , à la suite de donations et d'acquisitions. Des restes assez considérables de cet établissement religieux se voient encore près de la rue Neuve-du-Port. Connue sous le nom de petite rue St-Jean , la rue des Carmes n'était d'abord qu'une impasse fermée par le jardin des Pères Carmes et d'autres propriétés ; ce ne fut qu'en 1613 que cette voie fut ouverte jusqu'au quai. Il n'est donc pas étonnant que les ouvriers , en faisant les travaux

de terrassement, n'aient trouvé ni vestiges de constructions, ni objets d'aucune sorte.

La tranchée creusée dans toute la longueur de la rue St-Jean, depuis la place des Casernes jusqu'à la place St-Pierre (c'est-à-dire depuis l'ancienne porte Millet jusqu'au pont St-Pierre, aujourd'hui supprimé par suite des travaux exécutés en 1860, qui ont transformé un bras de l'Odon en canal couvert), n'a pas fait non plus découvrir le moindre objet ni ancien, ni moderne. Le pavé de cette rue se trouve actuellement à environ 2 mètres 50 centimètres ou 3 mètres du sol primitif (argile noire). A une profondeur de 1 mètre à 1 mètre 20 centimètres, on rencontre un pavage analogue à celui qui existe encore dans plusieurs petites villes de Normandie, dans le voisinage desquelles il n'existe pas de carrières de grès. Il se compose de petits blocs de pierre très-dure de forme irrégulière, mais surtout de cailloux roulés ayant environ la grosseur du poing. Au-dessus de ce pavage, le remblai est formé de couches de chaussin assez faciles à distinguer les unes des autres et qui, peut-être, pourraient donner le niveau de la rue St-Jean à diverses époques. Mais cette recherche ne présenterait pas, selon nous, un grand intérêt, car d'après l'état du rez-de-chaussée des maisons les plus anciennes de cette rue, — et il y en a qui datent du commencement du XVI^e siècle, sinon de la fin du XV^e, — il ne paraît pas que, depuis leur construction, le niveau de la voie ait été élevé d'une manière sensible. On sait d'ailleurs combien les terrains qui s'étendent entre les rivières d'Orne et d'Odon, l'ancienne *Isle St-Jean*, offrent peu de résistance, combien ils ont été humides jusqu'à nos jours et quels tassements se sont produits dans un grand nombre de

constructions élevées sur ce sol marécageux. L'état effrayant de la tour et d'une partie de l'église St-Jean le prouvent d'une manière péremptoire.

Quant à la partie inférieure du remblai, celle sur laquelle est posé directement le pavage de l'ancienne voie, elle se compose de moellons de forme très-variable, entassés les uns sur les autres, avec une certaine symétrie cependant, afin de former un sol assez résistant pour donner passage à des chariots lourdement chargés. Les infiltrations des eaux, les écrasements des angles de ces fragments irréguliers ont fini par unir étroitement entre eux un grand nombre de ces blocs de pierre. Dans certaines parties même, on croirait que la chaussée est établie sur le sol d'une carrière ; il n'en est rien néanmoins, car les ouvriers, après avoir creusé quelques pieds plus profondément, ont toujours retrouvé le sol du marais à la même profondeur.

Nous n'avons pu préciser si les pavés de cette chaussée ont jamais été reliés par un mortier. Le chaussin qui forme le remblai supérieur s'est introduit dans tous les interstices et se sera complètement mélangé avec le mortier, si tant est qu'il en ait existé un.

La largeur de la voie qui nous occupe n'a pu d'ailleurs être déterminée d'une manière exacte. Cependant, d'après celle de la tranchée ouverte pour l'établissement de l'égout et d'après les renseignements fournis par des personnes qui ont examiné avec soin les travaux exécutés, depuis vingt-cinq ans, pour la pose des conduits du gaz et des eaux, nous pouvons fixer cette largeur à 5 ou 6 mètres au moins.

Nous avons constaté cet état de choses dans toute l'étendue de la rue St-Jean, depuis la place des

Casernes jusqu'à la rue Neuve-St-Jean. A la hauteur de l'impasse Cauvigny, la chaussée était interrompue par un petit pont formé de deux arches irrégulières et surbaissées, qui devaient donner passage soit aux eaux des inondations si fréquentes jadis dans cette partie de la ville, soit à quelque cours d'eau aujourd'hui supprimé. A partir de la rue Neuve-Saint-Jean et jusqu'à l'ancien pont Saint-Pierre, on ne trouve plus que des remblais en blocage de moellons et en chaussin avec des traces de maçonnerie; mais la chaussée pavée a complètement disparu. Elle devait cependant traverser l'Odon au pont Saint-Pierre; sa direction parfaitement semblable à l'axe de la rue Saint-Jean l'indiquerait suffisamment à elle seule, mais nous en avons une autre preuve. Vers le 20 novembre, des travaux ont été exécutés par l'administration des ponts et chaussées à l'angle de la place Saint-Pierre, entre la rue du même nom et la rue de Geôle. Nous y avons encore retrouvé et nous avons fait voir au savant secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie un pavage en cailloux roulés reposant sur un blocage, à 1 mètre environ en contre-bas du niveau actuel du sol. On ne peut donc douter que cette chaussée, après avoir traversé l'Odon ne se prolongeât en ligne droite dans la direction de la rue de Geôle. Si aux abords de l'ancien pont Saint-Pierre on en perd la trace, cela vient de ce qu'au moyen-âge des travaux considérables de fortification furent faits aux abords de ce pont, sur lequel se trouvait l'Hôtel-de-Ville, détruit un peu avant le milieu du siècle dernier.

Il nous reste à rechercher l'époque de l'établissement de cette chaussée.

Caen, on le sait, n'est pas une ville fort ancienne.

Il y a longtemps que la critique a fait justice des traditions qui donnaient à notre cité des origines fabuleuses. *Cadomus* ne doit sa fondation ni au phénicien Cadmus, ni à Caius Julius César, ni à Caius, personnage d'une authenticité douteuse et dont les romans de chevalerie ont fait un sénéchal du roi Arthur. Le savant abbé De La Rue a mis également hors de cause l'opinion qui faisait de Caen une ville des *Cadetes* ou *Caletes*, peuple armoricain dont la position est un sujet de controverse. Toujours est-il que notre ville avait déjà une assez grande importance au commencement du X^e siècle. L'abbé de La Rue a cité les divers noms de Caen au moyen-âge ; sa liste est fort longue et encore elle est incomplète (1). De l'examen des formes les plus anciennes relevées par cet historien, résulte pour nous la conviction que Caen doit son origine à une peuplade saxonne (2).

Lorsque l'empire romain commença à s'écrouler sous les coups des Barbares et que ses légions devinrent impuissantes à repousser les envahisseurs, on vit aborder sur les côtes de la deuxième Lyonnaise les longues barques des pirates Saxons, prédécesseurs des Scandinaves. Pendant quelques années, ces écumeurs de mer se bornèrent à ravager les contrées voisines du rivage ; mais bientôt ils y établirent des postes permanents et fondèrent une véritable colonie dans le Bessin. Dès la fin du IV^e siècle, une grande partie de la côte du département actuel du Calvados était désignée, dans la Notice de l'Empire, sous le nom de

(1) *Essais historiques sur la ville de Caen*, t. I, p. 1 et suivantes.

(2) Cf. Huet, *Les Origines de la ville de Caen*, *passim*, et Fréd. Vaultier, *Histoire de la ville de Caen*, p. 2 et 3.

Littus Saxonicum. La vieille cité gallo-romaine de Vieux, la capitale des *Viducasses*, ravagée à plusieurs reprises par les Barbares, déchu de son antique splendeur et devint peu à peu un mince village. Nous sommes donc porté à croire que Caen fut un des centres principaux où se fixèrent les Saxons, dès qu'ils commencèrent à s'attacher au sol, et tout vient confirmer cette supposition. Caen est souvent appelé *Catheim*, *Cathim*, *Cathom*, dans les monuments écrits les plus anciens. Ne retrouvons-nous pas là le mot *heim* ou *ham*, qui, dans les langues germaniques a le sens d'habitation ? Il en résulte pour nous que Caen est l'habitation des Cattes, l'une des peuplades du nord de la Germanie, qui faisaient partie de la confédération des Saxons. La Hollande, qui a conservé tant de traces d'une colonisation saxonne, a aussi son *Catwick* (*Cattorum Vicus*). En Angleterre, nous trouvons diverses localités ayant un nom dont l'étymologie est analogue, entre autres la ville de *Chatam*. D'un autre côté, l'emplacement de notre cité au bord d'une rivière importante dont l'estuaire formait un vaste golfe, comblé aujourd'hui, mais par des alluvions modernes, avec la colline rocheuse où se trouve le château, était merveilleusement approprié aux besoins d'une population guerrière et maritime. Nous l'avons déjà dit : à une époque relativement peu ancienne tous les terrains compris entre l'Odon et l'Orne n'étaient qu'un vaste marais couvert par les eaux la plus grande partie de l'année. Pour le franchir et pour unir le Bessin à l'Hiémois, il fallut établir une chaussée, et c'est celle qui existe encore en partie sous la rue St-Jean. Tout nous porte donc à dire que cette chaussée est due aux Saxons. Sa construction n'offre d'ailleurs aucun des caractères des

routes gauloises ou romaines. D'un autre côté, il n'existe dans les environs de Caen aucune trace de voie de l'époque gallo-romaine se dirigeant vers cette ville. Les communications entre le pays des *Bajocasses* et celui des *Lexovii* se faisaient alors par des voies passant soit au sud de Caen, par Vieux, soit au nord, le long de la côte, par le Bac-du-Port.

La découverte de cette chaussée sous la place St-Pierre, à l'entrée de la rue de Geôle, qui a porté si longtemps le nom saxon de Cattehoule, est venue encore nous confirmer dans l'opinion que nous venons d'émettre. La voie, après avoir traversé l'Orne, le marais St-Jean et l'Odon, arrivait au pied du château où fut la première origine de Caen, dans le quartier St-Pierre, anciennement St-Pierre-sous-Caen, ou St-Pierre-de-Danestal, où nous trouvons les rues *Gémare*, *Cattehoule*, du *Ham* et du *Vaugueux*, dont les noms ont tous une origine saxonne et dont plusieurs se retrouvent fréquemment dans la nomenclature actuelle des localités normandes (1).

Si l'on n'adopte pas complètement nos conclusions, nous espérons du moins qu'on ne regardera pas comme inutile d'enregistrer les constatations que nous avons pu faire et qui fourniront peut-être quelques renseignements aux futurs historiens de la ville de Caen.

(1) Cf. Huet, *op. cit.*

**Un registre de la paroisse de Saint-Etienne-le-Vieux,
par M. Jules Cauvet.**

De bien des côtés, on s'est mis à rechercher, de nos jours, ces registres domestiques, appelés *livres de raison*, dans lesquels, aux siècles passés, les chefs successifs de la même famille constataient les événements privés qui concernaient celle-ci. Souvent, en effet, à côté d'un catalogue aride de naissances, de mariages, de décès, on rencontre dans ces livres des vestiges notables et curieux des coutumes des anciens temps; on y sent vivre les générations qui précédèrent la nôtre, avec leurs sentiments et leurs idées très-éloignées de ceux qui nous animent.

Le vieux registre que j'entends présenter à votre appréciation n'est pas le livre de raison d'une famille, mais celui d'une paroisse. Trouvé récemment dans un recoin de la sacristie de l'église Saint-Etienne actuelle, il se rapporte à l'ancienne paroisse du même nom. Il concerne Saint-Etienne-le-Vieux, dont les gracieux clochetons, dont la coupole charmante ont été sauvés de la destruction, il y a vingt-cinq ans, par les louables efforts de la Société des Antiquaires de Normandie. Cette préservation heureuse constitue, à mon sens, un des principaux titres d'honneur que notre société est en droit d'invoquer dans son passé; elle peut rappeler avec fierté la savante notice historique accompagnée de deux gravures magnifiques qu'elle publia, en 1850, à l'appui de sa patriotique réclamation contre les projets d'un vandalisme inintelligent (1).

(1) Pétition adressée à M. le Ministre de l'intérieur, 1850; in-folio.

Commencé en 1656, le registre qui nous occupe se continue jusqu'à l'année 1741 ; il comprend, dès lors, bien près d'un siècle. Son but général est de constater, au moyen d'indications sommaires, à mesure qu'ils se présentent, les éléments divers appelés à constituer les revenus de la fabrique, ou plutôt, pour employer l'appellation usitée alors, du trésor de la paroisse.

Ce manuscrit, nous en convenons, devra paraître insignifiant à la plupart de ceux qui auront le courage de le parcourir. Nous osons penser, néanmoins, qu'il n'est pas sans présenter quelque intérêt au point de vue de la connaissance exacte du passé de notre patrie.

Il est d'abord un genre de recherches auquel il peut fournir des documents précieux : je veux parler des constatations généalogiques relatives aux anciennes familles de la ville de Caen. Beaucoup de personnages distingués de la bourgeoisie caennaise, dans l'époque qu'il concerne, ne pouvaient manquer, en effet, d'être relatés dans notre registre.

En évitant d'entrer dans des détails fastidieux, essayons de donner une idée exacte du contenu de ce volume ; et pour cela analysons les parties diverses qu'il renferme.

Ses pages étant numérotées d'un seul côté, chacune d'elles, en réalité, doit compter double. Ceci posé, constatons d'abord que les vingt premières sont perduës. Les quatre-vingts qui suivent contiennent des indications multiples se rapportant à des contrats de fief pour l'occupation des chapelles et des bancs de l'église, à des fondations de services religieux, à des titres nouveaux relatifs aux rentes dues au trésor, à des baux concernant ses biens immeubles.

Les droits de chapelle et de banc étaient, en ce

temps, concédés à perpétuité par les trésoriers, moyennant une rente annuelle. Nos lois actuelles, on le sait, n'autorisent plus de concessions de ce genre, mais seulement des locations périodiques plus favorables aux intérêts de la fabrique qui profitera, grâce à ce système, de l'élévation qui se produit, le plus souvent, au bout d'un certain temps, dans le prix de tous les services.

Les familles qui avaient pris ainsi à fief les bancs et les chapelles pouvaient renoncer à leur droit pour l'avenir, en remboursant la rente qu'elles devaient au trésor. Ces remboursements semblent même avoir été fréquents, sans doute par suite des changements de domicile opérés dans la paroisse. Ils devaient d'ailleurs être vus avec faveur, comme devant donner passage à de nouvelles concessions concernant les mêmes objets et consenties moyennant un taux plus élevé.

Les rentes constituées au profit du trésor pour l'accomplissement de services funèbres appelés obits, ou bien encore pour la célébration de fêtes patronales, ne pouvaient être l'objet d'un amortissement semblable. Mais le trésor paraît avoir obtenu le droit de demander aux familles des fondateurs une augmentation dans le taux de la redevance, quand celle-ci, par suite de la diminution de la valeur des monnaies, était devenue trop faible pour pourvoir à la rémunération légitime des services fondés.

C'est ainsi qu'à la page 36, nous voyons mentionner la fondation ancienne par les *gardiens jurés du mestier des drapiers à Caen*, moyennant une rente annuelle de 10 sous, d'une messe solennelle chantée, dans la paroisse Saint-Etienne, le 10 août, jour de saint Laurent, patron de la corporation. Un titre nouvel consacre la

continuation de cette cérémonie pieuse ; mais , outre la rente primitive qui reste due au trésor , il établit des rétributions diverses beaucoup plus importantes qui seront payées par la corporation des drapiers aux divers officiers de la paroisse.

En une occurrence toutefois , notre registre l'atteste , on avait vu les trésoriers de Saint-Etienne , cédant à l'entraînement général du moment , accepter le remboursement de rentes obituaires , tout en continuant de rester obligés à l'acquit des fondations auxquelles ces rentes devaient pourvoir. A la page 30 , en marge de l'énumération de fondations diverses , nous trouvons la mention suivante d'une écriture relativement moderne : « Plusieurs des obits cy dessus ont été amortis du temps des billets de la banque et remplacés sur le Roy. »

Il s'agit là , évidemment , des opérations financières , demeurées si célèbres , de l'écossais Law. Au commencement de l'année 1719 , l'engouement pour ce système merveilleux , qui devait décupler la fortune de l'État et des particuliers , était devenu universel. L'édit royal du 4 décembre 1718 avait déclaré la banque de Law établissement public , et lui avait concédé , en même temps , on le supposait du moins , les plus beaux privilèges. Chacun , en prenant des actions de la banque , voulait participer aux bénéfices énormes qu'elles devaient rapporter. Les trésoriers de Saint-Etienne , eux aussi , cédèrent à cette attraction , et furent heureux de placer en billets de banque dont le roi se rendait responsable , les sommes , relativement peu considérables , qui se rapportaient aux obits amortis. Notre registre ne nous dit pas quelles épaves le trésor de Saint-Etienne put réussir à sauver de la catastrophe

qui devait bientôt renverser de fond en comble le système de Law et ruiner la plupart de ceux qui avaient confié leur fortune à ce spéculateur aussi ingénieux que téméraire.

Jusqu'à la page 100, toutes les indications dont nous venons de parler sont transcrites sur notre registre, sans méthode et sans suite; mais, à partir de cette page, il change tout à fait de nature, au moins pour un temps. On y rencontre en effet un budget des recettes et des dépenses de la paroisse, concernant l'année 1704, d'une régularité parfaite.

Le chapitre des recettes se compose de cinq éléments : 1^o les fermages des terres appartenant au trésor ; 2^o les rentes foncières qui lui sont dues, tant en blé qu'en argent ; 3^o les rentes constituées sur hypothèques ; 4^o les fiefes de bancs et chapelles ; 5^o enfin les revenus casuels. Parcourons rapidement chacune de ces séries.

Les baux des terres, passés pour neuf années, par voie de bannie faite au banc du trésor, représentent une somme annuelle de 188 livres, répartie sur quatre propriétés diverses sises dans la banlieue de Caen. Les rentes foncières sont beaucoup plus nombreuses, mais le chiffre de chacune d'elles est très-faible. Il varie entre quatre sous et quatre livres. Le total forme un revenu annuel de 27 livres, plus les prestations en blé évaluées 17 livres. Les rentes hypothéquées sont plus importantes ; mais, comme à la différence des premières, elles étaient rachetables, beaucoup d'entre elles sont indiquées en marge, comme ayant été amorties par leurs débiteurs, avant l'époque de la clôture du registre.

Les rentes dues pour concession de bancs et cha-

pelles sont établies sur un taux qui nous paraît très-faible. Pour les bancs, elles varient entre une livre et trois livres; pour les chapelles, elles s'élèvent parfois jusqu'à 9 livres. Ajoutons que les concessionnaires des chapelles sont tenus, comme le seraient des locataires ordinaires, aux réparations d'entretien de ces dernières, notamment à faire replacer les vitres brisées. Mais ils jouissent, par contre, de la faculté, sans payer aucun droit spécial, de faire inhumer, sous le pavé de leur chapelle, les défunts qu'ils ont perdus.

Le chapitre du revenu casuel s'ouvre par l'énonciation d'une somme de 20 livres dues au trésor par les familles qui requièrent l'inhumation dans l'intérieur de l'église du corps d'un paroissien décédé. Ces sépultures intérieures, que chacun avait le droit d'obtenir, ne pouvaient manquer d'être fort nombreuses; elles devaient, ce semble, présenter les plus graves dangers pour la santé publique.

Le budget des dépenses de la paroisse, pour l'année 1704, est dressé avec le même soin. Il se divise en trois chapitres: charges fixes; charges ordinaires; charges extraordinaires ou casuelles.

En parcourant le catalogue des dépenses que nécessitait le service divin dans une paroisse importante de notre ville, il y a moins de deux siècles, on est frappé de l'énorme diminution qu'ont reçues, depuis ce temps, les valeurs monétaires, comparées aux services qu'elles sont appelées à rétribuer. Les honoraires du *custos* ou sacristain, honoré alors de la dignité sacerdotale, sont de 30 livres par an; 12 livres suffisent pour rémunérer le bédeau de la paroisse, 9 livres 10 sous pour une sorte de bédeau supplémentaire, chargé de balayer l'église, nettoyer les montées et gouttières, abattre les

neiges, tendre et détendre les tapisseries, les jours de grandes fêtes, porter enfin la clochette, lors des processions.

Vingt livres sont allouées au prédicateur qui donne les deux stations de l'Avent et du Carême, plus 10 livres à M. le curé, pour la collation qu'il doit offrir à cet ecclésiastique. Aucun traitement fixe n'est établi en faveur du curé de la paroisse. Cent vingt livres, il est vrai, lui sont payées annuellement par le trésor; mais c'est sous la condition qu'il fournira, de ses deniers, le luminaire et l'encens nécessaires au culte divin, *sui-
vant la bannière qui en a été faite, dont il s'est rendu
adjudicataire.*

Les honoraires des curés des paroisses des villes, qui ne recevaient rien du trésor royal, se composaient alors, exclusivement, des droits qu'ils percevaient, lors des inhumations et des autres services religieux, concernant des particuliers, célébrés dans l'église. Moins favorisés que leurs collègues des campagnes qui percevaient la dime des récoltes de la paroisse, là du moins où ils n'étaient pas les délégués à portion congrue de corporations ecclésiastiques puissantes, les curés des villes eussent été très-pauvres, si l'on n'eût employé des moyens indirects, pour augmenter leur aisance. Pour cela, ils obtenaient la collation de bénéfices simples; ou bien encore, dans les villes d'université, comme était la nôtre, on leur conférait des charges scholastiques suffisamment rétribuées. C'est ainsi qu'en 1704, le curé de Saint-Etienne de Caen était M^e Jacques Malouen, docteur en théologie, ancien recteur de l'université, *proviseur du collège du Bois.*

Le curé, dans l'exercice de ses fonctions, était

assisté, à Saint-Etienne du moins, d'un seul vicaire et aussi d'une communauté de prêtres habitués, nommés chapelains de l'église, qui paraissent avoir vécu en commun et sous l'empire d'une règle de vie spéciale, au moins dans les temps anciens. De même que le curé et le vicaire, ils avaient part à toutes les distributions pour obits et services fondés.

Emanant certainement d'un trésorier très-zélé pour les intérêts de l'église, le chapitre des dépenses extraordinaires est précédé de la recommandation suivante écrite en gros caractères, et destinée à prémunir ses successeurs contre une générosité exagérée : *Il faut avoir l'œil à la dépense qu'il convient faire pour les articles qui ensuivent.*

Nous relaterons, dans l'énumération de ces dépenses, les deux articles suivants empreints l'un et l'autre de la même tendance à l'économie : 1° « pour les fleurs qu'on met sur l'autel à la Fête-Dieu et aux fêtes de saint Etienne et de saint Laurent, il est payé au custos vingt ou trente sous, *lorsqu'il n'en peut trouver d'ailleurs* ; 2° lorsqu'on va en procession à Notre-Dame de La Délivrande, le trésor donne à dîner au clergé ; et comme le nombre du clergé n'est pas fixé, non plus que le prix des vivres, il se remarque, par les comptes, que la dépense se monte tantôt à 28 et tantôt à 36 livres. *Cela dépend de l'économie.* »

Le budget de 1704 terminé, notre vieux registre constate, par leur absence, qu'un grand nombre de feuillets ont été perdus, entre la page 115 et la page 130. Celles qui subsistent contiennent plusieurs inventaires successifs des objets mobiliers appartenant au trésor de Saint-Etienne, dressés en présence du curé, des trésoriers anciens et nouveaux, d'un conseiller au

bailliage de Caen , délégué à cet effet , enfin des marguilliers que l'on qualifie de *députés de la paroisse* , dans l'inventaire de 1710. Ces pièces , dont la plupart sont très-incomplètes , ne nous ont pas paru présenter un intérêt bien grand.

Après avoir parcouru les divers éléments dont se compose ce volume , leur réunion nous a semblé attester que les fabriques des paroisses , très-peu riches aujourd'hui , ne l'étaient pas davantage il y a deux siècles. Et comme , à cette époque , la richesse générale était infiniment moindre qu'elle ne l'est de nos jours , les générosités particulières , destinées à venir en aide à la pauvreté des fabriques , devaient être , elles aussi , moins considérables. S'il nous était donné de voir nos églises de paroisse , telles qu'elles existaient , il y a deux cents ans , nous y rencontrerions , assurément , une foule d'objets précieux que l'incurie et plus encore le mauvais goût de nos aïeux ont laissé périr , depuis ce temps. Que de rétables curieux , que de vitraux étincelants , que de statuettes originales et naïves , que de pierres tombales richement ciselées apparaîtraient dans cette supposition à nos regards charmés. Mais nous doutons qu'on y trouvât , au même degré , la propreté parfaite , l'opulence modeste qui , Dieu merci , distinguent généralement , aujourd'hui , nos édifices sacrés.

Sur l'aqueduc de Coutances, par M. Quenault.

M. Le Marié , avocat , propriétaire du domaine de l'Écoulanderie , vient de faire rétablir la conduite de l'ancien aqueduc de Coutances qui amène l'eau

dans son domaine ; le volume d'eau est considérable, et la ville est presque aux regrets de n'avoir pas pris cette source pour s'alimenter, au lieu d'être allée chercher des eaux dans la commune de Cambernon, à 5 kilomètres de distance. Avant de procéder au rétablissement de cette conduite, M. Le Marié a fait relever tous les tuyaux posés entre le bassin qui reçoit les eaux dans son habitation et le premier repos où tombent par deux tuyaux celles qui ont été recueillies à environ 200 mètres plus loin, dans une pièce nommée Les Closaies.

Cette conduite d'eau a 700 mètres de longueur. Les canaux sont en terre cuite, d'excellente qualité, de Ger et de Vindefontaine.

Deux repos ou regards en maçonnerie se rencontrent entre le premier repos et l'habitation de M. Le Marié.

J'ai remarqué, en outre, dans la conduite deux événements en terre cuite, en forme de marmite renversée, avec un couvercle qui pouvait s'enlever facilement. Ces événements sont percés de deux trous se raccordant avec les canaux de la conduite principale ; le plus rapproché de la source avait un troisième trou destiné à recevoir une source que la conduite d'eau rencontrait sur son passage.

Le regard où s'est arrêtée la recherche de M. Le Marié est un petit corps de bâtiment voûté et couvert en pierre de taille, ayant à l'intérieur 3 mètres de haut, 3 mètres de longueur et 2 mètres 10 centimètres de largeur.

La maçonnerie n'a nullement le caractère antique, elle est semblable à celle des plus anciennes arcades de l'aqueduc. Un parapet sur lequel on peut marcher règne à l'intérieur et forme le bassin dans lequel tombe

l'eau par deux tuyaux de 9 centimètres de diamètre à l'intérieur ; elle tombe à peu près en même quantité par chaque tuyau, avec plus de force pourtant par celui placé à gauche de la porte d'entrée, ce qui semble indiquer que cette source vient d'un point plus élevé que l'autre.

Au fond du regard se trouve une niche formée de quatre pierres : deux sur les côtés et deux se croisant en haut en forme d'ogive. On y avait sans doute placé une statuette de la Vierge, qui a disparu. Quelques fragments d'albâtre découverts dans le réservoir semblent indiquer qu'elle était faite en cette matière assez précieuse.

Trois tuyaux de la même dimension que les deux autres servaient, l'un, à vider le bassin quand on voulait le nettoyer ; l'autre, à capter une source qui prenait son origine dans les environs ; le troisième, à écouler le trop plein des eaux quand les sources étaient trop abondantes pour trouver leur écoulement dans la conduite d'eau.

Un autre tuyau, de 9 centimètres de diamètre à l'intérieur, recevait les eaux à la sortie du reposoir et les conduisait jusque dans le voisinage de l'aqueduc, où, les eaux étant extrêmement forcées dans la partie inférieure du siphon, on l'avait remplacé par des canaux en plomb.

Les tuyaux de cette conduite sont liés ensemble par du ciment à chaud, bien calibrés et en terre très-bien cuite de Ger et de Vindefontaine, mais beaucoup plus en poterie de Ger que de Vindefontaine. J'ai remarqué en effet que, dans les devis les plus anciens de l'aqueduc, on exigeait de préférence la poterie de Ger.

Quelques-uns sont percés, d'autres écrasés; néanmoins l'eau n'avait pas cessé de couler dans le bassin de la propriété de M. Le Marié, et ce n'est point parce qu'elle avait disparu complètement, mais parce que son volume avait beaucoup diminué, que M. Le Marié a fait relever et régulariser la conduite qui lui donne aujourd'hui assez d'eau pour l'usage de sa maison et l'arrosage de son jardin et de ses nombreuses prairies.

Comme dans le moyen âge l'eau n'était pas forcée dans cette partie de la conduite, et qu'il résulte de tous les documents concernant ce monument que c'était aux environs de l'aqueduc extérieur qu'on avait presque toujours à faire des réparations, il est bien vraisemblable que cette conduite est restée à peu près telle qu'elle a été posée au XIII^e siècle.

A partir du deuxième regard en pierre situé sur la propriété de M. Le Marié, la conduite qui porte les eaux dans sa cour fait un angle avec la conduite principale. Les canaux de cette conduite sont de moins bonne qualité, moins bien calibrés et n'ont que 7 centimètres de diamètre.

Il est vraisemblable que le propriétaire de l'Écoulanderie a établi cette conduite quand l'aqueduc a été abandonné comme monument d'utilité publique, au XVIII^e siècle.

Cette prise d'eau n'est pas celle qui avait été usurpée, en 1686, par un seigneur de l'Écoulanderie et rebouchée par ordre de justice. D'après le jugement, cette usurpation avait eu lieu en amont du premier regard en maçonnerie, entre ce regard et la source, à 800 mètres de l'habitation de M. Le Marié.

J'attribue la rupture de beaucoup de tuyaux, qui

étaient de première qualité, à leur obtention, résultat nécessaire de l'absence de réparations sérieuses, par des racines et des plantes parasites qui s'y sont développées de manière à les faire éolater, et à des recherches faites sans soin et sans intelligence dans la conduite d'eau, surtout depuis qu'elle a cessé d'être un monument d'utilité publique.

C'est principalement dans la conduite pratiquée pour les besoins du domaine de L'Écoulanderie que l'on voit des traces de ces réparations malentendues. Quand un coup de pioche maladroît avait enlevé un fragment de tuyau dans sa partie supérieure, on appliquait sur le trou une planchette qu'on couvrait de terre, ce qui attirait les racines et leur donnait passage.

La conduite principale était contenue dans une dalle en maçonnerie à pierre sèche recouverte par des pierres plates.

C'est sans doute grâce à cette dalle que l'eau coulait encore jusqu'au bassin de l'Écoulanderie, malgré le mauvais état de la conduite.

L'examen de cette partie de l'aqueduc qui amenait les eaux à Coutances, confirme tous les renseignements sur son origine moderne que j'ai puisés dans tous les documents écrits qui le concernent.

On n'a pas découvert un seul fragment de poterie romaine dans la conduite d'eau ; il en a été de même dans le voisinage des trois regards en maçonnerie ; et comme c'est surtout à la source, où s'est fait le premier travail, que l'on devrait rencontrer des traces d'antiquité, si le monument avait une origine gallo-romaine, et que c'est la seule source du côté ouest de la ville dont l'altitude soit suffisante pour qu'elle puisse parvenir au niveau du sol, j'en conclus que les Romains n'y ont pas

amené cette source et n'ont pas construit d'aqueduc pour y faire venir les eaux de ce point.

Ils n'en n'ont pas eu besoin pour les thermes découverts, en 1831, dans la rue Neuve. L'alimentation de cet établissement avait été assurée par la construction d'un puits de grande dimension et dont la source était excellente.

J'ajouterai, à ces raisons qui me semblent péremptoires, qu'on n'a rencontré que des fragments de tuyaux de chaleur au milieu des ruines de ces thermes, et au milieu de celles que nous avons signalées, il y a quelques années, dans la rue Dupestrin-Crouard.

Si les Romains avaient eu un aqueduc à Coutances, on aurait découvert des canaux destinés à porter les eaux dans les environs de leurs *thermes*.

Engagement de Jean Chapelet envers Robert de la Chapelle, seigneur de la Vaspallière (1377).

Pièce extraite des archives du château de La Rivière-Bourdet, commune de St-Martin-de-Quevillon (Seine-Inférieure), communiquée par M. Édouard de Barthélemy.

A tous ceux qui ces lettres verront, le viconte de Rouen salut. Sachiés que par devant messire Guiffroy Pinchon prestre et tabellion juré pour passer lettres obligatoires en la viconté dudit lieu, fu présent Jehan Chapelet, demeurant aduncqs à la Vaspallière qui, de sa bonne volenté, recongnut estre tenu de servir sa vie durant noble homme et puissant monseigneur Robert de la Chapelle, chevalier, seigneur de la Vaspallière, par tout là où ledit seigneur demourera et sera, et lui faire tout service à la personne de son corps tel comme il appartiendra à faire audit Chapelet; et, se il avenoit

que ledit Jehan *se mariast sans la volenté dudit seigneur*, ledit seigneur lui pourroit retraire son louier et salaire et le remettre en sa main sans contredit que ledit Jehan y peut ou pourroit mettre; c'est assavoir que ledit seigneur doit rendre et paier audit Jehan, sa vie durant comme dit est, chascun an IX francs d'or, ou monnoie de valeur à paier, à quatre termes en lan par egaulx portions; et pour ce ledit Jehan sera tenu à soy fournir ses nécessités de vestir et de couchier bien et honnestement sans qu'il puisse audit chevalier plus autres choses demander fors que les neuf francs d'or dessus dis et sa dépense, et en cas où ledit chevalier yroit de vie à trespas enchies que ledit Jehan, les hoirs dudit chevalier seroient tenus rendre et paier audit Jehan sa vie durant neuf francs par an ausdis termes, sa vesteure, coucheure et despense, et il les seroient tenus à servir, sa vie durant, en la manière que dessus est dit; et ledit chevalier sera tenu à peer audit Jehan lesdictes neuf livres à sa vie comme dist est et bonne assiette résonnable cante fois il pleira audit Jehan. Et ledit Jehan est obligé soy et ses aiant cause et tous ses biens meubles et heritaiges présens et à venir, à prendre et à vendre par voie d'exécution, si nécessité en estoit, et son corps à tenir caution (?) et promist tous coups et damages que ledict chevalier et ses hoirs feroient en deffense dudit service non estant faict selonc le pouver et estat dudit Jehan sa vie durant. Dont le porteur de ces lettres seroit creu par son serment sans autre preuve faire. En tesmoing de ce, etc.

Faict l'an de grace M. CCC. LXXVII. le dimanche vegille de S. Mathieu apostre.

(Parchemin.)

Démolition du château de Vire (1630).

Pièce extraite des archives du Calvados, communiquée par
M. E. Chatel, président.

Extrait des registres du Conseil d'État. — Sur la plainte faite au Roy par Martial de Sommermont, fermier des aydes de l'élection de Vire et autres de Normandie, que Sa Maïesté a un *petit chasteau en la ville de Vire*, principale de la dite élection, presque tout ruiné, dans lequel le *sieur de Secqueville* faisant sa demeure, au lieu de tenir la main à la levée et confirmation des droits de Sa Maïesté, il les empesche par force et violence, et de fait, le suppliant voulant se mettre en possession de la dite élection, il auroit fait cesser la vente du vin aux taneurs, chassé les commis du suppliant, en sorte que pendant le mois de janvier, février, mars et apvril de l'année *mil six centz vingt neuf*, le suppliant a été privé de l'entière jouissance des aydes de la dite élection, qui revient à plus de dix mille livres, et n'a pu recevoir aucune chose pour les mois suivants qu'après avoir donné mille livres au dit sieur et accordé une pension de cinq cents livres pendant chacune des années de son bail; Sa Maïesté aurait, par arrest de son conseil du *trente de janvier* dernier, ordonné que le dit sieur de Secqueville seroit prins et saisy au corps, pour lui estre son procez fait et parfait. De plus, le dit sieur de Secqueville empesche toute sorte de personne de prendre à ferme le domaine que Sa Maïesté a dans la dite élection, lequel il se fait adjuger soubz le nom de son valet pour *trois centz*

livres, encore que la valeur soit de plus de *mil livres*, et encore soubz prétexte des réparations du dit chasteau dont il n'en fait aucune, il vexe et moleste les subiets de Sa Maiesté et d'autant que, par lettres patentes du *trente juillet mil six cent vingt six*, enregistrées au Parlement de Normandie, auroit esté ordonné que *toutes les places fortes des villes et chasteaux qui sont au milieu du royaume et des provinces d'icelluy*, non scituées en lieu de conséquence, seroient rasées et démolies, et que *le dit chateau n'est de nulle considération*, esloigné de la frontière de plus de douze lieues, la pluspart d'icelluy ruiné, et que soubz prétexte du gouvernement d'icelluy, les subiets de Sa Maiesté recoivent plusieurs oppressions et violences; et s'estant Sa Maiesté fait représenter les dites lettres patentes du *trente juillet mil six centz vingt six*, ensemble les arrestz du *trente de janvier* dernier et fait voir les offres du dit de Sommermont pour augmenter le revenu de Sa Maiesté par le moien de *la demolition du dit chateau*, voulant pourvoir au soulagement de ses subiets, le Roy, estant en son Conseil, a ordonné et ordonne que *la charge de gouverneur du dit chateau de Vire demeurera supprimée* et que *le dit chateau sera démoly et razé* en la diligence du dit Sommermont à ses frais et despens, auquel de Sommermont Sa Maiesté a accordé et accorde la place du dit chateau, ensemble les matériaux d'icelluy, à la charge de payer annuellement à Sa Maiesté, suivant ses offres, la somme de *trois centz livres* et d'augmenter le revenu du dit domaine cy devant adjugé pour *trois centz livres* jusque à *mil livres* par an *durant neuf ans*, non compris les dites *trois centz livres* païé, la dite place du chateau, et seront expédiées toutes les lettres neces-

saires pour l'exécution du présent arrest, fait au Conseil d'Estat du Roy Sa Maiesté y estant tenu à Paris le six jour de mars mil six centz trente.

Ainsy signé. PHILIPPEAUX.

Autre copie de coppie.

Louis par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, au premier de nos amez et féaulx conseillers maistres des requestes ordinaires de nostre hostel, conseillers de cour souveraine trouvé sur les lieux ou autre juge ou magistrat royal, sur ce requis, nostre bien amé Martial de Sommermont fermier des Aydes, en l'élection *de Vire* et autres de nostre province de Normandie, nous ayant fait plainte des oppressions qu'il souffrait en la perception des droits de la dite ferme par le sieur de Secqueville, gouverneur du chasteau de la dite ville de Vire, et des gens de guerre estantz en garnizon en icelluy, nous avons par arrestz donné en nostre Conseil d'Estat et en nostre présence demandé la suppression de la dite *charge de gouverneur* et que le dit *chateau* seroit *démoly et razé* à la diligence et aux frais et despens du dit de Sommermont, auquel nous avons accordé la place du dit château avec les matériaux d'icelluy, à la charge de nous payer annuellement suivant ses offres la somme de *trois centz livres*, d'augmenter durant *neuf années* le revenu de nostre domaine *de Vire*, cy devant adjugé pour *trois centz livres* jusques à *mil livres* par an, outre par dessus les trois centz livres pour la dite place. A ces causes de l'advis de nostre Conseil, et suivant les arrests, nous vous mandons et ordonnons de tenir la main à ce que la *démolition du dit chateau* soit promptement

faite à la diligence du dit de Sommermont et luy faire délivrer la place et les matériaux d'icelluy aux charges et conditions, déclarées par le dit arrest de ce faire. Nous donnons pouvoir, autorité, commission et mandement spécial, et en outre commandons à nostre huisier ou sergent premier, sur ce requis, faire défenses au dit sieur de Secqueville et autres qu'il appartiendra d'empescher directement ou indirectement la dite démolition et exécution du dit arrest, au surplus tous actes significations, exploitz requis et nécessaires, sans qu'il soit tenu de demander autre congé ny permission, *car tel est nostre plaisir*. Donné à Paris, le *six^e jour de mars* l'an de grâce *mil six cent trente* et de nostre règne *le vingt*. Ainsy signé *Louis* et plus bas par le Roy Philippeaux et scellé d'un grand sceau de cire jaune.

Collation faite à la copie estant au greffe de *vicomté à Vire*, signée de Bachasson pour la restitution des originaux et Lambert vicomte par moy *David Leperrelier* greffier présent en la ditte vicomté et icelle copie délivrée aux peres Capucins de la ville de Vire, suivant la sentence par eux obtenue au bailliage à Vire à l'encontre de moy en dapte du douzieme de décembre mil six centz quarante trois pour leur servir qu'il appartiendra.

Signé. LEPPERRELIER.

Pour copie certifiée conforme à la copie du XVII^e siècle déposée aux Archives du Calvados.

Eug. CHATEL.

**Accord des Pèlerins du Mont-Saint-Michel avec les
Cordeliers (9 août 1747).**

Pièce extraite des archives du Calvados, communiquée
par M. Eug. Chatel.

Aujourd'huy neuf aout mil sept cens quarante sept.
Se sont assemblés les Pellerins du Mont Saint Michel
et ont delibéré de ce qui suit dont nous sommes con-
venus avec les reverends pères Cordeliers, sçavoir que
les cordeliers sobligent de nous chanter une grande
messe solemnelle à diacre et sous diacre, trois chapes
six cierges à lautel, la prosession au tour du cloistre
et feront toucher lorgue pendant la grande messe,
pour le prix et somme de six livres dont nous somme
responsable lun pour lautre de la dite somme qui sera
payez le dit jour de la grande messe, la quelle se
dira depuis le huit de May, Jour de l'aparission de
S^t Michel ou dans la huitaine, dont les dits Pellerins
sobligent d'avertir les dits reverends pères huit jours au-
paravant le jour qu'on la dira ainsy que tous les ans.

De plus il a été convenu, en cas quil decedas quel-
qu'un des pellerins, les dits reverends pères Cordeliers
seront obligés daller a linnuation, et de chanter un
service solemnelle, diacre, sous-diacre, six cierges a
lautel, six autour dune mausolée, deux chapes et seront
payez le jour du service dont ils seront requis; lesquels
nous sommes demeurés d'accord avec les reverends
cordeliers pour la somme de six livres. Le present fait
double, ce que les dits Pellerins ont signé; fait à
Caen ce dit jour et an Labez Roy, Peronne porte
enseigne, Blondelle, Bidois, Marie, Haveron, Julien,
Ledevin, Delauney, Le Pareux, Boutin, Fierville,

Lafontaine, Paris, Hourdent, Bertot, Dubois, Langrais, Peronne, Bougy, Cornet, Briard, Somain, Blanlot, de Reims, Moulliard.

Certificat des pèlerins du Mont-St-Michel à l'honneur de Dieu tout-puissant Père et Fils et St-Esprit et de la bienheureuse Vierge Marie, sous le titre du bienheureux St-Michel (19 mai 1755).

Pièce extraite des archives du Calvados, communiquée
par M. Eug. Chatel, président.

Premièrement.

L'an de grâce *mil sept cents cinquante-cinq, le dix-neuf de May*, plusieurs personnes de cette ville de Caen, portés au salut les uns aux autres, ont élu entre eux une société sous le titre de bienheureux S^t Michel, d'autant que le but et la fin principal de l'établissement de cette société est d'honorer Dieu et la très S^{te} Vierge et s'aimant les uns et les autres d'un parfait union.

Secondement.

Ne seront recus en la ditte société que des personnes qui ne soient que de bonne vie, meurs, réputation et sans reproche ny scandale.

Troisiement.

Il faut que pour cette effet choisir par les dits associés un homme sage qui sera capable de faire la bource de la dite société, et tous, d'une voix hunanime, avons nommé la personne du S^r ... pour Receveur qui aura un registre double, dont un pour luy et un chez l'aumonié avec autant du dit certificat.

Quatresment.

Tous les associés seront obligés de donner aux mains du d. receveur de la société, chacun la somme de *vingt....* d'argent pour faire le d. voyage de S^t Michel, laquelle somme sera payée entre les mains du dit Receveur à raison de *dix sols* par chaque semaine et *vingt quatre sols* par pèlerin qui se fairont enroler sur le registre de la dite société, et aux cas qu'il y eût quelqu'un des pèlerins qui fust morosif à payer les *dix sols* cy desous et qu'il laissât écouler plus de trois semaines sans les vouloir payer il seront rejettés de la d. société sur le seul raport du dit Receveur et perdront ce qu'il auroient pu payer sans aucune espérance et recompense, et se a commencer du d. jour et datte du présent.

Cinquiesment.

Il sera delivré a chacun des pelerins un *Javelot* avec une *Coquarde blanche et verte au chapeau* et une *cocarde au Javelot* et une *bandolière bleuze* dont les pelerins seront tous uniformes avec une *coquille d'argent attachée à la d. bandolière* et une *pere de gans blans de mouton*.

Sixiesment.

Il sera ajeté une *couronne d'argent* pour le Roy de la d. Compagnie et un *drapeaux* qui aura d'un côté S^t Michel et de l'autre côté la *representation de S^t Martin* dont le d. drapeau et la couronne seront *deposés* de notre consentement en l'*église conventuelle des Reverends peres Cordelliers de cette ville*, lieu que nous choisisons et herigeons pour notre confrairies conjointement avec

les *pelerins cy devant y érigés* ; pourquoi les dits reverents peres Cordeliers seront tenus de se conformer au certificat en forme du contract cy devant spécifié.

Septiesment.

S'il arrive que quelqu'un de la dite Société vienne à deceder après avoir donné son argent, ce qu'il aurait pu payer sera remis aux mains de ses héritiers, pour par eux en disposer ainsi qu'ils aviseront bien, et aux cas qu'il y eut quelqu'un des pelerins qu'il fut attaqué de quelque maladie, quil le mise hors détat d'entreprendre le d. voyage, son argent luy sera remis sur le raport et attestation de deux médecins à ce approuvés, sans quoy l'argent quilz auraient payé restera à la dite société sans aucun espoir de recompense.

Huitiesment.

Au sujet du *voyage que les d. pelerins* entreprennent de faire moyennant la grâce de Dieu ils ont choisis le *jour du lundy* en suivant les *festes de la Pentecoste* prochaine, auquel jour les d. pelerins *s'assembleront tous en l'église des dits reverents peres Cordelliers* pour y entendre la messe du S^t Esprit qui sera ditte a cette effet a leur intention, à laquelle seront tenu de recevoir la communion sans aucun deux pouvoir sen dispenser sous quelque preteste ou cause légitime que ce soit et puisse estre, et en cas de contredit, ceux qui ne voudraient y satisfaire seront rejetté et banny de la dite société comme du d. jour de leurs refus et sans pouvoir demander aucune recompense de ce qui auroint pu payer, le tout pour la gloire de Dieu, la santification des d. pelerins et l'edification publique, et il ne sera pris que deux repas sur la bource savoir le midy et le soir.

Neuviesment.

S'il arrive que quelqu'un des d. pelerins vingt a s'écarter du devoir que lui prescrit la religion ainsy la dite société, icelle s'assemblera en nombre suffisant pour délibérer et décider s'ils sont admis ou refusés de la dite société suivant le cas dont il s'agira et seront tenus d'en passer par la décision des d. pelerins deument assemblés.

Dixiesmement.

Et au sujet des députés convins de nommer pour décider des affaires de la d. Société, il a été décidé que les sieurs..... deux des dits associés gereront en qualité de députés pour les affaires de la d. Société et au sujet des fouriés il en sera nommé en temps et lieu..

Onziesment.

Les d. associés on d'un commun accord nommé pour directeur et aumônier de la d. Société la personne du sieur..... et pour porte enseigne.....

Et dit ceux (1) règlements contenant onze articles lecture nous en a esté faite et lesquels nous avons eu pour agréable et promettonts, moyennant la grâce de Dieu, les bien et duement garder et observer à ceux qui cy après seront avec nous enrollé en la ditte Société. En foy de quoy nous avons signé le présent le dit jour et an que dessus.

Pour copie conforme à l'original :

Eug. CHATEL.

(1) D'iceux.

La Normandie à l'étranger, par M. le comte H. de Laferrière-Percy.

Voici quelques notes recueillies çà et là, quelques documents relatifs à l'histoire de Normandie qui m'ont semblé dignes d'avoir leur place dans ce recueil ; je les ai détachés d'un travail plus considérable que je me propose de publier plus tard, car il ne m'a pas semblé possible, ainsi que je l'ai essayé pour les documents du XVI^e et du XVII^e siècle, de refaire une trame suivie avec tous ces lambeaux qui méritent cependant d'être conservés.

Parmi les manuscrits latins enlevés à la France en 1789 et qui, venus en Russie, sont aujourd'hui l'un des ornements de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, nous signalerons un missel du diocèse de Rouen, du IX^e siècle (il provient du monastère du Pré), et parmi les manuscrits français sur vélin : *les chants, ballades et rondeaux en l'honneur de la sainte vierge* (1); ce manuscrit du XVI^e siècle, d'un si grand intérêt pour notre histoire littéraire normande, faisait partie de la collection Coislin, dont il garde encore l'ancien numéro d'ordre, 2239. Il a été apporté en Russie par le jeune diplomate russe Dubrowski qui, à l'époque de la révolution française et à la suite du pillage de la Bastille et de l'incendie de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ces deux dépôts de nos archives, s'était fait une riche collection avec tous ces manuscrits, avec tous ces recueils d'autographes dispersés un peu partout (2). De la bibliothèque de l'Hermitage,

(1) Petit in-f° de 100 f.

(2) Voir : *Deux années de mission en Russie*, Paris, Imprimerie impériale, MDCCLXVII.

où il fut placé d'abord, ce manuscrit est venu à la bibliothèque impériale. Le frontispice est richement ornementé : il représente un portique, au centre duquel est placée la Vierge, debout sur un piédestal ; sa longue robe blanche, aux plis flottants, se détache sur un fond d'azur ; à sa droite, une sorte de rameau mystique ; à sa gauche, saint Paul, saint Augustin et l'Église sous la forme d'une femme. Au bas du portique, des anges se jouant dans un ciel étoilé. Chaque rondeau commence par une lettre ornée.

Voici la première strophe :

FOY

Désir humain ce iourd'hui ne faulx pas
A jubiler en exaltation,
Dispose toy, ie te pry, fay ung pas
Pour annuncer à toute nation
Que plus belle pucelle na Syon
Que Marie qui les vierges precelle.
Jamaiz ne fut infection pres celle ;
Son concept est exempt de toute ordure
Qui en purté plus que le fin or dure ,
Si que nest veu pollü ne vicieux ;
Dieu lordonne pour dompter la mort dure ,
Le doux accueil de la terre es saintz cieulx.

La bibliothèque de Saint-Pétersbourg ne possède aucune chronique de Normandie ; mais, en revanche, à la bibliothèque de Vienne nous mentionnerons celle du moine de Jumiéges (1) et une chronique de Nor-

(1) Ce manuscrit provient de la collection du baion de Hohendorf, en son vivant gouverneur de Courtrai et commandant des gardes du prince Eugène de Savoie : le catalogue de sa bibliothèque a été imprimé en 1720.

mandie du XIII^e siècle, manuscrit in-4°, sur vélin, de 186 f. (1).

Dans la bibliothèque de Hanovre, et non loin de la précieuse armoire qui renferme les lettres de Leibnitz, se trouve un petit poème de la duchesse d'Alençon (Marguerite d'Angoulême), poème imprimé dans le recueil de ses poésies : *Les Marguerites de la Marguerite*; c'est une copie du temps dont voici le titre :

Dialogue, en forme de vision nocturne, entre très-noble et très-excellente princesse Marguerite de France, sœur unique du roy nostre sire, par la grâce de Dieu, royne de Navarre, duchesse d'Alençon et Berry et l'ame sainte de défunte madame Charlotte de France, fille aysnée dudit sieur et niepce de la dicte royne 1533 :

- « Répondez moi, si douce ame vivante,
- « Qui par les morts qui les folz espouvante,
- « Avez esté d'ung petit corps delivre
- « Lequel huyt ans accomplis n'a sceu vivre
- « Faisant des siens la vie trop dolente. »

Passons maintenant à l'examen et à l'analyse des chartes que possède la bibliothèque de Saint-Pétersbourg :

— Fragment d'un compte du XIV^e siècle concernant les sergenteries de Bretheville et de Tournebu.

— Fragment d'un compte du XIV^e siècle (6 août 1335) : « pour deniers paiés aux habitans de la ville de Baieux pour don à eux fait par le roy nostre sire du tiers de l'imposition de vi deniers par livre octroïés au dict seigneur en la dicte vicomté et de deniers re-

(1) Il avait appartenu à M. de Borée de Courpont, dont il porte la signature sur la première page, à la date de 1723.

ceus par le vicomte pour enforcher le chastel et ville du dit lieu. »

Achas de vins.

Jehan le Foullon, II pipes de vin de Monstereul
xxxvi escus.

Jehan Dalle, pour une pipe de vin de Monstereul
xviii escus.

— Parties d'œuvres de la baillie du Costentin, à compter au terme de la S^t Michel l'an mil cccx I.

1^o Pour le chastel de Cherbourg (*sic*)

2^o Le chasteau de Valon (*sic*)

1^o Pour faire vi pententes et pour les forger

2^o Pour la serrure d'ung coffre à garder escripts

3^o Pour faire dix corvées de bois de fou pour la garnison du chasteau à Simon-le-goupil v sols tournoys

4^o Pour essente sur la charpente à viii sols le millier

Pour recouvrir sur la garde robe de la chambre à la Royne

Pour le chastel de Karentan

Pour faire le comble de la grosse tour du chastel de bon merreien de quesne

Pour faire une cleisture de colombes sur les quar-naux afin que les arbaletriers y pussent demourer plus sainement x ls.

— 6 novembre 1350. Quittance passée devant Pierre Martel garde du scel des obligations de la vicomté du Pont de l'Arche par Jehan Lefier, lequel déclare avoir receu du roi par les mains de honneste homme Pierre Bachelier, Viconte du pont de l'Arche, la somme de vingt sols tournois pour le terme de S^t Michel dernier passé.

— Fragment d'un compte du XIV^e siècle concernant les sergenteries d'Isigny et Thorigny et au Veis dans le Cotentin.

— Parties et œuvres de charpenterie de la vicomté de Rouen, au terme de la S^t Michel mil trois cent cinquante deux ;

— Devis de charpenterie et de couverture faites au Chastel-ès-Rouen ,

C'est un immense rouleau de plusieurs mètres dont voici le premier article :

« A Robert le Balenchin pour tache à luy baillée pour la mesme charpente , en présence du vicomte de Rouen , pour faire œuvres de couvertures ; c'est assavoir la porte de l'entrée du chastel au dehors de l'entrée du pont-levis, et la maison où demeure Robert du Greil jouxte la cohue, et emploier esdit Chastel plusieurs milliers d'essente sur les noes du degré des chambres le roy et la reyne, et puis viii maisons en la rue de l'Omosne. »

Ce précieux rouleau renferme de curieux détails non-seulement sur le vieux château de Rouen, mais sur beaucoup d'autres manoirs, et notamment sur celui de Moulineaux. Pour ce dernier j'ai relevé cette note :
« A Rogier Belle-Barbe, plâtrier et à son compagnon pour la cheminée de la chambre du dit chastel où gist M^r Louis de Harcourt. »

— Fragment d'un compte de dépenses où j'ai relevé les articles suivants (26 février 1355) :

« Pour deuz à Jehan Baillet orfèvre de M^r le duc de Normandie par le commandement des trésoriers du roy au viconte de Conches

« Pour les despens du dict Viconte pour aler de Vire à Rouen par le commandement du duc nostre sire.

« Pour les despens du dict Viconte, de son clerc, ii chevaux et i vallet pour venir de Vire à Paris xvi^e jours, ven. demour et retour par jour ix sols. »

— Fragment d'un compte du XIV^e siècle pour réparations faites dans la vicomté du Pont de l'Arche et au chastel du Pont de l'Arche :

« repaumeer la chambre le Roy

« repaumeer la meson dessus la porte là où est le colombier

« repaumeer l'alée depuis la petite chapelle jusques la chambre le Roy. »

— Compte et recette du fouage de la sergenterie d'Exmes au XIV^e siècle.

— Fragment de compte du XIV^e siècle ; nous y remarquons :

Pour despens fais par Jehan Païen, sargent du duc nostre sire et II hommes à cheval avec luy pour conduire et mener à monseigneur Roger Bacon chevalier (1) vi hommes et ung Englois lesquelz avoient esté prins prisonniers par monseigneur de la Haie du puis et par ses gens à l'assault que les Englois firent à Bretheville, pour deux jours allant et venant et pour les despens des diz vii hommes par jour xxv s. pour le salaire d'une charete qui les apporta par devers le dict seigneur xxx s.

Pour une lettre envoyée au viconte de Domfront qui avoit une lettre signée de messire de Gournay et fut estimée fausse.

— Fragment de compte du XIV^e siècle :

Parties des rentes et revenues deues par an au roy nostre sire aux termes de Pasques et St Michiel, tant en giains que en cens, desquelles rentes et revenues les tenements sont assis en clos de Costentin et y souloient demourer ceulx qui les debvoient.

(1) Roger Bacon, s^r du Molay. V. L. Delisle, *Histoire de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, p. 51.

— Rôle du fouage de la sergenterie de Beaumont au XIV^e siècle et de plusieurs paroisses des environs de Baïeux.

— Fragment de recette de diverses foires de Normandie au XIV^e siècle.

Notamment la foire devers Isigny.

La foire de la vignée qui se tient à Isigny le jour de Penthecoste.

La foire boulée qui se tient à Formeigni le jour S^t Martin.

La foire appelée S^t Cler en Costentin le xxvi^e jour de juillet.

La foire de la Magdeleine qui se tient à Hotot.

La foire de la Magdeleine qui se tient à Isigny.

La foire S^t Pierre qui se tient à Tilly le 1^{er} aout.

La foire S^t Pierre qui se tient à Beaumont le Richart.

— Enquête pour un marché tenu de toute ancienneté à Saint-Eny, dans le Costentin (XIV^e siècle).

Voici la déposition d'un des habitants de Saint-Eny (1) :

« Jehannot Palla paroissien de S^t Eny, agié de cinquante cinq ans environ, home de labour et marchandise, non home, ne tenant de la dicte dame, dict et dépose que la dite paroisse de S^t Eny est assise en pais fertile et passe par icelle paroisse le grant chemin de Coustances et Carentan; item dit qu'il est bien souvenant qu'il y a quarante ans il vit marchié de boucherie, mercherie, boulangerie, de cordonnerie et de chandelles à jour de dimanche au dit lieu de S^t Eny et qu'il y avoit Halles couvertes; item enquis, se ce seroit le prouffit du bien publique du roy nostre sire et de la

(1) Canton de Carentan.

dicte dame de transférer le dict marchié du jour de dimenche à jour de mercredy, dit que, à son advis, ce seroit le bien des habitans d'environ et de ma dicte dame et que les constumes que prent le roy nostre sire à Carentan ne vauldront de riens. »

— Fragment de compte de fouage du XIV^e siècle comprenant certaines paroisses de la vicomté de Falaise : nous y avons remarqué les noms des paroisses suivantes :

Ronfeugeray.	Taillebois.	La LandedeLongé.
Milles savate.	Chesnesec.	Durcet.
La Forest-Auvray.	Les Yveteaux.	Echalou.

— Amendes et explois du baillage d'Evreux depuis le terme de Toussains mil cccc et dix huit jusqu'à l'ascension en suivant l'an mil cccc^e et dix neuf, taxées par Gilles Lemettoier lieutenant général de noble homme monsieur Guillaume de Halsal, chevalier, bailli d'Evreux et baillées à Colart Anquetin, vicomte de Meaux.

— (15 décembre 1432). Lettres de Henri se disant par la grâce de Dieu roi de France et d'Angleterre aux commissaires des comptes de Normandie, Jean Harpelay chevalier, bailli de Costentin avait sous ses ordres cent hommes d'armes et cent archers à cheval « pour iceulx tenir à Genets pour restreindre et contraindre de vivres les ennemis estans au mont S^t Michel. » Cette force ne pouvant suffire à la sûreté du pays, les habitants du Cotentin, par l'intermédiaire de l'évêque de Coutances, demandèrent au duc de Bedford, régent du royaume de France, un supplément de troupes pour empêcher les grands maux que leur faisaient endurer ceux qui occupaient la place du Mont-Saint-Michel. Le duc leur donna cent hommes d'armes et cent archers à cheval

pour garder les chemins, à la condition que trois mille neuf cents soixante et dix-huit livres tournois seraient levées pour le paiement des nouvelles troupes; — la lettre n'a trait qu'au règlement de cette imposition et au paiement des hommes d'armes.

— Parties de rentes dues à monsieur le comte de Harecourt à la recepte de Martin de Bezu viconte et receveur d'Ellebeuf, pour mon dict sieur le comte cy après desclairez inutiles et non solvables, pour ce que les héritages subjectes es dites rentes sont en la main de mon dict seigneur pour défaut donné; ceulx qui estoient propriétaires des héritages, les aultres mors et les aultres absents et les dits héritages demouréz en frische et de nulle valeur et n'avoir trouvé à qui les baillier sur l'occasion de la guerre, les présentes parties en suivent :

— Rentes pour le terme S^t Michel de l'an 1440 de la prevosté du Teil.

De la haie du Teil.

De la prevosté de Villiers.

La prevosté de Marconville.

— Amendes du bailliage de Mortain echeues au terme de Paques 1441 et taxées par Jehan de Lannoy lieutenant de noble homme Pierre Poolin écuyer, bailli de Mortain, présents et appelés Jacques Douesnel, lieutenant de Richard de Beaumont viconte de Mortain et Olivier de Signey procureur de M^r le comte du dit Mortain.

La somme des amendes était de xxxviii livres 4 s. tous les noms des condamnés à l'amende sont relatés par la charte.

— Amendes du baillage de S^t Lo depuis le vii novembre 1449 jusqu'au vi^e jour de mars du dit an,

taixées par Guillaume Lecoq, lieutenant général de noble homme Artus de Montauban, écuyer d'escrerie du roy nostre seigneur, sieur de Crepon et bailli du Costentin (1), présens et appelés Besnard Malenfant, procureur du roy au dit baillage et Colin Saire avocat ; et plusieurs aultres amendes recueillies par Raoul Gourdel, vicomte de Carentan ; le chiffre du rôle est de xi livres viii s. vi d.

— Quittance de 20 livres 4 sols donnée le 20 novembre 1450 par Jehan Facoul écuyer, verdier de la foret de Bort (?).

— (17 mars 1485). — Information et avis donnés au roy par le bailly de Costentin et autres en vertu de lettres patentes du roy touchant le moyen de lever et entretenir nombre de gens de pied à la moindre foule du peuple. — En l'hostel commun de Saint-Lo, en présence de Robert Rozel lieutenant général de noble homme Jehan Dumas chevalier, seigneur de lisle, bailli du Costentin eut lieu l'assemblée dont le roi avait provoqué la réunion ; étaient présens l'abbé dudit lieu de St Lo, François de Coulombières, baron de la Haye-du-Puits (2), Jehan de Magneville (3), sieur du dit lieu, Jehan de la Luzerne, Guillaume de la Bretonnière, Jehan Rogier, sieur de le Ponterie, Jehan d'Auxais, Jehan Varroc, Jacques de Caumont, sieur du Trem-

(1) Après avoir suivi le parti des armes, il se fit Célestin à Marcoussis ; d'où le roi Louis XI le retira pour le faire archevêque de Bordeaux ; mort en 1478 (v. L. Delisle, *Histoire de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, p. 283).

(2) Il vendit cette baronnie en 1491. V. *Antiquaires de Normandie* (année 1825), p. 217.

(3) Un de ses descendants acheta la baronnie de la Haie-du-Puits (*ibid* , p. 217).

blay, Guillaume Bascre, Jehan Ledemé, Guillaume Le Chevalier, sieur de Lignerolles.

— (24 novembre 1487). Lettre des élus de Bayeux au roi Charles VIII; ils annoncent au roi que, suivant son ordre, ils ont fait le recensement des habillements qu'avaient encore les gens de guerre de cette élection, « pour scavoir de vray ce qu'il leur en défailloit et cognoistre au certain si ce a esté à leur faulte ou non. » L'enquête faite en présence de leur capitaine Pigace a prouvé que c'était non du fait de guerre, mais de leur faute; une contrainte a donc été adressée aux paroissiens de lever quatre-vingts lances « pour fournir tout ce qui défallait à leur valeur. »

— Modérations de la vicomté de Baieux, role du xv^e siècle. Document curieux qui renferme les noms de toutes les villes et villages qui dans chaque sergenterie n'étaient pas solvables et « puissantes de paier ce en quoy elles estoient tenuz envers les Anglois, » qui les avoient occupés.

Une modération fut ordonnée par les commissaires siégeant à Baieux sur chaque redevance.

En voici un exemple :

La paroisse de Cahagnolles (1) devoit aux Anglois v^e IIII^{xx} moutons; la taxe fut modérée à II^e moutons.

— Lettres patentes du roi Charles VIII par lesquelles il accorde à son cousin le duc René d'Alençon, « afin qu'il ait de quoy tenir honorablement son estat, » le revenu, profit et emolument des droits de gabelle et de greniers à sel de Verneuil, Exmes et Belesme; donné à Amboise, le 5 decembre 1493.

Enfin nous relatons encore pour le XV^e siècle :

(1) Canton de Balleroy.

— Œuvres faites és halles en la cohue de Montfort (pour un millier de tuiles à couvrir la dite cohue xv s.).

— Parties des œuvres faites au chastel du val de Rueil.

— Parties des œuvres faites en la vicomté de Pont-audemer.

— Les parties des œuvres du chasteau de Bonneville-sur-Touques (vicomté d'Auge).

— Les parties des œuvres faites aux halles de Pont l'Evêque et « à la cohue de St Lorens. »

Me voici sorti des chartes normandes que renferme la bibliothèque de Saint-Pétersbourg; maintenant je vais passer à une série de lettres du XV^e siècle, qui toutes se rapportent à notre histoire de Normandie.

Lettre de M. d'Estouteville, prévost de Paris, au roi Louis XI (1).

29 avril 1480.

Sire, je me recommande à vostre bonne grâce tant et si très humblement comme je puis et vous plaist savoir, Sire, que j'ai vu monseigneur d'Auch à Vernon et lui ai dit que vous m'aviez chargé de l'en ramener quant et moi. Il m'a dit qu'il ne viendra point si vous ne lui escrivez, car il est bien aise à M. de Torcy et ne lui fault pas de chevaux parce qu'il va en bateau et qu'il est aussi tost assis à table que monsieur de Torcy. Sire, je vous assure qu'il est bien amendé depuis que vous ne le vistes et vault beaucoup mieux

(1) Robert d'Estouteville, baron d'Ivry, chambellan du roi, garde de la prévôté de Paris; voir *Hist. de Louis XI*, par Thomas.

qu'il ne faisoit et Denys aussi qui est avec luy. Si c'est vostre plaisir de l'avoir il faudra que vous lui escriviez et je le ramènerai quant et moi. Il dit que vostre vue lui a cousté deux cens escus du sien et encore couchoit-il sur les bancs et le baillait on gouverner comme le veau à Brillac qui lui fit écorcher les fesses à Evreux de force de le mener rudement après vous, dont il n'est pas bien content.

Sire, il vous plaira m'en mander et commander vos bons plaisirs afin de les accomplir à l'aide de Dieu, Sire, qui vous donne bonne vie et longue et accomplissement de tous vos bons désirs (1).

Vostre très humble et obeissant
subject et serviteur

D'ESTOUTEVILLE.

*Lettre d'Ambroise de Beaurepaire, lieutenant d'Avranches,
au roi Louis XI.*

6 février 1482.

Le plus humblement que je puis à vostre bonne grace me recommande, Sire. Soubz ombre du don que avez faict des terres et seigneuries estant en Normandie à messire de Clery entre lesquelles est la terre et seigneurie du Val de Seé située et assise en ceste chastellenie d'Avranches, ilz veulent empescher les parroisses de leur dicte seigneurie qui sont subjectes à faire le guet en ceste votre ville d'Avranches de y faire le dict guet ; si ainsi estoit il ne demoureroit que XIII parroisses pour faire le guet en la dicte ville, laquelle à vostre prouffit ne à l'honneur de mons. le mareschal ne de moy ne scaurois garder

(1) Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg, vol. 74, n° 28 ; Bazin, t. IV, p. 218.

Sire, par plusieurs foys en ay escript a mon dit sieur le mareschal pour ordonner a faire donner provision, ce qu'il n'a point faict, pourquoy je suis contrainct à vous en advertir pour ma descharge pour y remedier, a ceste fin que nostre dicte ville soit bien gardée. Sire, je vous envoie par memoire les paroisses que mes dictz s^{rs} de Clery veulent separer de ceste dicte chastellenie, vous en ferez à vostre bon plaisir.

Sire, en la dicte terre et seigneurie du Val de Seé n'y ont oncques chastel ne place forte de quoy il soit memoire, mais sont de tout temps les paroisses de la dicte terre du Val de Seé subjectes au guet et garde de ceste ville pour la garde d'icelle qui est bien peu et avecques ce elle est très mal garnie d'artilleurs et autres choses necessaires pour la defense d'une telle place, je vous advertis de toutes ces choses, comme je suis tenu.

Sire plaist nous mander et commander voz bons plaisirs pour les acomplir de tout mon pouvoir au plaisir de nostre Sauveur Jesus auquel je prie quil vous doine bonne vie et longue, escript à Avrenches le vi^{mes} jour de fevrier (1).

Vostre tres humble et obeissant
subject et serviteur

AMBROYS DE BEAUREPAIRE.

Lettre du vice-amiral Coulon à Louis XI.

25 mars 1482.

Sire, je me recommande à vostre bonne grace tant et si humblement comme je puis et vous plaist savoir que jay reçu vos lettres et par icelles me escripvez que le brasseur

(1) Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, n° 71.

que vous avez envoyé dernièrement ne faict gueres et n'est point bien tout à vostre appetit, et que je vous envoie le meilleur faiseur de ceux de Hollande que je pourray trouver. Sire, je enverrai incontinent en vostre ville de Rouen le pere de ma femme pour se enquerir ou il pourra trouver des meilleurs et suffisants de la ville pour ce faire et aussi moi meme j'iray en vostre ville de Harefleur et Caudebec et par tout le pays tellement que je vous enverray à ceste fois que pourrez choisir et prendre ce qu'il vous plaira; je suis pour le present à vostre ville de Honfleur où je besoigne pour le fait de vos navires, mais est necessité que appointiez aucune provision sur le fait de nos marigniers, ou autrement il ne s'en pourroit trouver nulz pour vous dehors avecques nuez. Sire, autre chose ne vous scay que rescrire, priant nostre Seigneur qu'il vous donne bonne vie et longue accomplissement de vos tres haultz et nobles desirs, escrit en ceste ville de Honfleur le xv de mars 1482 (1).

Le tres humble sujet et tres obeissant

COULLON.

Lettre de Guy de Laval à Louis XI.

24 octobre 1482.

Mon tres redoubté et souverain seigneur je me recom-
mande à vostre bonne grace tant et si tres humblement que
faire le puis. Mon tres redoubté et souverain seigneur vous
plaist scavoir que mon cousin monseigneur de Seez (2) m'a
dict que combien il vous ay pleu lay donner arrest et plusieurs
provisions de justice à son prouffict touchant son dict Eves-
ché, à quoy ses parties n'ont defferé ni obbéy, mais tousjours

(1) Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 71, f° 86. (Autographe).

(2) Gilles de La Vall, évêque de Seèz en 1480.

luy font de plus grans troubles que paravant, ayant grant faveur sa partie au duché d'Alençon (1). Monseigneur je envoie ce porteur, mon secretaire, par devers vous pour obtenir les provisions nécessaires au faict de mon cousin, lesquelles ont été vueues et accordees par vostre dict conseil, vous suppliant qu'il vous plaise les commander et donner des lettres missives adreeses a ceux que mon dict serviteur vous dira, portant le contenu de nos dites provisions touchant le dit évêché, lequel vous plaise oyre et croire et avoir tousjours le faict de mon dict cousin pour recommandé, ainsy que par cy devant, et lui donner commissaire l'ung de vos conseillers pour mettre à execution vos provisions en mandant que soyez obéiz ainsi qu'il est de raison et commander que ce dict porteur soit expédié au plus tôt qu'estre pourra. Mon tres redoubté et souverain seigneur, je prie Dieu qu'il vous donne bonne vie et longue, escrit a Laval le xxiii^{eme} jour d'octobre (2).

Vostre tres humble et obeissant
serviteur et subject.

GUY DE LAVAL (3).

Lettres de Louis IX à l'occasion des chanoines de Seèz.

15 décembre.

Louis par la grace de Dieu roy de France, tres chers et

(1) C'est aux prétentions de M^e Goupillon sur l'évêché de Seèz qu'il fait allusion. *Histoire de Louis XI*, par Thomas, t. I^{er}, p. 403.

(2) Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, n° 71 de la collection des autographes.

(3) Guy de Laval, XIV^e du nom, et frère de Louis de Chatillon, et de André de Laval, sire de Loheac. V. Histoire de Thomas Bazin, t. III, p. 327.

grans amys nous escripvons presentement a nostre saint Pere le Pape touchant les archidiacre et chanoines de nostre eglise de Seez en nostre pays en Normandie qui sont réguliers de l'ordre de saint Augustin, qu'il plaise à sa sainteté les muer de l'habit regulier en secutier et l'eglise qui est reguliere faire seculiere ainsi que par noz lettres dont le double est cy dedans vous les pourrez revoir plus amplement, et vous prions, tant que faire pouvons et sur tout le plaisir que faire vous desirez, que à la presentation de mez dictes lettres veuillez assister et envers nostre dict saint Pere tenir la main, en maniere qu'il face ce dont le requerons, en quoy faisant vous ferez si agreable et singulier plaisir que plus grand en pareil cas faire ne pourrez, ainsi que plus a plein de nostre vouloir et intention sur ce serez informez par notre amé et feal conseiller maistre Thibault Bourgoing lequel pour cette cause envyons par devers nostre dict saint Pere et vous. donné au Plessis les Tours le xv^e jour de decembre.

LOYS.

*Lettre de Jean Du Vergier à Charles VIII à l'occasion
d'une révolte des chanoines de Seez.*

7 janvier 1486.

Sire, j'ai receu la lettre qu'il vous a pleu de vostre grace me escrire, ensemble les lettres patentes à moy adressées touchant le parachevement et accomplissement de l'exécution de l'arrest par vous donnée au profit de monsieur de Laval et contre monseigneur Goupillon (2) pour raison et à cause

(1) Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 34.

(2) Au regard de Séez, le roy n'y fait oncques violence et l'a pardue

de l'Evesché de Seez où illec s'est trouvé pour la matiere monsieur de Saulses l'ung des capitaines de nostre compaignie , et aussi s'y est trouvé monsieur d'O. En la presence desquelz et de plusieurs aultres j'ay illec publié et fait lire et publier à cry publique vos dites lettres patentes et missives , ensemble certaines aultres lettres missives par vous escriptes et enviées pour la dicte matiere au dit sieur de Saulses , les sires de Pennet de la Forest et de la Queze capitaines et au lieutenant de la compagnie de monsieur le mareschal de Gié, lesquelles vos lettres tant patentes que missives j'ay signifié et fait assavoir publicquement et à haute voix es lieux publiques de la ville de Seez au dit Goupillon, les chanoines et chapitre du dit Seez et leurs adherens , fauteurs et complices estans intrus et en garnison dedans le fort du dist Seez, et si leur ay fait faire exprès commandement de par vous sur grans peines à vous à appliquer et autres peines formidables me faire ouverture du dit fort et obeissance pleniére pour parachever autrement l'execution de vostre arrest et lettres avec plusieurs graves remonstrances des fidelité loyaulté et obeissance qu'ilz vous doivent et des bateries et mutilations homicides et autres grans inconveniens et dommages qui jà sont advenuz et vraysemblablement peuvent encore advenir en maintes manieres pour raison et à cause des rebellions desobeissances et voyes de faict commises et perpetrées par les dessus dictz , auxquelz j'ay semblablement faict plusieurs grans comminations et intimations en tel cas requises , cuidant par ce les incliner et induire à vous obéir et faire cesser la voye de faict pour éviter la foule et oppression de vostre peuple , l'effusion de sang et autres

Goupillon par la faulx sonnerie qu'il avoit faicte, par contrefaire les lectres du roy et du secretaire, par sentence en cour de Rome (1).

(1) *Hist. de Louis XI*, par Thomas Basin, t. IV, p. 403.

très grans maulx et inconveniens qui s'en peuvent s'ensuivre ; à quoy les ditz seigneurs de Saulses et d'O se sont grandement et notablement employés à vostre intention , mais eulx ne moy ne avons veu ne trouvé , ne voyons ne trouvons aucun remède ne voye d'obéissance , ains toute obstination et persévérance de mal en pis , car jour et nuit les ditz intrus et rebelles et desobéissans exercent et continuent toute voye de faict et hostilité et sembleroit , à leurs obductions et manières de faire , qu'ilz feussent et soient latemment persuadez et portez par aucuns pour cuyder parvenir à quelque pernicieuse et scandaleuse conclusion. Sire , je vous envoie mon procès verbal , sur quoy vous supplie en toute humilité estre faict et ordonné à vostre bon plaisir. Sire , je prie nostre Créateur qu'il vous doint très bonne vie et longue (1).

Escript au dict Séez , le VII^e jour de janvier.

Vostre plus que très humble et très obéissant
subject et serviteur.

JEHAN DU VERGIER.

Lettre des habitants de Rouen à Charles VIII.

Les habitants de Rouen remercient le roi Charles VIII des bonnes expéditions qu'il a données aux délégués des états du pays sur le fait des monnaies , « mesmes aussi sur le gouvernement et police des gens de guerre (6 avril 1488) (2).

(1) Biblioth. impér. de Saint-Petersbourg , n° 71.

(2) Biblioth. impér. de St-Petersbourg.

Lettre de Jean de Rohan, de H. de Montfaucon, Gaston de Lyons et de Grassay, commandants pour le roi en Normandie, à Charles VIII.

20 avril 1468.

Ils lui mandent que, par manque de vivres en Bretagne, ils ont envoyé à Avranches tous les chevaux de leur artillerie, et les chevaux des gendarmes à Avranches, Coutances et St-Lo, et par toute la Basse-Normandie.

Les Anglois sont venus jusqu'à St-Brieuc, monsieur du Chasteau est dedans Brest, l'amiral de Bretagne au fort (1).

Lettre de Louis Mallet, sire de Graville, à Charles VIII.

21 novembre 1488.

Sire je me recommande tres humblement à vostre bonne grace. J'ay aujourd'hui receu vos lettres qu'il vous a pleu m'escripre, faisant mention que avez sceu que mes navires sont arrivéz à la coste de Normandie et que les recouvrerois volontiers et aussi la prinse des galeres de Venise qui a esté faicte que, afin que puisse recouvrer les ditz navires et aussi pour appointer sur le faict de la dicte prinse, estre bien content que je donne sauf conduit pour six semaines aux personnes qui ont faict la dicte prinse, pourveu que je fasse mettre en vostre main tous les biens venus de la dicte prinse qui seront trouvés en vostre pouvoir, quelle chose seroit impossible faire, car jà les mariniers en ont leurs pars qu'ilz ont vendues et transportées ainsi qu'ils ont vœu, et sont les

(1) Biblioth. impér. de St-Pétersbourg, n° 71.

trois pars des dictz mariniers tous estrangiers et sur lesquelz il n'y a aucune reprise.

Sire, avant la reception de vos lettres et pieçà pour doubte que j'avais des ditz navires tant qu'ilz ne se perdissent en la rade de la mer ou ilz estoient en tres grand danger mesmement qu'ilz ne s'en alassent en Angleterre ou quelque autre part, pour ces causes je les asseuray leurs corps et tous biens car autrement ilz ne fussent point venus icy et encores, quelque assurance que je leur aye donnée, se ne sont ilz pas encores tous venus ainsi que de ce et de toute la maniere de la prinse des dites galeres je vous ay escript plus ample-ment par le capitaine Porcon et aussi pour ce que je ne scay point qu'ilz eussent fait chose qui ne fust de faire, ne de qui vous deussiez estre mal content d'eulx, mais je crois que vous n'aviez pas encores eu les lettres par le dict Porcon.

Sire, vous supplie très-humblement qu'il vous plaise faire entretenir ma dite sureté et promesse, autrement vous perdriez tous vos navires et tant que vous avez de vos serviteurs par la mer, qui seroit une mauvaise recompense des services qu'ilz vous pensent avoir fait au dict voyage et quant ilz ne vous eussent fait le service qu'ilz vous ont fait vous eussiez eu de la partie du roy Richard plus de xxx^m angloys en vostre royaume, car le navire estoit tout prest et advitaillé pour passer par de çà les ditz Angloys alors qu'ilz descendirent le conte de Richemont au dit pays d'Angleterre.

Sire, le roy nostre père que Dieu pardoint me commanda faire la guerre aux Venitiens comme hérétiques et ses ennemis depuis vous ne m'avez point fait scavoir que entreteniez aliance avecques eulx, par quoy me semble que ce qui vos gens et serviteurs ont fait a esté bien et deuement fait, et aussi les Vénissiens avoient délibéré, se ilz eussent esté les plus

forts, de geter en la mer et noyer tous vos ditz gens et prendre voz navires. La loy de la mer est quant on ne veult amener et que on se combat on confisque tout. Je vous supplie sire qu'il vous plaise avoir vos pouver gens et serviteurs pour recommandez. Sire, je prie Dieu qu'il vous doint très-bonne et longue vie.

Escript à Honnefleür, le XXI^e jour de novembre 1488.

Vostre très humble et très obeissant subject et serviteur.

L'AMYRAL (1).

*Lettre de Louis duc d'Orléans (depuis Louis XII),
au roi Charles VIII.*

Mon tres redoubté et souverain seigneur à vostre bonne grace me recommande tant et tres humblement que faire le puis.

Monseigneur, sitost que fus arrivé en cette ville de Rouen j'ay envoyé en toute diligence querir mon lieutenant lequel estoit allé mener des gens à Honnefleür pour armer vos navires, ainsi que le vostre admiral et ceux qui en ont la charge lui avoient faict scavoir, et avoit mon dict lieutenant mené avecque luy le cappitaine Philippes du Moulin et sa compaignie et aussi assez nombre des miens et d'autres de vos ordonnances avecques des gens de pié tant que gendarmes; mais quant vos ditz gendarmes ont esté là, le dict vostre admiral et ceulx qui ont la charge de la mer ont assemblé le conseil des mariniers et ont trouvé que vostre navire n'estoit puissant de combattre le gros navire d'An-

(1) Biblioth. impér. de St-Pétersbourg, n° 34.

gleterre et pour descharger le peuple ont renvoyé les dits gens de guerre et mon lieutenant.

Monseigneur, je me suis enquis à iceluy mon lieutenant s'il avait point oy de nouvelles du demourant de leur armée, et s'ilz faisoient nulz semblans de descente. Il m'a respondu qu'il a faict venyr ung marchant italien qui ne faict que venir d'Angleterre en la presence du dict admiral, lequel a respondu ce qui est contenu en ma déposition, laquelle je vous envoie et, s'il vous plaist, le dict marchand je vous envoyrrai.

Monseigneur, je ferai diligence d'en scavoir plus au long et tousjours vous en advertiray et je mettray poyne de vous servir le moins mal que je pourray. Si je vois que ce ne soit rien, je m'en retourneray maintenant devers vous. Monseigneur j'ay trouvé par de cà le peuple en grant desespoir pour la pilerie des gens d'armes et m'en suis informé, mais j'ay recogneu que les grans plaintes sont venues des gens de pié, lesquelz on a faict aller et venir trois ou quatre fois sans que besoing en feust et y a eu un petit ordre jusques icy.

Monseigneur, je y eusse pieca mis l'ordre, mais je ne scay qui sont les commissaires ne les cappitaines qui en ont la charge, car riens n'est adressé à moy comme dernièrement que je fus par de cà je vous fis sçavoir; touttefoys monseigneur j'ay envoyé de tous costés et espere en donner si bonne provision que vostre pouvre peuple en sera soulagé qui en a bon hesoing; aussi ay envoyé partout pour faire servir les gendarmes et mettre en leurs garnisons. Monseigneur ceulx de ceste ville m'ont fait une grante remontrance de leur prisonnier qui est en la conciergerie et m'ont prié vous en escripre, et vous supplier qu'il vous plust y donner quelque provision autrement ay paour qu'il en vienne quelque scandale.

Mon tres redoubté souverain seigneur, commandez moy

tousjours voz bons plaisirs pour iceulx accomplir et prie le Créateur vous donner tres bonne vie et longue et l'accomplissement de voz tres nobles désirs (1).

Vostre très humble et obeissant sujet et serviteur.

LOYS.

Notice sur Saint-Jean-le-Blanc, par M. Danne.

En suivant la route d'Aunay à Vassy, on trouve à égale distance de chacun de ces deux bourgs, celui de Saint-Jean-le-Blanc (*Sanctus Johannes albus*), agréablement situé vers le S.-O. et près des bruyères du Plessis-Grimoult. D'anciens souvenirs s'y rattachent et l'on ne doit pas être surpris de voir qu'il avait autrefois une certaine importance.

Divers auteurs ont donné des détails sur cette localité, notamment M. de Caumont et M. l'abbé Barette, curé de Condé-sur-Seulles, qui fut pendant quelque temps vicaire de cette paroisse ; j'ai cru devoir citer quelques-uns de leurs passages, en indiquant ce qui peut-être a été oublié.

Grimoult du Plessis étant entré dans la conjuration des barons normands qui voulaient enlever au duc Guillaume la souveraineté de la province, fut fait prisonnier à la bataille du Val-des-Dunes et conduit à Rouen où il mourut. Sa félonie ayant saisi le vainqueur de la totalité de ses biens, le duc, en 1074, donna la baronnie du Plessis à son frère utérin, Odon 1^{er}, évêque de Bayeux, qui en employa une partie à fonder sept prébendes dans sa cathédrale. Le

(1) Bibl. imp. de Saint-Petersbourg. Chartes et lettres des rois, reines et enfants de France, n° 34.

reste fut réservé pour lui et ses successeurs. C'est ainsi que les prébendes de Saint-Jean-le-Blanc, d'Albret, de la Vieille, de Damvon, de Castillon, de La Ferrière-du-Val, et du Locheur, furent fondées au XI^e siècle. Mais dans la suite, c'est-à-dire au XII^e, l'évêque Richard de Douvres qui portait pour armes : *D'argent à trois lionceaux de gueules posés 2 et 1*, à la demande de Richard Samson, chapelain de la chapelle du château du Plessis, donna cette même chapelle avec d'autres biens, savoir : le champ Osbert, où fut bâti le prieuré et le moulin d'Escures, à Saint-Jean-le-Blanc, pour établir une communauté de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Il leur fit bâtir une église et Richard Samson en fut le premier prieur. Philippe de Harcourt, 35^e évêque de Bayeux, qui portait pour armes : *De gueules fascé de deux pièces d'or*, régla le tout avec le chapitre en 1153, en statuant que la prébende de Saint-Jean-le-Blanc serait unie à perpétuité à la dignité de prieur du Plessis, lequel fut toujours regardé depuis comme le premier chanoine de la cathédrale. La paroisse était desservie par un des religieux, et le prieur était obligé à son tour d'y faire sa semaine. Cette charte fut signée par Guillaume, doyen ; Herbert, chantre ; maistre Onfroy, archichapelain ; Patrice et Roger, archidiaques ; Guillaume, sacristain ; Robert, sous-doyen ; maistre Ranulf ; Guillaume Delbruel ; Garin de Gaillardon et tout le chapitre. Le prieur percevait les dîmes. Dans une charte sans date, Henri de Falaise confirme la donation faite au prieuré par Marguerite, sa sœur, de la terre d'Escures sur la Druance, à l'effet d'y faire un vivier au-dessus de leur moulin en se réservant cependant la dime des anguilles dudit vivier.

Jean du Plessis et Raoul, son frère, donnèrent, en 1222, une pièce de terre à Escures et une partie de leurs bois.

Raoul du Plessis donna aussi, vers la même époque, pour le luminaire de la chapelle Saint-Nicolas, 20 sols manceaux de rente et autres redevances annuelles à prendre sur le tenement de Saint-Jean-le-Blanc, à Landrières.

Henri, évêque de Bayeux, donna au prieur Nicolas 30 acres de terre du fief de Formigny, qui dépendaient de la prébende de Saint-Jean.

Robert Odon, de Saint-Jean-le-Blanc, vendit, en 1297, au prieur, diverses rentes et redevances affectées à l'office du pitancier de la maison pour 75 sols tournois.

En 1411, une enquête fut faite aux *plaid*s de Saint-Jean-le-Blanc, par le lieutenant-général du sénéchal de Messigneurs les religieux par suite de laquelle Jehannette, fille mineure ou en sous-âge de feu Jehan Morel est contrainte de faire *le service de porter les lits* des dicts religieux et de leur rendre hommage ainsi que ses ancêtres avaient coutume de le faire.

Guillaume de Meheudin donna au prieuré du Plessis des terres situées à Crespigny et au Kaisnel; cette chartre sans date est attestée par Guillaume de Semilly, seigneur d'Aunay, et ses frères.

En 1290, Robert Richard échange la pièce du vieux fief contre deux autres pièces de terre à Crespigny.

D'après l'aveu des biens de l'évêché de Bayeux rendu en 1453, les prieur et religieux du Plessis tenaient alors, de la baronnie du même nom, un quart de fief de chevalier noblement et franchement, appelé le fief Quesnel, assis à Saint-Jean-le-Blanc, à cause duquel ils devaient à l'évêque de Bayeux, prières et oraisons.

Un seigneur de Lesnault nommé Robinet Le Peintre tenait aussi de la même baronnie par foi et hommage, une franche vavassorie, nommée d'Estures ou plutôt d'Escures, sise à Saint-Jean, et il devait pour ce fief 24 sols 11 deniers tournois à l'évêque de Bayeux. Enfin Jean-le-Bon tenait aussi de ladite baronnie une vavassorie nommée *Les Plegs* et située dans ladite paroisse de Saint-Jean-le-Blanc.

Dans d'autres chartres, on rencontre les noms de Robert de Droance, Garin et Guillaume de Saint-Jean, Raoul de Rovencestre, escuier, seigneur de Gournay, qui donna au prieuré, en 1302, une rente de 20 sols tournois à prendre sur Jean Guillebert de Lacy, dont le produit devait être conservé jusqu'à son décès pour célébrer dignement son anniversaire.

Le seigneur de Saint-Jean-le-Blanc accompagna, en 1066, le duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre, et, en 1096, Robert de Marsangle suivit Robert, duc de Normandie, à la première croisade.

Le Kaisnel, Crespigny et Landrières sont des hameaux de Saint-Jean, très-rapprochés du prieuré du Plessis. Certains noms qui viennent d'être cités se rencontrent encore dans cette localité.

Escures (*Escurium*), nom d'un autre hameau à l'ouest cité plus haut, se trouve sur un plateau assez élevé et pourrait peut-être indiquer d'après la langue romane et le voisinage dans lequel il se trouve placé, ou un camp d'observation, ou une réunion d'habitations. Il est assis sur des roches dans la direction de la Plumaudière, où l'on voit les fameux blocs de pierre d'une origine très-étrange et très-ancienne, suivant la légende du pays, et de la bruyère au Corps-nu, où Guillaume-le-Conquérant, dit-on, avait élevé une chapelle. Là,

apparaissent les restes d'une enceinte fortifiée, d'origine romaine. Beaucoup de médailles, de débris d'armes, de sarcophages en pierre calcaire, y ont été trouvés à différentes époques; il ne serait donc pas impossible qu'un autre camp d'observation eût été établi à Escures, d'où l'on découvre un horizon assez étendu; cependant aucune preuve n'est venue jusqu'à présent confirmer cette hypothèse.

Saint-Jean-le-Blanc était autrefois le chef-lieu d'une sergenterie royale comprenant vingt-cinq paroisses de l'élection de Vire, elle appartenait aux Radulph de Lesnault, seigneurs très-puissants, qui portaient : *d'azur à la fasce d'or accompagnée de 3 molettes d'éperon de même, 2 et 1*. Elle fut supprimée en 1702.

Le cartulaire de l'abbaye du Plessis-Grimoult, aux folios relatifs à Sainte-Marie-de-Lesnault, nous indique que le xix^e jour de janvier 1404, Raoul Barre, de la paroisse ci-dessus, devait payer à Jehan de Condey, de celle de Saint-Jean-le-Blanc, 20 sols tournois à prendre sur plusieurs pièces de terre nommées le Clos des Périers, le Camp de sur les Périers, le Petit Blanc Camp, et la Pigace. Ce contrat fut passé devant Richard Segueville, prestre et tabellion, présence de Jehan Bertrand et Jehan Croquil.

Le 9 septembre 1408 est passé un contrat devant Guillaume Regnault, clerc, tabellion juré en la paroisse de Saint-Jean, au sujet d'un procès pour 12 soubz tournois de rente, entre le prieur et couvent du monastier de St-Estienne du Plesseys et Gervays Goubier de celle de Sainte-Marie de Lesnault.

L'église de Saint-Jean-le-Blanc, dit M. de Caumont, se compose d'un chœur et d'une nef rectangulaire, avec la tour au sud à l'extrémité de la nef. Cette tour,

de forme octogone , est couronnée d'une coupole d'ardoises à deux étages , qui était accompagnée au siècle dernier dans son pourtour de plusieurs petits clochetons ou fillettes , ainsi qu'on les appelait dans le pays ; mais ils furent détruits et remplacés par les ouvertures que l'on voit aujourd'hui. Les trois cloches sont modernes. En regard de la tour , au N. , est une petite chapelle rectangulaire peu saillante , près de laquelle on voit une statue de la Vierge , qui est ancienne. Le chœur et la nef furent construits au XIII^e siècle ; le chevet offre trois fenêtres en lancettes très-allongées de la même date , dans deux autres fenêtres du chœur , on conserve toujours les restes de vitraux du XV^e : l'un représente la Sainte-Vierge agenouillée , et l'autre , saint Jean-Baptiste.

Des réparations ont été faites avec succès depuis quelque temps ; le style a été parfaitement conservé , les fenêtres sont ornées de vitraux : les uns représentant le Sauveur , la Sainte-Vierge et saint Joseph , ont été offerts par M. Goudier , actuellement curé-doyen de Mézidon , les autres par la famille Le Roy , de Caen , qui possède une propriété dans la paroisse ; ils représentent les quatre Évangélistes. Prochainement une main généreuse donnera les autres vitraux du même style , ce qui complétera , en les mettant en harmonie , toutes les belles fenêtres ogivales du chœur.

Au moment de cette restauration , les fenêtres du chevet furent démasquées pour l'agrandissement du chœur. L'enlèvement des boiseries de l'autel et des portes d'origine moderne permit d'y réunir la sacristie , qui n'était en réalité que l'ancien sanctuaire. Avant l'entreprise de ces travaux , on voyait encore de belles peintures murales représentant des

zigzags et des quinte-feuilles. Sur les portes de la sacristie, deux chapiteaux du XIV^e siècle supportaient les statues de saint Jean l'évangéliste, et de saint Jean-Baptiste. Ces chapiteaux, ainsi que M. de Caumont l'a fait remarquer, ressemblent beaucoup à ceux du chapitre de l'abbaye du Plessis, à ce point qu'il est porté à croire qu'ils en ont fait partie et que, lors de la démolition partielle de la salle capitulaire, le prieur du Plessis, chanoine de Saint-Jean-le-Blanc, les a donnés à son église. Dans le chœur, une crédence du XIII^e siècle offre un arc cintré subdivisé en deux baies ogivales, elle est toujours bien conservée. Les dates de 1700 et 1823 se voient sur les deux autels latéraux à l'entrée du chœur. Un vieux porche sans style précède l'extrémité occidentale de l'église. Ces porches, dit M. l'abbé Cochet, sont des vieillards qui ont beaucoup à nous raconter : ils ont vu passer tant de générations ! En effet, dans beaucoup d'endroits, on y lisait les contrats intéressant le public, on y faisait les publications et les annonces, on y tenait les plaids ; après la messe, chacun y apportait sa redevance féodale, et une foule de questions y étaient traitées en public. Lorsque l'interdit ou l'excommunication venait à frapper la contrée, l'église étant fermée, les baptêmes, mariages et inhumations se faisaient sous les porches. Au moyen âge, lorsque la procession s'arrêtait le jour de l'Ascension à l'entrée de l'église, deux chantres montaient dans les galeries ou tribunes pour les églises de campagne, et chantaient le répons *Viri Galilæi*, etc. Celui de Saint-Jean-le-Blanc est grossièrement construit ; deux bancs de pierre sont placés à droite et à gauche ; sous les dalles des ossements humains ont été retrouvés, mais il paraît cependant certain qu'il ne remonte pas à une haute antiquité.

L'archivolte du portail que garantit le porche ne porte point sur la colonne, mais sur le pied-droit dont les chapiteaux étaient ornés de feuilles de chêne que l'on peut à peine reconnaître, le temps et les mutilations en ayant fait disparaître la majeure partie. Au-dessus est une statue très-ancienne de saint Jean-Baptiste portant l'agneau, et sur le tout on aperçoit une partie seulement d'une belle rosace du XIII^e siècle, mutilée dans tous ses détails et malheureusement cachée en grande partie par la toiture du porche ; à l'intérieur de l'église, un enduit remplace le vitrail qui l'accompagnait. Il est bien à désirer qu'une restauration ne se fasse pas attendre pour que ce portail et cette rosace soient restaurés et remis dans leur état primitif.

Des fonts baptismaux, qui pouvaient dater du XIV^e siècle, il ne reste que la base, la cuve ayant été remplacée au siècle dernier et l'ancienne mise en terre dans le cimetière, d'après le rapport de quelques personnes.

On voyait autrefois dans l'église un autel en pierre sur lequel était représentée en bas-relief la décollation de saint Jean-Baptiste ; on dit même que sa vie y était représentée à l'entier, mais probablement sur des morceaux différents qui ont été détruits, dispersés, ainsi que tant d'autres objets anciens d'un beau travail auxquels on n'attribuait aucune importance. Un seul de ces fragments aurait, suivant les renseignements qui m'ont été donnés, échappé au marteau des démolisseurs. Où se trouve-t-il maintenant ? Je l'ignore, les indications fournies sur ce point ne sont pas précises.

Deux portes latérales existaient autrefois, actuellement elles sont murées : celle du chœur est du XIII^e

siècle, celle de la nef est une ouverture carrée. Un modillon se trouve placé sur l'une des fenêtres sud du chœur, dont les murs étaient enduits entièrement d'une couche de mortier de chaux et garnis de contreforts.

Un tableau très-ancien, représentant le sacrifice d'Abraham, avait été donné par une personne généreuse à l'église St-Jean, à laquelle il servit d'ornement pendant quelque temps; mais bientôt on l'enleva pour le reléguer dans le clocher où il resta ainsi exposé aux injures de l'air et de l'humidité, jusqu'à ce que la propriétaire et donatrice dudit tableau vint le réclamer quand elle s'aperçut de sa disparition; depuis ce temps il est resté en sa possession.

Dernièrement on a découvert sous un hanc une pierre tombale du commencement du XVI^e siècle; elle est partagée en deux et quelques-unes des lettres de l'inscription se trouvent brisées; sa hauteur est de 0^m,40^c et sa largeur de 0^m,44. A dextre et à senestre se trouvent deux personnages en relief supportés par deux petits piédestaux: l'un, ayant la tête brisée, est à genoux revêtu d'un surplis; l'autre, debout, représente saint Jean portant l'agneau.

Voici l'inscription :

ICI PRES SOUS CESTE .§. TOBE . GIEST VENER^{bl} ET DIS^{te} .
 PSONE M. GUILLE DE CULE .§. MONT P^r E SO VIVANT CURE
 DE b LEQ TRESPASSA LE IX^e JO^r D'OCTOBRE LA MIL .
 V^e L XVIII . D. L. F . P .§. A .

D'autres pierres tombales, qui peuvent être de la même époque ou plus anciennes, ont été antérieurement cachées par l'enduit des murs; elles sont placées du côté du nord, près de la chaire. Il existe aussi du

même côté, au bas de la nef, un enfoncement dissimulé par une boiserie où l'on peut encore reconnaître les traces d'un ancien escalier en pierre, lequel était éclairé par une meurtrière que l'on remarque à l'extérieur et à l'intérieur. Suivant les anciens, il conduisait aux tribunes placées au bas de l'église.

On voit aussi deux fragments de pierre tombale de la même époque que la précédente, mais de plus grande dimension. Ils servent avec d'autres à former les degrés de la croix qui est, ainsi que son piédestal, en granit grossièrement travaillé. Une autre petite croix ancienne se trouve également dans le cimetière, mais elle ne porte aucune inscription.

Le château de Clény, situé à un demi-kilomètre du bourg de St-Jean, dans la direction de Lassy, appartenait à M^{me} Guérard de Clény, décédée en 1873, dans un âge très-avancé; il est actuellement la propriété de M. de La Cruz, son gendre. M^{me} de Clény, née de La Polinière, était la belle-mère de M. Dubourg-d'Isigny, ancien président du tribunal de Vire, savant distingué, mort, il y a trente-cinq ans environ, d'une attaque d'apoplexie. Son caractère doux et conciliant, son esprit droit et juste lui avaient acquis l'estime de tous les honnêtes gens; aussi, lorsque son nom vient à être prononcé, son souvenir rappelle l'homme digne et loyal; ceux qui l'ont connu se disputent l'honneur de faire son éloge. Ami des arts et de l'archéologie, il avait, dans ses moments de loisir, visité près de vingt communes de l'arrondissement de Vire, il en avait décrit les principaux monuments et les antiquités remarquables; mais la mort vint l'enlever, jeune encore, et ses précieux documents n'ont pas encore été retrouvés.

Les registres de Notre-Dame de Lesnault fournissent au sujet de la famille de Clény quelques renseignements que je crois devoir indiquer :

« En 1677, Jean Guerard, sieur de Clény de Saint-Jean-le-Blanc, épousa damoiselle Françoise Du Jardin, de Lesnault; en 1674, Jean Guerard était sergent royal.

« De 1715 à 1734, mention est faite de Jean Guerard, prestre de St-Jean-le-Blanc.

« Jacques Guerard, sieur de Clény, procureur du roy en l'élection de Vire et Condé, avait épousé Jeanne-Angélique Bourse; mention en est faite de 1727 à 1746.

« En 1727 eut lieu dans l'église de Lesnault le mariage de Hervé Le Cordier, sieur de Bon, fils de feu Lanfran et de feu dame Jeanne de La Rocque, père et mère, de la paroisse de St-Jean-le-Blanc, et de damoiselle Marie Radulph, fille de feu Jacques Radulph, escuier, sieur de Beaumont, et de feu dame Magdeleine de La Broise, de la paroisse de Nostre-Dame de St-Lo. Ce mariage fut célébré par maistre Jacques-Nicolas Radulph, prestre, curé de *Vaucongrain*, par la permission du sieur curé de St-Jean-le-Blanc et en présence de maistre François Langlois, curé du dit lieu; de messire Gaspard Radulph, escuier, seigneur et patron de Lesnault; de Jean et Jacques de La Rocque, frères, escuiers; de François Gaultier, escuier; de Nicolas Radulph, escuier; de Chaindollé; de Jacques Radulph; de Suzanne Le Cour; de Marie et Suzanne Radulph.

« En 1620 et 1623, Radulph portait le titre de sieur de Beaumont.

« En 1621, 1622 et 1623, messire de Parfouru,

seigneur de Lesnault, prenait le titre de sieur de Gournay. »

En 1664 et 1726, on trouve dans les mêmes registres Le Tellier, sieur du Bashamel.

Beaumont, Gournay et Bashamel sont aussi des hameaux de St-Jean-le-Blanc, situés au sud et tout près du lieu que l'on appelle *Le Bois-des-Châteaux*, motte entourée de fossés et couverte de bois. C'est l'emplacement, suivant les uns, d'un très-ancien château qui aurait existé dès les premiers temps du moyen âge; suivant les autres, il serait plus ancien.

Près de là se trouve aussi un lieu nommé *La Fosse-aux-Anglais*, que j'ai signalé dans un rapport le 28 mai 1873; aucunes fouilles n'ayant encore été faites, il ne peut être rien dit de plus positif à ce sujet. A 50 mètres au sud, on rencontre dans des champs, sur les bords de la Druance, des amas de scories et de laitier de fer, et l'on prétend qu'autrefois, ainsi qu'à Villeneuve dont il a été parlé l'année dernière par M. Le Vaillant de La Fieffe, on y fabriquait du verre.

Plusieurs chapelles existaient sur le territoire de St-Jean-le-Blanc; mais aujourd'hui le lieu de leur emplacement est très-difficile à indiquer.

A l'extrémité de la commune, vers le nord, on voit dans un bois appartenant à M. Loison une espèce de caverne taillée dans le rocher et portant le nom de *La Maison-au-Seigneur*. Voici, à ce sujet, ce que l'on connaît dans le pays : « Au siècle dernier résidait au village du Huan un homme appelé Dommont. Les ruines de son habitation, assez confortable du reste, portent encore le nom du Pavillon; il la quitta bientôt pour venir occuper la grotte qu'il avait lui-même taillée, où il resta longtemps et dans laquelle personne ne songea

à venir l'inquiéter. Il prétendait avoir le droit de tirer un coup de feu sur toute personne qui viendrait à passer, à charge de verser immédiatement après la somme de 101 escus. Ce qui est très-certain, c'est qu'il usa un jour de ce prétendu privilège : l'homme ne fut pas atteint, mais la somme lui fut comptée sur le champ. Le sieur de Dommont était aussi propriétaire à Lesnault, au hameau des Poiriers, d'immeubles situés près le *Jardin-des-Vieilles-Murailles*, ainsi que l'atteste un contrat de vente passé devant maître Jacques de Bons, « notaire royal pour la vicomté, en le siège de Lesnault et paroisse y annexées, le 1^{er} avril 1701. »

Sur un caveau funéraire de l'église Saint-Pierre de Lisieux, par M. de Laporte.

Des travaux exécutés dans l'église cathédrale de Lisieux ont mis à découvert le caveau d'un de nos anciens évêques, Mgr Guillaume d'Estouteville.

Ce caveau mesurait 2^m30 de longueur sur 0^m70 de largeur et une hauteur de 2^m30. Une dalle en pierre d'un seul morceau recouvrait ce caveau des deux tiers environ, c'est-à-dire depuis la poitrine du défunt jusqu'aux pieds, puis un autre fragment de pierre complétait; on y accédait en descendant cinq marches.

On n'a rencontré dans cette sépulture que des ossements, quelques morceaux de bois très-épais, provenant de la bière, puis une certaine quantité de fragments de marbre de différentes espèces et trois barres en fer scellées dans les murs à 0^m,50 de hauteur du fond du caveau et à égale distance l'une de l'autre, lesquelles on servi à supporter les restes mortels de

l'évêque jusqu'à l'époque où des changements ont été opérés lors de l'avancement du grand autel, en 1689.

Divers fragments en marbre noir provenant d'une sépulture du XVII^e siècle ont été rencontrés dans ce caveau, et offrent des lettres dorées avec lesquelles est impossible de reconstituer un mot entier ; il est probable que ces débris ont été jetés dans cet endroit lors de l'ouverture de 1689.

Deux inscriptions semblables, faites au moyen d'un charbon ou d'un crayon, existent sur les murs et sont ainsi conçues :

TOMBEAU DE M. D'ESTOUTEVILLE
OUVERT EN 1689.

Le haut de ce caveau devait être entièrement doré, à en juger par plusieurs moellons portant encore les traces très-apparentes de peinture fond bleu avec desins et ornements dorés ; l'un de ces moellons posé dans le fond à gauche, mesurant 0^m30 sur 0^m17, est encore recouvert de peinture bleue sur laquelle une inscription en caractères gothiques se voit en divers endroits ; on y remarque un mot se terminant par « ville » ce qui paraît indiquer le nom de l'évêque d'Estouteville.

Il n'y a rien d'étonnant que l'on n'ait trouvé que ces débris quand on connaît les travaux qui ont été faits au XVII^e siècle ; la date de 1689 portée sur les murs se rapporte d'ailleurs parfaitement à celle qui est indiquée dans les mémoires de Noël Deshayes, au tome II de l'ouvrage publié tout récemment par M. de Formeville, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, dans son Histoire de l'ancien évêché-comté de Lisieux :

voici plusieurs passages sur cet évêque, qui jouissait, dit-on, d'une grande considération dans le diocèse.

« Mgr d'Estouteville était issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Normandie, « il était le 4^e fils de Jean d'Estouteville, seigneur de Torsi, et de Jeanne de Hiennes.

« Il fut nommé à l'évêché de Lisieux en septembre 1382, et mourut au château de Courtonne le 20 décembre 1414.

« Son corps fut apporté à Lisieux et enterré dans le « chœur de la cathédrale; au côté droit du grand « autel, on lui éleva un mausolée en marbre blanc, « lequel monument fut endommagé par les calvinistes « lorsqu'ils pillèrent la cathédrale, en 1562, fut tout à « fait détruit ainsi que ceux de Foulques d'Astia et de « Guy d'Harcourt, lorsqu'en 1689 on fit avancer le « grand autel de la cathédrale aux costés duquel ils « étaient placés.

« On dit que le caveau où reposait le corps de Mgr « d'Estouteville fut alors ouvert, et quoiqu'il y eût été « mis depuis 275 ans, on l'y trouva encore dans une « bierre de bois fort épaisse, posée sur trois barres de « fer, mais qu'aussitôt que son corps eut pris l'air, « tout, hormis les ossements, s'en alla en poussière. »

« Une délibération insérée dans le registre du chapitre, à la date du 27 août 1723, porte que le mausolée de Mgr d'Estouteville sera transféré près l'autel « Sainte-Cécile, dans la muraille, du côté de l'évêché, « laquelle pour cet effet sera peu creusée à moins de « frais possible. Le fabriquier est chargé d'y faire « travailler.

« Les registres de la fabrique mentionnent, en effet,
« le 5 septembre 1723, qu'il fut payé à La Chesnée,
« maçon, 7 livres 10 sous pour cinq jours qu'il employa
« à faire le piédestal de Mgr d'Estouteville devant
« Sainte-Cécile, à 27 sous 6 deniers par jour, et
« 45 sous à La Mare pour trois jours de services, à
« 15 sous par jour, plus 3 livres 10 sous pour une
« somme de sable à 5 sous la somme, le tout ensemble
« 15 livres 9 sous.

« On trouve encore, le 26 juin 1724, payé à Jacques
« Fougé 22 sous, pour avoir peint le mausolée de Mgr
« d'Estouteville, qui a été transporté du chœur devant
« Sainte-Cécile.

« Ce monument n'existe plus, on ignore quand il a
« été détruit. »

M. H. Moisy, membre de la Société, m'a communiqué une copie qu'il a prise, il y a quelques années, d'un manuscrit que l'on suppose avoir été écrit par un chanoine, indiquant, année par année, ce qui s'est passé de plus remarquable dans la ville de Lisieux depuis l'année 1676 jusqu'en 1717.

Ce manuscrit, que nous croyons inédit, rapporte, à la date de 1689, des faits offrant un grand intérêt, tant sur les démolitions concernant l'architecture, que sur celles des tombeaux des évêques d'Estouteville et Guy d'Harcourt.

« En l'an 1689, le jubé de l'église cathédrale, qui
« avançait environ trois pieds dans la croisée de l'église,
« et qui était bâti de la pierre des Loges (1) fort

(1) La carrière des Loges était située à 2 kil. environ de la ville, sur la commune de Saint-Hippolyte, aujourd'hui réunie à Saint-Martin-de-la-Lieue, et à gauche de la route de Livarot. La cathédrale a été contruite avec des pierres provenant de cet endroit.

« industrieusement, mais à l'antique, auquel étaient
« représentés les mystères de notre foy, comme
« la Salutation de la Vierge, l'Annonciation, la
« naissance du Sauveur du monde, la Circon-
« cision, l'Adoration des Rois, la Passion et la
« Résurrection de Jésus-Christ. Tout ce beau tra-
« vail a été démoli par mondit seigr évêque. Cet
« ouvrage subsistait depuis près de 400 ans; mais
« comme toutes ces figures étaient faites à l'antique,
« et que le jubé occupait ladite croisée de l'église et
« en ôtait l'architecture, on y mit à la place celui
« qu'on y voit aujourd'hui, qui a été fait en la ville
« de Caen, par le sieur Bramu, maître sculpteur.
« L'ancien jubé était estimé à plus de six mille livres,
« et le nouveau n'a coûté que 1800 livres.

« En ce dit an, comme il a été nécessaire de hausser
« les chaises du chœur de l'église cathédrale par l'avan-
« cement du nouveau Jubé, a été démoli la belle chaire
« épiscopale de ladite église qui était bâtie toute de
« pierres de Vernon d'un travail achevé, et dont les
« voyageurs avaient fait mention dans leurs histoires.
« Elle avait été bâtie par M. le cardinal Leveneur,
« évêque de Lisieux, cent cinquante ans avant sa
« démolition; cet ouvrage avait coûté dans son temps
« plus de six mille livres.

« Pendant ladite année 1689 furent démolis les trois
« tombeaux qui étaient des deux côtés de l'autel,
« savoir : celui de M. Foulques d'Astia, évêque de
« Lisieux, qui était de fonte, lequel a été avancé plus
« haut, et rebâti plus beau qu'auparavant; le second
« du même côté dextre (on entend par côté dextre la
« droite du chœur quand le prêtre se retourne vers les
« assistants), qui était au-dessus, était celui de

« M. d'Estouteville, évêque de Lisieux, tout de marbre, avec une effigie, lequel a été remis entre les deux petits piliers du dessus, mais on n'y a pas remis tout le marbre qui le composait ; il est à remarquer qu'en démolissant ledit tombeau, a été trouvé dessous, en terre, un caveau bâti de pierre, où repose le dit sieur d'Estouteville posé dans un cercueil de pierre sur trois barres de fer, et du côté senestre, a été aussi démolie celui de M. Guy d'Harcourt, évêque de Lisieux, lequel était très-vaste et grand, et couvert d'une grande table de marbre noir sans effigie, lequel a été remis entre les deux piliers de dessus, etc. »

Richard Séguin, dans son ouvrage sur l'histoire du Pays-d'Auge, nous apprend que Guillaume d'Estouteville officia en présence du roi, aux obsèques de Bertrand Duguesclin, connétable de France, mort le 13 juillet 1380, et à qui le roi fit alors faire un service.

En 1400, le roi de France nomma M. de Ferrière capitaine ou gouverneur de Lisieux. Le prélat, de concert avec le chapitre et le peuple, remontra au conseil que cette ville n'avait jamais eu d'autres gouverneurs que ses évêques-comtes ; en conséquence il obtint des lettres-patentes, le 15 juillet de la même année, qui ordonnèrent qu'il nommerait qui il voudrait à la capitainerie de Lisieux ; ce qui fut confirmé en 1407 ; en conséquence, il nomma le 15 janvier 1409, Nicolas Levicomte, écuyer, seigneur d'Ouillie, capitaine commandant de Lisieux, et fit fermer des écoles qui avaient été ouvertes sans sa permission. Il fut maintenu dans la juridiction par des lettres données à Paris le 27 février 1409, et fit sortir de prison le sous-chantre

que le chapitre avait fait arrêter. Il assista en 1408 au concile de Pise, assemblé pour remédier au grand schisme d'Occident. Il fut nommé avec les cardinaux de Lodi et de Saint-Ange pour examiner les dépositions des témoins produits par le concile, contre Benoît XIII et Grégoire XII.

Note sur un camée de Tibère, par M. Aug. Le Roy.

Le camée présenté à la Société des Antiquaires et dont la provenance est malheureusement inconnue, doit son importance à la matière dont il est formé, et offre d'ailleurs un certain intérêt artistique. Il est de couleur brun-rougeâtre et de forme ovale; ses dimensions mesurent 3 centimètres de largeur sur 4 de hauteur; sa dureté est égale à celle du jaspe; il n'est que très-faiblement conducteur de la chaleur.

La tête laurée de Tibère, que ce camée représente avec une grande vérité, est vigoureusement accentuée; l'expression est énergique et les traits largement dessinés. Le relief considérable donné à cette tête a permis au graveur de produire, par les oppositions de lumière, un effet saisissant qui dénote l'œuvre d'un véritable artiste.

Maintenant quelle est la matière employée pour ce travail? Si l'on considère le poli brillant qui existe au-dessous du camée, sur ses bords et son extrême dureté, on est porté à croire qu'il est taillé dans une pierre naturelle; mais, en examinant attentivement le côté de la face, on reconnaît que son aspect légèrement granuleux n'a pu être obtenu par les moyens usités de tout temps pour la gravure des pierres dures.

La substance de ce camée doit être le produit d'un procédé de fabrication artificielle dont la composition nous est inconnue. Le sujet était modelé sur cette composition et soumis à une température très-élevée, après avoir été préalablement recouvert d'une sorte de vernis. Nous ne saurions indiquer à quelle époque il a été exécuté.

***Sur un modillon de l'église de Villers-sur-Mer,
par M. Lavalley-Duperron.***

L'église de Villers-sur-Mer possédait une nef reconstruite dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, présentant un spécimen achevé du mauvais goût de l'époque; elle était en outre un exemple du peu de soin apporté dans l'emploi des matériaux, elle tombait déjà en ruine tandis qu'un reste insignifiant de l'ancienne nef, tout au plus un mètre de longueur, engagé dans la construction de la tour, montrait encore un mur du XII^e siècle en assez bon état; ce fragment était orné d'un corbeau.

Deux ou trois débris de modillons ont été trouvés dans les murs démolis, ainsi que quelques restes de nervures du XIII^e siècle; tous ces objets sont sans valeur, ils indiquent seulement quel pouvait être le style de l'église antérieurement au siècle dernier; à ce point de vue seulement ils peuvent être signalés.

J'ai dit que les débris trouvés étaient sans valeur, l'un d'eux cependant mérite une mention à cause d'un détail particulier.

Ce n'est pas une tête grimaçante comme il y en a tant; le visage est calme, l'expression ne manque

même pas d'une certaine dignité, bien que l'exécution soit un peu grossière, mais on ne doit pas oublier que ces modillons étaient vus d'assez loin et celui de Villers-sur-Mer est certainement un des plus finis et des plus réguliers que j'aie rencontrés jusqu'ici.

La coiffure du personnage est une espèce de toque ronde ; elle est insignifiante par elle-même, mais l'ornement qui y a été gravé est assez curieux : il nous offre le type parfait du *pique* des jeux de cartes, non pas du pique pointu de nos jours, mais bien la représentation exacte de l'*as de pique* des jeux anciens dont la forme a persisté jusqu'à la Révolution.

Le *pique* du modillon de Villers-sur-Mer présente un détail spécial : vers son milieu se trouve un petit trou pouvant à la rigueur passer pour un ornement, mais qui, je le crois, n'est autre chose que le résultat d'un accident. Un trou à peu près semblable existe près du nez du personnage, pour ce dernier il n'y a pas de doute possible, un choc a pu seul le produire ; j'inclinerais à penser qu'il en est de même de celui placé dans le *pique*, surtout si on veut bien considérer qu'il n'est pas exactement au milieu. Il y aurait donc une faute de dessin ou une maladresse de l'ouvrier, et la régularité et le fini de l'ouvrage montrent que le sculpteur était au contraire un tailleur d'images fort adroit. Je crois donc que ce trou n'existait pas dans le travail primitif, et par conséquent la similitude avec un *as de pique* serait complète.

Si l'usage des cartes ne s'est répandu qu'après le règne de Charles VI, il est certain qu'on en retrouve la représentation assez exacte dans les tarots qui sont de beaucoup antérieurs.

Reste à savoir si le modillon de Villers-sur-Mer, qui

paraît dater du XII^e siècle, représente un as de pique. Le sculpteur, en gravant cette image, prétendait-il représenter une figure d'un jeu déjà en usage, ou bien lorsque les jeux de cartes ont été inventés, s'est-on servi de sujets ou d'ornements déjà connus? — En un mot, le modillon de Villers-sur-Mer est-il antérieur ou postérieur à l'invention des tarots? Je ne peux me permettre de décider une pareille question, mais j'ai cru utile de vous signaler un détail curieux rentrant dans vos études journalières. D'autres faits viendront peut-être se grouper auprès de celui-ci, et plus tard cette petite découverte pourrait aider à soulever un coin du voile qui recouvre le passé.

Notes pour servir à l'histoire du Caudebec Gaulois,
par le docteur Ernest Guérault, membre titulaire
de la Société des Antiquaires de Normandie, etc.

Sur le territoire de *Saint-Arnoult*, commune à 3 kilomètres de la ville de Caudebec-en-Caux, en la forêt de *Maulévrier*, au triège nommé *Le Puits-Bourdon* et à 2,400 mètres du *Castrum Calidu* (1) (*Caledu*), six mame-

(1) Le *Calidu* (CALEDV) est un mont situé à l'ouest de Caudebec, qu'il domine.

La portion encore boisée contient 654 acres, dont une enceinte en terre, semi-elliptique, de 2 à 5 mètres au moins de hauteur, cerne 24 à 26 acres.

J'ai parlé précédemment du *Calidu* (voy. t. IV^e, p. 208 du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*).

Il répond à toutes les exigences d'un *oppidum* gaulois, d'ordre majeur, par sa situation, son importance, ses traditions légendaires, son entourage et par son antique voie des *Callouets* ou du *Roule*, le

lons me paraissent dignes de fixer l'attention des archéologues.

Le premier mamelon, semé de pins, se dirige, en longueur, du sud-ouest au nord-est. Il embrasse une superficie de 24 hectares.

Ses délimitations sont : au septentrion, la route innommée passant devant la maison forestière de *Sainte-Gertrude* ; au midi, le périmètre de la forêt, du côté des terres arables de Saint-Arnoult ; au levant, le chemin de la *Briqueterie* ; au couchant, celui du *Val des Merisiers*.

Ces deux routes découpent presque symétriquement ce mamelon, dont le plateau est couronné, à son extrémité sud, par un *vallum* en terre, demi-ovalaire, de 0^m80 à 1^m00 d'élévation, et renferme 6 hectares 24 ares.

mettant en relation avec *Ratumacos*, Rouen, cité de Velocasses, en reliant les diverses stations celtiques intermédiaires.

J'espère avoir accumulé des arguments suffisants pour référer au Calidu l'emplacement de *Caleta*, ville-mère (*refugium mater*), des Calètes, nos ancêtres, ensevelie dans l'oubli des temps et née par la plupart des annalistes, faute de matériaux probants. Quelques historiens, en admettant l'existence de la métropole *Caleta*, avant la conquête de Jules-César, l'avaient fait voyager à Calais, à Harfleur, à Dieppe, à Lillebonne, sans préciser sa position géographique.

Cependant, le *Chronicon fontanellense* de la bibliothèque du Havre (ms. petit in-8°), et l'hagiographe du XII^e siècle, Orderic Vital, ont fait revivre dans leurs écrits l'ancienne *Caleta*, CALETV, pour moi, synonyme de Calidu, CALEDV. Les quinaires en argent à l'épigraphie CALEDV, jusqu'alors restés sans attribution définitive, sans classement fixe par les numismates, en sont les *représentations monétaires*, et en ont *perpétué* la mémoire.

J'ai à cœur de revendiquer l'attribution du numéraire CALEDV au Calidu, glorieux théâtre des luttes suprêmes des Calètes libres contre les adversaires de leur nationalité.

On y remarque quatre rangées de tertres oblongs, aussi en terre, munis chacun d'une cavité parallèle à leur longueur.

Les trois premières rangées composent une vingtaine d'éminences fossoyées; la quatrième rangée se compose de onze autres formant la courbure du *vallum*.

Plusieurs centaines de mottes semblables se comptent, en dehors du retranchement, sur le point culminant du coteau et sur ses versants, principalement sur celui de l'est.

Les tertres énoncés, à orientation variable, s'ajustent plus généralement à celle de la colline, accusant 3 à 5 mètres de long, 1 mètre 25 de large et 1 mètre de haut en moyenne.

Sur les cinq monticules contigus situés aussi sur le *Calidu*, existe une quantité considérable de petites buttes similaires à excavation, soit isolées, soit agglomérées, et de grandes fosses en cône renversé, indices d'habitations gauloises (*tuguria*); des barrages, des lignes avancées de défense, des traces de circonvallations plus ou moins régulières, des lignes stratégiques, s'y voient également.

Je dois ajouter que, sur les déclivités est, ouest et nord, les buttes cotoyant les voies de communication, affectent une disposition spécialement organisée afin de surveiller, protéger les travaux mentionnés et les abords des routes conduisant à la vallée de Sainte-*Gertrude*.

Les tertres, tournés vers l'accès des chemins, abritent les excavations placées en arrière.

Cet agencement singulier d'ouvrages entièrement en terre et de main d'homme, s'accommode partout aux moindres accidents utilisés du terrain.

A quelle période convient-il de reporter les œuvres observées ?

Quelle était leur destination ?

Avons-nous affaire ici à une nécropole, au champ funéraire des tombelles des *Caletes-Cauchois*, ou bien à un vaste système de castramétation remontant à l'antiquité la plus reculée... ? M'astreignant à mon modeste rôle de narrateur, je n'oserais risquer une opinion décisive et je défère la question à résoudre aux spécialistes.

P. S. — Le hasard se platt parfois à faire ses révélations tardivement. Au mois de mars dernier, un défrichement accidentel entrepris dans le clos *Calidois*, *Calidus*, *Calidu* (clos désigné de temps immémorial sous cette appellation, et ainsi dénommé dans l'acte de donation sur parchemin conservé aux archives de la Seine-Inférieure, délivré en 1620 par le roi Louis XIII aux Capucins de Caudebec-en-Caux), a mis au jour un squelette d'homme jeune et de moyenne stature.

Le corps gisait dans le *decubitus* dorsal, la tête orientée à l'est et les pieds à l'ouest, sur un lit de craie marneuse, à la déclivité des *Buttes*, tertres connus sous ce nom de toute antiquité et situés au *Calidu*, à la crête de la falaise sud dominant la Seine.

Le squelette portait au tibia gauche un anneau uni, en bronze, de 25 centimètres de contour extérieurement, de 21 centimètres intérieurement et de 8 millimètres d'épaisseur. Une fente ménagée sur le cercle permet de l'élargir, à moins, peut-être, qu'elle ne résulte d'une brisure occurrente ?

Au voisinage du terrassement on a recueilli une

fibule également en bronze de 2 centimètres de diamètre, ornementée d'un pastillage globuleux à l'avers et munie d'un ardillon au revers.

Il n'existait ni cercueil, ni vestiges d'armes ou de céramique auprès du corps, lequel était recouvert de 2 mètres environ de terre mélangée de calcaire.

L'anneau et la fibule, soumis à l'appréciation de M. l'abbé Cochet, sont déclarés *gaulois*.

Durant le trimestre, on a trouvé dans le jardin de la métairie dite *Camp-du-Roi*, assise au pied du *Calidu*, un as d'Antonin le Pieux. Une autre pièce de même effigie, quoique moins bien accusée, a été ramassée au *Calidu*, vers Ste-Gertrude.

Note sur le camp du Câtillon, par M. J. Tirard.

Le camp que l'on remarque près du village du Câtillon se trouve presque à l'extrémité d'une petite vallée qui part de la Villette et débouche à La Lاندelle, au bord de l'Orne.

Il est situé sur la pente, au nord, d'une haute colline, connue sous le nom de l'*Éminence* et que couronne un pavillon carré qu'on aperçoit de fort loin.

De ce retranchement, qui domine et commande la vallée, on voit les hauteurs du Plessis, de Campandré, le cours de l'Orne jusqu'au-delà de St-Remy et les chaînes de roches de Clécy. Il pourrait donc servir de poste d'observation.

Deux *murs* parallèles le forment, longs d'environ 130 pas; la largeur entre eux est d'environ 90 pas.

Les murs ne sont visibles que dans quelques portions, mais on pourrait les retrouver certainement sous les amas de pierres informes qui les continuent.

Ils sont construits sans ciment ; ils occupent les côtés est et ouest du camp et leur épaisseur est de 5 à 6 pieds. Des tours pleines ou des contreforts se voient de place en place et servaient sans doute à la fois pour la défense du camp et la consolidation des murs.

Ce refuge s'étend sur une pente d'une déclivité assez prononcée, et dans sa partie supérieure, au sud, on ne remarque aucune trace du mur d'enceinte. Ce mur a disparu par suite des travaux de la culture, ainsi qu'une partie de celui vers l'est, d'après ce que les gens du pays m'ont déclaré.

Ensevelies sous des mousses épaisses, des ronces, des lierres et des plantes sauvages, ces ruines présentent tous les caractères d'une incontestable ancienneté. Des chênes, vieux de plusieurs siècles, ont poussé au milieu et y ont enfoncé profondément leurs racines dans les interstices des pierres.

Le champ qu'elles enferment se nomme le *camp* ou le *champ d'Orbigny*, et ce nom n'a précisément rien de significatif ; mais on l'appelle aussi la *forteresse* et cette appellation est caractéristique.

J'oubliais de dire que la partie inférieure du camp, au nord, n'offre aucune trace de rempart. Là le terrain a été d'abord coupé par un talus à pic, puis plus loin encore par un autre talus vertical. Il faut observer que sur les autres côtés aucun talus n'existe, et que le terrain suit sa pente naturelle.

Les talus, garnis de palissades, formaient l'unique défense du côté nord.

Sur la pente de la colline qui fait face, j'ai fait une recherche rapide et j'y ai trouvé deux silex taillés dits *langues de chat*, des fragments de briques semblables aux briques de Vieux et de Lénault, etc.

Il y eut donc là probablement des habitations que, plus tard et un peu plus loin, remplaça le village actuel du Câtillon.

Ce retranchement offre cela de remarquable que des murailles auraient tenu lieu, au moins sur deux côtés du *vallum* en terre, observé généralement dans les enceintes de ce genre.

BIBLIOGRAPHIE ET NOUVELLES DIVERSES.

Chronologie des grands baillis du comté et duché d'Alençon.

(Extrait du manuscrit inédit de P.-J. ODOLANT-DESNOS, par E.-F.-L.
COURTILLOLES. — Paris, DUMOULIN.)

Cette brochure in-8° de 54 pages est un extrait du tome VIII de la *Revue historique nobiliaire*. Les matériaux, ainsi que M. de Courtilloles lui-même nous l'apprend, sont empruntés textuellement aux recherches de l'histoire de la ville d'Alençon, par Odolant-Desnos, dont notre savant confrère, M. de La Sicotière, avait entrepris une réédition restée malheureusement inachevée.

« Nous n'avons pas voulu, écrit M. de Courtilloles, faire un livre : le hasard nous ayant fait tomber sous les yeux quelques notes manuscrites sur les lieutenants-généraux du grand bailliage d'Alençon, par Odolant-Desnos, elles nous parurent mériter d'être relevées.

« Voulant plus tard les approfondir et les éclaircir, nous nous sommes adressé à notre ami, le docteur Libert, heureux possesseur de la plus grande partie des manuscrits de son grand'oncle. Nous avons eu le bonheur de trouver dans sa bibliothèque un travail très-complet du plus haut intérêt sur les baillis et sur l'échiquier d'Alençon.

« C'est alors seulement que nous nous sommes déterminé à publier le résumé d'une partie de ces documents

dont l'ensemble acquiert une certaine valeur et pourra, nous l'espérons, offrir quelque intérêt aux archéologues.

« Ce travail, fait pour quelques bailliages et sénéchaussées limitrophes, manquait au duché d'Alençon et au comté du Perche. Ce sera un chaînon de plus à ajouter à l'histoire si intéressante de ces provinces. »

Le travail publié par M. de Courtilloles contient trois parties : la chronologie historique des baillis d'Alençon, la chronologie des baillis du comté du Perche et la liste des lieutenants-généraux des baillis d'Alençon. Le dernier bailli d'Alençon, qui porte, dans le catalogue d'Odolant-Desnos, le n° LXXXVII, était René de Vauquelin, marquis de Vrigny, seigneur de La Fresnaye au Sauvage. Le marquis de Vrigny, qui appartenait à la descendance du grand poète normand Jean Vauquelin, fut une des victimes du parti révolutionnaire. Il fut guillotiné à Paris comme convaincu d'aristocratie, le 27 messidor an II.

Plusieurs membres de la famille de Puisaye figurent parmi les grands baillis du Perche. Le dernier fut Antoine-Charles-André-René vicomte de Puisaye, frère du comte Joseph, qui joua un rôle si considérable dans les insurrections de la Vendée. — La liste des lieutenants-généraux s'ouvre en 1278, avec Théobald d'Essay et se ferme avec François-Louis de Courtilloles, seigneur de Saint-Rigomer, qui obtint ses provisions le 31 décembre 1774. — Odolant-Desnos a retrouvé les noms de soixante-trois lieutenants-généraux ; M. de Courtilloles a pu y en ajouter deux autres : René Jehan de Pierres, qui remplit ces fonctions en 1436 et 1437, et Jehan du Val, qui comparait en cette qualité dans un acte portant le détail et l'estimation des réparations

faites aux château et donjon d'Argentan en 1440. Ceux qui savent de quelle utilité sont pour les recherches historiques les listes chronologiques des grands fonctionnaires de l'ancien régime, sauront gré à M. de Courtilloles de cette estimable publication. On peut la rapprocher du mémoire plus substantiel et plus complet consacré par M. Léopold Delisle aux baillis du Cotentin, et qui se trouve inséré au XIX^e volume de notre collection.

E. DE B.

A propos du volume de M. Gravier sur la découverte de l'Amérique au X^e siècle par les Normands.

L'histoire des découvertes des Northmans dans l'Amérique au X^e siècle est l'œuvre très-consciencieuse d'un des membres de notre Compagnie, et à ce titre, il est peut-être contraire à nos usages d'en présenter le compte-rendu ; mais je désirerais seulement, à propos de ce livre digne de remarque, indiquer deux observations auxquelles peuvent donner lieu l'histoire maritime des Northmans et l'appréciation des sources de cette histoire.

En premier lieu, les voyages des Northmans à travers l'Atlantique, dès le VIII^e siècle, n'ont plus rien d'improbable ni même d'inattendu. Des documents certains établiraient aujourd'hui leur séjour ou leur apparition dans les Antilles, au Mexique et sur les côtes de l'Amérique du Sud, que l'opinion publique accepterait ces faits sans défiance et sans étonnement, tant elle est avide de nouveautés au sujet d'une race capable de tout et de bien d'autres choses encore. Les chercheurs pourront se plaindre de cet état de l'opinion,

qui enlève à leurs découvertes l'éclat du merveilleux et le prestige de l'extraordinaire ; mais leurs efforts en seront d'autant moins pénibles pour déterminer une persuasion qui s'attache d'avance au moindre indice. Il est bon de signaler cette valeur fiduciaire ajoutée à des preuves encore assez minces , parce qu'elle me paraît correspondre à une intelligence plus saine de certains faits et de leurs véritables causes. Voici pourquoi.

Nombre d'ouvrages ont autrefois attribué à l'usage de la boussole l'extension des grands voyages de découvertes maritimes.

L'homme, nous disent encore des livres très-sérieux, ne commença à s'aventurer sur les mers sans limites , qu'après avoir adopté l'indispensable instrument , qui lui permet de retrouver toujours un point dans l'espace. Il me semble qu'il y a dans ce paradoxe comme un écho des retentissantes querelles de l'école. La boussole a-t-elle suscité les découvertes, leur a-t-elle ouvert tout grand un champ jusqu'alors limité , et ces découvertes n'ont-elles été possibles que grâce à la boussole ; ou bien la marinette du moyen âge n'a-t-elle été qu'un des instruments d'une activité déjà exercée, un progrès dans la forme et dans la traduction d'une idée déjà connue et déjà appliquée par d'autres moyens. Je n'hésiterais pas à défendre ce dernier système et à dire que la boussole ne nous a pas plus donné l'Amérique et l'Océanie que l'imprimerie ne nous a donné la Renaissance, puisqu'il y a eu, avant la boussole, de très-grandes découvertes maritimes, et avant l'imprimerie de très-belles époques littéraires, quoique on ne puisse nier que l'une ait ajouté aux voyages plus de correction , et l'autre plus de superficie à la diffusion des

connaissances. En somme, un procédé peut être remplacé par un autre procédé, comme le témoignent un grand nombre de nos édifices gothiques. On aurait beau démontrer que leur construction n'a pu être projetée qu'à l'aide de calculs mathématiques et par la connaissance de lois statiques dont le moyen âge ignorait l'existence et l'exposition : l'édifice est là qui s'élève pour protester contre la nécessité du théorème ; il est l'application anticipée de la loi scientifique qui le régira plus tard ; il est la loi elle-même : *Lex animata in terris*.

Il est donc très-vraisemblable de supposer que si les anciens se sont trainés péniblement, de cap en cap, le long de leur mer Méditerranée, ou s'ils n'ont fait que de timides excursions sur les bords de l'Océan Atlantique, c'est qu'ils n'avaient qu'un goût très-moderé et qu'une curiosité très-peu excitée pour les découvertes lointaines, et non par ce qu'il leur eût été absolument impossible de se guider au milieu des Océans. Il manquait à l'humanité, dans sa première période historique, quelques-unes des facultés qui l'entraînent à travers les siècles suivants, et en première ligne cet esprit d'investigation ardente et de recherche incessante, aujourd'hui si développé, dans les voies diverses des mers et des continents et aussi des sciences et des lettres.

Les Northmans, pour arriver enfin à eux par ce long détour, avaient au contraire l'amour, la passion des voyages ; chaque héros de leurs Sagas aurait pu prendre pour devise : *plus oultre*, si ce n'eût été déjà le mot d'ordre de la nation entière ; ils s'embarrassaient peu de la boussole, et nous savons si les difficultés les arrêtaient, et si une misérable question d'écart de

cinq cents lieues ou de deux mille lieues au milieu de l'Océan était de nature à refroidir leur zèle. Ils apparaissent à l'aurore de la Société moderne, et ils ont toutes les témérités et tous les privilèges de l'enfance des nations si semblable à l'enfance de l'homme.

Le plus apparent de ces privilèges, c'est assurément le développement de l'instinct, et, chez les Normands, de l'instinct maritime; ne pourrait-on pas dire qu'à l'époque de leurs premiers voyages, cet instinct était dans toute sa force et dans toute sa pureté, d'autant plus infaillible qu'il était moins raisonné.

La seconde observation que j'aurais à présenter, au sujet du livre de M. Gravier, a rapport au degré d'autorité que présentent les Sagas islandaises. Sauf trois constructions d'une authenticité encore contestable et une inscription inconnue presque indéchiffrable, la théorie des découvertes des Northmans dans l'Amérique du Nord s'appuie exclusivement sur les récits populaires qui nous ont été conservés sous le nom de Sagas. Je ne parle pas, bien entendu, de l'occupation du Groënland et des voyages au Labrador, lesquels sont depuis longtemps hors de toute espèce de doute et de contestation. Mais pour ce qui s'applique aux découvertes au sud du 50° de latitude nord, l'autorité des Sagas est-elle bien légitime? Dieu sait dans quel dédale de faits secondaires et d'impressions personnelles l'imagination populaire sait égarer et perdre le fait principal et précis que cherche l'historien. Autour de chaque événement naissent en masse des plantes parasites; des excroissances multiples germent et se développent aux environs du fait, qui bientôt disparaît comme asphyxié dans cette végétation historique précieuse à d'autres égards. L'image vivante des mœurs

et des préoccupations de l'époque refléurît sur la tombe d'un héros oublié, dont le nom survit encore, quand ses exploits se sont transformés au gré des passions du moment, ou sont devenus le thème banal de récits imaginaires. Les notions de temps et de lieu ont le plus à souffrir de ces métamorphoses, et si l'un des plus perspicaces de nos historiens a su retrouver dans les *Nibelungen* un grand nombre de faits nouveaux relatifs aux invasions des Barbares, c'est que déjà les principaux linéaments de cette histoire existaient d'une manière précise et comme à l'abri des incertitudes de la tradition, et que les chants populaires de la Germanie n'ont plus eu à donner que ce qu'on peut réellement demander à ces échos infidèles, à savoir l'impression durable à travers la transformation des sociétés, et la persistance de l'idée sous la diversité de la forme. Telle n'est pas jusqu'ici la fortune de l'historien des excursions normandes au sud du St-Laurent. Il lui faut trouver dans les Sagas les traits essentiels d'une histoire qui n'existe nulle part que là où tout caractère historique s'efface et disparaît. La difficulté est à peu près la même que si l'on avait à retrouver l'histoire de Charlemagne d'après les chansons de geste du premier cycle. Nous saurions à peine, et par un seul document, dont les révélations seraient suspectes en raison même de son isolement, que Charlemagne a pu faire quelques expéditions en Germanie; mais par contre, nous pourrions affirmer sur la foi de maint et maint monument littéraire que ce prince faible, timide, crédule, bafoué par les seigneurs, plus puissants que lui, qui entraînaient sa volonté chancelante, a fait une rude guerre aux musulmans et a porté ses armes jusqu'en Palestine. Cette disposition de l'esprit populaire

à dénaturer les faits, n'est pas chose ancienne seulement, on la retrouve à toutes les époques et je me demande avec anxiété ce que serait la biographie du roi Dagobert ou des généraux La Palisse et Malborough tirée des chansons consacrées à leur mémoire.

D'où il résulte que la nuit est profonde et que le travail de M. Gravier est d'autant plus méritoire qu'il essaie de soumettre aux lumières de ses investigations une matière presque *réfractaire*. LAUNAY.

1. Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances.

2. Le Canarien, livre de la conquête et conversion des Canaries, 1 vol. in-8°. Rouen, 1874.

La Société de l'Histoire de Normandie après avoir publié la chronique de Pierre Cochon, les actes normands de la Chambre des Comptes sous Philippe de Valois, la chronique de Robert de Torigni, abbé du Mont-St-Michel et l'histoire générale de l'abbaye du Mont-St-Michel, par dom Huynes, nous donne aujourd'hui l'Histoire des évêques de Coutances et le Canarien.

Sans parler des renseignements relatifs aux évêques de Coutances, insérés dans le *Gallia christiana*, nous avons déjà deux histoires imprimées sur le même sujet. La première, due à l'abbé Rouault, curé de St-Pair, et intitulée : *Abrégé de la vie des Evêques de Coutances, depuis saint Ereptiole, premier apôtre du Cotentin, jusqu'à Monseigneur Léonard Gouyon de Matignon, etc.*, fut imprimée en 1742. La seconde, qui est l'œuvre de notre savant confrère, M. Lecanu, chanoine, parut en 1839.

Les recherches de Toustain de Billy, curé du Mesnil-

Opac, que publie aujourd'hui pour la première fois la Société de l'histoire de Normandie, ne font pas double emploi avec ces différents travaux et seront bien accueillies des archéologues de notre province. Voici, du reste, en quels termes M. Lecanu, qui les avait consultées avec soin, les apprécie dans la préface de son volume : « Toustain de Billy, curé du Mesnil-Opac, recueillit des mémoires sur le Cotentin, dans lesquels il inséra une fort longue histoire des évêques de Coutances. Ces mémoires sont très-savants, mais composés de manière à ne pas avoir d'attrait pour le commun des lecteurs. Toustain apprit à peu près tout ce que l'on peut savoir sur la matière ; il compulsa, tant par lui-même que par ses correspondants, toutes les archives ecclésiastiques et civiles dans lesquelles il crut pouvoir trouver des renseignements, tant dans le diocèse que hors du diocèse, de sorte qu'il épuisa la source. »

Malgré les progrès de l'érudition historique, le traité du savant curé du Mesnil-Opac méritait les honneurs de l'impression, et le soin de diriger cette édition ne pouvait tomber en de meilleurs mains que celles de M. Dolbet. Le volume qui vient de paraître nous conduit de l'épiscopat de saint Ereptiole jusqu'à celui de Gilles de Caen (1244-1247). Les volumes suivants permettront de mieux apprécier la valeur de cette importante composition.

Le Canarien, livre de la conquête et conversion des Canaries, par Jean de Bethencourt, gentilhomme cachois, a été édité avec une attention scrupuleuse par M. Gabriel Gravier. Il est, à notre sens, difficile de rencontrer un texte plus curieux, et c'est certainement un caractère tranché et tout à fait à part que celui de ce gentilhomme

normand, devenu tour à tour conquérant et roi des *Canaries*. — L'état de la question géographique est exposé avec tous les détails nécessaires dans une longue et savante introduction : le consciencieux éditeur y a de plus fait entrer tous les renseignements qu'il a pu recueillir sur Jean de Bethencourt et sur sa famille. Quant au rôle du grand navigateur normand, il nous paraît très-exactement apprécié dans les lignes suivantes :

« Si l'on considère son œuvre au point de vue des progrès de la connaissance du globe, on reconnaît qu'il ouvrit glorieusement ce XVI^e siècle, si grand, si fécond, qui devait se fermer sur la brillante épopée de Christophe Colomb.

« C'était la première fois, depuis les temps anciens, qu'un capitaine prenait la haute mer dans un but de conquête.

« Bethencourt n'allait pas aux Canaries pour les piller, mais pour s'en emparer et les convertir à la foi chrétienne. Il ne se livrait pas au hasard de la vague comme les vieux normands qui, quatre cents ans plus tôt, dressèrent leurs tentes sur les côtes de l'Amérique du Nord ; la boussole et l'astrolabe à la main, il se dirigea sûrement, ouvrit à l'art nautique des horizons, à Gama la route du cap de Bonne-Espérance, à Colomb celle de l'Amérique.

« Bethencourt n'a pas seulement conquis les Canaries, il a doublé le cap Bogador, si fameux dans les fastes de la marine portugaise ; et cette navigation, qui vingt-huit ans plus tard illustra Gil-Gassuz, lui paraissait sans importance. »

Cet intrépide aventurier ne fut pas heureux à la fin de sa carrière. Marié à une femme beaucoup plus jeune

que lui, il fut en proie aux tourments de la jalousie. Dans l'exaltation étrange que lui causèrent d'insignifiants indices, il renferma sa femme dans une dure prison, chassa son frère, le déshérita et mourut, quelque temps après, triste et isolé dans son château de Grainville.

Mais laissons ici parler le chroniqueur :

« Avint que à Grainville-la-Teinturière ledit Regnault estoit venu veoir son frere Monseigneur de Bethencourt et fesoient grant chere et joyeuse. Et Madame de Bethencourt, qui estoit joyne et joyeuse dame se jouet à Monseigneur de Bethencourt et à Messire Regnault, son frère ; avint que elle dit à Monseigneur de Bethencourt, son mary : « Si eut esté une chose plus licite et « plus propre que je eusse eu en mariage messire « Morelet (Regnault), vostre frère, et vous eussiez eu « sa femme, car elle est beaucoup plus vieille que je « ne suis et Monsieur vostre frère est plus jeune que « vous. » Et icelle parolle qu'elle dit, elle ne le disoit que en joyeuseté. Mais Monseigneur de Bethencourt ne le print pas ainssi.....

« Ledit seigneur entra en une si grant jalonzie de son propre frère de père et de mère que toutes les plus belles robes de ladite dame, dont il y en avoit de drap de soye, de plusieurs sortes et de bien riches, il brûla tout au fen devant elle. Vous pouvez bien penser qu'il lui deu faire bien mal, non pas tant pour les robbes seulement, més pour la manière de faire dudit seigneur. Ledit seigneur la fit mener à Bethencourt et là il la mist dans une prison tout amurée et la fesoit passer de boire et de manger.....

« Un jour advint qu'il fut malade en son chastiau de Grainville et voiet bien qu'il se mouroit. Il envola querir plusieurs de ses amis et especialement son frere

qui estoit son plus prochain et son heritier , et avoit intention de luy dire biauoup de choses. Madame de Bethencourt estoit jà piessa trespasée. Il demanda par plusieurs fois où estoit son frère que il ne venoit point. Quant il vit qu'il ne venoit point , il dit en la présence de ceux qui y estoient que c'estoit la chose qui plus lui touchoit sa conscience que le tort et déplaisir qu'il avoit fait à son frère et qu'il savoit bien qu'il ne l'avoit pas desservy.....

Il fit son testament et eut tous ses sacrements..... Il est trespasé et allé de ce ciecle en l'autre. Dieu veuille pardonner ses meffaits. »

Nous ne pouvons pas prolonger ces citations; mais ne dirait-on pas d'une sombre légende du moyen âge égarée au milieu du XV^e siècle. Le manuscrit original du *Canarien* est conservé précieusement au château de Carqueleu chez Madame de Mont-Ruffet; c'est sur ce manuscrit qu'ont été faites les éditions données par Bergeron en 1830, par M. Édouard Charton en 1855 et par M. Richard-Henry Major en 1872. M. Gravier a profité du travail de ses devanciers et s'est astreint à une fidélité plus complète et plus absolue. Son volume est enrichi d'un appendice dont les éléments ont été empruntés aux archives de la Seine-Inférieure et à la collection de M. Lormier, et de deux cartes dues à la collaboration bienveillante de MM. d'Avezac et Malte-Brun.

E. DE B.

Note sur Gérard Mercator, par M. le D^r J. Van Raemdonek.

M. J. Van Raemdonek, docteur en médecine du pays de Waës, « de cette belle et bonne Flandre, dite

le plus riche comté de la chrétienté », a adressé à la Société des Antiquaires de Normandie, sous le couvert de son honorable président, un ouvrage intitulé : *Gérard Mercator, sa vie et ses œuvres*, imprimé en 1869 à St-Nicolas (375 pages in-8°) ; il y a joint deux fascicules, dont l'un, en latin, est la réimpression d'un traité de Mercator sur l'usage de sa sphère terrestre et céleste, et de son anneau astronomique, avec des notes qui en facilitent l'intelligence ; et l'autre, en allemand, est l'éloge de Mercator, prononcé à Rupelmonde, lors de l'érection de sa statue, le 14 mai 1871.

L'ouvrage est considérable, digne de l'homme illustre qui en est l'objet ; il met en lumière sa laborieuse existence et permet d'apprécier la grandeur de ses services. Sphères terrestres et célestes, instruments d'astronomie et d'arpentage, cartes générales et particulières, plans de châteaux et d'églises, d'évêchés et d'abbayes, Mercator, dans son atelier de Louvain, entreprend tout pour vivre, et réussit en tout. Pour lui, il n'y a pas de petit détail, il n'y a rien qu'il ne soigne, et il écrit au besoin un long traité sur la calligraphie. Autant que possible, il travaille par lui-même ; les pays à sa portée, il les étudie en voyageant à pied, mesurant, écoutant, prenant des notes ; pour les pays plus éloignés, il recueille et contrôle les témoignages. Dans le silence de son cabinet, il construit, il grave, il enlumine si patiemment, si obscurément, que son mérite est lent à se faire jour et que ses premiers chefs-d'œuvre, les cartes de Palestine et de Flandre, sont perdus pour la postérité. Ce qu'il faut avant tout à cet homme paisible, entièrement livré « aux études si belles, si utiles, si difficiles de la géographie, de la cosmographie et de l'histoire », c'est une existence calme, régulière, à l'abri des agitations du dehors.

Échappé aux premiers troubles du Brabant et aux prisons de l'inquisition, il émigre avec sa femme et sa jeune famille, se fixe à Duisbourg, dans le duché de Clèves, où il réside plus de vingt ans ; il s'y défend avec succès contre la calomnie, et y trouve, avec le repos, l'aisance et les honneurs.

Nous n'essaierons pas de relever les détails curieux pour la science et pour les mœurs dont l'étude de M. Van Raemdonck est remplie, pas plus que nous ne songeons à lui reprocher la naïveté de son patriotisme local ou quelques lourdeurs de style. Dans une tâche, qui avait de grandes difficultés et qui exigeait des recherches délicates, il n'a rien dissimulé, rien omis, et si tout n'est pas résolu, tout est abordé. Les cartes et traités du maître sont examinés en détail, dans l'ordre de leur publication, et nous arrivons à travers mille travaux d'un intérêt public ou privé à la projection à latitudes croissantes, qui est la gloire la plus solide de Mercator et son vrai titre aux yeux de la postérité. Non content d'être bon géographe et artiste habile, Mercator est honnête et serviable ; les habitants de Duisbourg l'emploient comme géomètre, comme ingénieur, boivent avec lui « les quarts de vin », et lui en donnent pour « fêter le retour de sa femme. » Il est dans la ville où il demeure un homme utile et considéré. Parmi ses descendants, plusieurs sont géographes, et longtemps après sa mort, on suit leur trace dans les deux Flandres.

La biographie de Mercator, très-soignée, peut être considérée comme un chapitre complémentaire de l'histoire des sciences au XIV^e siècle ; l'auteur s'y montre bon flamand, critique sagace, instruit, consciencieux, et traite la matière en homme compétent.

DESDEUSES DU DÉZERT.

Intérieur d'un château normand au XIV^e siècle, par l'abbé Faucon, curé de St-Vigor-le-Grand, aumônier de la Charité de Bayeux, in-8° de 150 pages. Caen, 1874.

« A l'extrémité septentrionale de l'arrondissement de Vire, écrit M. Faucon, dans un ancien fief nommé *Champin*, sur une éminence dominant les charmantes vallées de l'Odon et de la Seuline, au milieu d'un vaste parc où l'on rencontre, à côté du chêne et de l'ormeau, les plus rares plantes exotiques, s'élève le château moderne de St-Georges-d'Aunay.

« C'est dans cette habitation, où tout respire la simplicité, mais aussi où tout annonce la grandeur, que les derniers membres survivants de la famille de Moges et plusieurs membres de la famille de Broglie, plus intimement unis encore par l'amour de Dieu que par les liens du sang, nous ont présenté pendant un demi-siècle le spectacle de la vie chrétienne dans tout ce qu'elle a de plus sublime. »

L'ouvrage de notre confrère comprend, en effet, sept notices biographiques consacrées à des membres de la famille des princes de Broglie-Revel. Elles concernent Louise de Vertillac, princesse de Revel; Amélie de Broglie, marquise de Moges; Octave, prince de Broglie-Revel; Armandine de Moges, princesse de Broglie; Auguste, prince de Broglie-Revel; Pauline de Vidart, princesse de Broglie, et enfin ce général russe qui, au cours de la carrière militaire la plus brillante, s'arrêta tout à coup et entra à la Grande-Chartreuse, dom Jean-Louis de Nicolaï. Dans un appendice, l'auteur s'est occupé plus particulièrement de la famille de

Moges et a réuni des renseignements circonstanciés sur Jean de Moges, lieutenant-général du bailli de Rouen, né à Caen en 1498; sur son frère, Nicolas de Moges, colonel de la milice de Caen, et sur Madeleine de Moges, fondatrice des Bénédictines de Caen. Toutes les notices de M. l'abbé Faucon, qui attestent chez quelques âmes privilégiées, même à notre époque, une intensité remarquable de la vie religieuse, sont attachantes et seront certainement lues avec profit, mais elles s'éloignent trop du cadre habituel de nos études pour que nous insistions autrement. Nous devons cependant une mention spéciale à deux des chapitres de l'appendice. Le premier nous retrace la vie de Jean de Moges, lieutenant-général du bailli de Rouen, traîtreusement assassiné par un italien nommé Jérôme Sarragosse le 15 juin 1548. Ce crime donna lieu à l'édit du mois de juillet 1548 contre les *assassinateurs*, et à une déclaration par laquelle le roi Henri II promit mille écus à celui qui découvrirait le meurtrier. Sarragosse fut arrêté deux ans après à Cologne et condamné à avoir les membres rompus et à mourir sur la roue. Bourgueville nous a laissé une relation fort complète de ces événements, qu'il a résumés dans un sonnet-épitaphe mis par lui dans la bouche du magistrat son ami :

Je m'en allais droit en chaire me joindre,
Pour mon devoir et justice exercer,
Quand Sarragosse au cœur me vint blesser
D'un coup de dague, en sang, mort me faict poindre.

Ce vil meurtrier à cheval prend la fuite;
Deux ans après il eut telle poursuite
Que la justice a eu sur luy victoire.

Sur une roue il fut exécuté,
Dedans Cologne, et moi fort regretté,
Va-t-en passant, à Dieu du tout soit gloire.

Le nom de Madeleine de Moges, marquise de Mony, ne réveille pas d'aussi tragiques souvenirs; mais il nous est impossible d'oublier que c'est à cette femme de bien, restée veuve à vingt-cinq ans, qu'est dû l'établissement des Bénédictines dans notre pays. En 1638, elle fit d'abord venir quelques religieuses de l'abbaye de Montivilliers au diocèse de Rouen, et les installa dans une maison de Pont-l'Evêque, à laquelle on donna le nom de prieuré de Notre-Dame de Bon-Secours; elle les transféra bientôt à Caen, rue de Geôle, dans le grand hôtel de Loraille, qui lui appartenait, et assura plus tard la prospérité de sa fondation en mettant à sa tête une religieuse d'élite, Catherine de Bar, dite en religion sœur Mathilde.

Une des verrières de la nouvelle église des Bénédictines est consacrée tout entière à la mémoire de la marquise de Mony. La notice de M. l'abbé Faucon démontre, de la manière la plus heureuse, que cet hommage public de reconnaissance lui était légitimement dû.

E. DE B.

Essai historique sur l'abbaye de Munday, de l'ordre des Prémontrés, par le P. Godefroid Madelaine, religieux de cette abbaye, in-8° de 521 pages. Caen, Le Blanc-Hardel, 1874.

Les abbayes normandes de l'ordre des Prémontrés ont particulièrement souffert de nos orages révolution-

naires. La Luzerne, qui rappelait par ses élégantes proportions l'abbaye de Beauport, Ardenne et Belle-Étoile, n'offrent plus que des ruines à la curiosité du voyageur; Blanchelande, que défendit si énergiquement M. de Gerville, Silly et St-Jean de Falaise, ne sont plus que de simples souvenirs; par un concours heureux de circonstances, Mondaye non-seulement a échappé à la destruction générale, mais se trouve aujourd'hui rendue à sa destination primitive. C'est son histoire qu'un de ses religieux, le P. Godefroid Madeleine, nous offre aujourd'hui dans un ouvrage étendu qui témoigne de consciencieuses recherches et d'une affection touchante pour ce vieux monastère ressuscité. C'était bien à un membre de la famille de saint Norbert qu'il appartenait de faire revivre sous nos yeux l'ancienne abbaye fondée par les Percy et les du Hommet.

Les annales de Mondaye, pendant le moyen âge, n'offrent pas d'événements caractéristiques. Le protestantisme chassa les religieux de leur cloître et, quelques années plus tard, lorsque les esprits semblaient calmés, Julien Guichard, vingt-septième abbé, périt assassiné dans l'enceinte même de son abbaye. En 1540, un hérétique faisait subir le même sort à un abbé de Blanchelande, Philippe Trowsey, évêque *in partibus* de Porphyre. La grande époque de Mondaye commence avec son trentième abbé, François du Bouillonay, qui en fut l'intelligent restaurateur. Elle se continua sous le révérend père Lhermite, dont le nom est inséparable d'Eustache Restout. Voilà aujourd'hui, pour nous, la grande gloire et l'originalité véritable de Mondaye : c'est à ce moine obscur, architecte, peintre et sculpteur, qu'est due la nouvelle église de l'abbaye, avec les peintures et les sculptures qui la

décorant. L'œuvre de Restout, telle qu'on peut l'étudier aujourd'hui, constitue un ensemble harmonieux d'une véritable valeur au double point de vue de l'architecture et de l'ornementation. La Société des Antiquaires s'en est occupée à diverses reprises; elle est intervenue notamment, d'une façon utile et sinon immédiatement efficace, lorsqu'il fut question de demander à l'évêché de Bayeux la restitution des tableaux de Restout déposés provisoirement dans la cathédrale. « Eustache Restout, dont la dépouille mortelle repose dans la nef de l'église qui lui devait ce dernier asile, écrivait M. Charma, frémissait de joie sous la pierre qui le recouvre en voyant près de lui et aux places mêmes qu'il leur avait assignées les chefs-d'œuvre qu'il n'a pu en voir partir sans une profonde douleur. »

En 1859, le vœu de l'éminent secrétaire de la Société fut réalisé et, grâce à la bienveillance de Mgr Didiot, les toiles de Restout et le Baptême de Sébastien Bourdon reprirent successivement le chemin de l'abbaye. Le P. Godefroid Madelaine a traité avec un soin digne d'éloges cette partie de son histoire, et il a su ajouter sur Eustache Restout des détails précieux à ceux que nous avaient déjà donnés MM. de Caumont, de Chennevières et Lavalley-Duperroux. Nous croyons devoir aussi une mention spéciale au chapitre intitulé *Les derniers religieux de Mondaye*. Les notices consacrées à Pierre Gaspard Paynel, ancien prieur de Juaye, et au père Luc-Gabriel Martin-Goujon, écrites dans un esprit de modération équitable qui n'enlève rien aux droits de la vérité, nous ont paru particulièrement intéressantes.

E. DE B.

RR. Castel, procureur syndic du directoire du district de Vire, 1790-1791. — in-12 de 136 pages, Caen, Le Blanc-Hardel, 1875.

Cette publication, entreprise aux frais de M. le comte de Chevigné, fait à la fois honneur à M. A. Gasté qui l'a préparée et à M. Le Blanc-Hardel, qui l'a mise au jour. Elle nous permet de rectifier certaines particularités de la vie de l'auteur du poème des plantes auquel la ville de Vire éleva une statue en 1859. Castel s'y révèle à nous avec les qualités d'un administrateur sérieux, et d'un homme d'ordre disposé à faire respecter les personnes et les propriétés. La lettre par laquelle il s'efforça de protéger contre des actes de violence le ci-devant seigneur de Pont-Bellanger, mérite nos éloges; nous ne saurions en dire autant de l'Adresse du district de Vire à l'Assemblée nationale, où nous retrouvons toutes les théories fausses de l'époque et sur la nécessité du divorce et sur le mariage des prêtres :

« Le titre d'épouse et de père manque au bonheur des ministres du Dieu qui a dit : Croissez et multipliez ; il manque peut-être à leur patriotisme et certainement à l'exemple des autres citoyens.

« De scandaleuses séparations ont souvent fait gémir la société ; des querelles domestiques, une invincible antipathie l'ont désolée plus souvent encore ; il est digne des pères de la patrie de prévenir ces désordres par une loi amie des mœurs et de l'humanité. »

Dans le même ordre d'idées, nous croyons devoir signaler les réquisitoires du 27 mars et du 30 mai 1791.

Tous deux ont trait à la question brûlante du serment des ecclésiastiques. La première nous fait connaître que Jacques-Paul Morcel (Marcel), maire de St-Germain-de-Tallevende, destitué par le directoire du département, pour propos tenus contre la prestation de serment, avait été réintégré, contrairement à la loi, par ses administrés eux-mêmes dans les fonctions municipales ; la seconde dénonce à l'accusateur public, un grand vicaire du diocèse de Bayeux, qui excitait, parait-il, les ecclésiastiques, soit à refuser le serment, soit à retracter celui qu'ils avaient prêté.

• Une veuve, ci-devant dame de Saint-Denis-Maisoncelle, a recélé chez elle un grand vicaire de l'ex-évêque fugitif de Bayeux. De cette maison comme d'un antre, il s'élance sur les âmes faibles, entre dans les cloîtres, y sème l'épouvante, et toujours armé de brefs, de mandements et d'autres libelles, donne la mort civile aux êtres sans défense qui y sont renfermés. Mais c'est des curés surtout qu'il est le plus affamé. La paroisse St-Denis lui impute déjà la perte du sien ; l'on assure qu'il doit en dévorer aujourd'hui plusieurs autres dans la maison du curé de La Graverie. Le procureur de la commune de cette ville est instruit d'une partie des maux que ce fanatique a causés dans nos couvents de filles ; les habitants de la campagne sont alarmés de ceux dont il les menace et implorent votre vigilance. Je requiers, en conséquence, que vous dénonciez à l'accusateur public ce soi-disant grand-vicaire comme colporteur d'écrits contre la loi et comme auteur de coalition pour en empêcher l'exécution. »

En écrivant cet étrange factum, Castel n'a point fait preuve d'un patriotisme éclairé ; il obéissait simplement aux passions aveugles du moment et servait,

à son insu , la cause du fanatisme révolutionnaire qui , quelques mois plus tard , devait faire en France tant de victimes.

Hâtons-nous d'ajouter que, dans la plupart des pièces réunies avec tant de soin par M. A. Gasté, le procureur syndic de Vire est beaucoup mieux inspiré.

E. DE B.

Précis de l'Académie de Rouen 1874 ; Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure.

Le Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen , pendant l'année 1873-1874 , renferme plusieurs mémoires qui nous offrent un intérêt local. Nous citerons les derniers États de la province de Normandie par M. Ch. de Beaurepaire, avec des notes sur les États de 1643, tirées des mémoires du président de Monville et des extraits des archives du tabellionage de Caen , l'édicule de la Fierie par M. de Lerue , le poète Pierre de Marbœuf par M. de Duranville , et les Plaidis à masse par M. Gosselin.

Le Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure , t. III, 2^e livraison , est plus exclusivement archéologique.

Le cimetière franc découvert à 2 kilomètres d'Arques, à Martigny , a donné lieu, de la part de MM. de Blangermont et Hardy, à une curieuse exploration. Une sépulture fouillée par M. Lacaille a permis de constater que le mort était orienté les pieds au sud, la tête au nord. Tous les squelettes trouvés dans ce cimetière avaient la même position.

L'un d'eux avait près de l'épaule droite et la pointe en haut un scramasaxe de 50 centimètres de hauteur; la lame, exceptionnellement forte, a 55 millimètres de largeur à sa base. Le bronze, dit M. Hardy, était représenté par un anneau plat ciselé avec goût et par trois pièces, les plaques, la contre-plaque et l'agrafe formant la garniture d'un ceinturon.

Ces trois plaques sont assurément les objets les plus intéressants sortis jusqu'à ce jour du cimetière de Martigny, et par la richesse de leurs dessins gravés à la pointe et leur cachet véritablement artistique méritent d'être rangés parmi les plus belles garnitures de ceinturon qui aient été trouvées dans la Seine-Inférieure.

Dans le courant de juin 1874, des ouvriers découvrirent, à St-Hilaire, au bord du chemin de Darnetal, un grand cercueil en pierre du pays renfermant un sarcophage en plomb. A côté était un autre sarcophage en plomb, qui, n'étant pas protégé, avait été affaîssé par le sol. Notre savant confrère, M. l'abbé Cochet, fixe la date de ces sépultures au IV^e siècle. L'ouverture du sarcophage placé dans un cercueil de pierre a présenté une particularité signalée en ces termes :

« Chose singulière et pour nous entièrement inconnue à cette époque, le corps du défunt avait été enveloppé dans une chape de plâtre gâché, et ce plâtre avait entièrement pris la forme du corps et celle du cercueil. C'est la première fois que nous trouvons dans un sarcophage en plomb une chape de plâtre gâché de cette sorte. De cette façon, le corps avait été parfaitement conservé, et nous avons retrouvé intacts les ossements d'un adulte, dont la longueur n'était guère moindre de 1 mètre 90.

« Malheureusement aucun objet d'art n'accompagnait
« ces restes si soigneusement conservés. »

Le cimetière de Martigny doit être rapproché des champs funéraires de même origine, explorés au Camp-Courtois de Blangy-sur-Bresle et à Nesle-Normandeuse, par M. Normand. Quarante-six nouvelles tombes ont été fouillées au Camp-Courtois et vingt-huit à Nesle-Normandeuse. « Les pièces les plus remarquables, lisons-nous dans le rapport de M. de Morgan, sont deux fibules en argent doré. Elles ont la forme d'un cheval fantastique accroupi, dont la queue se replie jusqu'aux jambes de devant : l'œil est formé par un petit grenat. Ces objets, qui rappellent un peu les fibules burgondes de la collection de M. Beaudot, de Dijon, sont, je crois, inédites dans nos contrées, et je n'hésite pas à les regarder comme les pièces les plus bizarres, sinon les plus curieuses, de toutes celles qui m'ont été fournies par le cimetière de Martigny. »

Une exploration dirigée par M. Cochet, sur l'emplacement du cimetière de Lillebonne, n'a donné que des perles côtelées, des anneaux en bronze et un coq en métal. M. Moutier avait été plus heureux. C'est en effet à peu de distance de là qu'il avait rencontré un fragment de cippe portant le nom de MEGARI, et une statue en pierre, mutilée, représentant la déesse Hygie. La *Société Havraise d'études diverses*, qui est venue à son tour fouiller ce lot privilégié, a pu recueillir, au milieu d'un nombre considérable de fragments de poterie, un vase en terre rouge de forme élégante, possédant de hauts reliefs de l'agencement le plus heureux.

Mais la découverte la plus importante est à coup sûr celle de la villa romaine de Saint-Martin-d'Osmonville,

Les travaux entrepris par M. l'abbé Cochet, qui n'ont pas duré moins de deux mois, ont mis au jour douze salles avec leurs couloirs, leurs colonnes, leurs cloîtres, leurs hypocaustes et tout ce qui concerne une grande habitation. Dans les débris se trouvaient des morceaux de colonnes, des peintures murales, des vases de terre et de verre, des tuiles faîtières et à rebord et trois monnaies de bronze de Nerva, de Trajan et de Tetricus. Ces quelques indications suffisent à démontrer que le goût de l'archéologie et l'ardeur des recherches ne se sont pas ralentis dans le département de la Seine-Inférieure.

E. DE B.

Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère, t. XVII.

Les documents historiques inédits sur le Dauphiné, que la Société de Statistique de l'Isère vient de publier avec l'aide de notre savant compatriote, M. Caillemet, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, et membre correspondant de notre Compagnie, renferment deux pièces qui ont un trait direct à l'histoire normande, et qui à ce titre doivent être signalées.

La première est le compte du 1^{er} novembre 1333 au 31 octobre 1334, « de la terre que Mons. Humbert, dauphin de Viennois, a en Normandie. » Ces terres lui étaient échues du chef de sa tante, Clémence de Hongrie, veuve de Louis le Hutin, en vertu d'un legs universel. Le dauphin vendit plus tard ces propriétés à Jean de Marigny, évêque de Beauvais.

La seconde a plus d'importance. Elle est intitulée : Entrée de la Reine et du duc de Bourgogne à Paris, 1418,

Nous y relevons le passage suivant :

« Vendrent aussi après la messe en conseil le prevost des merchians et les eschivins de Paris d'une part , et les ambeysours de la ville de Ruant , lesquels par avant avoyent esté à Provins pour haster mondit seigneur et firent leurs proposicions ; notablement pour porter remède et secours au siège du Pont-de-l'Arche , que le roy d'Engleterre tient , car s'ils ne sont secouru dedens le XX^m jour de cest moys , ils rendront la ville et chastel et dirent ceux de Ruant en leur thème : « Domine sucurre nos quia perimus » en plains , en lamentacion et requirent que l'on pourveu ez autres sièges que ledit roy de Engleterre tient devant Chiebourg et Aunflour ; à quoy Monseigneur leur respondit que pour ce il estoit venus.

« Et à ce est fayte porvision pour lever ledit siège , c'est assavoir que mondit seigneur il envoie mil V^e hommes d'armes et mil archiers et mandet à ceux de Ruant qu'il alent avoy les communes dez villes dudit Ruant , d'anvront et de toutes les villes dudit pais et a l'oyde de ceux de Paris qui pourront estre près de XII m. communs , II m. hommes d'armes et mil hommes de trait , ledit siège se pourra lever : sur quoy est fait appointment et demain partiront ceulx à ce ordonnés. »

Rien de tout cela ne fut exécuté. Aussi lisons-nous dans la Chronique de Pierre Cochon : « Item le mercredi XX jour de juillet l'an mil CCCC XVIII le roy englois nommé Henry prist le Pont-de-l'Arche et de là se parti et vint tenir siege devant Rouen, vendredi XXVIII jour de juillet ensuivant..... Et aussi Mons. de Bourguogne y envoya de ses Bourguenons de XIV

« ou de XV^e tous traitez. Car ledit duc avoit promis à
« secourir la ville dont il ne avoit nulle volonté. »

E. DE B.

**La civilisation naissante au Crochemelier, près Igé
(Orne), par M. le docteur Jousset.**

M. le docteur Jousset s'efforce, dans ce travail, d'établir que le Crochemelier a été une station de guerriers, que cette station n'a pas été temporaire, qu'elle a eu son importance et que son existence doit être reportée aux temps les plus éloignés de l'histoire.

Nous nous contenterons d'emprunter à ce travail les indications qui nous paraissent offrir le plus d'intérêt. La station du Crochemelier est située sur un plateau sec, élevé, accessible d'un seul côté et fortement raviné de l'autre. Le côté accessible était protégé par un fossé large, profond, avec parapet, soutenu par des assises de pierres disposées de manière à empêcher tout éboulement.

Les monnaies qui ont été découvertes et dont deux types curieux ont été publiés par M. le docteur Jousset, ne permettent, à notre sens, aucune hésitation; nous sommes là en présence d'une station gauloise. Aussi y rencontrons-nous, à côté de hachettes en silex poli, des pointes de javelot en bronze, des fragments de poteries unies ou quelquefois ornées de torsades rudimentaires; enfin, quatre de ces objets sur l'usage desquels on a beaucoup disserté et que l'on considère généralement comme étant des pesons destinés ou à tendre les filets de pêche ou à maintenir les fils servant à la fabrication de la toile. Ce troisième mémoire de

M. le docteur Jousset nous paraît fixer le caractère définitif de la station du Crochemelier.

E. DE B.

Découverte d'une mosaïque gallo-romaine à Lisieux.

Un arrêté de M. le Ministre des travaux publics a ordonné l'isolement de la cathédrale de Lisieux (côté nord), emplacement occupé par les jardins de la gendarmerie et appartenant au département. Cet édifice était, depuis 1841, classé au nombre des monuments historiques, et le département se voyant contraint d'abandonner une partie de son terrain sur une longueur de 60 mètres et une largeur de 8 mètres, a fait un échange avec la ville, laquelle lui a cédé une portion contiguë servant depuis cette convention de jardin potager pour la gendarmerie.

Ces travaux de déblaiement, qui ont commencé le 1^{er} mars, ont amené la découverte d'une mosaïque gallo-romaine que nous signalerons plus bas à la Société des Antiquaires de Normandie.

Les remblais qui ont été faits dans cet endroit, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, sont d'une élévation de 4 mètres au moins; dans ces terrains, on a découvert un vase en grès rose à anse (disparue), haut de 0^m,20, que nous croyons être du XII^e ou du XIII^e siècle; plusieurs médailles frustes ont été trouvées et ne méritent aucun intérêt. On a rencontré également les débris de plusieurs beaux vases en faïence de Nevers.

Ce n'est qu'à 3^m,50 de profondeur seulement que les trouvailles sont devenues intéressantes, les ouvriers

terrassiers ayant rencontré des médailles romaines aux effigies suivantes :

- 1° 1 grand bronze de Néron ;
- 2° 1 petit bronze de Galien, avec joli revers (Galère) ;
- 3° 4 petits bronzes de Posthume et Victorin ;
- 4° 1 petit bronze de Constantin le Grand.

Puis, un dallage en maçonnerie est apparu, lequel est composé de larges briques, sur une longueur de 3^m et une largeur de 1^m à 1^m,50. Ce dallage enlevé, les ouvriers, sans s'en apercevoir, ont jeté avec les débris de ciment qui la recouvraient les fragments de la mosaïque sur laquelle ce pavage était posé ; ce n'est que quelques jours après qu'ils ont remarqué que cet objet d'art existait sous cette couche de ciment et briques ; et, à ce moment, malgré toute l'habileté du directeur des travaux, M. Belleau, il était impossible à ses ouvriers d'enlever convenablement ce qui restait encore.

Cette mosaïque se compose de petits cubes en marbre blanc et était renfermée dans un espace de 1^m,50 carré ; ces petits cubes mesurent une longueur de 0,020 mill. et une surface de 5 à 6 mill. Tous ces petits marbres reposent sur un ciment présentant une épaisseur de 0^m,04, et le fragment le plus important qui a été extrait mesure 0^m,65 sur 0^m,45.

Cette mosaïque n'offre pas ces beaux dessins que l'on rencontre habituellement dans ces sortes de pavages ; elle est uniforme de couleur, et il est à regretter que le ciment qui a été appliqué sur certains endroits empêche le nettoyage d'une manière satisfaisante.

Quoi qu'il en soit, elle n'en est pas moins intéressante pour la localité, puisqu'elle est la première, croyons-nous, qui ait été signalée dans notre

arrondissement ; d'ailleurs les amateurs pourront la visiter bientôt au musée de la ville, où elle doit être déposée.

A. DE LAPORTE.

**Découvertes romaines à Incheville, près Eu, par
M. l'abbé Cochet.**

On n'a peut-être pas oublié que, en 1857, le briquetier Hénocque, d'Incheville près Eu, trouva au pied du *camp de Mortagne* toute une série de vases romains, provenant d'une sépulture des I^{er} et III^e siècles. Ces vases en métal, en terre et en verre, furent interprétés dans le volume des *Sépultures gauloises, romaines, etc.* (1), qui paraît clos. Plus tard, la collection fut achetée par le musée d'Amiens, où elle est encore aujourd'hui.

Tout récemment, au mois de mars dernier, M. Lelong, négociant à Rouen, rue St-Sever, et propriétaire d'une terre à ce même Incheville, vient d'y faire une découverte romaine dont les ouvriers ne lui ont livré que les débris.

Il est venu nous les soumettre, et après les avoir examinés rapidement, voici les conclusions que nous en avons tirées :

D'abord, il a été rencontré deux grands bronzes du Haut-Empire, qui ne datent pas par eux-mêmes, mais qui empêchent de s'égarer. Ces deux grands bronzes, où l'on reconnaît difficilement Adrien et Faustine la Jeune, ont singulièrement frayé. On les reconnaît à peine, et il faut être versé dans la numismatique pour leur donner une attribution.

(1) *Sépultures gallo-romaines, franques, etc.*, pages 416-434.

Il m'a été remis avec ces monnaies un vase aux offrandes, en terre noire, dont le col assez allongé mesure 10 centimètres environ. Ce vase, qui était vide, accompagnait, selon nous, quelque sépulture. Ce n'était pas une urne, mais un vase aux offrandes, et il a dû contenir du lait, du vin, de l'huile ou quelque autre comestible.

L'autre objet qui m'a été remis est une espèce de coquetier, dont les ouvriers ont brisé la partie supérieure.

Ce sont deux coupes, soudées ensemble par un emmanchement qui est plein d'élégance. Celle que nous supposons être la partie inférieure est entière et festonnée. Le métal paraît difficile à définir. Je crois que c'est du bronze, mais bien des parties laissent paraître un blanc mat, de sorte que je ne serais pas surpris que ce métal ait été étamé ou argenté. Dans tous les cas, il est merveilleux que les siècles aient respecté le travail de la surface.

Nous possédons au musée de Rouen six ou sept coquetiers de ce genre, mais nous n'en connaissons pas parfaitement la destination. Nous les conservons comme échantillons d'antiquités que l'on découvre chaque jour, et dont nous attendons l'explication d'une circonstance heureuse.

Le dernier objet que M. Lelong m'ait remis, et qui provient d'Incheville, est une plaque ronde de métal, ayant 4 centimètres de diamètre et moins de 1 millimètre d'épaisseur. Cette plaque de métal, que je crois de bronze, est complètement lisse d'un côté et ne présente aucune attache. Je crois pourtant que c'est un ornement de femme encore plus que de guerrier. Je pense que cette plaquette a été mutilée par les ouvriers,

qui en auront brisé la monture, afin de connaître la nature du métal qu'ils supposaient être de l'or. Tels qu'ils sont, ils ne font pas que des métaux précieux.

Je dois donc juger cette pièce sans la garniture et, malgré cela, je dois en faire une *fibule*. Dans tous les cas, la plaque est couverte d'émaux et imite assez bien une cocarde. Les couleurs qui dominent sont rondes au centre et rayonnent à la circonférence. On y distingue surtout le rouge et le vert; il y a aussi des taches jaunes qui alternent. J'ai remarqué quatre segments qui imitent la mosaïque et qui partagent la décoration. En somme, on est étonné que l'objet ait séjourné si longtemps en terre et ait conservé une si grande vivacité de couleurs. Je ne saurais définir d'une manière absolue l'usage de ce bijou, mais je suis très-porté à penser que cette plaque décorait une fibule, que l'ignorance et la grossièreté auront complètement défigurée.

L'abbé COCHET.

**Découverte d'objets en bronze à St-Georges-de-Livoye,
par M. Le Bœuf.**

Le XVII^e volume des *Mémoires* de la Société des Antiquaires de Normandie, p. 312, contient un long rapport de M. Charma sur des objets de provenance celtique découverts en avril 1851, au carrefour de la Mare-aux-Pourcets, dans la commune de Notre-Dame-de-Livoye. Notre zélé secrétaire y reconnut des hachettes gauloises, un *Sacena* ou couperet à trois tranchants, des anneaux ou bracelets, un disque, qui devait servir d'ornement, et surtout une magnifique

pendeloque à même destination, qui forme aujourd'hui l'un des bijoux du musée d'Avranches.

M. Charma, en s'appuyant sur certaines analogies, voyait dans l'endroit où tous ces objets avaient été rencontrés l'emplacement de la sépulture d'un chef gaulois, et peut-être de sa famille tout entière.

« Enfin, des bracelets au nombre de douze ou treize, dont les uns unis, d'autres striés dans leurs contours, d'autres convertis de ciselures et laissant voir des traces malheureusement effacées, attesteraient que là dormait une famille entière avec tout ce qu'elle avait aimé pendant son passage sur la terre. »

Une découverte faite il y a environ deux ans, dans une commune limitrophe, est venue rappeler l'attention sur les objets provenant de Notre-Dame-de-Livoye. Au mois de mai 1873, à St-Georges-de-Livoye, au carrefour de la Chenotière, la charrue d'un sieur Vaugrante heurta un dépôt métallique, et après quelques instants de travail, le cultivateur, qui comptait avoir rencontré un trésor, exhuma un certain nombre de débris en bronze. M. Le Bœuf, auquel l'archéologie locale doit déjà tant de précieux renseignements, fut immédiatement averti, et il étudia avec son zèle habituel ces morceaux plus ou moins informes.

« J'ai été assez heureux, nous écrit-il, pour observer les pièces les plus complètes de cette trouvaille, qui se compose de pointes de javelots, de fragments d'épées, de bracelets, ainsi que de plusieurs lingots de bronze refondu.

« Les épées sont à nervure médiane et à section lenticulaire : elles sont courtes (48 centimètres de long sur 4 de large). Leur poignée est assez petite et elles ne diffèrent entre elles que par le nombre et la dispo-

sition des trous pratiqués pour fixer la garniture qui s'y adaptait. Elles sont insensiblement renflées vers leur tiers supérieur.

« Les pointes de javelots appartiennent toutes au même type et ne diffèrent que par leur longueur.

• Leur douille est circulaire et se prolonge en s'élevant ; elle est munie à sa base de deux trous destinés à consolider la pointe du javelot sur la hampe.

• La longueur totale de l'arme, en y comprenant la douille, varie entre 12 et 20 centimètres. Les ailes en sont coupantes et l'ensemble affecte la forme d'une feuille de laurier. C'est là du reste un type que l'on a signalé souvent en France dans les découvertes de ce genre. »

Découvertes numismatiques.

Le 2 juin 1875, M. Janin, garde-rivière à Avranches, a trouvé près St-Jean-de-la-Haize, à 2 pieds de profondeur, un denier en argent de Charles le Gros. Ce type carlovingien a été frappé à Melle (Deux-Sèvres), atelier monétaire du IX^e siècle.

D'un côté, il porte comme légende entourant une croix, les mots : KAROLUS REX FR...

De l'autre, entourant le monogramme ordinaire s, la légende METULLO.

Une assez grande quantité de monnaies romaines, consulaires et du Haut-Empire ont été découvertes récemment auprès de Briouze, en défrichant un bois. — D'autres monnaies antiques avaient déjà été trouvées au même lieu, l'année dernière.

Il y a quelques années, des moules en argile de

monnaies des empereurs Dioclétien, Maximin et Constance furent mis à découvert, en fouillant le sol, dans la forêt d'Andaine, au triège de la Lande-Menue, arrondissement de Domfront. — Ils ont été déposés au musée de la Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.

Découvertes à Condé-sur-Noireau.

Plusieurs boulets de canon, en granit gris, ont été trouvés dans les douves du château de Condé, par les ouvriers occupés aux travaux de la maison que M. Picard, bijoutier, se propose de faire construire sur cet emplacement.

On sait que ce château tomba au pouvoir des Anglais dans l'année 1417, et qu'ils le gardèrent jusqu'au mois de novembre 1449, époque à laquelle il fut repris sur eux par les gens du comte de Clermont.

Ces projectiles font partie, très-probablement, de ceux qui furent lancés contre les murailles par les assaillants.

*Deux bas-reliefs antiques du musée de Metz,
par M. Ch. Abel.*

Dans un article fort étudié publié dans le dernier volume de l'Académie de Metz, l'auteur établit, après M. de La Saussaye, que le sanglier était le véritable symbole de la nation Gauloise. M. de La Saussaye appuyait son opinion sur les indications fournies par la numismatique. M. Ch. Abel y ajoute un renseignement inattendu révélé par un bas-relief antique, trouvé en 1859, le long de la Rosselle, à Betting-lès-St-Avold, et déposé aujourd'hui au musée de Metz.

Cette antique représente, dans une niche circulaire, une femme aux cheveux ondes retombant en deux bandeaux sur chaque joue. Les détails de son costume révèlent que ce n'est pas une Romaine, mais bien une Gauloise, peut-être même une druidesse. De la main droite elle présente un vase plat, une patène, semble-t-il, tandis que de la gauche elle tient un bâton au sommet duquel se remarque un petit sanglier. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce bâton et ce sanglier une enseigne guerrière, un drapeau militaire.

Nous ne pouvions laisser passer sous silence cette interprétation qui vient à l'appui des idées émises notamment par notre regretté confrère M. Lambert, dans son *Essai sur la numismatique gauloise du Nord-Ouest de la France* (1).

Réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne.

Nous extrayons de l'*Officiel* du 1^{er} et du 2 avril le compte-rendu des travaux lus au Congrès des Sociétés savantes, par les délégués de la Société des Antiquaires de Normandie :

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE.

M. E. de Beaurepaire, secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie. — Les derniers jours du Puy-des-Palinods en Normandie. — M. de Beaurepaire avait entretenu l'année dernière la réunion de l'institution et des vicissitudes du Puy de Palinods, fondé à Dieppe, en l'honneur de la Sainte Vierge ; il a complété aujourd'hui son travail.

(1) *Mémoires des Antiquaires*, XXV, p. 425.

Tandis que les autres établissements de ce genre disparaissent dès le début de la Révolution, le Puy de Caen, chose singulière, poursuit son existence jusqu'à la fin de 1794. Cette anomalie apparente s'explique par cette considération que le Palinod de Caen au lieu d'être une institution ayant sa vie propre et séparée se rattachait entièrement à l'Université et en était une sorte d'annexe et de dépendance.

Sans entrer sur le domaine politique, M. de Beaurepaire a fourni les détails les plus circonstanciés sur le Puy de 1792. Les poésies royalistes s'y mêlent aux poésies républicaines, et la monotonie de toutes ces tirades emphatiques n'est rompue que par des stances ou des dizains, où respire la sensibilité fausse et prétentieuse à la mode du jour.

L'histoire du concours du 17 messidor an II est curieuse. A l'ancien Palinod, l'administration du Calvados jugea à propos d'en substituer un nouveau. Règles et emblèmes, est-il besoin de le dire, ont été bien modifiés, et il est curieux de connaître les motifs qui déterminèrent les juges à couronner l'ode sur le *Berceau républicain* et à rejeter l'épître sur l'*Immortalité de l'âme*.

Les renseignements donnés par M. de Beaurepaire ajoutent un chapitre intéressant et inconnu jusqu'ici à l'histoire littéraire de Normandie.

M. Le Héricher, correspondant du ministère à Avanches. — Application à la philologie de la théorie de la lutte pour la vie. — La philologie est une science très-peu cultivée en province : M. Le Héricher est un des rares savants qui apportent à la Sorbonne des études philologiques. Il avait déjà présenté des mémoires sur l'in-

fluence des Scandinaves sur la langue française, spécialement sur les termes locaux, surtout maritimes, de la Normandie. Cette année, il a lu un travail dans lequel il a appliqué à la langue française la théorie de Darwin appelée *la lutte pour la vie*, *the struggle for life*. Cette lecture, écoutée avec une attention prononcée, favorablement accueillie, a donné lieu à quelques observations de la part de M. Paul Meyer, qui, en admettant que la théorie peut s'appliquer au choix des mots et aux lois qui président à leur adoption ou à leur rejet, la conteste en ce qui concerne leur formation même, qui obéit à des lois spéciales dans les différentes langues. Il signale, par exemple, l'influence de l'accent, selon qu'il porte sur la dernière ou l'avant-dernière syllabe. Par suite de la position de cet accent, le même mot dérivé du latin prend des formes différentes en français, en anglais ou en allemand.

M. Le Héricher se félicite de voir approuvée, quant au fond, par un philologue aussi distingué que M. Meyer, la théorie qu'il a exposée, quelles que soient les objections de détail qui ont été présentées par ce savant.

M. Guillouard, professeur de droit à la Faculté de Caen. — Étude sur la condition des lépreux au moyen âge, notamment d'après la coutume de Normandie. — Cette étude se divise en deux parties : dans la première, l'auteur étudie la vie des lépreux dans la société du moyen âge, les précautions prises pour l'isoler des autres hommes et les ressources très-précieuses que les coutumes lui assuraient ; il montre, d'après les textes des coutumes et les dispositions de divers rituels, combien triste était la situation du lépreux dans la

maladrerie où il était relégué, et il énumère les améliorations que l'Église catholique avait apportées dans son état.

Dans la seconde partie, il recherche quelle était la condition juridique des lépreux, incapacité civile, et il signale les dispositions exceptionnelles des coutumes de Normandie et du Beauvoisis qui frappaient le lépreux d'une véritable mort civile. L'auteur explique cette rigueur par l'origine scandinave de cette disposition, origine qu'il établit en la rapprochant notamment de la loi des Lombards. Il ajoute que cette origine scandinave se rencontre dans plus d'une disposition de la coutume de Normandie.

M. Fierville, censeur au lycée du Havre. — Etienne de Rouen, 1^{re} partie. — Étienne de Rouen, moine du Bec au XII^e siècle, neveu de Bernard le Vénérable, abbé du Mont-St-Michel, est l'auteur du premier abrégé connu de l'*Institution oratoire* de Quintilien.

Étienne a laissé un petit volume manuscrit, conservé à la Bibliothèque nationale sous le n^o 14,146, fonds latin; c'est là qu'il faut aller chercher tout ce qui le concerne. Il renferme les œuvres poétiques d'Étienne, dans lesquelles il emploie tous les métiers connus, en signalant en marge le nom de chacun d'eux. Les vers sont presque tous rimés au milieu ou à la fin; ce sont des lettres à ses amis, quelquefois pleines d'*humour*, des éloges funèbres pleins d'hyperboles, une prose rythmique sur la Sainte-Vierge, qui est fort belle; des traités didactiques sur la manière d'étudier, sur la manière de parler. L'auteur de ce mémoire se propose d'étudier l'an prochain, dans une deuxième partie, la manière dont Étienne a cru devoir abréger Quintilien;

son œuvre est bien supérieure à celle de Pierre-Paul Verger et à celle du pseudonyme Jonas Philologus , qui cependant ont eu les honneurs de l'impression au XVI^e siècle.

M. Léopold Delisle indique à l'auteur la publication faite à Rome , il y a deux ans , du *Draco* , retrouvé à Rome par M. Maï et attribué à Étienne , et lui recommande de ne pas oublier d'en parler dans la deuxième partie de son travail.

(*Officiel* du 1^{er} et du 2 avril 1875.)

Distinctions accordées à des membres de la Société des Antiquaires. — M. Cauvet, professeur à l'École de droit de Caen , a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

M. Ch. de Robillard de Beaurepaire, archiviste de la Seine-Inférieure, membre correspondant de l'Institut, a été nommé officier d'Académie.

La *Revue des Deux-Mondes* a publié récemment , à propos des travaux dont la cathédrale d'Évreux est l'objet , un article fort remarqué de M. Anatole Leroy-Beaulieu. Nous nous proposons de revenir sur ce travail important où se trouvent exposés , sur les restaurations des monuments historiques, les principes que la Société des Antiquaires de Normandie a toujours défendus.

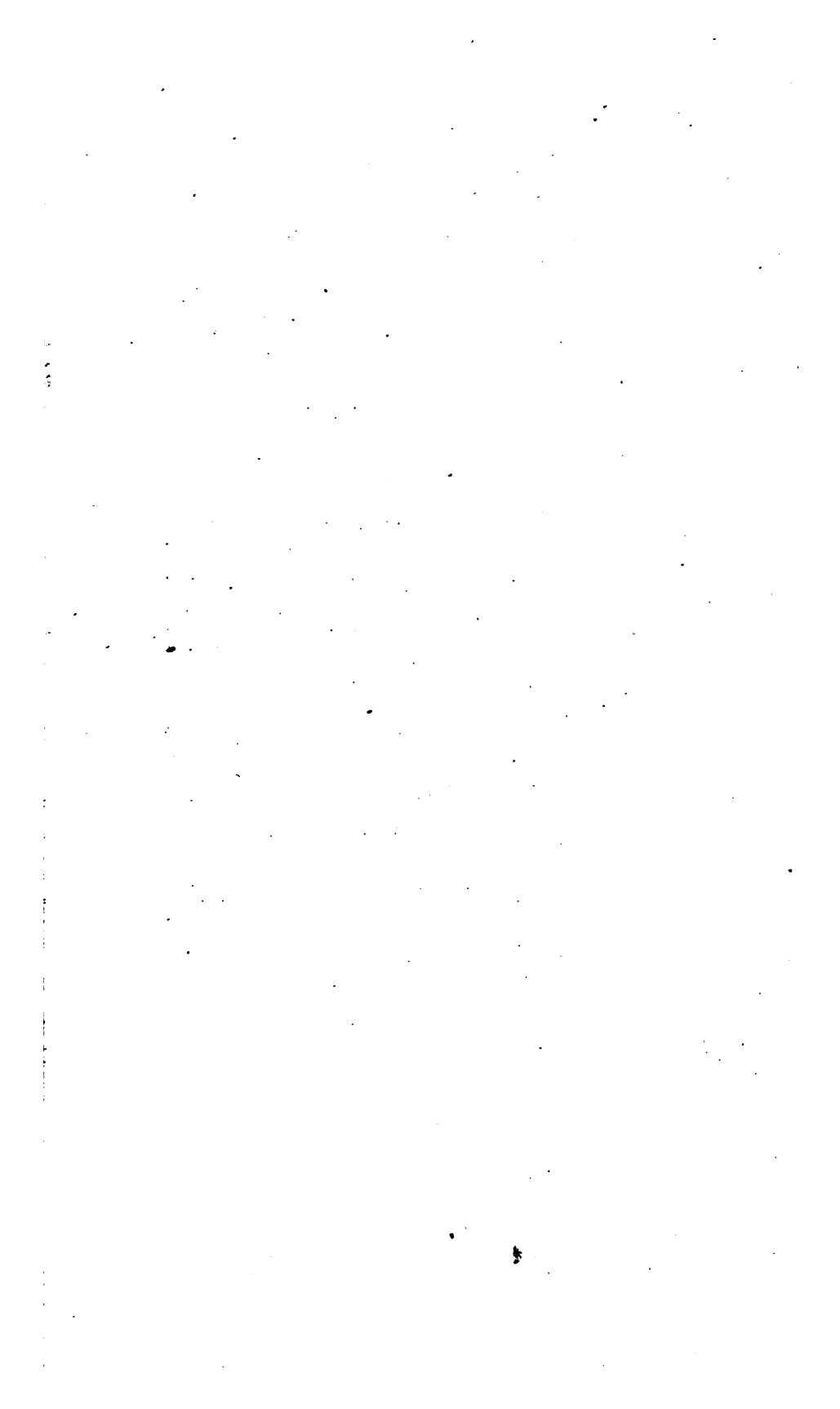


TABLE DES MATIÈRES.

EXTRAITS des procès-verbaux des séances de la Société. — Prési-	
dence de M. E. CHATEL.	157
Notes et communications. — Claude du Bellay, abbé de Savigny	
(1573-1609), par M. Joseph DENAIS, membre titulaire.	172
Une voie saxonne à Caen, par M. Émile TRAVERS.	179
Un registre de la paroisse de Saint-Étienne-le-Vieux, par	
M. Jules CAUVET.	186
Sur l'aqueduc de Coutances, par M. QUENAUT.	194
Engagement de Jean Chapelet envers Robert de la Chapelle,	
seigneur de la Vespallière (1377). — Pièce communiquée	
par M. Édouard DE BARTHÉLEMY.	199
Démolition du château de Vire (1630). — Pièce communiquée	
par M. E. CHATEL, président.	201
Accord des Pèlerins du Mont-Saint-Michel avec les Cordeliers	
(9 août 1747), par le Même.	205
Certificat des pèlerins du Mont-Saint-Michel à l'honneur de	
Dieu tout-puissant Père et Fils et St-Esprit et de la bienheu-	
reuse Vierge Marie, sous le titre du bienheureux St-Michel	
(19 mai 1755), par le Même.	206
La Normandie à l'étranger, par M. le comte H. DE LA FERRIÈRE-	
PERCY.	210
Notice sur Saint-Jean-le-Blanc, par M. DANNE.	233
Sur un caveau funéraire de l'église St-Pierre de Lisieux, par	
M. DE LAPORTE.	245
Note sur un camée de Tibère, par M. Aug. LE ROY.	251
Sur un modillon de l'église de Villers-sur-Mer, par M. LA-	
VALLEY-DUPERRON.	252
Notes pour servir à l'histoire du Candebeuc Gautois, par le	
docteur Ernest GUÉROULT.	254
Note sur le camp du Catillon, par M. J. TIRARD.	258
Bibliographie et nouvelles diverses. — Chronologie des grands	
baillis du comté et duché d'Alençon.	261
A propos du volume de M. Gravier sur la découverte de l'Amé-	
rique au X^e siècle par les Normands.	263
Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances. — Le Canarien,	
livre de la conquête et conversion des Canaries.	268
Note sur Gérard Mercator, par M. le Dr J. Van RAEMDONCK.	272
Intérieur d'un château normand au XIV^e siècle, par l'abbé	
FAUCON.	275
Essai historique sur l'abbaye de Mondaye, de l'ordre des Pré-	
montrés, par le P. Godefroid Madelaine.	277
RR. Castel, procureur syndic du directoire du district de Vire.	280
Précis de l'Académie de Rouen 1874; Bulletin de la Commis-	
sion des Antiquités de la Seine-Inférieure.	282
Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère, t. XVII.	285
La civilisation naissante au Crochemelier, près Igé (Orne), par	
M. le docteur Jousset.	287
Découverte d'une mosaïque gallo-romaine à Lisieux.	288
Découvertes romaines à Incheville, près Eu, par M. l'abbé	
COCHET.	290
Découverte d'objets en bronze à St-Georges-de-Livoye, par	
M. LE BŒUF.	
Découvertes numismatiques	
Découvertes à Condé-sur-Noireau	
Deux bas-reliefs antiques du musée de Metz, par M. CH. A	
Réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne	

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES

DE NORMANDIE.

TOME VII.

ANNÉES 1874 ET 1875.



CAEN

F. LE BLANC-HARDEL, RUE FROIDE, 2.

ROUEN, CH. MÉTÉRIE, SUCC^e DE LE BRUMENT

PARIS, DERACHE, RUE MONTMARTRE, 48.

—
1875.

SÉANCE PUBLIQUE

DU JEUDI 10 JUIN 1876

Présidence de M. de M. le marquis de CHENNEVIÈRES.

La séance a été ouverte à 3 heures de l'après midi dans la grande salle de l'École de Droit, sous la présidence du directeur de la Compagnie, M. le marquis de Chennevières, directeur des Beaux-Arts.

A ses côtés avaient pris place au bureau : MM. Eugène Chatel, président de la Société ; Champin, premier président de la Cour d'appel ; le comte de Perthuis, préfet du Calvados ; Allou, recteur de l'Académie ; Boivin-Champeaux, procureur général ; David Beaujour, président de la Société des Beaux-Arts ; A. Joly, doyen de la Faculté des Lettres ; Eugène de Robillard de Beaurepaire, secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie.

Derrière eux se tenaient sur l'estrade plusieurs autres membres de la Compagnie. Un public nombreux se pressait sur les gradins de la salle et dans les tribunes latérales.

Le programme comprenait les morceaux suivants :

1. Discours d'ouverture, par M. le marquis de Chennevières, directeur.
2. Rapport sur les travaux de la Société et Notice sur M. Guizot, par M. Eugène de Robillard de Beaurepaire, secrétaire.

3. Les Normands au Canada, par M. Tessier.

4. Le registre de l'Officialité de Cerisy, par M. Gustave Dupont.

5. Épître aux vivants et aux morts, par M. Gustave Le Vavas seur.

Nous reproduisons ces lectures dans leur ordre, à l'exception du travail de M. Dupont qui paraîtra dans XXIX^e vol. de nos mémoires in-4°, avec le document important dont il forme l'introduction.

DISCOURS DE M. LE M^{re} DE CHENNEVIÈRES.

MESSIEURS,

C'est un grand honneur que celui d'être élu par vous Directeur de la Société des Antiquaires de Normandie; grand honneur, quand on considère l'importance particulière de votre Société, sa primauté déjà ancienne entre les Sociétés de même famille, et l'éclat des services qu'elle a rendus à l'archéologie française; grand honneur, quand on énumère les noms illustres de ceux qu'avant moi vous avez décorés du titre de votre Directeur.

Il y a quarante ans, alors que petit collégien, déjà curieux de l'histoire de notre chère province, je venais feuilleter à la bibliothèque d'Alençon les premiers volumes des Mémoires de votre Société, m'eût bien étonné qui m'eût prédit que je succéderais comme Directeur des Antiquaires de Normandie à ce grand jeune homme qui passait là derrière moi et semblait déjà le génie familier de cette bibliothèque, à votre ami à tous et au mien, à Léon de La Sicotière.

Le titre de votre Directeur, vous l'avez conféré à trois hommes qui ont été la gloire de l'administration à laquelle j'appartiens, à M. Guizot, à M. Vitet, à M. Mérimée. Vous aviez montré par ces choix la largeur intelligente de notre nationalité Normande. M. Vitet, né Normand, était bien à nous, il est vrai, corps et âme; Mérimée était quasi des nôtres par le lieu de naissance de son père, peintre habile et savant; quant à M. Guizot, il s'était vraiment naturalisé Normand par son amour pour ce Val-Richer, foyer de ses joies et de ses douleurs de famille, asile d'études de ce grand citoyen, et près duquel il a voulu reposer éternellement.

La Société des Antiquaires de Normandie se souviendra longtemps d'avoir entendu les dernières paroles publiques qui soient sorties de la bouche du grave historien, du puissant homme d'État, du ministre à l'esprit ouvert, actif et solide auquel notre histoire nationale et notre instruction publique sont redevables de tant d'œuvres et de tant d'institutions fécondes. M. Guizot a laissé dans notre ministère de l'instruction publique des souvenirs ineffaçables. Et, en effet, Messieurs, le vrai ministre, dans un pays comme la France, surtout en de graves époques, où les esprits troublés ont besoin d'être ramenés à la fermeté et à la droiture de l'action, n'est pas celui qui, par une vague défiance, entrave et stérilise autour de lui l'ambition de bien faire; c'est l'homme qui, comme M. Guizot, sait utiliser, soutenir et exciter au besoin cette ambition, en l'appliquant à des entreprises glorieuses pour son ministère; c'est l'homme qui, comme M. Guizot, sait laisser après lui, au souvenir des générations futures, des institutions telles que les Comités

des travaux historiques , et la Société de l'histoire de France, ou des publications telles que la Collection des documents inédits relatifs à notre histoire, sans parler, bien entendu, des immenses bienfaits sociaux de sa grande loi sur l'instruction primaire, ni de tout ce qu'il fit pour augmenter les ressources de nos bibliothèques et établir des relations utiles avec nos sociétés savantes.

Et pendant que le génie initiatif de M. Guizot, créait de pareilles choses, une inspiration semblable, née des mêmes besoins, instituait la Commission des Monuments historiques, et M. Vitet était chargé le premier de l'inspection générale de nos monuments; nul n'était plus digne que M. Vitet d'inaugurer et d'organiser cette inspection, que devait bientôt recueillir avec tant d'éclat M. Prosper Mérimée. Dire les services que ces deux défenseurs si autorisés ont rendus à la noble cause de notre archéologie nationale serait inutile ici, et la Normandie en particulier n'a pas eu à se plaindre de la Commission ni de ses Inspecteurs généraux. M. Guizot, dans la séance du 4^{er} décembre 1873, vous rappelait que mon prédécesseur, M. Charles Blanc (et permettez-moi, Messieurs, de remercier, comme bon Normand, M. Charles Blanc, de ce grand service à ma province) avait obtenu qu'on allouât un crédit de 45,000 fr. pour commencer les travaux de conservation du Mont-St-Michel. Aujourd'hui ces 45,000 fr. sont en train d'assurer la consolidation la plus urgente du monument, et de pourvoir à son premier entretien; un projet de restauration générale, par M. Corroyer, est à l'étude, et nous avons la ferme conviction que rien n'arrêtera plus les travaux de l'architecte jusqu'à réparation complète de l'un des plus étrangement

grandioses et des plus intéressants monuments de l'Europe et de ceux qui émeuvent le plus profondément les entrailles de notre province.

Un devis de 157,214 fr., pour la restauration du chœur et de la nef de St-Étienne de Caen, a été présenté en 1874 par M. Ruprich-Robert; 84,600 fr. ont été alloués sur le crédit des Monuments historiques. Le surplus des ressources nécessaires a été voté par le Conseil municipal de Caen.

24,000 fr. ont été alloués sur le même crédit des Monuments historiques aux travaux de l'église St-Pierre de Caen.

103,500 fr. ont été divisés en six annuités pour la restauration de St-Pierre de Lisieux. — Notre vieux château de Falaise a eu sa bonne part : 17,000 fr. sur une dépense de 27,000. — L'église de Conches vient d'obtenir une nouvelle allocation de 15,000 fr., pour la restauration des verrières du chœur et de l'abside. — M. Ruprich-Robert va travailler à la consolidation de St-Martin d'Argentan. — 160,000 fr. sont mis à la disposition de M. Viollet Le Duc, sur les exercices 1873 à 1876, pour achever la restauration de l'église d'Eu. — 80,000 fr. sont attribués à l'église St-Jacques de Dieppe; les travaux, commencés par notre regretté compatriote M. Lance, sont continués par M. Sauvageot. — Enfin M. de La Roque va consacrer 10,266 fr., sur l'exercice 1875, à l'église St-Hildevert de Gournay. — Je ne vous parle pas des affaires qui sont à l'étude, et qui intéressent, pour le Calvados, l'église St-Pierre à Touques, l'église de Sassy, et, pour la Seine-Inférieure, l'église St-Vincent à Rouen, l'ancienne église abbatiale de Fécamp.

Messieurs, l'honneur de cette sollicitude de l'État

pour les monuments historiques de notre province et de la France entière revient en grande partie à l'initiative généreuse de la Société des Antiquaires de Normandie. — L'homme dont la présence nous fait ici et nous fera à tout jamais si cruellement défaut, notre cher M. de Caumont, la dernière fois qu'il occupa ce fauteuil, vous rappelait avec une juste fierté les origines de la Société, et comment sa fondation en 1823, et ses publications commencées en 1825, servaient cinq ans après, en 1830, d'argument à M. Guizot pour provoquer, dans tout le royaume, la création de compagnies semblables. Vos pères, Messieurs, ont été les grands entraîneurs du mouvement archéologique en France; vous n'avez point renié l'héritage et vous ne le renierez jamais.

N'êtes vous pas de cette race Normande active, entreprenante, aventureuse à la fois et prudente, aussi ardente aujourd'hui et aussi déliée à étudier l'histoire qu'elle fut jadis héroïque à la faire; oui, Messieurs, le monde est plein de l'histoire et des monuments du génie Normand; et si notre province était jamais épuisée par vos recherches, votre Société n'aurait qu'à se tourner vers l'Angleterre, vers la Sicile, vers l'Italie, jusqu'en Syrie et au Canada: elle trouverait son bien partout, partout elle rencontrerait les ruines solides encore des glorieux établissements de nos ancêtres.

Mais, avant de sortir de notre antique Duché, je voudrais qu'en même temps que serait complétée l'enquête savante sur ses édifices et sur ses coutumes, sur les points encore douteux des événements auxquels prirent part ses villes, ses monastères, ses corporations et ses grands hommes, notre Société, qui a tant fait déjà pour la conservation des monuments, appliquât

une partie de ses forces à honorer les plus illustres enfants de la Normandie par d'autres monuments qu'elle créerait à son tour et qui témoigneraient dans les âges futurs de son propre patriotisme, de sa propre fécondité. Vous avez à côté de vous un exemple éclatant des ressources que peut trouver en elle-même par son zèle et sa persistance une compagnie telle que la vôtre.

J'ai l'honneur de faire partie d'une de ces Sociétés que M. de Caumont vous désignait en 1871 comme l'une des filles aînées ou, si vous l'aimez mieux, des sœurs cadettes des Antiquaires de Normandie, je veux parler des Antiquaires de Picardie. Les Antiquaires de Picardie ont élevé sur les places d'Amiens, un monument à Ducange, un monument à Pierre Lhermitte; ils ont, par des efforts inouis, construit ce magnifique musée, l'orgueil de leur ville, et le type le plus grandiose des musées de province; après y avoir installé leur collection d'antiquités, ils sont parvenus à y réunir les fières et belles peintures décoratives de M. Puvis de Chavannes, puis en peu d'années un groupe si intéressant de tableaux et de sculptures, depuis certains panneaux de Notre-Dame du Puy jusqu'aux plus vastes toiles de notre Ecole contemporaine, qu'aujourd'hui le musée d'Amiens est l'un des grands attraits qu'une de nos villes du Nord puisse offrir au voyageur.

Nous autres, Messieurs, nous sommes enfants d'une province qui, depuis deux siècles, a donné à la mère patrie, sans parler de ses guerriers et de ses marins, tout ce qui peut élever le plus haut dans les lettres et dans les arts le cœur d'une nation, depuis Corneille jusqu'à Bernardin de St Pierre, tout ce que la peinture

française a produit de plus fier et de plus robuste , depuis Poussin et Jouvenet , jusqu'à Géricault et Fr. Millet, tout ce que la musique française a produit de plus abondant, de plus élégant et de plus français , Boiëldieu et Anber ; le patriotisme local a , depuis quarante ans, peuplé les places publiques de nos villes normandes des statues de presque toutes les figures les plus éminentes qu'elles ont vu naître en ces deux derniers siècles. Segras, l'aimable Segras avait voulu que la statue de Malherbe fût placée devant sa maison, berceau de l'Académie de Caen ; les statues de Malherbe se sont à bon droit multipliées ici. Duquesne est à Dieppe ; Valhubert , à Avranches ; Corneille domine le pont de Rouen, Boiëldieu est près delà sur le quai , Géricault repose au musée de sa ville ; ces jours derniers un immense concours de populations saluait dans la capitale Normande le monument consacré à l'humble prêtre , au vénérable de La Salle, qui organisa , sous le nom de la Doctrine chrétienne , l'enseignement populaire pour les enfants de l'ouvrier. — Bernardin de St-Pierre et Casimir Delavigne gardent au Havre les approches du Musée. Conté , le savant laborieux de la campagne d'Egypte , a sa statue à Sées ; Dumont-Durville, la sienne à Condé-sur-Noireau. En 1854 , j'assistais avec notre ami Le Vavas seur à l'inauguration du monument du Poussin aux Andelys ; quelques années plus tard , nous nous retrouvions à Argentan , et beaucoup d'entre vous, Messieurs, s'y trouvaient aussi, au pied du monument consacré aux trois frères Eudes et particulièrement à Mézeray, le vigoureux historien national ; œuvre considérable par son importance et par le talent de l'artiste que découvrait ce jour-là avec un légitime orgueil notre cher compatriote

Le Harivel-Durocher ; le même sculpteur a depuis lors doté Vire du buste de Chénedollé et le cimetière de Caen du médaillon de notre pauvre Trébutien.

Enfin, Messieurs, tout nous porte à espérer que ne tarderont pas à s'élever sur vos places de Caen, la statue de M. Élie de Beaumont et la statue d'Auber. L'hommage que vous rendrez à cet enchanteur, ne sera pas seulement un tribut payé par la reconnaissance publique à celui qui nous charma durant un demi-siècle par ses inépuisables mélodies ; il rappellera à nos jeunes compatriotes que la science pédante, l'imitation tudesque, la subtilité maniérée ne donnent que le néant quand elles mènent à contrecourant du génie national, qui est, chez nous, la clarté, l'abondance et la grâce.

Messieurs, on s'est beaucoup moqué de la statuo-manie ; on en a rimé des satires, et des satires pleines d'esprit. Eh bien ! moi, Messieurs, je ne suis point de cet avis, je trouve qu'il n'y a pas de mal, surtout en ce temps-ci, à relever les courages, à stimuler les cœurs par le souvenir des grands exemples et par l'honneur rendu au génie et aux vertus ; et je ne sais encore meilleure prédication en ce sens et plus populaire et plus généreuse que de montrer à tout citoyen qui passe sur une place publique, la figure d'un homme glorieux ou d'un homme de bien. Tous les livres du monde et tous les traités de morale ne rendraient pas un tel service. Dès que j'ai été appelé à la direction des Beaux-Arts, je me suis efforcé de faire ce que je vous propose ici, c'est-à-dire, d'appliquer les fonds de mon administration et le talent des artistes à des œuvres patriotiques et historiques. Deux ministres de la confiance desquels je m'honorerai

toujours, M. de Fauriou et M. de Cumont, ont bien voulu approuver mes efforts en ce sens, et j'ai obtenu d'eux qu'ils contribuassent à compléter par les figurines des premiers ducs de notre Normandie le monument équestre de Guillaume le Conquérant à Falaise;—que les statues de Tancrede de Hauteville et de ses fils qui décoraient jadis la cathédrale de Coutances et avaient été abattues au dernier siècle, fussent refaites et reprissent leur place traditionnelle; —j'ai pu obtenir enfin que les marbres nécessaires au monument que l'on projetait à Bayeux, pour M. de Caumont, fussent accordés à la Commission qui avait pris l'initiative de son monument.

Tout cela, Messieurs, c'est bien peu, je le sais, et je n'ai prétendu donner là qu'une indication de la voie qui me semblait utile à suivre; les personnages de renommée contemporaine ou quasi contemporaine, on peut laisser à l'enthousiasme de leurs concitoyens, le soin d'honorer leur mémoire par une statue ou un buste; mais il est, dans les âges lointains, des illustrations plus considérables peut-être, oubliées aujourd'hui du vulgaire, et dont il vous appartiendrait de raviver la mémoire, la reconnaissance et le respect dans l'esprit des multitudes qui les ignorent et sans vous peuvent les ignorer toujours. Il est tel de nos ducs, — le premier de tous, par exemple, notre Rollon, — tel de nos héroïques aventuriers de terre et de mer, qui ont porté au bout du monde la gloire du nom Normand; — tel de nos grands saints, qui furent les plus grands des hommes, parce qu'ils en furent les plus dévoués à l'humanité, auxquels il vous semblera profondément injuste de refuser le monument accordé à des services moindres, mais plus

modernes. N'est-ce pas à vous, Messieurs, qu'il revient de signaler cette ingratitude, et de dresser l'une de ces informations solennelles dont use l'Église pour préparer la canonisation de ses bienheureux ; puis l'information terminée, de prendre résolument en main la conduite du monument qu'elle aura démontré bien acquis.

Messieurs, ce monument à M. de Caumont, à l'incomparable et infatigable boute-en-train de l'archéologie et de la science dans nos provinces, ce monument dont le modèle existe déjà dans l'atelier de son fidèle ami, M. Le Harivel, et que nous pouvons compter voir inaugurer à Bayeux avant la fin de l'année prochaine, me fait penser à une entreprise dont on peut dire qu'il semble avoir fourni le premier cadre dans ses Statistiques monumentales de nos départements. C'est à l'un des Congrès scientifiques, provoqué par lui à Paris en 1856, qu'en fut émise la première idée : je veux parler de l'inventaire général des richesses d'art de la France, projet approuvé, l'an passé, par M. de Fourtou, et pour lequel nous avons déjà, grâce à Dieu, d'immenses matériaux amassés ; j'ai le désir et le besoin d'intéresser la Société des Antiquaires de Normandie, comme toutes les sociétés savantes des départements, à cet immense travail ; je réclame instamment, Messieurs, votre aide à tous : il y a là un but à vos notes et à vos recherches, chacun chez vous, chacun à votre porte ; vos églises, vos musées, vos hôtels-de-ville, vos bibliothèques sont autant de dépôts d'œuvres d'art dont la description simple et consciencieuse sera l'un des chapitres du livre le mieux fait pour honorer la France aux yeux des étrangers et de ses propres enfants. La direction des Beaux-Arts vous sera pro-

fondément reconnaissante , Messieurs , de la part que vous voudrez bien apporter à cette œuvre , soit comme corporation , soit comme travail individuel. Il y a là , ce me semble , une tâche digne de votre érudition , et qui peut résumer en un monument unique et gigantesque , le résultat des recherches poursuivies , depuis cinquante ans , par tous les archéologues et tous les curieux qui composent la féconde et généreuse armée des Sociétés savantes de la France.

Publier les premiers volumes de cet inventaire , c'est-à-dire assurer le souvenir des arts du passé , puis préparer , avec l'aide de mon collègue le Directeur de l'Enseignement primaire , l'organisation du dessin dans les écoles de l'enfance , c'est-à-dire assurer les premières bases des arts de l'avenir , c'est là désormais , je vous l'avouerai , Messieurs , ma grande ambition , toute mon ambition , et vous voyez qu'elle n'est pas mince. Je sais que le temps ne paraît pas propice aux entreprises de long cours ; mais est-ce une raison de n'aimer point assez son pays pour ne le pas servir ardemment dans ce qu'on croit juste et profitable ?

Si notre pays , notre pauvre cher pays est plus troublé que jamais par le tourbillonnement des idées contraires , n'est-ce pas le moment de le raffermir de toutes nos forces par le travail salulaire et par l'action ? Agissons , agissons , Messieurs , et ne nous décourageons pas. La Normandie , terre de sapience , c'est-à-dire à la fois de science et de sagesse , n'a jamais été favorable aux rêves malsains et énervants. L'histoire , Messieurs , qui est votre domaine , est la grande école du bon sens pour les nations , et le bon sens Normand ne connaît pas de rival. Le bon sens de notre race , qui a brillé ici-même par une si indomptable modé-

ration dans les époques néfastes, en avait fait jadis le guide et l'avant-garde de la France dans les chemins glorieux de la civilisation universelle. Gardons précieusement cette double vertu : c'est par le bon sens et par l'action que les peuples abattus se relèvent. Si notre province pouvait jamais l'oublier, la Société de ses Antiquaires serait là pour lui rappeler que son ancienne devise était : « *Dieu aide* » ce qui en langage chrétien voulait dire et voudra toujours dire : *En avant!*

RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

PENDANT L'ANNÉE 1874-1875

ET NOTICE SUR M. GUIZOT,

Par M. Eugène de ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, secrétaire.

MESSIEURS,

Le compte-rendu que je dois vous présenter de nos travaux, depuis notre dernière réunion publique, sera cette année très-court et très-succinct.

Le *Bulletin* qui va vous être distribué, et qui contient l'analyse des communications qui ont si bien rempli vos séances me dispense d'entrer dans les détails. Le premier fascicule du XXIX^e volume in-4^e que nous y joignons renferme, d'ailleurs, les plus importants des mémoires dont il nous a été donné lecture. Vous y trouverez le Registre de la Charité de Tourgéville par M. Charles Vasseur, la Dissertation de M. Le Héricher sur les traces des Scandinaves en Normandie, la Biographie du bailli d'Estelan, par M. Joly et une Étude de M. Guillouard sur la situation juridique des

Lépreux dans notre province, d'après les dispositions de la Coutume. Des textes anciens, depuis longtemps attendus : l'*Anonyme de Caen*, les *Curieuses recherches de Thomas Le Roy* sur le Mont-St-Michel et le *Registre de l'officialité de Cérisy* compléteront ce volume.

Les découvertes archéologiques ne nous ont pas non plus fait défaut; sans les énumérer toutes, nous devons au moins appeler votre attention sur le vase d'Urville signalé à votre examen par M. Quenault, sur la chaussée saxonne de Caen dont les traces ont été reconnues par M. Emile Travers et sur les résultats des fouilles qui se poursuivent à Vieux, à Conteville, à Lisieux, à Caudebec et à Ussy. A cet égard vous avez reçu de MM. Moisy, Ernest Guérault, Tirard et Guillot ainsi que MM. Noël et Desfrièches, desservants d'Ussy et de St-Agnan, des renseignements dont vous pourrez prochainement apprécier l'importance. Par l'intermédiaire de M. Hébert-Duperron, inspecteur d'académie, l'instituteur de St-Honorine-du-Fay, M. Lesoif, vous a fait aussi parvenir des indications dont il sera tenu compte pour le tracé des voies romaines qui, de différents points, venaient aboutir à la capitale des Viducasses. Il convient d'ajouter qu'à la dernière réunion de la Sorbonne, MM. Guillouard, Le Héricher et Fierville ont dignement représenté notre Compagnie en y donnant lecture de mémoires très-étudiés sur des questions de philologie, d'histoire littéraire et de droit ancien. Votre secrétaire a communiqué au même congrès un essai sur l'institution des Palinods en Normandie.

La Société des Antiquaires s'est toujours appliquée à développer, dans sa circonscription, le goût des recherches historiques; tous les ans, dans ce but, elle

offre une médaille aux élèves des lycées qui obtiennent le premier prix d'histoire en rhétorique. Si nous en croyons le témoignage des autorités compétentes, cette distinction serait, pour la jeunesse studieuse, de nos écoles, un puissant élément d'émulation et d'encouragement. Les élèves qui ont obtenu la médaille de la Société des Antiquaires l'année dernière, sont : MM. Dubois Gabriel, pour le lycée d'Alençon ; Henri Chatel, pour le lycée de Caen ; Léon Besnard, pour le lycée de Coutances ; Brindeaux Louis, pour le lycée du Havre ; Boitel Charles, pour le lycée de Rouen.

J'aimerais à vous entretenir d'un autre sujet d'un intérêt réel, non-seulement pour notre Société, mais pour le pays tout entier. Caen possède un musée de tableaux important, dont notre Directeur, il y a déjà bien des années, signalait les richesses avec l'autorité qui lui appartient et avec le style original qui fait le charme de ses écrits (1) ; la bibliothèque municipale, fréquentée par un public nombreux, est, elle aussi, digne de la ville et contribue à son bon renom. M. de Caumont d'abord, notre Société ensuite, ont voulu compléter ces moyens d'information et d'éducation scientifiques, par la création d'un musée d'antiquités. Les résultats acquis sont déjà considérables ; il serait désirable qu'ils le devinssent davantage. Au moment où, grâce aux efforts de nos dévoués conservateurs, MM. Gervais et Lavalley-Duperroux, nous poursuivons la transformation et l'extension de nos collections, nous faisons appel à la bonne volonté et à la générosité de tous. Il importe que les objets que, chaque jour,

(1) Observations sur le Musée de Caen et son nouveau catalogue, par Ph. de Chennevières. Argentan, Barbier, in-8° de 66 pages.

des hasards heureux font sortir de notre sol, soient précieusement recueillis et que les débris de l'époque gallo-romaine, du moyen-âge et de la Renaissance soient mis à l'abri de la destruction. Réunis et classés dans nos salles; ils fourniront d'utiles éléments de comparaison et pourront servir à faire renaître chez nous cette école de tailleurs de pierres et d'imagiers qui a peuplé de rétables, de médaillons, de statuettes, de pierres tombales et de sculptures diverses, un si grand nombre de nos édifices civils et religieux.

Dans l'année académique qui vient de s'écouler notre Compagnie a été exceptionnellement éprouvée; nous avons perdu cinq membres titulaires et trois de nos anciens dignitaires.

MM. Vautier, Métivier et Mazier n'ont pas participé d'une manière active à nos travaux, mais ils les suivaient avec intérêt et toujours ils ont secondé nos efforts; M. Le Vaillant de La Fieffe nous a appartenu bien peu de temps. Dans les dernières années de sa vie, il avait entrepris un travail étendu sur l'industrie du verre et sur les gentilshommes verriers en Normandie. Ce volume composé, à l'aide de documents originaux, parut en 1873 (1) et reçut du public un favorable accueil; il se fait remarquer par le caractère consciencieux des recherches et par l'abondance des informations.

M. l'abbé Colas était surtout un bibliophile et un amateur d'objets d'art et de curiosité. Ami du regretté M. André Pottier, il avait pris dans sa fréquentation

(1) *Les verreries de la Normandie, les gentilshommes et artistes verriers normands*, par O. Le Vaillant de La Fieffe, in-8° de 554 p. Rouen, Cagniard, 1878.

quelque chose de ses goûts et de sa tournure d'esprit ; comme lui, il avait réuni de précieuses collections de livres rares, d'émaux et de faïences ; il en faisait les honneurs avec une gracieuse courtoisie. La Société des Bibliophiles normands l'avait placé à sa tête et la ville de Rouen lui avait confié la direction du musée céramique.

M. Bertrand, qui fut notre président de 1857 à 1858, avait été plus initié à notre vie et nous tenait de plus près. Professeur de littérature grecque, doyen de la Faculté des lettres, maire de la ville de Caen, député au corps législatif, il avait déployé, dans ces situations diverses, de rares et précieuses qualités. Il avait attaché son nom à la transformation de la ville et, pendant de longues années, il s'était employé, avec un zèle et un dévouement infatigables, à solliciter les fonds nécessaires à la restauration de l'église de l'Abbaye-aux-Dames. Sous l'habile direction de notre savant confrère, M. Ruprick-Robert, le vieux monument a recouvré sa jeunesse ; sa conservation est, à notre sens, le grand titre de M. Bertrand au souvenir de tous les amis de nos antiquités nationales.

Par une coïncidence douloureuse, moins d'une semaine après sa mort, son successeur allait le rejoindre dans la tombe. M. Roulland ne faisait pas partie de notre Société, mais puisque j'ai prononcé le nom de cet homme distingué, dont la mort a laissé de si profonds regrets, je tiens à indiquer que, dans les circonstances les plus difficiles, en matière d'édifices publics, il sut marcher résolument dans la voie tracée par son prédécesseur. La restauration de l'abside de St-Sauveur exécutée, avec un scrupule digne d'éloges, par M. Auvray, le dégagement de St-Pierre, les

projets étudiés pour les réparations de St-Étienne honoreront toujours son administration. Ce qui avait été fait permettait d'espérer que l'on ferait plus encore. M. Roulland n'était pas un antiquaire, dans le sens propre du mot, mais c'était un esprit élevé; il aimait ardemment la ville de Caen et il avait compris que les monuments qui la décorent sont un legs glorieux du passé que nous devons défendre, avec un soin jaloux, pour le transmettre intact à ceux qui viendront après nous.

Il y a quelques jours à peine, la mort de M. l'abbé Cochet est venue nous frapper d'un nouveau deuil. Depuis la disparition de M. de Caumont, M. l'abbé Cochet était le plus grand nom de l'archéologie normande. Né à Sanvic près le Havre en 1812, il était encore bien jeune lorsqu'il commença à se livrer aux recherches laborieuses qui devaient si rapidement le faire connaître. Nos publications sont remplies de ses instructives communications. En 1857, vous l'aviez appelé à votre tête comme directeur. Dans ses livres intitulés : *Les Églises de l'arrondissement du Havre*; *Les Églises de l'arrondissement de Dieppe*; *Les Églises de l'arrondissement d'Yvetot* (1); tout en s'inspirant de la *Statistique monumentale du Calvados* de M. de Caumont, M. Cochet sut donner à ses monographies un caractère personnel et original; on le retrouve dans le *Répertoire archéologique de la Seine-Inférieure*.

(1) *Les Églises de l'arrondissement du Havre*. Ingouville, imprimerie de Gaffney frères et Rocquencourt, 2 vol. in-8°, avec planches, 1844-1846. — *Les Églises de l'arrondissement de Dieppe*. Dieppe, imprimerie de veuve Marais, 2 vol. in-8°, avec planches, 1846-1850. — *Les Églises de l'arrondissement d'Yvetot*. Imprimerie d'Émile Délevoye à Dieppe, 2 vol. in-8°, avec gravures sur bois, 1852.

Les fouilles qu'il entreprit sur presque tous les points de la Normandie et les études d'archéologie sépulcrale qui en furent la suite, marquèrent définitivement sa place et lui assurèrent une grande et légitime notoriété non-seulement en France, mais à l'étranger. *La Normandie souterraine* est, dans ce genre, sa publication la meilleure et la plus complète (1).

M. Cochet a beaucoup fouillé, beaucoup observé, beaucoup écrit. Il joignait au goût très-vif des antiquités une activité tenace et entreprenante, un flair particulier, et aussi une certaine flamme d'enthousiasme qui a laissé ses traces dans tous ses ouvrages.

J'arrive à la partie la plus lourde de ma tâche : j'ai à vous entretenir de M. Guizot, décédé au Val-Richer le 12 septembre de l'année dernière. C'est une obligation dont je sens tout le poids, mais je puis d'autant moins songer à m'y soustraire qu'il y a là, pour notre Société, comme l'acquit d'une dette de reconnaissance.

L'action de M. Guizot sur notre Compagnie a été, en effet, de tous les jours et de tous les instants. Après avoir, avec quelques-uns de ses amis les plus dévoués, MM. Vitet, Charles Lenormant, Passy, Floquet et Auguste Le Prévost, favorisé son établissement, il l'a soutenue efficacement lorsqu'il était au pouvoir ; à deux reprises différentes, il en a été le directeur, et, à la fin de sa vie, il en avait accepté, d'une manière encore

(1) *La Normandie souterraine ou notices sur des cimetières romains et des cimetières francs*, explorés en Normandie. Imprimerie de Délevoye, à Dieppe, 1 vol. in-8°, avec planches, 1854 ; une 2^e édition a paru en 1855. *La Normandie souterraine* a pour complément un autre volume intitulé : *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*. Délevoye, à Dieppe, 1 vol. in-8° avec planches, 1857.

plus étroite le patronage, en agréant le titre de directeur perpétuel que vous lui aviez conféré. C'était là, à coup sûr, une distinction bien modeste pour un homme qui avait été revêtu de si hautes dignités; M. Guizot en avait cependant été touché et avait su y reconnaître une marque de respectueuse sympathie qui lui venait, d'une société selon ses goûts, et d'un pays auquel il était particulièrement attaché. Cette affection pour la Normandie remontait d'ailleurs chez lui à une date éloignée. Le 23 janvier 1830, un collège électoral du Calvados, celui de Lisieux et de Pont-l'Évêque, avait eu l'heureuse inspiration de l'élire pour remplacer, comme député, le savant chimiste Vauquelin; et, quelques années plus tard, l'acquisition du Val-Richer le fixait définitivement parmi nous. Cette habitation, située au milieu de populations amies et qui devaient toujours rester fidèles à sa fortune, était pour lui un lieu de vacances pendant la lutte et un asile solitaire et silencieux, au milieu des prés et des bois, admirablement choisi pour abriter sa retraite. Cette petite abbaye ruinée, avait en outre une histoire: de grands noms se mêlaient à ses traditions; elle avait été dotée au moyen d'aumônes faites à saint Bernard, le grand abbé de Clairvaux; un instant elle avait servi de refuge à l'un des plus illustres champions de l'indépendance de l'Église, Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. De tels souvenirs ne pouvaient être indifférents à notre directeur, et le soin avec lequel il les note autorise à penser qu'ils ne furent pas sans influence sur sa résolution. A partir de ce moment, l'illustre historien a toujours habité l'Abbaye; il y a composé la plupart de ses ouvrages, il y a choisi son tombeau. C'est ainsi, comme le remarquait un de nos confrères, que, par

une faveur rarement accordée aux choses humaines, le Val-Richer est encore une fois sorti de son obscurité et a retrouvé, en associant son nom à l'une des plus nobles illustrations de notre temps, un éclat et un lustre inattendus (1).

M. Guizot a été fort mêlé aux événements de notre époque ; aucun homme d'état de 1830 à 1848 n'a été plus en vue et il peut réclamer une grande part de responsabilité et d'honneur dans la direction qui fut alors donnée aux affaires de notre pays. Vous n'attendez pas de moi que j'essaie d'esquisser ici le côté politique de cette grande existence. Quand bien même les traditions de notre compagnie ne me l'interdiraient pas, je n'aurais aucun goût à m'engager sur ce terrain. Dans cette enceinte exclusivement consacrée à la science, des appréciations de ce genre ne seraient pas à leur place, et à l'heure présente, elles manqueraient peut-être d'opportunité. Aussi voudrais-je simplement, en oubliant, un instant, le ministre, l'orateur, le polémiste religieux, faire revivre devant vous l'historien. Il ne faut toutefois rien exagérer ; tout se tient et s'enchaîne chez M. Guizot ; sa vie et ses écrits forment un ensemble homogène et l'on comprendrait mal le publiciste, si l'on ne tenait aucun compte de son rôle actif et des opinions qu'il a professées.

Né à Nîmes, le 4 octobre 1787, M. Guizot fit ses premières études à Genève. Les traditions de sa famille, la direction de ses travaux, les sentiments de son entourage lui inspirèrent de bonne heure l'horreur de l'arbitraire et le goût des gouvernements libres ;

(1) *L'Abbaye du Val-Richer*, étude historique par Gustave Dupont, in-8° ; Caen, Le Blanc-Hardel, 1866, p. 275.

des épreuves douloureuses et ses propres méditations lui apprirent en même temps que la liberté doit être contenue et réglée, et qu'elle n'a pas de plus dangereux ennemi que l'*esprit révolutionnaire*. Cette double conviction se manifesta dès ses premiers actes, dès ses premiers écrits : il la porta dans l'exercice du pouvoir, il y resta fidèle dans l'opposition, et, sous l'Empire comme sous la Restauration, il répudia avec une égale énergie, les menées souterraines, les machinations ténébreuses et les entreprises insurrectionnelles. « Tant que la liberté, écrivait-il à la fin de sa vie, n'aura pas rompu hautement avec l'esprit révolutionnaire et l'ordre avec le pouvoir absolu, la France sera ballotée de crise en crise et de mécompte en mécompte. C'est ici vraiment la cause nationale. Je suis attristé, mais point troublé de ses revers. Je ne renonce ni à son service ni à son triomphe » (1).

Cette profession de foi, qui date de 1868, M. Guizot l'eût écrite et signée dès 1812.

Cet fut à cette époque que la bienveillance de M. de Fontanes, excitée par la publication des *Annales d'éducation* et des *Notes critiques sur Gibbon*, vint lui ouvrir, avant l'âge de vingt-cinq ans, la carrière de l'enseignement, en créant à son intention une chaire d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris. Il est encore intéressant aujourd'hui de lire le discours d'ouverture prononcé par le jeune professeur (2); malheureusement

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. I, p. 3.

(2) *Discours prononcé pour l'ouverture du cours d'histoire moderne, le 11 décembre 1812. Pièces historiques. Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. I, p. 388.

les fonctions administratives dont il fut revêtu, à la suite des événements de 1815, l'enlevèrent presque immédiatement à cet ordre d'études. Il n'y revint que six ans après, lorsque, écarté du Conseil d'État, et suivant la fortune de Camille Jordan, de Barante et de Royer-Collard, il remonta dans sa chaire le 7 décembre 1820. Il l'occupa depuis cette époque jusqu'au 22 octobre 1822. Ici nous avons plus qu'un discours d'ouverture. Les *Essais sur l'histoire de France*, réunis en un volume en 1823, nous ont conservé toute la partie substantielle de ses leçons. Les *Essais* sont, à vrai dire, la première grande œuvre de M. Guizot; il avait antérieurement publié divers opuscules qui avaient déjà attiré l'attention (1), mais aucun d'eux n'avait ni cette valeur, ni cette importance. L'ouvrage se compose de six études d'étendue inégale qui touchent aux points les plus curieux de notre histoire. Le régime municipal au V^e siècle, l'origine et l'établissement des Francs dans les Gaules, les causes qui amenèrent la chute des Mérovingiens et des Carlovingiens, l'état social de la France sous les deux premières dynasties, le caractère du gouvernement féodal, les causes du système représentatif en Angleterre y sont l'objet des réflexions les plus profondes et des investigations les plus minutieuses.

La dissertation relative à la féodalité est particulièrement digne d'attention. En la lisant, on saisit immédiatement les motifs de l'impopularité vivace qui s'est attachée à ce régime, particulièrement dans notre pays.

(1) *Du gouvernement de la France et du ministère actuel en 1820.*

— *Des conspirations et de la justice politique, 1821.* — *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France, 1821.*
De la peine de mort en matière politique, 1821.

Ce système, qui a répondu à des nécessités temporaires, mais qui n'a pas su se transformer à propos, « n'a point été sans force ni sans éclat : de grandes choses et de grands hommes, la chevalerie, les croisades, la naissance des langues et des littératures populaires, l'ont illustré. Les temps de son règne ont été, pour l'Europe moderne, ce que furent pour la Grèce les temps héroïques », et pourtant jamais l'esprit public, dès qu'il s'est éveillé, n'a pu accepter cette confédération de petits souverains, de petits despotes inégaux entre eux, ayant les uns envers les autres des droits et des devoirs, mais investis, dans leurs propres domaines, sur leurs sujets personnels et directs, d'un pouvoir arbitraire et absolu (1). » La royauté avait gagné une partie de sa popularité dans sa lutte pour la briser, et, par un singulier retour des choses d'ici-bas, c'est dans l'évocation du spectre illusoire de l'ancien régime que ses adversaires trouvent encore aujourd'hui les armes les plus redoutables pour la combattre.

On l'a d'ailleurs remarqué avec raison, déjà, à cette date de 1821, les idées de M. Guizot se dégagent nettement et revêtent la formule qu'elles conserveront jusqu'à la fin. Les conditions des gouvernements libres, les fortunes si opposées de la France et de l'Angleterre préoccupent et dominent, pour ainsi dire, sa pensée. Il veut étudier les deux pays séparément, faisant abstraction de l'un en décrivant l'autre ; mais, malgré tous ses efforts pour éviter le parti-pris et les rapprochements prémédités, le contraste de ces deux destinées le poursuit partout et ramène invinciblement, dans

(1) *Essai sur l'histoire de France*, p. 299-303.

le même cercle, ses recherches et ses méditations.

Quoique touchant par certains endroits aux questions du moment, ces dissertations si vives et si fortes ressemblaient bien peu à un réquisitoire contre les ministres de Louis XVIII; pas un mot, pas une ligne ne sortait de la réserve et de la mesure que commande la gravité de l'enseignement public; mais les temps étaient encore si profondément troublés, les passions étaient tellement surexcitées que le Grand-Maitre de l'Université, Mgr de Frayssinous, cédant aux suggestions de son entourage, crut devoir prononcer la suspension du cours : triste mesure qui enraya le progrès des études historiques et qui compromit, sans aucun profit, le gouvernement. — Le ministère Martignac s'empressa de réparer cette erreur. En remontant dans sa chaire, M. Guizot se promit de s'abstenir, plus soigneusement qu'il ne l'avait fait jusque là, de toute allusion même lointaine aux luttes bruyantes du moment. Les sept années qu'il avait passées dans la retraite et loin du tumulte des affaires, en même temps qu'elles avaient mûri son esprit, avaient singulièrement augmenté l'étendue de ses informations. Il avait, en effet, senti le besoin de se retremper aux sources, il avait vécu dans un commerce soutenu et familier avec les écrivains originaux et, grâce à ses habitudes de travail, il avait pu, tout en commençant le récit des révolutions d'Angleterre, mener de front la publication des mémoires relatifs à ce pays et à l'histoire de France ne comprenant pas moins de 56 volumes (1). Ces

(1) *Collection des mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre*, 25 vol. in-8°. *Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France*, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la fin du XIII^e siècle, 31 vol. in-8°.

recherches conduites, avec persévérance, donnaient à ses déductions plus de précision et à ses jugements plus d'autorité.

Les cours de 1828, de 1829 et de 1830, font époque dans la vie de M. Guizot et dans l'histoire de l'enseignement. La vieille Sorbonne, où s'étaient autrefois agitées tant de questions brûlantes dans l'ordre religieux et social, retrouvait, aux échos de la parole des Cousin, des Villemain, des Guizot, ses jours d'éclat et de faveur; elle reprenait la direction des esprits et suscitait partout, dans les lettres, dans l'histoire, dans la philosophie, un puissant mouvement de rénovation. C'est là, pour nous, le moment le plus brillant de l'existence de M. Guizot; plus tard sa situation officielle grandira, il exercera sur les événements une action plus directe et plus décisive, mais cette chaleur d'adhésion, cette fleur de popularité, il ne les retrouvera jamais. Que de fois, au milieu des pompes banales du pouvoir, des injustes attaques des partis et du désenchantement profond qu'amène la pratique des affaires et la connaissance des hommes, il dut regretter les études spéculatives qu'il avait abandonnées et les applaudissements enthousiastes qui accueillaient ses paroles et récompensaient ses efforts.

L'Histoire de la civilisation en Europe, qui résume le cours de 1828 se tient dans le domaine des idées générales (1). Elle s'applique à fixer à grands traits le caractère de la société européenne, à décrire l'organisation de l'église, les relations avec les souverains

(1) *Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, 4 vol. in-8°. La 12^e édition de ce travail a paru chez Didier, Paris, 1872.

et les peuples, son état sous les empereurs, sous les barbares, la réforme de Grégoire VII, les Croisades, la Renaissance, l'avènement du protestantisme et la révolution. Beaucoup de ces questions qui ne sont qu'indiquées sont reprises avec plus de largeur dans *l'Histoire de la civilisation en France*, qui reproduit, dans leur ordre, les leçons de 1829 et de 1830 (1). L'organisation de la Gaule du V^e au X^e siècle, les divers systèmes de société religieuse, les littératures chrétienne et païenne, les controverses théologiques, les législations barbares, l'influence germanique, la persistance du droit romain, le monachisme, le règne de Charlemagne envisagé sous ses aspects multiples, tout cela forme en grande partie le fond des deux premiers volumes; le régime féodal, vu non plus d'ensemble, mais dans ses éléments si variés, si incohérents, occupe le troisième; le quatrième, que la révolution de juillet vint brusquement interrompre, est consacré au tiers-état et au mouvement communal. Quels sujets pour la curiosité scientifique ou philosophique, et, quand on veut y réfléchir, quel abîme entre les aperçus hardis, basés sur des informations exactes, que l'on y rencontre et les vues systématiques de Boulainvilliers, de Mably, de Dubos et même de l'illustre auteur de *l'Esprit des lois*. M. Guizot se montra à la hauteur du programme qu'il s'était tracé et dépassa l'attente de ses admirateurs les plus passionnés.

Cette magnifique composition, où les idées générales s'appuient sur des citations habilement choisies et em-

(1) *Histoire de la civilisation en France depuis la chute de l'Empire romain*, 4 vol. in-8°. La 11^e édition a paru en 1869.

pruntées aux textes originaux, se déroula, pendant près de trois années, sous les yeux d'un public d'élite. Le retentissement fut immense non-seulement en France, mais en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Amérique. L'Espagne elle-même, si fermée aux bruits du dehors, en ressentit l'influence à un point tel que Balmès écrivait de ses compatriotes qu'en histoire ils relevaient, à peu près tous, de l'auteur de la *Civilisation*. Les qualités qui distinguent la manière du grand publiciste expliquent et justifient son succès. M. Guizot n'est pas seulement un érudit ayant le souci de l'exactitude des faits, consultant tout à la fois les textes originaux et les travaux de ses devanciers : les savants du XVII^e siècle, d'Achery, Martène, du Cange, Mabillon, ont eu la même ardeur scientifique et n'ont pas déterminé le même courant d'opinion ; ce n'est pas non plus, à vrai dire, un écrivain du genre narratif ; le récit des événements l'arrête assez peu, il ne vise pas à exposer les faits d'une façon agréable, avec cet amour de la couleur et du détail pittoresque qui forme un des côtés du talent d'Augustin Thierry. Ce qui est uniquement d'effet extérieur ou de pure curiosité l'attire médiocrement. Ses vues vont bien au-delà de ces tableaux et de ces descriptions : découvrir la signification et la portée des événements, en faire sortir tout un enseignement pour la conduite de la vie, la direction des peuples, la prévision de leur destinée, voilà le but véritable qu'il se propose. Balmès a écrit quelque part d'admirables lignes sur cette science périlleuse et séduisante qu'on appelle la philosophie sociale.

« L'histoire, dit-il, ne présente jamais un système dont la liaison et l'harmonie se découvrent au premier

coup d'œil. Les faits sont dispersés, répandus çà et là, n'offrant aucune apparence d'ordre ni de concert; les événements se succèdent, se poussent, sans qu'on y découvre un dessein; les hommes se réunissent, se séparent, s'entr'aident, se heurtent et cependant le temps, cet agent indispensable pour la production des grandes œuvres, s'écoule et tout s'achemine vers le destin marqué dans les secrets de l'Éternel » (1).

Ces desseins cachés, ce sens mystérieux des choses, ce côté obscur des révolutions humaines, M. Guizot les a souvent pénétrés. Grâce à une analyse profonde et déliée, à une merveilleuse puissance de compréhension, à une sorte d'intuition ou de sens naturel de l'histoire, il a restitué à bien des pages obscures de nos annales leur véritable valeur. La décomposition de la société romaine, l'avènement et les transformations de la société barbare n'ont point eu de meilleur historien; avant la publication de la chronique de Richer, il a fixé le caractère de la révolution capétienne; comme le reconnaissait M. de Lépinos (2), pour le règne de Philippe-Auguste, il a deviné les pièces que les laborieuses recherches de M. Léopold Delisle ont acquises à l'histoire, et, sans aller jusqu'aux opinions extrêmes de Benjamin Guérard (3), il a été un moment presque seul à combattre les opinions erronées, généralement admises sur l'influence germanique, et à réduire à un

(1) *Le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne*, t. I, p. 54-55.

(2) *M. Guizot, son rôle comme historien*, par M. Henri de Lépinos. — *Revue des questions historiques*, 9^e année, p. 493.

(3) *Polyptique d'Irmimon, Prologomènes*, p. 203. — Cf., Balmès, *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, t. II, p. 32.

vague sentiment d'indépendance individuelle toutes nos prétendues obligations morales envers les barbares d'Outre-Rhin. Sans doute, les travaux de l'érudition moderne ont apporté depuis, sur tous ces problèmes, de nouvelles lumières, mais l'économie générale de l'œuvre n'en a pas été sensiblement modifiée, et, dans leurs lignes principales, ces pages magistrales n'ont reçu aucune atteinte.

Nous n'ignorons pas que certaines théories de M. Guizot ont soulevé de la part des écrivains catholiques de sérieuses réclamations. Dans une introduction écrite en 1855, l'illustre historien y a fait allusion avec dignité, sans étonnement et sans amertume (1). Mais à côté de divergences de vues qu'il serait puéril de nier et qui proviennent surtout de la différence des croyances religieuses, que d'appréciations élevées, loyales, inspirées par l'amour désintéressé de la justice et de la vérité historique. — Personne n'a plus énergiquement soutenu la thèse de la régénération de l'homme moral et de l'état social par le Christianisme et n'a mieux mis en évidence l'influence capitale des idées religieuses sur le développement de la civilisation moderne.

L'éclat moral de la royauté chrétienne de saint Louis, le but élevé de la Chevalerie, des Croisades, l'absence de castes dans l'Église, son action salutaire sur les mœurs, la supériorité de son régime pénitentiaire, les services qu'elle rendit aux lettres, l'activité intellectuelle qui caractérise les XII^e et XIII^e siècles, tout cela est exposé et reconnu avec une impartialité et une netteté d'affirmation que l'on ne saurait trop admirer.

(1) *Histoire de la civilisation en Europe*, 12^e édition, préface, p. XII.

C'est, en définitive, cet enseignement mémorable et sans précédent qui a ramené les esprits aux recherches sérieuses, aux réflexions mûrement méditées et qui a inspiré, à toute une génération de savants, le dédain des jugements passionnés, des diatribes et des pamphlets qui, trop longtemps, ont constitué l'histoire unique de notre pays pour la période du moyen âge. Nous ne saurions oublier des services aussi décisifs et, pour notre part, nous nous associons pleinement aux sentiments de reconnaissance qu'un des plus illustres catholiques de notre temps, M. le comte de Montalembert, consignait en tête de son *Histoire des Moines d'Occident* : « Nous devons rendre hommage, disait-il, à l'homme éminent qui, il y a bientôt trente ans, et avant toute tentative catholique pour régénérer l'histoire, a su rendre au rôle social de l'Église dont il n'avait pas le bonheur d'être le fils, une justice sans doute insuffisante mais impartiale, éclatante et trop peu appréciée par ceux qu'elle intéressait le plus » (1).

La Révolution de juillet enleva définitivement M. Guizot aux études historiques et pendant dix-huit années, il appartint exclusivement à la vie politique. Certes il ne nous viendra pas à l'esprit de déplorer qu'un rôle aussi élevé ait été donné à ses éminentes qualités, à son ambition légitime. Il estimait avant tout, la science historique qui prépare les hommes pour le maniement des affaires publiques et une vie uniquement vouée aux études solitaires lui eut paru probablement manquer de son couronnement naturel.

(1) *Histoire des Moines d'Occident*, t. I, p. 16. — Cf., de Lépinos, *M. Guizot, son rôle comme historien*, *Revue des questions historiques*, 7^e année, p. 452.

Après tout, comme le disait excellemment, dans une autre enceinte, M. Charles Jourdain, « il a figuré aux « premiers rangs de ceux qui dans les conjonctures les « plus périlleuses, parcourant une voie semée d'écueils « et de précipices, ont essayé de raffermir le pays « ébranlé et ont su lui donner, avec le bienfait inestimable de la paix, dix-huit années de liberté et de « prospérité » (1).

De l'homme d'état, de l'orateur je ne veux rien dire de plus. La Révolution de 1848, en le frappant dans ses espérances les plus hautes et dans ses affections les plus chères, ne diminua ni l'énergie de ses convictions, ni l'activité de son esprit. Au lendemain de l'exil, il reprit virilement ses études préférées, sans ostentation, et sans arrière-pensée. Retiré pour toujours de la scène, il accepta son rôle de vaincu et comptant sur la justice de l'avenir, sans vaines récriminations et sans dénigrement systématique, il assista en spectateur clairvoyant et désintéressé aux changements successifs dont notre pays fut le théâtre. La dignité de sa retraite désarma les hostilités les plus aveugles et donna à sa physionomie un caractère plus haut et quelque chose de plus achevé.

Pendant cette période de calme, dans sa solitude du Val-Richer, il composa notamment la suite de son histoire de la Révolution d'Angleterre, les *Méditations sur l'Essence et l'état actuel de la religion chrétienne*, les biographies de Vitet et du duc de Broglie et enfin l'*Histoire de France racontée à mes petits enfants*. Je voudrais

(1) Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'Histoire de France, par M. Charles Jourdain, secrétaire-général du ministre de l'Instruction publique. *Officiel* du 5 mai 1875, p. 3212.

pouvoir m'étendre sur ces récits attachants , œuvre dernière du grand historien, dont une main pieuse nous prépare l'achèvement; mais à quoi bon recommander ce qu'ont si bien fait MM. Jourdain et Cuvillier-Fleury (1) ?

Obligé que je suis de me borner , je crois préférable de m'arrêter à une œuvre d'un genre différent qui , sous l'écrivain que nous connaissons déjà , nous permettra d'entrevoir l'homme tout entier , avec la pente naturelle de son esprit et de ses sentiments. Les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* , outre cet intérêt considérable , complètent d'ailleurs de la manière la plus heureuse les ouvrages que nous avons parcourus. Les *Essais sur l'histoire de France* peuvent être considérés comme une étude sur les origines des gouvernements libres ; *l'Histoire de la civilisation en France* , *l'Histoire de la civilisation en Europe* , dans beaucoup de parties , reprennent et continuent les mêmes investigations ; les volumes publiés plus tard sur Washington et sur la révolution d'Angleterre , nous ramènent à la même thèse , envisagée non plus théoriquement , mais dans deux de ses plus frappantes manifestations ; les *Mémoires* ne s'écartent guère de cet ordre d'idées , et , quand on y regarde de près , ce qu'il y a dans ces huit volumes , c'est le récit de l'établissement , des épreuves , des vicissitudes , des luttes , des triomphes et de la chute du système parlementaire , problème redoutable qui se pose , dès les premiers jours de la Restauration , qui se poursuit

(1) Discours de M. Charles Jourdain. *Officiel* du 5 mai 1875 , p. 3213. — Ma dernière visite à M. Guizot , par M. Cuvillier-Fleury. *Officiel* du 11 janvier 1875 , p. 249.

avec des fortunes diverses, et que nos révolutions successives n'ont peut-être point encore résolu.

Dans un pays aussi profondément divisé que le nôtre, il est impossible de compter, pour des doctrines politiques et pour l'appréciation de faits contemporains, sur une grande unanimité d'adhésions, mais le calme absolu avec lequel les convictions de M. Guizot sont exposées, la mesure qu'il apporte dans ses paroles, l'absence complète d'intentions agressives ou d'insinuations malveillantes, font des *Mémoires* un livre à part, dont l'éloge ne nous cause aucun embarras. L'âge et la retraite ont véritablement jeté leur paix sur le passé, et, s'il y a une franchise aussi ferme qu'honorable dans plusieurs des jugements qui y sont formulés, on n'y découvre nulle part aucun sentiment qui envenime les souvenirs. Cette sérénité même, faut-il le dire, que rien ne peut altérer et qui rehausse le caractère de l'homme d'état, enlève au récit, pour des esprits superficiels, un de ses éléments les plus surs de succès, la curiosité.

Les aspects mesquins de l'humanité ne figurent pas dans ces volumes; tout y est gravé et sérieux, les individus comme les mobiles auxquels ils ont obéi. Le côté sceptique et ironique des choses, la mascarade humaine, que Sainte-Beuve cherchait vainement dans les précédents ouvrages de M. Guizot, ne se rencontre pas davantage dans celui-ci (1). Au lendemain de la catastrophe qui le renverse, loin d'apporter au public de scandaleuses révélations, cet homme qui avait tenu les fils de tant d'intrigues, qui connaissait le fort et le faible de tant de personnages, dresse froidement le

(1. *Causeries du lundi*, t. I, p. 350.

bilan des améliorations qu'il a réalisées, et, sans regarder en arrière, livre avec confiance ses paroles et ses actes au jugement de la postérité. Je ne puis que signaler cette attitude et ce langage; on y reconnaîtra sans peine l'inspiration d'une âme fortement trempée, étrangère aux petites passions, aux vulgaires ressentiments.

Cependant, bien que les *Mémoires* ne nous présentent pas, à proprement parler, un récit suivi et complet des événements qui se sont accomplis sous les deux Restaurations, et qu'ils aient tout à la fois un caractère abstrait et personnel, ils n'en sont pas moins un document de premier ordre pour ceux qui veulent se rendre compte des pensées intimes et des intentions des gouvernants; à un autre point de vue, n'est-ce pas ici surtout qu'il convient de signaler les vues saisissantes, éparses dans tout l'ouvrage, tantôt sur une époque, tantôt sur un pays, tantôt sur un homme d'état?

Quelles admirables pages que celles qui y sont consacrées à la société du XVIII^e siècle, aux mœurs politiques françaises, au caractère réel des Anglais. On a écrit bien des livres sur ce dernier sujet, aucun d'eux ne laisse dans l'esprit une image plus juste et plus vive que celle que M. Guizot a saisie en passant, et fixée en quelques lignes (1).

Les portraits qui se pressent sous sa plume ne révèlent ni moins d'art, ni moins de perspicacité. Déjà, à propos de son *Histoire de la révolution d'Angleterre*, le premier de nos critiques avait signalé son aptitude merveilleuse à mettre en saillie les personnages qu'il

(1) *Mémoires*, t. V, p. 485 et 407.

rencontrait sur sa route : « Sorti de race calviniste , disait-il , il a conservé un certain tour austère , l'affinité pour comprendre et rendre ces naturels tenaces , ces inspirations énergiques et sombres » (1).

Les *Mémoires* , où se meuvent des types plus variés de monde , d'origine et de religion , méritent peut-être encore plus d'attention ! Sans doute M. Guizot n'appartient pas à l'école des coloristes , et , dans son langage expressif , Sainte-Beuve a pu écrire : « Il a du burin , jamais de pinceau. » Mais s'il ne décrit ni le costume , ni l'entourage , s'il néglige l'anecdote et le scandale , comme il va droit à l'âme et comme il sait démêler , au milieu des contradictions et des incohérences apparentes , le trait distinctif et vraiment personnel de la physionomie !

Il existe , dans un musée de province , un merveilleux dessin d'Ingres représentant un de ses amis , diplomate assez obscur qui , vers 1840 , fut accrédité auprès d'une petite cour d'Allemagne. Le grand artiste n'a jeté sur le papier que quelques traits , mais ils sont disposés avec tant de bonheur que le modèle revit devant nous avec ses traits , son sourire et son attitude familière. Il n'est pas besoin de l'avoir vu pour affirmer que nous avons là , non une ressemblance vulgaire , mais la réalité dans sa vie , son expression et son accent. Les esquisses de M. Guizot procèdent de cet art admirable et arrivent , sous le masque extérieur , à vous laisser entrevoir l'âme si mobile et souvent si difficile à pénétrer.

A cet égard , comment ne pas signaler les portraits du duc d'Otrante , de Talleyrand , de La Fayette , de

(1) *Causeries du lundi* , t. 1 , p. 322.

lord Aberdeen , de Lamennais , de Rossi , du duc d'Orléans , et les lignes exquises consacrées à la princesse Marie , figure séduisante , que protègent , contre la malveillance des partis , le charme de l'esprit , le goût des arts et l'intérêt qui s'attache toujours dans notre pays aux existences brillantes prématurément tranchées (1).

Ailleurs , sans tracer des portraits , l'auteur des *Mémoires* réussit par un mot , par une réflexion vivement sentie , par l'interprétation d'un incident de la vie journalière , à graver dans l'esprit certains caractères , certaines physionomies. Il rencontre un jour le duc de Wellington , presque au terme de sa brillante carrière , portant avec une invincible lassitude le poids de l'âge et des honneurs , et il note son impression , en ces termes , d'une tristesse communicative :

« Il regardait avec ces yeux vagues et éteints , où
« l'âme près de s'enfuir semble ne plus prendre la
« peine de se montrer ; il parlait de cette voix courte
« et chancelante , dont la faiblesse ressemble à l'émotion
« d'un dernier adieu (2). »

Quelques pages plus loin , c'est avec le même relief qu'il consigne les confidences d'une grande dame , qui avait , elle aussi , par son esprit et sa beauté , exercé une influence considérable sur les affaires de son pays. Il la trouva seule , un soir , perdue dans ses souvenirs , les yeux fixés sur les portraits de ses amis disparus , et évoquant le passé avec cette persistance douloureuse que connaissent seuls les cœurs qui ont longtemps et beaucoup aimé. Le passage est court , écrit dans la manière nette et simple du XVII^e siècle ; mais après sa

(1) *Mémoires* , t. IV , p. 243.

(2) *Ibid.* , t. V , p. 40.

lecture, la figure de lady Holland, comme celle de Wellington, restent longtemps devant les yeux (2).

Je me hâte de revenir à notre Société des Antiquaires. La bienveillance, qu'en toute circonstance M. Guizot nous témoignait, n'était pas basée uniquement sur des rapports que j'appellerais volontiers de clientèle et de bon voisinage, elle reposait avant tout sur sa conviction profonde de l'utilité de notre institution. Il s'en est d'ailleurs expliqué de la manière la plus claire dans maints endroits de ses ouvrages : « Jamais, écrivait-il en 1860, il n'a été plus inintelligent et plus inopportun que de nos jours de combattre les Académies (1). »

Mais notre Société, non-seulement lui apparaissait comme un instrument précieux de décentralisation, il y voyait, ainsi que dans toutes les compagnies vouées à l'étude des sources et des documents originaux, un auxiliaire utile pour préserver les études historiques de ce genre léger, dithyrambique et présomptueux, qui faisait, dès 1833, le désespoir d'Augustin Thierry (2). La fondation de la *Société de l'Histoire de France*, la publication des *Documents inédits* répondaient à ces intentions et poursuivaient, avec un caractère plus général et des moyens d'action plus puissants, un but absolument identique au nôtre.

Il y avait encore, dans les vues de M. Guizot sur nos sociétés et sur le développement des études auxquelles nous nous livrons, quelque chose de plus élevé, je dirais même de plus philosophique.

(1) *Mémoires*, t. IV, p. 245.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 158.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, p. 176.

Son secret, il l'a laissé échapper dans les lignes suivantes où se rencontre, avec les aperçus profonds de l'historien, la clairvoyance supérieure de l'homme d'État.

« C'est un désordre grave et un grand affaiblissement chez une nation que le dédain et l'oubli de son passé. Elle peut dans une crise révolutionnaire se soulever contre des institutions vieilles et insuffisantes ; mais quand ce travail de destruction est accompli, si elle continue à ne tenir nul compte de son histoire, si elle se persuade qu'elle a complètement rompu avec les éléments séculaires de sa civilisation, ce n'est pas la société nouvelle qu'elle fonde, c'est l'état révolutionnaire qu'elle perpétue..... Quand les générations qui possèdent pour un moment la patrie ont l'absurde arrogance de croire qu'elle leur appartient à elles seules, et que le passé en face du présent c'est la mort en face de la vie ; — quand elles repoussent ainsi l'empire des traditions, des liens qui unissent entre elles les générations successives, c'est le caractère distinctif et éminent du genre humain, c'est son honneur même et sa grande destinée qu'elles renient, et les peuples qui tombent dans cette grossière erreur, tombent aussi dans l'anarchie et l'abaissement, car Dieu ne souffre point que la nature et les lois de ses œuvres soient à ce point méconnues et outragées » (1).

Devant notre Société, en 1837, il proclamait les mêmes vérités et vous conviait à poursuivre courageusement votre œuvre et à aimer et respecter ceux qui, avant nous, avaient tenu glorieusement le drapeau de notre pays et, à des époques diverses, avaient ré-

(1) *Mémoires*, t. I, p. 386.

pandu dans le monde nos idées, notre influence et notre civilisation (1). C'était aux mêmes sentiments qu'il obéissait lorsqu'il prenait la parole en votre nom, en 1851, lors de l'érection de la statue de Guillaume le Conquérant, et lorsqu'en 1873 il venait défendre devant vous, vous vous rappelez avec quel accent, la vieille abbaye du Mont-Saint-Michel, si chère aux âmes religieuses et aux cœurs patriotiques.

Je m'arrête, Messieurs, craignant d'avoir abusé de vos moments et de votre attention. Permettez-moi d'ajouter un mot. Bien qu'il fût essentiellement de notre temps, par ses aspirations, par son amour du progrès, peut-être même par ses illusions généreuses, M. Guizot était resté, à certains égards, un homme de cette ancienne France, pour laquelle il a tant combattu; il lui appartenait par son austérité, par ses convictions arrêtées, par ses habitudes de travail, par son désintéressement. La postérité, qui fait tôt ou tard justice des succès bruyants, des popularités malsaines et des réputations usurpées, a depuis longtemps commencé pour lui; elle l'a proclamé l'une des gloires de notre pays: notre Société, fière a bon droit de son patronage et de ses encouragements, conservera pieusement son souvenir.

(1) « L'unité nationale existe dans le temps comme dans l'espace, à travers les siècles comme à travers les provinces ou les départements. La France d'autrefois est la France tout aussi bien que la France lointaine: cette France aussi, il faut la connaître, la comprendre, l'honorer. » (Allocution de M. Guizot, *Mémoires de la Société des Antiquaires*, t. XI, p. XLIII.)

LES NORMANDS AU CANADA.

Par M. TESSIER.

MESSIEURS,

Un des plus spirituels Parisiens qui soient jamais sortis de la Basse-Normandie, il en sort ainsi quelques-uns qui heureusement pour nous y reviennent de temps à autre, visitait il y a quelques années l'Amérique du Nord ; et comme on lui demandait, au retour, ce qui l'avait le plus charmé dans son voyage : « C'est, » répondit-il, d'avoir entendu entre Québec et Montréal « le garçon de la petite auberge où je m'étais arrêté, » me dire : — Faut-il point, Monsieur, que j'aïlle *queri* « à boire à votre cheval ? — Mais cela avec un si pur « accent de mon pays natal que je me crus soudain « transporté comme en rêve des bords du St-Laurent « sur mes chères côtes normandes. »

Quelle part faut-il donc que la Normandie ait eue à la colonisation du Canada, pour que l'accent normand s'y soit conservé avec cette persistance ! Voilà, Messieurs, ce dont je voudrais vous entretenir un instant. Le sujet n'est pas neuf, j'en conviens, et je sais combien il a peu de chance d'intéresser des auditeurs normands ; que pourrait-il leur rester à apprendre sur cette vieille question si souvent rebattue ? Aussi n'ai-je pas l'outrecuidante prétention de vous apprendre quelque chose ; je ne veux, et ce sera mon excuse, que défendre aujourd'hui vos droits méconnus et contestés ; car il n'est pas, vous le savez, de vérité si bien établie en histoire qui ne trouve, à un moment donné, ses incrédules et ses contradicteurs.

Voici, en effet, ce que je lisais dernièrement dans un des livres les plus sérieux, les plus consciencieux, qui aient été écrits de notre temps sur le Canada : « Une erreur... généralement répandue attribue à la « Bretagne et surtout à la Normandie l'origine de la « presque totalité des Français du Canada... En résumé « mant toutes les données que nous avons sur ce sujet, « nous *présumons* que c'est d'abord l'Aunis et la Saintonge, puis le Poitou..., qui ont été les principaux « pays d'origine des Canadiens, et qui ont dû leur « imprimer le type général de leurs traditions, de leur « caractère, de leurs mœurs. »

D'après M. Rameau, la Normandie n'entrerait donc en ligne qu'après les pays sus-nommés. Toutefois, et de son propre aveu, fait avec une bonne foi dont son livre porte partout le cachet, ce n'est là de sa part qu'une simple *présomption*. Les listes des recensements canadiens, en effet, sont loin d'être assez exactes et complètes pour lui avoir permis d'assigner d'une manière définitive et précise la part qui revient à chacune de nos provinces de France dans l'immigration Canadienne.

Sur les seize cents émigrants environ dont M. Rameau a pu constater la provenance pour une période de cent vingt années, de 1640 à 1760, que la Saintonge en ait fourni à elle seule près de quatre cents, tandis que la Normandie en envoyait à peine deux cent cinquante, il y a là sans doute une indication précieuse dont il importe de tenir compte ; il est tout naturel d'ailleurs que le rôle de l'Aunis et de la Saintonge ait été considérable, La Rochelle étant devenue très-vite le grand port officiel d'où partaient pour la nouvelle France tous les vaisseaux de l'État.

Mais, outre qu'il est toujours téméraire de tirer d'observations aussi incomplètes une loi générale, nous avons le droit peut-être de nous étonner que M. Rameau n'ait pas ajouté à sa liste normande celle des émigrants percherons, ayant pris soin de constater lui-même que cette émigration percheronne était partie toute des environs de Mortagne, c'est-à-dire du Perche normand.

Enfin, serait-il prouvé que telle ou telle province ait envoyé au Canada, à partir de 1640, plus de colons que la Normandie, il n'en resterait pas moins acquis que c'est l'influence normande qui a partout prédominé et prévalu, qui devait partout prédominer et prévaloir : cette influence tenant moins encore peut-être au nombre des colons qu'à la date de leur arrivée.

Ce sont, en effet, les premières familles établies qui peu à peu donnent à la population son caractère particulier, sa physionomie propre : les nouveaux venus, à mesure qu'ils arrivent, s'unissant forcément avec elles, se confondant et s'absorbant en elles. Et cela est surtout vrai de notre colonisation canadienne qui s'est développée avec tant de lenteur, tant de peine et d'efforts.

Or, Messieurs, ce sont les Normands qui ont fondé Québec, et, pendant de longues et terribles années, constitué, presque à eux seuls, le premier noyau de la population française du Canada.

Quand je dis « *fondé Québec* », je ne prétends pas, avec certain livre classique des plus répandus, faire généreusement cadeau à la Normandie de l'illustre Samuel Champlain. A la Saintonge l'honneur de le compter parmi ses fils héroïques, comme à la Bretagne l'honneur d'avoir donné le jour au premier explorateur du St-Laurent, le malouin Jacques Cartier.

Toutefois qu'on ait commis l'erreur de transformer en armateur normand l'officier de Saintonge, il n'y a là, Messieurs, rien d'étrange en vérité, tant ses expéditions sont normandes ! C'est un gouverneur de Dieppe, le commandeur de Chastes, qui lui confiait en 1603 la mission de coloniser les pays jadis découverts par Cartier ; c'est du port de Honfleur qu'il partait en 1608 pour fonder la future capitale du Canada ; et dans ses efforts de chaque jour pour empêcher de périr sa petite colonie naissante, il n'eut guère d'associés plus actifs, d'auxiliaires plus dévoués que les deux marchands Emery et Guillaume de Caen, qui eurent un moment entre les mains, de 1621 à 1627, tout le commerce du Canada. Il y a donc quelque raison de penser que les compagnons de Champlain étaient pour la plupart d'origine normande, colons peu convaincus d'ailleurs, peu déterminés, j'en conviens, dont plus d'un sans doute nourrit longtemps en secret l'espoir du retour. Le premier qui semble avoir pris en brave son parti, qui ait, en se mariant dans le pays, manifesté le désir de s'y fixer à jamais, fut un sieur Etienne Jonquest, natif de Normandie. Il épousa en 1617 la fille du sieur Hébert, l'un des rares colons, le seul peut-être qui eût dès le principe amené sa famille avec lui : bon exemple, que malheureusement les émigrants de France ne se montraient guère empressés de suivre. Si minime du reste était leur nombre qu'en 1635, à la mort de Champlain, le Canada comptait à peine deux cents habitants.

On pouvait craindre que l'œuvre à peine ébauchée ne disparût avec son fondateur. Il n'en fut rien. Le pays commençait à être mieux connu, mieux apprécié, et les instances des premiers colons, les renseignements favorables envoyés par eux déterminèrent quelques-uns de

leurs parents, amis ou compatriotes à les rejoindre. Pendant les cinq ou six années qui suivirent la mort de Champlain, le Canada reçut un nombre relativement considérable d'immigrants nouveaux, venus presque tous de la Basse-Normandie. Dès 1636, partaient de Caen et de Thury-Harcourt les familles Le Neuf de la Potherie, et Le Gardeur de Repentigny qui à elles deux comptaient quarante-cinq personnes. A la même date commençait aussi le mouvement d'émigration percheronne, le plus considérable qui se fût produit jusqu'alors, et qui dut jeter au Canada, d'après l'estimation de M. Rameau lui-même, près d'une centaine de familles nouvelles. Or, si l'on songe avec quelle remarquable fécondité se multipliaient les familles canadiennes, puisque de 1621 à 1661 il y eut à Québec seul 674 baptêmes d'enfants européens, et cela pour une population qui, à cette dernière date de 1661, ne dépassait pas le chiffre de deux mille habitants, vous resterez je pense convaincus, Messieurs, que les provinces de France autres que la Normandie ne pouvaient entrer dans ce chiffre de deux mille pour une bien large part.

Nous voici arrivé à une époque importante entre toutes dans l'histoire canadienne, le début du règne personnel de Louis XIV. Le Canada qui a mis plus de cinquante années à acquérir ses deux mille habitants, va voir, grâce à l'énergique impulsion de Colbert, arriver en dix ans plus de deux mille colons nouveaux. Il est clair que si cette émigration fût venue en bloc de la Saintonge ou du Poitou, l'influence normande eût pu être sinon étouffée, du moins singulièrement compromise. Quels étaient donc ces nouveaux venus ?

Un premier groupe d'environ trois cent cinquante personnes avait accompagné M. de Mézy, nommé gou-

verneur de Québec, en 1663 ; c'étaient pour la plupart des officiers de justice ou de guerre, et comme M. de Mézy était au moment de sa nomination major de la citadelle de *Caen*, il est assez probable que bon nombre de ses compagnons appartenaient audit pays.

Le second groupe, amené deux ans plus tard par MM. de Tracy, de Courcelles et Talon, se composait exclusivement de soldats destinés à être licenciés dans le pays, quand ils l'auraient une fois débarrassé des Iroquois. Quelques-uns entrèrent donc dans les familles déjà constituées au Canada, et, comme nous l'avons vu, normandes pour la plupart. Mais le chiffre des jeunes filles à marier dans la colonie n'étant pas assez considérable, le gouvernement dut aviser ; il s'adressa à l'hôpital général de Paris. A l'arrivée du premier convoi, les soldats, prévenus qu'ils seraient « *privés de la traite et de la chasse s'ils ne se mariaient dans les quinze jours* », accoururent en foule ; quant ils virent débarquer celles qu'on leur destinait pour épouses, ils reculèrent, paraît-il, épouvantés. Le régiment de Carignan avait pourtant fait ses preuves, sur les bords du Raab contre les Turcs, comme sur les bords de la rivière Richelieu contre les Iroquois. Mais.. l'héroïsme lui-même a des limites. L'intendant Talon le comprit : « Il faudroit, écrivit-il à Colbert, fortement recommander que l'on choisit des filles qui n'aient aucune *difformité naturelle, ni un extérieur repoussant..* » Colbert qui écoutait volontiers les avis de ses subordonnés, qualité, je ne dis pas rare, mais précieuse chez un ministre, se hâta de répondre à l'intendant : « A l'égard de celles qui passeront, cette année, j'ai donné les ordres nécessaires pour les choisir *saines et fortes* et de la *qualité* que vous les demandez. »

Où comptait-il donc les recruter, ces jeunes filles saines et fortes et de la *qualité requise*? — Où, Messieurs? En Normandie. Il venait, en effet, d'adresser à l'archevêque de Rouen, Harlay de Champvallon, la requête suivante :

« Par les dernières lettres que j'ai reçues du Canada ,
« l'on m'a donné avis... qu'il seroit plus avantageux
« d'y envoyer de jeunes villageois... Comme il s'en
« pourroit rencontrer dans les paroisses qui sont aux
« environs de *Rouen*... qui seroient bien ayses d'y
« passer pour y estre mariées et s'y establir, et que,
« d'ailleurs, vous avez toujours eu beaucoup d'affection
« pour l'augmentation de cette colonie, j'ai cru que vous
« trouveriez bon que je vous suppliasse, comme je
« fais, d'employer le crédit et l'autorité que vous avez
« sur les curés de trente ou quarante des dites pa-
« roisses, pour voir s'ils pourroient trouver volontai-
« rement en chacune une ou deux filles pour passer
« au dit pays. »

Archevêque et curés rivalisèrent sans doute de zèle avec le ministre, car Colbert put annoncer à Talon qu'il partirait bientôt cent cinquante de ces nouvelles recrues. J'aime à penser que les jeunes villageoises des environs de Rouen trouvèrent à Québec meilleur accueil que leurs devancières. Je ne serais même pas éloigné de supposer que les demoiselles à marier du Canada ne se soient plaintes de la concurrence, la trouvant cette fois trop redoutable. Toujours est-il qu'en 1671 l'intendant écrivait au ministre : « Le pays pourra fournir
« l'an prochain cent jeunes filles à marier ; il sera donc
« inutile de nous faire un envoi... afin que les colons
« puissent *plus facilement marier les leurs* aux soldats
« établis ou que l'on congédiera. »

Recommandation superflue, les interminables guerres soutenues par la France contre les coalitions euro-

péennes devant suspendre, à partir de 1672 ou 1673 jusqu'aux premières années du dix-huitième siècle, aussi bien les émigrations administratives que les émigrations volontaires.

Ainsi se trouve donc, Messieurs, définitivement constitué, au moins en 1673, le noyau de la population canadienne qui comptait à cette époque environ six mille sept cents âmes ; or tout en tenant compte de l'appoint même respectable qu'a pu fournir telle ou telle province comme la Saintonge ou le Poitou, il y aurait peut-être, après l'exposé qui précède, quelque mauvaise grâce à nier la prédominance de l'élément normand. C'était certes justice que le Canada dans ses premières années relevât, pour les affaires religieuses de l'archevêque de Rouen, pour les affaires judiciaires du parlement de Normandie ; et rien de plus naturel que l'influence normande, jusqu'à nos jours, y ait prévalu.

On la retrouve par tout, dans le langage, dans les mœurs, dans le caractère ; avec des modifications, sans doute, qui ont pu altérer parfois, mais sans l'effacer jamais, la marque originelle : « chez les femmes « beaucoup de coquetterie ; leur costume qui brille « au moins de six couleurs diverses est encore à peu « de chose près celui de leurs mères au temps de la domination française. » Il ne s'agit, vous le voyez, que des Normandes du temps passé ; « chez les hommes, « beaucoup de calme dans la discussion des intérêts « publics... et de chaleur dans celle des intérêts privés. » A ce dernier trait, par exemple, je crois que bon nombre de Français, du midi comme du nord, de l'ouest comme de l'est, pourraient avec un peu de bonne volonté se reconnaître cousins germains de nos Canadiens normands.

Là du moins où il est impossible de ne pas les pro-

clamer les vrais fils de la vieille Normandie, c'est quand nous les voyons, ces intrépides Canadiens, se lancer à travers le continent américain, l'explorer dans tous les sens avec une audace qui a fait l'admiration des Américains eux-mêmes, et porter à des centaines de peuplades sauvages sur une étendue de plus de dix-huit cents lieues le nom du Christ et le nom de la France. Missionnaires et trafiquants, rivaillant de zèle patriotique et religieux, ont opéré dans cette œuvre de découvertes et de civilisation de véritables merveilles dont nous aurions le droit, le devoir d'être fiers, si en perdant l'Amérique nous n'avions, hélas ! perdu en même temps jusqu'au souvenir de toutes les grandes et nobles choses qu'y ont accomplies les Français d'autrefois. Je souhaite, Messieurs, qu'un jour une voix plus autorisée que la mienne vous dise quelle large place tient la Normandie dans le martyrologe américain ; car la liste de nos missionnaires n'est guère qu'une liste de martyrs. Pour moi, je me contenterai de vous rappeler en terminant les noms de ceux de vos compatriotes, marchands ou *coureurs de bois*, qui même dans notre siècle, siècle par excellence des explorations, mériteraient encore une place à part parmi les plus heureux et les plus intrépides des explorateurs.

Lorsque Champlain, au lendemain même de la fondation de Québec, ouvrait cette série de voyages aventureux qui dans sa pensée devaient nous conduire à la mer de l'Ouest, et qui nous amenèrent en réalité au golfe du Mexique par les grands lacs et le Mississipi, vous savez, Messieurs, qui s'offrit pour lui servir de guide et d'interprète ; avec Étienne Brûlé de Champigny, un Rouennais, Nicolas Marsolet, qui avait trouvé moyen déjà d'explorer une portion du pays, et de se familiariser avec quelques-uns des idiomes indiens.

Un peu plus tard, tandis qu'un des compatriotes de Marsolet, Jean Bourdon, prenait, au nom de la France, possession de la baie d'Hudson, Jean Nicolet de Cherbouurg, suivant les traces de Champlain, traversait les grands lacs, pénétrait en 1640 jusqu'à l'Ouest du Michigan, et remontant une large rivière, le Fox river probablement, s'arrêtait à trois journées de marche des *Grandes-Eaux* qu'il confondait avec la mer de l'Ouest, quand, dans la langue des sauvages, l'expression ne désignait que l'immense cours du Mississipi.

L'erreur de Nicolet reconnue et l'existence du Mississipi constatée par le Canadien normand Louis Joliet, l'intrépide Rouennais Cavelier de La Salle descendit, le premier, le grand fleuve jusqu'à ses embouchures, et s'il échoua dans sa tentative de les coloniser, il avait eu du moins le mérite et l'honneur de fonder les plus riches, les plus considérables des établissements canadiens de l'Ouest, ceux de l'Illinois, qui furent au bout de quelques années le lien naturel et comme le trait d'union entre la Louisiane et le Canada.

Cette colonisation de la Louisiane où avait échoué Cavelier de La Salle, ne tarda guère en effet à être reprise, et dès 1699 elle fut menée à bonne fin par un Canadien, normand d'origine, Lemoine d'Iberville, dont le frère, le sieur de Bienville, devait, dix-huit ans plus tard, jeter les fondements de la Nouvelle-Orléans.

Ainsi, Messieurs, en moins d'un siècle, avait été découvert et fondé cet empire colonial immense auquel Vauban ne voyait « rien de comparable dans le monde », et qui s'étendait de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, de l'estuaire du St-Laurent aux bouches du Mississipi.

Ce n'est certes pas, Messieurs, la moindre gloire de la vieille Normandie de pouvoir revendiquer comme

siens les fondateurs et les explorateurs de ce magnifique empire hélas évanoui,

Illustres souvenirs qui n'évoquent plus en effet que des regrets, regrets du moins auxquels ne saurait se mêler nul sentiment de honte ! La forte et vaillante race qui avait peuplé la Louisiane et le Canada fit au jour du danger tout ce qu'il était humainement possible de faire pour les défendre, pour les conserver à la France ; et, quand les Canadiens virent la France même, au cœur de la lutte, les abandonner, fils trop soumis, trop respectueux pour juger leur mère, ils ne se lassèrent ni de l'aimer ni de mourir pour elle. Le jour venu où il leur fallut céder, non pas vaincus, mais écrasés sous le nombre, ils purent du moins se rendre cette justice qu'ils avaient gardé pur de toute tache infamante l'héritage de patriotisme et d'honneur légué par les ancêtres.

Ces ancêtres, Messieurs, ce sont aussi les vôtres et vous avez raison d'envoyer chaque année un fraternel souvenir à vos frères Canadiens qui, eux non plus, ne vous ont jamais oubliés. Chaque année, en effet, les rudes fils des côtes normandes reprennent en quelque sorte d'instinct la route du vieux Canada normand. Ils s'arrêtent au seuil de l'empire qui fut vôtre, à ces îlots de St-Pierre et Miquelon, misérables vestiges de notre grande colonie d'autrefois. Comme le marin naufragé qui conserve pieusement, ainsi qu'une relique sainte, un pauvre morceau de planche brisée du vaisseau qu'il aimait, ne dirait-on pas que la Normandie, elle aussi, s'attache obstinément à ces pauvres îlots, perdus dans les brouillards et les glaces, triste et dernière épave du gigantesque navire qu'elle avait mis à flot et qui voguait emportant avec lui les meilleurs, les plus chers de ses enfants ?

ÉPÎTRE AUX VIVANTS ET AUX MORTS ,

PAR GUSTAVE LE VAVASSEUR.

Messieurs, j'ai lu jadis, — le nom de l'an du Christ
Mil six cent trente-cinq sur le livre est écrit, —
Qu'un poète angevin, nommé La Pinelière,
S'excusait, de façon galante et singulière,
De ce que, n'ayant pas l'honneur d'être normand,
Il faisait néanmoins des vers ; assurément
Je ne puis présenter une excuse pareille :
J'ai l'insigne honneur d'être un Normand de la veille
Et des jours précédents, un vrai fils du terroir,
De trois cents ans au moins ; je ne crois pas avoir,
— Ayant sur ce sujet fait des recherches vaines, —
Une goutte de sang étranger dans les veines.

De plus, je suis à Caen, séjour mélodieux,
Où la langue usuelle est la langue des dieux,
Où la légende veut, en dépit de l'histoire,
Qu'aux rives de l'Odon soit né Pierre Gringoire,
Où Jean Marot, cossu pour un faiseur de vers,
Avait pignon sur rue en des quartiers divers,

3. 6. « Aussi voit-on, dès 1635, un poète angevin, La Pinelière, qui met le nom de son pays en tête de son ouvrage, s'excuser de publier des vers quand il n'est pas Normand. Car maintenant, dit-il, si l'on veut passer pour excellent poète, il faut être né dans la Normandie » (Brédif, *Vie de Segrais*, p. 5).

15. 16. « L'auteur des *Essais historiques sur la ville de Caen* croit que Pierre Gringoire, poète contemporain de Jean Marot, est né rue de l'Odon » (Trebüt, *Précis de l'Hist. de Caen*).

17. 18. « Une tradition fort douteuse désigne le n° 17 de la rue de Geôle comme la maison de Jean Marot ; on trouve dans les comptes de

Où depuis, si j'en crois les proverbes antiques,
On ne parla qu'en vers, même dans les boutiques,
Où, contant leur fleurette à ses jardins plaisants
Bertaut et Sarrasin rimaient avant seize ans,
A Caen, cette cité si lettrée et si belle,
Où toute académie est d'élite, — dit Bayle, —
Où Vauquelin chantait sous la simarre; à Caen
Où, suivant Du Moulin, chacun naît éloquent,
Où Ménage riait à ce climat superbe
Qui, sur les rives d'Orne, a vu naître Malherbe;
A Caen, où Sévigné, ne trouvant pas Segrais,
Disait, mêlant ainsi la louange aux regrets :
« Ce pays est très-beau; Caen est la plus jolie,
La mieux sise, la plus avenante et polie
Des villes; les beaux murs! les beaux alignements
Sur la rue! On y voit les plus beaux bâtiments;
Tout y sourit: soleil, prés verts, murailles grises,
Habitants, monuments, promenades, églises,
Et c'est la source enfin de tous les beaux esprits. »

l'abbesse de Caen que Jean Marot devait des rentes à l'abbaye pour sa maison située rue Basse-Saint-Gilles. Les comptes de la collégiale du Sépulcre mentionnent très-souvent, vers la même époque, la maison de Jean Marot comme située dans le même quartier de la ville; *mais il aurait fort bien pu en avoir plus d'une* » (id., *ibid.*).

1. 2. « Si, à Caen, selon le proverbe du pays, on faisait des vers jusque dans les boutiques, etc. » (Brédif, *Segrais*, p. 5).

3. 4. Bertaut et Sarrasin ont fait leurs études à Caen. Bertaut raconte lui-même les efforts de sa muse précoce.

5. 6. « Académie qui ne peut être qu'une élite de beaux esprits, puisqu'on ne saurait nier que Caen ne soit une des plus illustres villes de ce côté-là » (Bayle cité par Brédif, p. 80, note).

7. 8. Du Moulin, préface de l'*Histoire de Normandie*; le passage latin cité attribue par excellence l'éloquence aux Lexoviens.

9. 10. Vers de Ménage.

13-19. « Ce pays est très-beau, et Caen la plus jolie, etc. » (Sévigné, lettre citée partout).

En ce temps-là, Messieurs, Caen valait bien Paris.
Quand Segrais recueillit l'Académie errante,
Ses Trente-Neuf étaient les égaux des Quarante ;
Sévigné n'avait pas d'ailleurs forcé le ton ;
Sa prose traduisait Guillaume Le Breton ,
Poète officiel du temps de Jean Sans Terre,
Qui lui-même imitait le vieux Raoul Tortaire.

Antiquaires Normands, académiciens
Du passé, compagnons assidus des anciens ,
Notre ville n'a rien perdu, je le suppose ,
De ce que Sévigné célébrait dans sa prose ,
Et si Monsieur de Bras, sorti du monument ,
Revenait habiter parmi nous un moment ,
Il saurait, j'en suis sûr, reconnaître entre mille
Sa *belle, spacieuse et délectable ville*.
Sauf quelques-uns, hélas ! n'avons-nous pas toujours
Nos murs, nos *pavillons*, nos *temples* et nos *tours* ?

2. 3. « Huet fait observer qu'il eût été malaisé de trouver dans aucune des Académies du royaume autant de personnes illustres par leur savoir qu'il y en eut alors dans celle de Caen. En effet, Segrais put bientôt y compter trente-neuf membres » (Brédif, *Vie de Segrais*, p. 80).

5. 6. Villa potens, opulenta, situ spaciola, decora
Fluminibus.
Seque tot ecclesiis, domibus et civibus ornans
Ut se Parisio vix annuat esse minorem.

(Guillem. Armor. Philipp.)

7. 8. « On peut juger de la réputation dont jouissaient la ville et le port de Caen par les éloges qu'en faisaient, au commencement du XII^e siècle, le moine Raoul Tortaire, et, au commencement du XIII^e, le poète Guillaume Le Breton » (Trebutien, *Guide*).

12 et suiv. De Bras, *Antiquités de Caen*, p. 5 et suiv. *Les plaisirs et passe-temps qu'on faisoit en la saison du printemps*. — *Autres anciens passe-temps* (Chapitres cités par Trebutien, *Guide*, 2^e édit., p. 124 et suiv.).

Ses faubourgs sont rians, et ses *quarante rues*
Ont fait, font, et feront de nouvelles recrues.
La Cercle a bien changé d'aspect, mais sur le Cours
La jeunesse de Caen devise encor d'amours ;
Elle est fidèle aux mœurs de la mère patrie,
Et si le bon De Bras revoyait sa prairie,
Il s'y divertirait des *anciens passe-temps*
Que l'on faisait jadis aux beaux jours du printemps.

Au pied des côteaux où l'Orne flue et reflue
L'autre dimanche, en mai, pour une foule élue,
Flûtes et violons, cornets et tambourins,
Éclataient et sonnaient en accords souverains ;
Le rossignol classique, embellissant la fête,
Fredonnait, dégoisait et perlait sa fleurette.
Trois jours après, De Bras eût vu, comme en son temps,
Chevaucher au soleil cent masques éclatants,

9 et suiv. De Bras, *loc. cit.* « En ce beau printemps vernal l'on y oit le chant et ramage mélodieux des rossignols qui fredonnent, fleurettissent et dégoissent dedans ceste cercle... et se animent davantage... en l'armonie des cornets, flûtes et violons...

« Quelques autres années je y vis représenter les triumpes de César avec une Morisque devant lui, dont les acoustrements étaient bleuz, semés de paillettes d'étain....

« La bellissime et large rue *Exmoisine*.....

« Il se faut bien persuader et croire que, aux festes de ce beau printemps et saison d'esté, les dames, damoiselles, bourgeoises et jeunes hommes n'oublient rien de ce qui est propre pour bien se parer et monstrier. » Les fêtes données à Caen en 1875, à l'occasion du Concours régional, ont renouvelé les divertissements de la *cercle* et les merveilles de l'échevinage de Segrais. Les concerts Padeloup ont été donnés juste à l'endroit où sonnaient les *tambourins* et les *cornets* de M. de Bras ; Sarasate a tenu l'archet à la place où était l'*armonie* de ses violons ; M^{me} Fursch-Madier a *fleuretissé* où *dégoissaient* ses rossignols ; la cavalcade a rappelé les anciens *triumphes*, et l'illumination nocturne de la place Royale du 4 mai 1875 a valu celle de 1685.

*Portant quelque triomphe et ; suivant les usages ,
Cherchant à divertir avec leurs faux visages ;
Un moderne héros triomphait sur le char ,
Mais , aux yeux des Caennais , Auber vaut bien César ;
La Morisque , malgré ses grâces souveraines ,
Doit céder , je le crois , le pas à nos syrènes ,
Qui portent aujourd'hui mieux qu'elle , — c'est certain , —
Les acoustremens bleuz aux paillettes d'étain .
Ceux de l'Orne , accourus de la rive voisine ,
Arrivaient comme un flot par la rue Exmoisine ,
La large et bellissime , et des gens du Bessin
Vers la croix Bourg-l'Abbé tourbillonnait l'essaim .*

Le soir de ce beau jour , quand la nuit fut venue ,
Les lanternes formaient une double avenue
Que les bourgeois charmés parcouraient en parlant ;
Puis..... ; mais lisons plutôt le *Mercure Galant*
D'octobre mil six cent quatre-vingt-cinq : « Les rues
Scintillent , les clochers vont porter jusqu'aux nues
Les signes de la joie au beau milieu du bruit ;
Le bal commence ; il va durer toute la nuit ,
Et devant chaque porte un berceau de verdure
Sert de salle à manger , autant que la nuit dure ;
Les étoiles auront fui devant le soleil
Lorsque les habitants vont songer au sommeil . »

Certainement , Messieurs , Charles de Bourgueville ,
S'il revenait céans , reconnaîtrait sa ville ;

16 et suiv. « Les clochers élevaient dans les airs leur crête lumineuse ,
afin de porter jusqu'aux nues les signes de la joie publique... , puis un
bal commença , qui dura toute la nuit . Les rues étaient remplies de
tables ; on y avait fait des berceaux et des cabinets de verdure . Déjà le
jour commençait à poindre quand les feux de la nuit et les chants
s'éteignirent.. » (*Merc. gal.*, oct. 1685 , cité par Brédif , *Vie de Segrais* ,
p. 60).

Mais Moisant de Brieux la reconnaîtrait-il ?
Qu'avons-nous conservé de cet esprit subtil
Et de la noble ardeur de science croissante
Dont Fabritius parle en mil six cent soixante ,
Et sous les vieux lauriers qui couronnent nos fronts
Des lettres sommes-nous les *très-nobles patrons* ?
Rassurons-nous : pour nous Phébus n'est point avare ;
Que vienne la Princesse ou le Roi de Navarre ,
Si Caen de son Malherbe est pour jamais sevré ,
Il trouvera toujours Montbernard ou Duprey.
Si, gravement suivi par Huet qui le vante ,
Montausier, « noble amant de la Pallas savante »,
Ouvrait subitement la porte que voici ,
Votre Bochard saurait lui parler, Dieu merci ,
Et ne laisserait pas le fin bout de sa langue
S'empêtrer, comme l'autre , au fil de sa harangue.
Si ceux du Palinod, La Douéspe ou Brébeuf ,
Armés d'un vieux sonnet ou d'un madrigal neuf ,
Venaient nous provoquer à l'assaut de la rime ,
Nous avons nos prévôts et nos maîtres d'escrime.
Si Rouxel ou Halley, le Gradus à la main ,
Commençaient un distique en langage romain ,

2. 3. « De politiori et excelsis ingeniis digna litteratura humaniter
dissertaturi confluunt ibi nobilissimi earum patroni » (Fabrit. cité par
de Beaurepaire, *Notice sur Moisant de Brieux*, p. 15).

8 et suiv. Catherine de Navarre, sœur de Henri IV, vint à Caen en
1593. Les échevins demandèrent des vers français pour la décoration
de la porte Millet et de son hôtel à Mess. Duprey, Montbernard et
Malherbe (Reg. de la ville de Caen, cité par Trebutien, *Guide de
Caen*).

11 et suiv. ...Montausierus ipse suas partes Academici egregie tue-
batur... Samuel Bochard, chargé par le maître de la maison (Moisant de
Brieux) de souhaiter la bienvenue au nouveau gouverneur, s'arrêta
court et ne put jamais reprendre la suite de son compliment (de
Beaurepaire, *Notice sur Moisant de Brieux*, p. 12 et note).

Nous pourrions l'achever et flatter leur manie.
Si Pâris, comme au temps de Job et d'Uranie,
Nous soumettait encore un différend fameux,
Nous ferions ce qu'ont fait nos pères, et, comme eux,
Sans rire, nous saurions juger avec droiture
Le Normand Benserade et le Picard Voiture.
Si Vadius lui-même, amenant Trissotin,
Nous défiait en vers, prose, grec et latin,
Devant l'abbé terrible et le roi du pastiche,
Qui donc reculerait ici d'un hémistiche?
Croyez-vous que Galland ne soit pas remplacé,
Que le conte soit mort depuis qu'il est passé?
Pendant deux mille nuits Shéhérazade à l'aise
Deviserait encore avec Jean de Falaise,
Et Perrault, qui charmaient tout un peuple enfantin,
S'appelle de nos jours Monsieur de Saint-Santin.

Jadis nos magistrats étaient l'honneur des lettres,
Ceux d'aujourd'hui sont-ils déçus de leurs ancêtres?
Aux heures du loisir leur gravité sourit
Et butine des fleurs au jardin de l'esprit.
Après le bien juger, ils aiment le bien dire
Et gardent le souci de charmer et d'instruire;
Si, dans son habit long de docte conseiller,

2 à 6. Le sonnet de Job et celui d'Uranie furent soumis à l'Académie de Caen (Trebutien, Brédif, divers).

7. Ménage (Vadius) était de l'Académie de Moisant et de Segrais.

11 et suiv. M. le marquis de Chennevières, directeur de la Société des Antiquaires pour 1875, est auteur de *Contes normands de Jean de Falaise* (Caen, Rupalley, Pont-St-Pierre, année 1839, introuvable) et des *Contes de Saint-Santin* (3 séries).

23 et suiv. Vauquelin de La Fresnaye fut conseiller et président à Caen. Nos magistrats d'aujourd'hui fournissent à la Société des Antiquaires ses membres les plus distingués : MM. Boivin-Champeaux, proc.-gén.; de Beaurepaire, Dupont, etc. conseillers.

Vauquelin parmi nous allait se réveiller,
Ne saluerait-il pas sa robe et sa lignée ?
Au lieu de ce poète à mine rechignée,
Son neveu, qui hantait Segrais vers mil sept cent,
N'aimerait-il pas mieux trouver ici présent,
Auprès du fils en qui son esprit doit revivre,
Le savant qui sertit les perles de son livre,
Et, poète, enchâssa, négligeant son trésor,
Les diamants d'autrui dans ses montures d'or ?

Mais Vauquelin n'est pas le seul qu'on réimprime ;
La prose participe aux honneurs de la rime ;
Tel qui paisiblement sommeillait dans l'oubli,
Grâce au commentateur, se réveille ennobli :
L'*Anonyme de Caen* qu'on traite comme un maître,
S'il pouvait revenir, se nommerait peut-être ;
Je pense qu'en tout cas il irait de grand cœur
Embrasser à deux bras son aimable éditeur.

Nous ne remettons pas seulement en lumière
Ceux qui, depuis longtemps, dormaient dans la poussière.
Les trépassés d'hier sont honorés chez nous .
Comme Monsieur de Bras, Moisant et Jean Le Houx.
Trebutien n'est plus, hélas ! et les Vandales
Auraient beau jeu peut-être à mutiler nos dalles,
N'entendant plus sonner après eux le tocsin
Et derrière leur dos crier : à l'assassin !
La presse heureusement vient remplacer la plume ;

7. M. Julien Travers, poète distingué, a fait une édition de Jean Vauquelin sieur de La Fresnaye, imprimée avec luxe à Caen, chez Le Blanc-Hardel, auquel elle fait le plus grand honneur.

14. M. Châtel a réédité l'*Anonyme de Caen*.

22 et suiv. On connaît l'horreur de Trebutien pour le vandalisme.
M. Le Blanc-Hardel publie une troisième édition de son excellent *Guide*.

Honneur à l'imprimeur qui nous rend le volume !
Le présent ne doit rien envier au passé,
Il vaut bien Cavelier, Durand et les Macé.
Vieux prêtres, notre honneur, Huet et De La Rue,
Votre race savante est-elle disparue ?
C'est en vain que la mort renverse les plus forts,
Il reste des vivants pour remplacer les morts.
La tombe de Cochet est à peine fermée,
Il avait justement conquis sa renommée ;
Ouvrier militant, parmi nos travailleurs
Il sut payer d'exemple et fut un des meilleurs.
Il eut la foi qui croit et le savoir qui prouve,
Le courage qui cherche et l'adresse qui trouve ;
Mais ceux qu'ici je vois me montrent aujourd'hui
Que le vieux feu sacré n'est pas mort avec lui.
Nous saurions retrouver sous la soutane noire
Les fidèles gardiens des leçons de l'histoire.
Avons-nous le pendant du *bon curé Bardou* ?
— Je ne connais d'absent que Saint-Martin, le fou.

Notre Université vaut nos académies,
Elle ne craint la mort ni les épidémies,
Et, de Michel Trégore au recteur actuel,

4-5. M. Le Blanc-Hardel, imprimeur de la Société des Antiquaires, auquel on doit plusieurs éditions remarquables. — Neuf imprimeurs fameux ont travaillé à Caen : Durandas, 1480 ; Robert Macé I, 1499 ; Michel Augier, 1502 ; Richard Macé, 1505 ; Robert Macé II, 1522 ; Benedic Macé, 1558 ; Adam Cavelier, 1607 ; Jean Cavelier, 1656 ; Antoine Cavelier, 1702 (ces derniers avaient pour marque un cavalier armé de toutes pièces avec cette légende : IN NOMINE TVO SPERNEMVS INSVRGENTES IN NOBIS).

18. Voir les vers du bon curé Bardou, dans M. de Beaurepaire (*Notice sur Moisant*, p. 16 et 22) ; est-ce le Bardou de Boileau, l'ami de Nicolas Le Vasseur, dont un sonnet se trouve au-devant de *l'Histoire de Normandie* de Du Moulin ?

19. St-Martin-la-Calotte, marquis de Miskou, mandarin pour rire, fou pour tout de bon, avait son portrait à l'Académie de Segrais.

22 et suiv. Michel Trégory ou Trégore, prêtre anglais, depuis arche-

Elle a gardé les lois et respecté l'autel.
On ne lui connut point de rancunes banales ;
Cujas y fut nommé, si j'en crois nos annales ;
L'histoire me répond que Cujas n'y vint pas ,
Mais nous y connaissons quelqu'un qui vaut Cujas.
Disciples éprouvés de nos anciens apôtres ,
Ses émules nous font honneur, ils sont des nôtres ;
Ils fouillent avec nous, d'un esprit curieux ,
Dans le trésor caché de l'esprit des aïeux.

Tel de nous eût, comme eux , pu briller dans la chaire,
Si, pris dans les liens d'une habitude chère ,
Il ne fût demeuré l'honneur de son barreau ;
Le pays a tiré la lame du fourreau ,
Le pays savait bien qu'on est à notre école
Plus friand de science encor que de parole.

Les lettres ont aussi d'habiles professeurs ;
Chez nous , vous le savez, les Facultés sont sœurs ;
Fauchant incessamment les savants comme l'herbe.
La mort a des rigueurs, comme au temps de Malherbe ;
Son tranchant est sans brèche et son fil sans défauts ,
Mais l'herbe et les savants renaissent sous la faux.
Un souvenir à ceux que le courant emporte ,
Hier Charma, Bertrand aujourd'hui ; mais qu'importe ?
Le vrai monte vivant dans la chaire du mort,

vêque de Dublin, fut le premier recteur de l'Université de Caen (1440).

En 1790, l'Université de Caen fut la seule qui osât proclamer les droits de l'Eglise et de la Monarchie. Le pape la félicita de son courage par un bref spécial. — « En 1582, le célèbre Cujas fut sur le point de venir professer à l'Université de Caen » (Trebutien, *Guide*).

5. M. Demolombe.

6 et suiv. MM. Carel, Guillouard, etc.

12-14. De La Sicotière, avocat à Alençon, député de l'Orne à l'Assemblée nationale.

La beauté ne craint rien du temps; — la mort n'y mord.
Nobles traditions, science du bien dire,
Caen qui vous admirait, aujourd'hui vous admire,
Et le flot du savoir coulé comme autrefois
Du collège du Mont au collège du Bois.

Les Arts sont-ils donc moins florissants que les lettres ?
— Vos jeunes maîtres sont les égaux des vieux maîtres.
Pour ne citer qu'un nom, notre Le Harivel
Vaut bien Michel Le Prestre ou même Jean Postel.
Je ne saurais compter les épis de sa gerbe ;
Mieux que Micoïn peut-être il eût portait Malherbe.
Il a tout rajeuni notre vieux Mézeray :
Il nous rendra bientôt notre chef vénéré ,
De Caumont, notre père et le sien, le seul maître
Qu'on ne saurait songer à remplacer peut-être ,
Et que notre sculpteur, peut-être aujourd'hui seul,
Peut revêtir pour nous d'un glorieux linceul.

Il en pourrait encore éterniser bien d'autres
Que le trépas a pris et qui furent des nôtres.
Au livre de la mort qu'il lise à livre ouvert :
Auguste Le Provost, de Gerville, Lambert,
De La Rue..... Au surplus, souvent une statue
N'est sur un vain tombeau que la lettre qui tue ;
L'esprit des morts survit tout seul et les vivants
Le gardent en dépôt pour les âges suivants.

2 et suiv. Plusieurs professeurs de faculté font partie de la Société des Antiquaires de Normandie.

9. Michel Le Prestre, célèbre tailleur d'images de Caen. Jean Postel, sculpteur illustre, id.

11. « Quant à Malherbe, Segrain lui fit élever à la façade de sa maison une statue dont l'érection fut chantée par les poètes de son temps... Cette statue, qui paraît être d'un sculpteur Caennais, F. Micoïn, a six pieds de haut... Cette œuvre a été transportée au Jardin des Plantes » (Trebut, *Guide*).

Nous méritons, Messieurs, le beau nom d'Antiquaires ;
Dans nos cerveaux , ainsi que dans des reliquaires ,
Nous avons conservé l'esprit de nos aïeux ,
Nous remettons au jour leur foi , ce qui vaut mieux
Que d'inventorier , au gré de nos caprices ,
Les témoins de leur vie et souvent de leurs vices.

Athènes est toujours notre patrie , et comme
Les croyants à La Mecque et les chrétiens à Rome ,
Les lettrés pèlerins se dirigent vers Caen ;
Les dévots réguliers viennent une fois l'an ,
Les autres , par paresse ou peu de voisinage ,
A temps plus inégaux font leur pèlerinage.
Aussitôt que le pied foule ton sol sacré ,
Ville sainte , le cœur est tout régénéré.
On sent se rallumer au dedans la lanterne
De l'esprit et chacun dit avec La Luzerne :
« Quand je quitte ton ciel , douce et chère cité ,
Je quitte le soleil , la joie et la santé ;
Au retour , du plus loin que mon œil te revoie ,
Il retrouve avec toi santé , soleil et joie. »

Après la séance , la Société a offert à son Directeur
un banquet dans la grande salle des fêtes de l'Hôtel-
de-Ville , que M. Levard , premier adjoint , faisant
fonctions de maire , avait mise gracieusement à la dis-
position de MM. Guinat , Lavalley-Duperroux , Lecerf
et Émile Travers , commissaires ordonnateurs.

16. Hujus ut aspectu cœli carui , omnia retro
 Versa mihi , carui luce , salute jocis.
 Hujus ut aspectu potero gaudere , salutem
 Cum solitis referet lux repetita jocis.
 (Garaby de La Luzerne , par de Beaurepaire , p. 5).

Au dessert, M. Eugène Châtel, président, s'est levé et a porté le toast suivant :

« Monsieur le Directeur,

« Jean de Falaise l'a dit (1) :

• « Normands aimaient conter et boire,
« Soyons dignes de nos aïeux. »

« Fidèles en tout point à cette tradition, les Antiquaires de Normandie, au sortir de leur séance solennelle, où ils ont conté et bien conté, s'associent à un confraternel banquet, et ce banquet emprunte son éclat à la présence honorée des sommités de la magistrature, de l'administration et des beaux-arts, afin de mieux célébrer et fêter l'érudition française, le charme de l'esprit et l'élévation du caractère dans l'un de ses représentants les plus distingués et les plus sympathiques, et c'est double fête quand ce sont gens du terroir normand. C'est à tous ces titres, Monsieur le Marquis, que votre nom, proposé par notre Secrétaire, avec son tact si délicat, a rallié, à l'instant, l'unanimité des suffrages qui vous ont salué Directeur de la Compagnie et vous ont déferé l'honneur de cette présidence, que vous venez de remplir avec tant de bonne grâce, de courtoisie et de distinction.

« Monsieur le Directeur,

« Enfant de la Normandie et l'aimant comme vous l'aimez, vous avez toujours et partout porté son culte

(1) *Contes normands*, par Jean de Falaise, traduits librement par l'ami Job. 1838-1842. De l'imprimerie de A. Hardel. Caen, 1842.

et son souvenir, vous en avez partout et toujours recherché les traditions et les légendes, les monuments et les artistes, et avez entassé toutes vos découvertes dans vos *Contes normands*, qu'on ne peut lire sans y trouver « plaisir extrême. » « J'ai mis, dites-vous, ma conscience et ma peine à cet entassement. » — Aussi ce passé de notre pays normand que nous retrouvons, par bribes, dans nos fouilles, dans le dépouillement de nos archives, dans les débris de nos châteaux, il le faut encore étudier dans vos *Contes normands*, dont je voudrais évoquer les héros, animés par votre imagination de dix-huit ans. — Votre Jean de Falaise avait bien allumé sa lanterne pour nous dévoiler tant de vestiges et d'usages ignorés et oubliés ; il est le meilleur guide à prendre pour visiter les ruines de Jumièges (Dom Luc), de Château-Gaillard (Œillet sauvage), notre Maison-aux-Gendarmes et le Mont-Saint-Michel, qui apparaissait à l'un de vos personnages « comme une belle pyramide au désert, ou comme une frégate en mer. » Plus heureux que votre héros, mort en vue de cette terre promise, nous avons abordé la merveille de l'Occident et nous savons que la pyramide a besoin de réparation à sa base, d'où la pierre se détache, et que la frégate a besoin d'être radoubée. Nous avons maintenant l'assurance que M. le Directeur des Beaux-Arts s'en souviendra, et continuera l'œuvre si bien commencée par M. Charles Blanc, son prédécesseur.

« Mais, si pleins qu'ils soient, vos Contes, Monsieur le Directeur, n'ont point épuisé toutes les ressources de votre infatigable activité, et, bien jeune encore, vous avez, comme d'instinct et par le seul penchant de votre nature, créé votre voie ; aussi, dès le début de

vosre carrière, on pressentait en vous l'homme d'initiative, le futur directeur des Beaux-Arts.

« Vos *Notes pour servir au catalogue du musée de Rouen* contiennent en germe l'idée féconde que vous avez si heureusement réalisée dans vos belles *Archives de l'art français*, en faisant appel à « l'érudition classifiante » (le mot est de vous) des archivistes et des chercheurs.

« Vous avez ainsi commencé pour l'art et les artistes ce que notre fondateur, M. de Caumont, a presque accompli pour l'archéologie par son inappréciable *Bulletin monumental*.

« La longue liste de toutes vos productions artistiques et littéraires atteste avec quel accent convaincu vous écriviez : « Rien de fatigant comme le rien faire, rien de désespérant comme le rien vouloir. »

« La spirituelle eau-forte, placée en tête des derniers Contes de Jean de Falaise (1), le représente étendu à terre, et le petit amour ailé, qui pleure debout à ses côtés, déroule une pancarte contenant cette calomnie :

« La paresse a tué Jean de Falaise. »

« Non, Jean de Falaise n'est pas mort de paresse, il vit et il travaille. Il a conté d'abord pour conter, puis il a conté pour les étrennes de ses enfants (2), et il contera pour celles de ses petits-enfants.

« Aussi, Messieurs et chers Confrères, dans le toast que nous portons à M. le marquis de Chennevières, Directeur de la Société des Antiquaires de Normandie,

(1) Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1860.

(2) Contes de Saint-Santin, 1^{re} série, Argentan, 1862; 2^e série, 1863.

nous ne séparerons pas le Directeur des Beaux-Arts de l'ingénieux conteur antiquaire, auquel nous souhaitons longues années et de qui nous réclamons de nouveaux contes normands. »

M. le marquis de Chennevières a répondu en ces termes :

« Messieurs,

« Je suis profondément touché de l'accueil que j'ai reçu de la Société des Antiquaires de Normandie et aussi de la ville de Caen, que j'aime de tout mon cœur. Caen est la première grande ville que j'aie vue dans mon enfance. J'y ai passé des mois exquis dans ma jeunesse ; j'y ai fait imprimer mon premier livre (1), et vous savez que de tels souvenirs ne s'effacent point. C'est à notre pauvre ami Alphonse Le Flaguais que j'adressais du collège mes premiers vers, pour avoir son approbation, qui me paraissait alors celle du plus grand poète de la France, et il en était certes le meilleur et le plus indulgent. Le musée de Caen est le premier de nos musées de province que j'aie étudié avec passion, et je n'en sais pas, après avoir beaucoup vu, qui mérite plus d'admiration et puisse donner aux curieux plus de jouissances élevées. Oui, Messieurs, soyez fiers de votre ville. Au temps des nobles périphrases, on l'appelait jadis l'*Athènes normande*. Je n'ai point vu Athènes, mais de l'ancienne et de la nouvelle, de celle de Périclès et de celle de Canaris, j'en ai fort entendu parler, eh bien ! je vous le dis en

(1) *Contes normands*, par Jean de Falaise, traduits librement par l'ami Job, Caen, de l'imprimerie de A. Hardel, 1842.

mon âme et conscience, je crois qu'il fait meilleur vivre dans celle de Normandie que dans celle de Grèce. L'esprit y est aussi fin et délicat, les mœurs y sont plus vraiment polies, la bibliothèque y est plus riche, le théâtre moins épicé. Votre splendide prairie est plus douce à l'œil que les rochers dénudés de l'Hymette.

« Sans penser mal du banquet de Platon, où l'on disait de fort bonnes choses, je tiens pour certain que le nôtre est mieux apprêté et que les vins y sont d'un meilleur crû. Messieurs, je bois à la ville de Caen et à la Société des Antiquaires de Normandie ! »

Des applaudissements répétés ont accueilli ces deux discours. Les membres de la Compagnie ont été particulièrement touchés de l'intérêt affectueux que M. le Directeur des Beaux-Arts voulait bien témoigner à la ville de Caen et à la Société des Antiquaires de Normandie.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX.

Séance du vendredi 4 juin.—Présidence de M. Eugène Chatel.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu, mis aux voix et adopté.

M. Guillaouard donne lecture d'un spirituel mémoire intitulé : *Des peines de la calomnie d'après l'ancienne coutume de Normandie*. Après avoir indiqué rapidement les dispositions de la législation romaine et des lois barbares sur ce sujet, il s'est appliqué à faire ressortir le trait distinctif du vieux droit normand consistant, lorsqu'il s'agissait de *lédenges criminelles*, dans le désaveu solennel qui était infligé au calomniateur. M. Guillaouard, comme Michelet, incline à penser que cette législation spéciale, signalée comme ayant persisté assez longtemps en Suède (*Origines de Droit françois*, p. 382), était d'origine scandinavique.

M. Cailloué communique à la Société une curieuse protestation de messire Charles-Gabriel-Daniel de Frotté, passée devant les notaires de Caen, le 3 juin 1790, à l'occasion des désordres et pilleries qui avaient eu lieu sous ses yeux au château de Couterne, le 27 juillet précédent. Ce document, qui a son intérêt pour l'histoire locale, sera inséré dans le *Bulletin*.

M. Guinat présente le compte-rendu détaillé d'une importante monographie, publiée dans le XXVIII^e volume de la Société des sciences historiques de l'Yonne, sur les sires de Nogent.

« C'est une étude très-complète de cette importante famille féodale qui, du XI^e au XIV^e siècle, prit part à tous les grands événements qui se succédèrent. Ce travail occupe 315 pages; 220 sont consacrées à un exposé historique fait avec méthode et clarté, et appuyé de notes explicatives, de tableaux généalogiques et de planches, représentant les armoiries et les sceaux de la famille.

« L'appendice comprend des pièces de diverse nature et qui ont toutes une véritable valeur. »

M. Guinat ne s'est pas d'ailleurs contenté d'analyser ce consciencieux mémoire; en exposant le résultat des recherches de l'auteur, il a su y joindre des vues personnelles sur les mœurs de l'époque et sur le caractère du régime féodal.

Il est ensuite donné lecture, au nom de M. Lesoif, instituteur à Ste-Honorine, de notes sur la direction de la voie romaine qui se rendait de Vieux à Hamars, et sur la découverte qui a été faite aux abords de cette voie, dans la commune de Ste-Honorine, d'un magnifique grattoir en silex, devenu aujourd'hui la propriété de M. Victor Châtel.

La Société décide que des remerciements seront adressés à M. Lesoif, ainsi qu'à M. l'abbé Hébert-Duperron, inspecteur d'académie, par l'intermédiaire duquel ces intéressantes communications nous sont parvenues.

Séance du 11 juin.

Le procès-verbal de la séance publique est lu et adopté.

L'ordre du jour appelle le renouvellement intégral des membres du bureau.

Par suite des scrutins qui sont successivement ouverts, sont nommés :

Directeur de la Société, M. HERVÉ DE SAINT-GERMAIN, membre de l'Assemblée nationale.

Président, M. JOLY.

Vice-président, M. GUINAT.

Secrétaire, M. E. DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE.

Secrétaire adjoint, M. Gaston LE HARDY.

Trésorier, M. Léopold HETTIER.

Conservateur du Musée, M. GERVAIS.

Bibliothécaire, M. LAVALLEY-DUPERROUX.

Membres du Conseil d'administration : MM. TRAVERS, CAUVET, HAIN, DE FORMIGNY DE LA LONDE et DUPONT.

En cédant le fauteuil de la présidence à M. Joly, M. Chatel remercie ses confrères du bienveillant concours qu'ils lui ont prêté, et dont il conservera toujours un précieux souvenir.

M. Joly, en exprimant à la Compagnie ses sentiments de gratitude pour l'honneur qu'elle lui a fait en le nommant président, déclare qu'il s'efforcera d'y répondre en s'attachant à donner aux travaux de la Société une nouvelle et féconde impulsion.

Le scrutin est ouvert sur les candidatures de MM. Murie, architecte à Flers, présenté par MM. Hettier, et Cachemaille, pasteur de l'île de Serks, présenté par

MM. Gustave Dupont et Charles Hettier. MM. Murie et Cachemaille, ayant réuni le nombre voulu de suffrages, sont proclamés membres titulaires de la Société.

MM. Buret, secrétaire de la Société des Beaux-Arts ; Champin, premier président ; Chénel, avocat, sont ensuite présentés comme membre titulaires résidents par MM. de Panthou, Chatel et de Beaurepaire. Conformément aux dispositions du règlement, il sera voté sur ces différentes candidatures à la séance suivante.

M. l'abbé Le Beurrier, archiviste du département de l'Eure, reçoit la parole et critique vivement le caractère des travaux de restauration dont la cathédrale d'Évreux est en ce moment l'objet.

Les explications de M. Le Beurrier, qui s'appuient tout à la fois sur des plans exécutés avec soin, sur des documents historiques d'une authenticité incontestable et sur l'appréciation d'hommes éminents, sont écoutées avec la plus grande attention.

Après une discussion, à laquelle prennent part MM. Marie, Travers, Prémont, la Société décide, sur la proposition de son président, que pour l'éclairer complètement sur la question, M. l'abbé Le Beurrier lui transmettra un rapport détaillé, qui permettra à la Compagnie d'apprécier, en pleine connaissance de cause, sous quelle forme et dans quelle mesure elle pourrait utilement intervenir dans cette affaire auprès des autorités compétentes.

Séance du 2 juillet 1915.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu, mis aux voix et adopté.

Le Secrétaire dépose sur le bureau, indépendam-

ment de divers envois des Sociétés savantes correspondantes :

1° Une lettre de M. le Préfet du Calvados demandant certains renseignements, à l'effet de proposer au Conseil général le maintien au budget départemental de l'allocation habituellement accordée à la Société des Antiquaires ;

2° Une lettre de M. Hervé de Saint-Germain, membre de l'Assemblée nationale, par laquelle il remercie la Compagnie de l'honneur qu'elle lui a fait en l'appelant à sa tête, comme Directeur, pendant l'année 1875-1876 ;

3° Une lettre de M. le marquis de Chennevières annonçant un don d'ouvrages archéologiques fait à la Société, sur sa proposition, par M. le Ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts.

La Société décide que des remerciements seront adressés à M. le Directeur des Beaux-Arts pour la bienveillance qu'il lui a toujours montrée et dont cette allocation est un nouveau témoignage.

L'ordre du jour appelle l'ouverture du scrutin pour l'élection de MM. Champin, premier président, Chénel, avocat, Buret, secrétaire de la Société des Beaux-Arts, présentés comme membres titulaires résidants. Ces Messieurs ayant obtenu le nombre voulu de suffrages, sont proclamés membres de la Société.

MM. Chatel et de Beaurepaire présentent, comme membre titulaire résidant, M. Coppinger, conseiller de préfecture à Caen, ancien élève de l'École des chartes. Il sera voté sur cette présentation à la prochaine séance.

Le Secrétaire donne lecture d'un travail complet de M. Heuzé sur la charmante tête de satire découverte

à Lisieux, par M. Moisy, et qui fut présentée à la Compagnie dans le courant de l'année dernière.

D'après l'appréciation du savant antiquaire, ce fragment de marbre, malheureusement mutilé, serait une œuvre d'un véritable mérite qu'on se fût plutôt attendu à rencontrer en Grèce et en Italie que dans une ancienne cité de Normandie.

M. Lavalley-Duperron fait observer que la découverte de M. Moisy est moins extraordinaire que ne l'a pensé M. Heuzé. Des débris antiques d'une véritable valeur ont été, en effet, rencontrés à diverses époques à Lisieux, au Vieil-Évreux et à Bayeux.

M. Cauvet commence la lecture d'un travail important sur le *Journal d'un bourgeois de Caen au XVII^e siècle*. L'auteur de ce curieux manuscrit, qui fait partie des collections de la Bibliothèque nationale, est un gentilhomme protestant nommé Beullart, s^r de Maizet, qui, au fond de sa province, notait au jour le jour ses impressions et racontait par le menu les faits dont il était témoin. Récemment son œuvre a été citée par un écrivain distingué, à propos de la publication si remarquable de M. Ribbe, et M. Cauvet a eu l'heureuse inspiration, après en avoir fait prendre une copie complète, de l'étudier, sous tous ses aspects, avec le soin le plus scrupuleux. Le manuscrit du s^r de Maizet, inégal, diffus et incorrect, ne se prêterait pas à une publication intégrale; mais l'analyse entreprise par notre laborieux confrère en a dégagé une infinité de particularités qui ont leur intérêt au point de vue de l'étude des mœurs et de l'histoire locale.

M. le docteur Ricques reçoit la parole et rend compte d'une excursion qu'il a faite dernièrement au château de Valcongrain, appartenant à M. Victor

Châtel. L'attention de notre confrère s'est particulièrement portée sur un bloc en granit situé à peu de distance de l'habitation, dans lequel il a cru reconnaître un des monuments druidiques les plus curieux et les mieux conservés qui existent aujourd'hui en France.

« A mi-côte de la colline, écrit M. Ricques, s'avance une double roche de schiste porphyrique entremêlée de cailloux quartzeux, surmontée d'un bloc de même origine grossièrement sculpté en forme de tête de monstre. Vue de gauche, cette tête est d'apparence humaine. L'œil est bien placé dans l'arcade orbitaire, le crâne est peu volumineux, et à la partie inférieure de la joue on aperçoit une bosse correspondant à la saillie du maxillaire supérieur. En se plaçant à droite, la tête du monstre offre l'aspect d'une hure de sanglier. C'est la reproduction du *Sus Gallicus*, cet emblème à la fois religieux et guerrier que les Gaulois avaient adopté, et que les Romains conservèrent sur les enseignes des légions recrutées dans cette province. »

En examinant cette roche dans tous ses détails, M. Rioque y a découvert une infinité d'autres particularités qui l'ont amené à déclarer que le monument de Valcongrain n'est rien autre chose qu'un autel expiatoire ou une table de pierre destinée aux sacrifices humains.

Les idées que nous venons d'analyser provoqueront certainement de nouvelles études sur ce singulier bloc de pierre; elles sont, d'ailleurs, de nature à soulever les plus sérieuses contradictions. Aussi, fidèle à notre rôle de rapporteur, avons-nous cru devoir nous borner à résumer le système de M. Ricque, en empruntant autant que possible à notre confrère les termes dont il s'est servi pour le formuler.

M. Eugène Chatel communique à la Compagnie un document d'une date assez récente, mais dont le contenu offre un véritable intérêt. C'est un acte portant donation, à l'institution des conférences ecclésiastiques, d'une bibliothèque, et renfermant les dispositions les plus minutieuses pour réglementer le prêt des livres et pour en assurer la conservation.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Tirard, relative à la direction de la voie romaine qui se rendait de Vieux à Jublains. Notre zélé confrère signale trois nouveaux emplacements d'habitations romaines qu'il a dernièrement découverts. L'un se trouve auprès du Coudray à Proussy, un autre dans le village du Chemin, même commune, le troisième à Cauville, au bord du Chemin-Chaussé, au lieu dit la Magissère.

Comme le remarque M. Tirard, la route de Vieux à Condé est déjà partout ou presque partout jalonnée de débris antiques qui ne permettent aucune incertitude, ni sur son origine ni sur sa direction.

M. Guillouard exprime le désir de voir rédiger et publier le plus promptement possible le catalogue des livres de la bibliothèque de la Compagnie. Il se réserve de reprendre plus tard cette question qui a son importance et qui mérite d'être étudiée avec soin.

Sur la proposition de M. Lavalley-Duperroux, une Commission, composée du Président, du Secrétaire, de M. Le Blanc, Lavalley-Duperroux et Chatel, est nommée à l'effet d'étudier les découvertes qui pourraient avoir lieu par suite des travaux qui s'exécutent aujourd'hui au château.

Séance du 6 août.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu, mis aux voix et adopté.

Parmi les ouvrages offerts, le Secrétaire signale le dernier volume de l'Académie de Caen, l'Épigraphie Santonne et Aunisienne, par M. Audiat, et un article nécrologique de M. Sauzet sur notre ancien directeur, le regrettable M. Ludovic Vitet.

M. Ruprik Robert a aussi adressé une remarquable monographie du Val-de-Grâce. Dans les dessins soignés qui accompagnent cette étude, l'on peut remarquer la reproduction de l'autel principal, dont certains détails présentent quelque analogie avec l'autel de l'église Notre-Dame, à Caen.

M. Chatel dépose sur le bureau la médaille de mérite décernée à la Société à l'exposition de Vienne, et qu'il avait bien voulu se charger de réclamer.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, annonçant l'attribution à la Société d'une allocation de 400 fr.

Des remerciements ont été adressés à M. le Ministre pour ce témoignage d'intérêt.

L'ordre du jour appelle l'ouverture du scrutin pour l'élection de M. Coppinger, conseiller de préfecture, présenté comme membre titulaire résidant.

M. Coppinger, ayant réuni l'unanimité des suffrages, est proclamé membre de la Société.

M. Danne, maire de Lénault, dans une lettre du mois de juillet dernier, rend compte du résultat des fouilles qu'il a pratiquées dans sa commune sur l'em-

placement d'un établissement gallo-romain, dont il serait impossible d'indiquer avec exactitude la destination. Indépendamment de pierres à construction, l'on a rencontré une assez grande quantité de toiles à rebord et de débris de poteries rouges, noires et grises. Quelques spécimens beaucoup plus soignés, en terre de Samos, présentent des guirlandes de feuillages, des rinceaux et des oiseaux. Sur l'un de ces fragments, on lit le mot PATERNI; sur un autre, la légende incomplète CORB. Au lieu de se trouver à la partie inférieure du vase, du côté extérieur ou intérieur, ainsi que cela se remarque ordinairement, les lettres CORB sont inscrites sur le bord supérieur.

En continuant ses recherches, M. Danne a mis à découvert deux citernes de forme circulaire de deux mètres cinquante centimètres de profondeur, remplies de terre gluante mélangée de débris de vases, de charbons et de briques.

Dans une note très-soigneusement détaillée, M. l'abbé Le Beurrier appelle l'attention de la Société sur la situation de la cathédrale d'Évreux, et la prie d'intervenir au besoin auprès du Ministre pour sauver au moins les trois travées qui, jusqu'ici, ont échappé à la démolition.

Après une longue discussion, la Société renvoie le mémoire de M. l'abbé Le Beurrier à la Commission d'administration, qui devra l'étudier et lui soumettre les résolutions qu'une question aussi importante peut comporter.

M. Cauvet continue la lecture du travail qu'il a consacré au journal de Beaulart, et s'occupe particulièrement de tout ce qui se rattache aux événements dont la ville de Caen fut le théâtre.

M. Eugène Chatel reçoit à son tour la parole , et après quelques explications sur les pains de Pâques , il nous fait connaître, d'après les pièces conservées aux archives , les contestations nombreuses et les abus singuliers auxquels , dans les derniers temps , ces fondations donnèrent lieu.

NOTES ET COMMUNICATIONS.

Note sur le tribunal criminel de la Manche, par M. E. de Robillard de Beaurepaire.

M. Berriat Saint-Prix, dans son histoire restée malheureusement inachevée sur la Justice révolutionnaire, a consacré au tribunal criminel du département de la Manche les lignes suivantes :

« A Coutances, le tribunal criminel de la Manche prononça révolutionnairement, de mai 1792 à thermidor an II, treize condamnations capitales : une pour fabrication et émission de faux assignats, plusieurs pour faits de chouannerie et de désertion, une contre un religieux prémontré dit réfractaire, l'abbé Toulorge. La condamnation de cet abbé a laissé un douloureux souvenir dans le pays où la mémoire de ce religieux est vénérée comme celle d'un saint. Lors de son jugement et presque sur l'échafaud, il montra une résignation profonde et un véritable courage » (1).

Les recherches auxquelles nous nous sommes livré nous permettent de compléter ces rapides indications, et de fournir sur ces tristes procédures des détails qui n'ont rien perdu de leur intérêt et qui portent avec eux tout un enseignement.

(1) *La justice révolutionnaire*, août 1792—prairial an III, d'après des documents originaux la plupart inédits, t. I, p. 214.

Dans le court intervalle de temps compris dans les limites déterminées par M. Berriat Saint-Prix , le nombre des condamnations capitales s'est élevé au chiffre non de treize , mais de vingt et une , qui se répartissent ainsi : sept pour assassinat et provocation au rétablissement de la royauté , huit pour désertion , une pour fabrication de faux assignats , une pour propos inciviques , quatre contre des prêtres réfractaires.

Nous ne voulons pas nous occuper ici des poursuites dirigées contre le fabricant de faux assignats ; elles suivirent les formes ordinaires et la condamnation n'a pas été prononcée par application des lois révolutionnaires. Les six déserteurs , cultivateurs et journaliers des communes de St-Senier de Beuvron , de Montjoie , de Vergoncey et de La Gohannière , compris dans la réquisition des citoyens de 18 à 25 ans , avaient quitté leur poste , après avoir passé la revue devant le commissaire des guerres à Caen , et tombaient sous le coup du décret du 9 floréal an II et de la loi du 4 décembre 1792. Ils furent condamnés le 7 thermidor an II et exécutés le lendemain. Dès le 5 thermidor , sept autres personnes avaient été traduites sous prévention de chouannerie devant la même juridiction. Les faits qui leur étaient reprochés étaient de la nature la plus grave , et , il paraît constant que quatre au moins d'entre eux avaient participé à l'assassinat d'un patriote nommé Jullien Yvet. — C'est au moins ce que l'on peut induire des considérants de l'arrêt en ce qui concerne : 1° André Vallet , dit Crispin , âgé de 30 ans , tisserand de la commune du Châtellier et ci-devant domestique de Pontavisse , ex noble ; 2° Pierre Laigne , âgé de 31 ans , sabotier de la commune de Ger-

main (1) ; 3° Michel Champas , dit Corbe , de la commune du Châtelier , cordonnier , âgé de 34 ans ; 4° Valentin Valée , âgé de 28 ans , cultivateur et fabricant de toile à Germain.

Tous quatre avaient été vus en armes dans la nuit du trente prairial , à Poilley-le-Lyonnais , auprès de la maison du malheureux Yvet. Vallet dit Crispin lui avait porté le premier coup. Laigre avait participé à l'assassinat en disant : *saigne-le ou je te tue* ; Valentin Valée était également sur les lieux et tenait dans ses bras la fille de Julien Yvet , tandis que ses camarades l'égorgeaient ; enfin , Michel Champas , qui paraissait le chef de la bande et qui était décoré d'une ceinture rouge garnie de pistolets et d'une espèce de cordon bleu , avait enfoncé la porte d'un sieur Fouillard , chirurgien et voisin d'Yvet , et y avait commis au nom du Roi diverses déprédations. Des excès aussi révoltants ne pouvaient rester impunis et justifiaient les condamnations qui furent prononcées. — La situation de Michel Janvier , de Perrine Jamin , femme de Valet dit Crispin , et de Jean Guignard , meunier de Parigné , leurs coaccusés , semblait infiniment moins compromise. Toutefois , le tribunal les considéra également comme chouans et les condamna , par suite , à la peine de mort. Les motifs qui déterminèrent cette décision méritent d'être retenus.

« Le tribunal déclare : 5° Que Michel Janvier , cultivateur , marchand et officier municipal de la commune de Parigné , est généralement reconnu pour l'ennemi de la Révolution , quoiqu'il ait quelquefois affecté le patriotisme , qu'au moyen de cette fourberie il passait

(1) Saint-Germain-en-Cogles.

dans le canton pour être l'espion des chouans ; qu'en-
core bien qu'il soit notoire que dans cette commune il
y ait un grand nombre de chouans , il a déclaré qu'il
n'en connaissait aucun , que dans une certaine circon-
stance il a dit qu'ils étaient quatorze ou quinze pa-
roisses du même avis ; que, dans une autre circonstance,
ayant demandé à un habitant de la commune de Rein-
tambault (1) s'il y avait bien des bleus dans la commune,
en parlant des volontaires nationaux , il ajouta : ils ne
sont pas aimés chez nous, et je crois qu'on ne tardera
pas à le voir ; enfin, il a dit que le sang de Louis Capet
faisait des miracles , et que sur un mouchoir taché de
son sang on y apercevait sa figure , *ce qui est une véri-
table provocation au rétablissement de la royauté.*

« 6^e Que Perrine Jamin, âgée de 38 ans, femme dudit
André Valet dit Crispin et demeurant avec lui a sciem-
ment et volontairement partagé *ses crimes et ses opi-
nions*, et est, par conséquent, sa complice.

« 7^e Que Jean Guignard, âgé de 27 ans, menuisier en
la commune de Parigné, ayant été arrêté peu d'heures
après que l'arbre de la liberté avait été abattu dans la
commune qu'il habite, chercha à s'évader ; que sur la
demande qu'un officier de volontaires lui fit, s'il avait
connaissance de ce que les chouans avaient fait dans
sa commune, il répondit que non et ensuite convint
qu'il l'avait appris ; que sur ce que cet officier lui dit :
N'es-tu point toi-même un chouan ? il fit réponse : *que je
le sois ou que je ne le sois pas , je m'en fous. J'en ai vu
d'autres que toi qui ne m'ont pas fait peur et je me fous des
habits bleus ; si les chouans étaient là , tu ne parlerais pas
si haut.* Enfin, qu'il est actuellement revêtu d'une culotte

(1) St-Georges-de-Reintembault.

de volontaire et que toutes les circonstances prouvent qu'il est lui-même chouan. »

L'état de surexcitation des esprits peut seul expliquer ces dernières condamnations, qui frappent de mort une femme, parce qu'elle est *présumée partager les opinions et les crimes de son mari*, et deux journaliers, parce que les propos qui leur sont attribués les rendent suspects de chouannisme.

Les sieurs Jacques Mouillet, âgé de 44 ans, sabotier à Germain, et Pierre Barbier, âgé de 35 ans, domestique à Parigné, sur lesquels pesait là même inculpation de provocation au rétablissement de la royauté, furent plus heureux. Le jugement, en effet, conformément aux conclusions du ministère public, après avoir constaté qu'il ne s'est trouvé aucune charge contre eux, et qu'en général ils paraissent jouir d'une bonne réputation, les acquitta. Mais comme ils étaient domiciliés dans des communes où se trouvaient beaucoup de chouans, il les renvoya dans la commune de Reintembault, dont la réputation était meilleure et les plaça sous la surveillance spéciale de la municipalité, sans préjudice de celle de l'administration du district de Fongères.

Pour connaître de toutes ces affaires de désertion et de chouannisme, le tribunal criminel, sur les réquisitions de Le Carpentier, avait été forcé de se transporter extraordinairement à Avranches. C'est là que tous les jugements furent rendus, aux dates des 5 et 7 thermidor, et qu'eurent lieu, sans délai, les exécutions. L'échafaud avait été dressé sur la place du *Promenoir* qu'avaient déjà ensanglantée, quelques mois auparavant, les fusillades des Vendéens malades et blessés, tirés de l'hôpital après la levée du siège de Granville et la

retraite de l'armée royale, par les ordres du représentant La Planche (1).

Les procédures qu'il me reste à faire connaître présentent un plus vif intérêt. Elles ne portent pas, en effet, sur des faits menaçants pour la sécurité publique, plus ou moins sévèrement appréciés; elles s'attaquent à de simples écarts de paroles ou même à la manifestation de convictions respectables qui sont uniquement du domaine de la conscience. A quelque point de vue que l'on se place et malgré le temps écoulé, il est impossible de lire de sang-froid ces dispositions de loi insensées et ces sentences impitoyables qui semblent un défi jeté tout à la fois au bon sens public et aux notions les plus élémentaires de la justice et de l'humanité.

Le tribunal criminel dut, à plusieurs reprises, s'occuper d'incriminations relatives à des propos inciviques. C'est ainsi qu'il acquitta de cette accusation Le Moucheur, Gastebois et Nicolas Mauger, le 2 août 1793, et quatre membres de la famille Brehier, le 17 nivôse an II. Le 28 juillet 1793, il avait frappé de 15 ans de déportation un nommé Pierre Turquetil, qui faisait des grimaces pendant le sermon du citoyen Symon, curé constitutionnel de Carnet et qui l'avait appelé *S. B. de jureur*; le quatrième jour de la troisième décade de l'an second de la République, il condamna, pour un délit semblable, à la détention jusqu'à la paix, une vieille cuisinière de St-Sauveur-Landelin, nommée Françoise Genès.

Le nommé Pierre Giret devait être traité avec plus de sévérité. Ce n'était pourtant qu'un pauvre ma-

(1) *Avranches, ses rues et ses environs*, par Alexandre Motet. — *Mémoire de la Société d'Archéologie d'Avranches*, t. I, p. 95. — *La Justice révolutionnaire*, t. I, p. 212 et 213.

nœuvre, sans relations et sans rôle politique; ses antécédents étaient d'ailleurs médiocres et son esprit des plus bornés. Mais les circonstances dans lesquelles il fut arrêté et qui peignent si bien cette époque troublée avaient donné aux poursuites dirigées contre lui un certain retentissement.

C'était le 16 septembre 1793: quelques patriotes de la paroisse de Savigny étaient réunis chez l'un d'eux, le sieur Gauchet, au lieu dit *La Buanderie*, et tout en buvant, ils devisaient des hommes et des événements du jour. L'un faisait l'éloge des assignats: « le sabotier Pierre Gaignon déclara qu'il crieroit toujours *Vive la Nation*, parce que depuis que le papier rouloit, il « faisait mieux ses affaires qu'auparavant; » un autre racontait l'exécution d'une fille et d'un canonnier, dont il avait été témoin à Paris, en ajoutant qu'au moment où le couperet s'abattit sur la tête du militaire, il l'entendit crier: *Vive le Roi*. Giret, qui avait bu une partie de la journée, était assis auprès de la cheminée; il avait gardé jusque-là un silence absolu, mais ce dernier détail l'exalta sensiblement, et il s'écria tout à coup « qu'il en feroit bien autant que le canonnier et qu'il crieroit *Vive le Roi*, que le Roi étoit un bon maître et qu'il étoit mieux nourri quand il étoit au régiment de *La Ferraille* qu'il ne l'étoit aujourd'hui. » Il dut même ajouter « qu'il ne crieroit jamais *Vive la Nation* et il chanta, dans des circonstances que la procédure ne fait pas connaître très-exactement, une vieille chanson dont le refrain étoit: *Vive le Roi*. »

De pareils excès ne pouvaient rester impunis, et les buveurs du cabaret de *La Buanderie*, qui étaient en même temps magistrats municipaux, procédèrent immédiatement à l'arrestation de Giret.

Voici en quels termes le procès-verbal est rédigé :

« Aujourd'hui, seize de ce mois de septembre, les citoyens Le Bansaïs, Trouvé, Charles Le Gaignon et Pierre Le Gaignon, Jean Avice et plusieurs autres, s'étant trouvés dans la maison de La Buanderie, proche la ci-devant abbaye de Savigny, paroisse de Savigny, ont fait rencontre d'un homme nommé Pierre Giret, qui a tenu, dans la présence d'un grand nombre de personnes de tout sexe, des propos anti-constitutionnels et capables de produire le plus mauvais effet dans le moment où les ennemis du bien public cherchent tous les moyens de semer l'esprit de la discussion (*sic*) ; il a dit et crié à différentes reprises et en prenant plaisir à se faire entendre de tout le monde que, quand il n'auroit plus que deux liards de vie, qu'il crieroit encore : Vive le Roi ; en outre, il a dit au citoyen qui lui a représenté qu'il alloit le faire arrêter, s'il continuoit de tenir de semblables propos ; que s'il étoit seul, qu'il n'étoit pas *foutu* pour le conduire. Le citoyen, après plusieurs invectives, a réclamé force à la loi et aussitôt les citoyens susdits dénommés l'ont saisi et l'ont conduit à la maison commune ; le long de la route, le citoyen lui ayant parlé de la chanson de la République, il a menacé de repentir tous ceux qui le conduisoient. Arrivé à la maison commune, il a dit et déclaré, en présence de plusieurs personnes, que, s'il avoit crié : Vive le Roi, qu'il ne s'en dédisoit pas et qu'il le diroit encore. On l'a invité à crier : *Vive la nation* ; il a répondu qu'il ne le crieroit jamais.

« Fait en la maison commune à Savigny, en présence des témoins susdits dénommés et des gardes commandés par les officiers de la force publique, ledit jour

seize du mois de septembre, l'an II de la République.
Signé : Le Bansais, Trouvé, Avice. »

L'enquête qui eut lieu devant le tribunal ne révéla aucune particularité saillante et, pour toute personne de sang-froid, elle était de nature à enlever toute espèce d'importance aux paroles prononcées par le malheureux Giret.

D'après les dépositions des témoins, en effet, si cet individu résidait peu à Savigny, menait une vie vagabonde et excitait certaines défiances; si même, sous l'ancien régime, il avait été condamné pour *faux sauvnage*, par la justice d'Ernée, à six ans de galères et avait été marqué, il resta au moins constant qu'on ne lui connaissait aucune relation suspecte et que jamais il n'avait tenu de propos anti-patriotiques. — Aussi personne n'avait-il pris souci de lui jusqu'au jour où vint à éclater la scène dont nous avons parlé. Était-il ivre? Il le soutenait; la chose était assez présumable et, dans tous les cas, les témoins ne pouvaient guère affirmer le contraire :

« Giret ne paraissait pas soulé, dit l'un d'eux, ou du moins nous autres qui nous nous en sentions un peu, nous ne pouvions pas bien nous en apercevoir. »

Voici du reste deux dépositions qui suffisent, suivant nous, à établir la vraie physionomie de cette misérable querelle qui devait avoir pour l'un des interlocuteurs de si terribles conséquences.

Jean Avice, âgé de 42 ans, dit après serment n'être parent, allié, serviteur ni domestique des parties et dépose :

« Le jour que j'étais à boire à La Buanderie, avec mes camarades, chez Gauchet, nous étions à la table, ledit Pierre Giret était au coin du feu; un des citoyens

présents dans ce même endroit dit qu'il avoit vu une fille sur l'échafaud, et qu'au moment où le couteau alloit lui tomber sur le cou, elle avoit crié : Vive le Roi ! Sur quoi ledit Giret prenant la parole, dit : Je suis pour en faire autant, et qu'il répéta en effet le cri de Vive le Roi une ou deux fois, et que quand il n'auroit que pour deux liards de vie, il le crieroit encore ; quand il étoit dans le régiment de La Ferraille, qu'il étoit plus heureux qu'à présent ; qu'alors il avoit affaire à un bon maître qui le nourrissoit bien. Que, le matin du même jour, Giret avoit bu et étoit venu ivre se coucher dans sa grange ; qu'après avoir dormi, il revint au cabaret où il tint les propos ci-dessus ; mais qu'au moment où il les proféra, ledit Giret ne lui parut plus ivre. Quant à sa réputation, j'ai entendu dire qu'elle n'étoit pas bonne. On disoit même qu'il avoit commis quelques vols et n'ai entendu audit Giret aucun propos contre la nation avant son arrestation ; qu'il alloit et venoit dans la paroisse et qu'il étoit quelquefois deux ou trois mois sans apparôître. »

Jean Trouvé, garde de la ci-devant abbaye de Savigny :

« J'étois à boire chez Gauchet avec plusieurs camarades. Pierre Giret y étoit aussi assis au coin du feu. Il (Gauchet) dit avoir vu guillotiner à Paris une fille pour avoir dit qu'il y auroit un roi et un canonnier qu'on a aussi guillotiné avec la fille. Le glaive prêt à tomber sur la tête du canonnier, ce canonnier cria : Vive le Roi. A l'instant, Pierre Giret dit qu'il étoit tout prêt d'en faire autant et que, quand il n'auroit plus que pour deux liards de vie, il crieroit encore : Vive le Roi, et ledit Giret cria plusieurs fois alors : Vive le Roi. Nous avons voulu alors l'engager dans le cabaret à

crier : Vive la nation, mais il ne le voulut pas. Ledit Giret pouvait bien avoir bu un peu, mais il ne paraissait pas ivre. Nous lui avons demandé pourquoi il avait crié : Vive le Roi, il a répondu qu'il regrettoit le Roi, parce que dans le temps qu'il étoit dans le régiment de La Ferraille, il étoit mieux nourri. De là nous l'avons conduit à la maison commune de Savigny où nous l'avons encore engagé à crier : Vive la Nation ; ce qu'il a encore refusé, et que s'il avait crié : Vive le Roi il ne s'en dédisoit pas. Quant à sa réputation, j'ai entendu dire qu'il avait commis plusieurs vols ; mais avant son arrestation, je ne lui ai rien entendu dire contre la nation. »

Il est curieux de rapprocher de cette information l'interrogatoire prêté par l'accusé devant le président.

« Pierre Giret ne sachant pas son âge, laboureur à Savigny, ancien domestique de Gille d'Étain, à Landivy, et de la Gestière, à St-Mard-la-Futée, condamné par le tribunal d'Ernée pour faux saunage à 6 ans de galères, grâcié de 18 mois.

D. Savez-vous pourquoi vous avez été conduit en la maison de justice ?

R. Oui, Monsieur.

D. Dites-nous pourquoi.

R. Pour avoir chanté une chanson.

D. Quelles sont les expressions dont vous vous êtes servi dans cette chanson ?

R. C'est une chanson qui est plus ancienne que moi ; il y a le Roi dedans. Ce n'est pas moi qui l'ai faite.

D. Savez-vous cette chanson et dites-en le premier couplet :

R. Allons, allons au cabaret,
Boire et chanter,
A la santé de ma maîtresse;
Plus de cent fois,
Sans oublier le capitaine,
Vive le Roi!

D. Y a-t-il bien des couplets à cette chanson là ?

R. Il y en a cinq ou six.

D. Achevez-là.

R. Je vas m'embarquer pour les îles,
Ma mignonnette viendrez-vous?
Non, non, ce me dit-elle, je n'irai point,
Tous garçons qui vont à la guerre
Ne reviennent point.

J'entends tambour, j'entends musette,
J'entends le son du violon,
J'entends là voix de ma maîtresse
Dans ce vallon,
Qui crioit d'une voix plaintive
Où est mon mignon.

Je ne sais que cela de la chanson, »

Toutes les réponses de Giret sont aussi étranges :
« j'ai dit Vive le Roi, parce que c'était dans la chan-
son, la chanson est plus ancienne que moi, j'avois
« bu un coup, je ne sais ce que j'ai pu leur ré-
« pondre, j'avois bu et ils avoient beau jeu de moi.
« Je n'ai jamais donné aucune preuve d'aristocratie. »
Le reste est à l'avenant, et s'il n'établit pas l'irresponsa-
bilité absolue de l'accusé, il démontre au moins à quelle
intelligence abaissée et rudimentaire les juges avaient
affaire.

C'est pourtant contre un pareil personnage que l'ad-

nistration du district de Mortain, égarée par la passion politique, crut devoir prendre l'arrêté suivant :

« L'administration du district de Mortain, réunie en comité de surveillance, pour délibérer sur le procès-verbal présenté par les citoyens François Le Bansais, Trouvé, Charles Gaignon, Pierre Gaignon, Jean Avice et plusieurs autres, d'où il résulte que le nommé Giret a tenu, en présence de beaucoup de monde dans la maison de La Buanderie, proche la ci-devant abbaye de Savigny, où étaient les ci-dessus dénommés, les propos les plus anti-constitutionnels et les plus dangereux, tels que celui de crier : Vive le Roi, et cet autre : *Quand il ne me resteroit que pour deux liards de vie, je crierois encore Vive le Roi*, et qu'il a dit hautement, en présence de la municipalité qui l'exhortoit à crier : *Vive la nation, qu'il ne le feroit jamais et que s'il avoit crié Vive le Roi, il ne s'en dédisoit pas et le diroit encore* ;

« Considérant que ce particulier ne peut être rangé dans la classe des imbéciles et que de pareils discours ne tendroient qu'à vomir une petite *Vendée* dans notre arrondissement ;

« Arrête, le procureur syndic entendu, que le scélérat ci-dessus dénommé sera, sur le champ, mis en état d'arrestation et incessamment traduit devant le tribunal criminel de la Manche, par la voye de la gendarmerie avec les pièces de conviction, conformément à l'article 7 du décret du 9 avril dernier pour y être condamné aux peines portées par les décrets des 4 décembre 1792 et 19 mars dernier. Estime, en outre, qu'il seroit d'un grand et salutaire exemple de renvoyer le coupable sur les lieux, après jugement, pour y subir la peine due à son crime, moyen bien puissant d'attérer tous les ennemis de la Révolution, qui sont en grand nombre dans notre district. Signé : Guesdon, *président*.

Le tribunal ne fit droit qu'en partie à la réclamation de l'administration du district.

Giret Pierre, considéré comme ayant provoqué au renversement de la République et au rétablissement de la royauté, fut condamné à mort le 30 septembre, et huit jours après, il était exécuté sur la place publique de Contances. Dans une pareille affaire, les juges ne crurent pas nécessaire de faire dresser l'échafaud près de l'abbaye de Savigny, pour attérer, comme le disaient les patriotes de Mortain, par un salutaire exemple, les ennemis de la Révolution.

Les procédures dirigées contre les prêtres réfractaires sont infiniment moins compliquées. Aux termes de la loi du 18 mars 1793, tous ecclésiastiques fonctionnaires publics qui ne s'étaient pas déportés, devaient subir la peine de mort du moment où ils étaient rencontrés sur le sol de la République. La question à résoudre était simplement celle de l'identité de l'accusé, et aussitôt que la reconnaissance était certaine, le rôle du juge se bornait à appliquer la loi.

C'est dans ces conditions que fut instruit le deuxième jour de la première décade, du deuxième mois, deuxième année de la République, la cause de Laurent Le Bœuf, vicaire à Raie, arrêté à Vaudrimesnil.

Il fut reconnu par Pierre Guesnon, président du conseil de surveillance, Alexandre Leloutre-Deslandes, Michel Levêque, custos demeurant tous à Vaudrimesnil, après quoi il fut condamné à mort. L'exécution eut lieu le lendemain 3 brumaire.

Le même jour, le tribunal s'occupa des accusations portées contre François Lemoigne, ci-devant vicaire de Créances et contre Abraham-Baptiste Lenoir, prêtre, précepteur en Anjou. Ce dernier, qui n'avait pas exercé de fonctions sous l'ancien régime et qui, depuis

les nouvelles lois, n'avait pas administré les sacrements, fut renvoyé devant le Directoire du département. L'ancien vicaire de Créances, reconnu par quatre de ses anciens paroissiens, Nicolas Léfillastre, Nicolas, Gilles et Jacques Lefèvre, fut condamné à la peine de mort et fut exécuté avec l'abbé Le Boeuf (1).

La même procédure sommaire fixa le sort de l'abbé Gabriel Aumont, condamné le 29 prairial et exécuté le 1^{er} messidor.

Les poursuites dont fut l'objet Pierre-Adrien Toulorge, né à Muneville-le-Bingard, en 1756, religieux prémontré de l'abbaye de Blanchelande, présentaient certaines particularités qui méritent d'attirer l'attention (2).

Au moment où parut le décret du 18 mars 1793, l'abbé Toulorge, après avoir été chassé de son cloître, avait pris le chemin de l'exil et s'était réfugié à Jersey. Bien que simple religieux et n'ayant à ce titre aucun caractère public, il avait cru qu'il se trouvait, par suite du refus de serment, compris dans les prévisions du législateur, et que le sol de la patrie lui était désormais interdit. Quelques semaines plus tard, cédant à une sorte de nostalgie et plus probablement à une inspiration de zèle sacerdotal, apprenant d'ailleurs que, d'après le texte de la loi, il n'était pas sujet à la déportation, il était rentré en France et avait exercé clandestinement le saint ministère jusqu'au jour où il fut arrêté et conduit devant la municipalité de Carantan. Dans cette situation et en faisant abstraction

(1) Le texte des jugements concernant ces ecclésiastiques a été publié par M. L. Quenault. *Semaine religieuse du diocèse d'Avranches*, année 1865, p. 254, 290, 327.

(2) Cf. *L'abbé Toulorge, épisode de 1793*, par M. L. Quenault, broch. de 12 pages. Coutances, 1864.

de son séjour à l'étranger, la peine de mort ne pouvait être ni requise ni prononcée contre lui. Sa situation était analogue à celle de l'abbé Lenoir, prêtre insermenté non fonctionnaire public, qui fut renvoyé devant le Directoire du département. Malheureusement son passage à Jersey résultait de ses aveux, et la question qui se posait était celle de savoir si cette absence momentanée, motivée par une fausse interprétation de la loi, faisait du Père Toulorge un émigré. Cette difficulté juridique est longuement discutée dans un document précieux joint au dossier, qui jette un jour complet sur cette triste affaire et qui révèle en même temps les doutes et les tergiversations qui étaient venus assaillir l'esprit du procureur syndic.

Nous transcrivons ici la fin de l'exposé de ce magistrat et la résolution à laquelle s'arrêta le conseil :

« Le 21 et le 23 avril, loi qui ordonne que tous les ecclésiastiques séculiers, frères convers et laïcs qui n'ont pas prêté le serment de maintenir la liberté et l'égalité conformément à la loi du 15 août 1792, seront embarqués et transférés sans délai à la Guyane française, et que ceux déportés en exécution des articles 1 et 2 qui rentreroient sur le territoire françois seront punis de mort dans les vingt-quatre heures.

« Toulorge est-il dans le cas de cette loi ou dans la classe générale des émigrés ?

« Il n'étoit point fonctionnaire public et ne se trouve pas sur la liste des émigrés.

« Il n'a point été trouvé les armes à la main, il ne faisoit point partie d'aucun rassemblement ; nulle preuve matérielle n'existe de son émigration. Nous n'avons que sa déclaration à chaque instant rétractée : si elle est véritable, il n'a quitté le territoire françois

qu'au moment de la publication de la loi du 26 août 1792, qui forçoit tous les prêtres fonctionnaires publics non assermentés d'en sortir, et parce qu'il croyoit être compris dans cette loi; il n'a été qu'à Jersey et dans un temps où nous n'étions pas en guerre avec l'Angleterre; il n'y a resté que quelques semaines et est revenu lorsqu'il a su que la loi qui l'avoit fait partir ne l'atteignoit pas. Ce n'a été que par la loi du 22 avril dernier qu'il a été sujet à la déportation comme prêtre non fonctionnaire public. Ce sont ceux déportés en vertu des articles 1 et 2 de cette loi qui, suivant l'article 5, sont punis de mort s'ils rentrent sur le territoire françois, et il soutient n'avoir point été déporté, mais il n'a point justifié de certificat de résidence en France sans interruption depuis le 9 mai 1692, et par cette seule raison il est réputé émigré. Il ne peut échapper à la déportation, puisqu'il y est condamné par sa seule qualité d'ecclésiastique non assermenté; mais sera-t-il déclaré véritablement émigré et avoir enfreint la loi du bannissement, à l'effet de subir la peine de mort, et ce, sans l'avoir mis à portée de justifier de sa résidence? C'est ce que nous ne pouvons décider en notre âme et conscience; c'est au tribunal criminel à statuer dans sa sagesse à cet égard, ainsi que sur le sort des autres détenus qui prétendent n'avoir cédé qu'au mouvement de l'humanité, en lui donnant une retraite pour un moment et en lui procurant un peu de substance dans son extrême besoin.

« Le conseil, après avoir rejeté la question, le prêtre Toulorge doit-il être simplement réputé émigré, délibérant sur la question le prêtre Toulorge doit-il être déclaré émigré, déclare émigré le prêtre Toulorge,

ci-devant religieux, et le renvoye devant le tribunal criminel pour l'application de la loi contre les émigrés à la majorité des suffrages suivants :

« Jouanne dit : oui, en mon âme et conscience ; Robine, Pépin, Marion et de La Lande : oui. Frigout dit : oui, parce que Toulorge a avoué avoir habité l'isle de Jersey et qu'il n'a justifié d'aucun certificat de résidence exigé par la loi du 28 mars.

« Luce dit : oui, motivé sur ce que Toulorge n'a justifié d'un certificat de résidence en France sans interruption depuis le 9 mai 1792.

« Le Scene dit : oui, parce que Toulorge n'a pas justifié d'un certificat de résidence et qu'il a déclaré avoir passé cinq semaines dans Jersey et n'avoir eu depuis son retour aucune habitation.

« Le Cappelain dit : oui, motivé sur la troisième disposition de l'article 6 de la 3^e section du 8 mars dernier.

« Pichon, Prodhomme et Le Petit disent : oui, *motivé sur ce qu'il pourra prouver sa résidence.*

« Risbecq, Néel et Clément disent : je le répute émigré.

« Boursin dit : je le répute émigré. Je ne connois le passage en Angleterre du prêtre Toulorge, non fonctionnaire public, que par sa déclaration, dans laquelle il assure qu'aussitôt qu'il a connu que la loi ne le frappoit pas, il étoit repassé incontinent dans sa patrie. Je ne crois pas que la loi le regarde comme émigré, et lorsque je dis que je le répute émigré, je n'entends dire autre chose, sinon qu'il a passé sur le territoire étranger.

« Heudeline dit : oui, *parce qu'il pourra prouver sa résidence.*

« Les suffrages recueillis et l'arrêt prononcé comme cy-dessus ,

« Le conseil oui, le procureur général syndic renvoye, par une conséquence nécessaire au tribunal criminel pour une information légale, les femmes Fosse, Beuve, Le Clerc, Magnan, Jacques Le Magnan, et Michel Le Vaigneur, tous prévenus de complicité et de récélement du prêtre Toulorge, déclaré émigré par le présent.

« Certifié conforme : Heudeline, président; Nicole, secrétaire général. »

L'arrêté pris par le directoire du département de la Manche, en déclarant le religieux prémontré Toulorge émigré, emportait nécessairement sa condamnation à la peine de mort. Le renvoi devant le tribunal n'était, à vrai dire, qu'une simple formalité. Cependant, comme après tout, le fait d'émigration n'était établi que par les aveux de l'accusé, une chance de salut pouvait peut-être lui rester, auprès de juges favorablement disposés, dans la rétractation de ces mêmes aveux et dans l'allégation vague d'une résidence quelconque en France. Il est de tradition à Coutances que ce moyen lui fut suggéré avec insistance par le président du tribunal criminel. Le père Toulorge dédaigna d'entrer dans cette voie et maintint avec fermeté l'exactitude de ses premières déclarations (1).

(1) Il faut le proclamer, cependant, à la louange de notre contrée : grâce à l'esprit de sagesse et de modération, caractère généreux de ses habitants, elle fut, moins que beaucoup d'autres, souillée des horreurs de ces temps de vertige. Néanmoins, elle eut aussi ses martyrs. On n'oubliera jamais à Coutances la mort du pieux abbé Toulorge, de Muneville-le-Bingard; après avoir passé à Jersey, il était revenu secrè-

La peine de mort fut alors prononcée.

Voici le texte du jugement qui fut rendu :

« Du 12 octobre 1793 l'an second de la République, en l'audience publique dudit tribunal criminel pour procéder au jugement du nommé Toulorge prévenu d'émigration, le tribunal en séance a fait comparaitre ledit Toulorge libre et sans fers, icelui placé à la barre, le tribunal, par l'organe du citoyen président, a demandé au prévenu son nom, surnom, âge, profession et demeure. Il a répondu s'appeler Pierre-Adrien Toulorge, âgé de 37 ans, ci-devant religieux à l'abbaye de Blanchelande, ordre des Prémontrés; lecture a été donnée de l'arrêté de la commission administrative du département de la Manche, du premier de ce mois, qui le déclare émigré et le renvoie en ce tribunal; ledit Toulorge, interpellé de dire s'il est en état de justifier qu'il n'ait pas quitté le territoire de la République, a dit qu'il n'en pouvait justifier, et il est même convenu avoir quitté le territoire françois et s'être retiré à l'isle angloise de Jersey, et il a été procédé ensuite à l'audition des témoins assignés à cet effet, qui ont déposé après serment par eux prêté.

tement en France. Il fut arrêté et traduit devant le tribunal de Coutances. Les juges cherchaient à le sauver : il ne s'agissait pour lui que d'affirmer qu'il n'était point émigré; aucun témoin ne devait le contredire : mais c'était demander un mensonge à l'abbé Toulorge. A ce prix, il ne consentira pas à racheter sa vie. Il dit la vérité, on lui répond par une sentence de mort. A l'exemple des martyrs des premiers siècles du christianisme, il marcha au supplice comme à une fête. — *Notice historique sur M. l'abbé Gambier, ancien régent de rhétorique au collège de Coutances*, par M. l'abbé Daniel, proviseur du collège royal de Coutances. Caen, Le Roy, 1829, broch. in-8° de 23 pages.

« L'accusateur public a fait ensuite sa réquisition au tribunal pour l'application de la loi, et le jugement suivant a été prononcé et ledit Toulorge renvoyé dans la maison de justice.

« Au nom de la République française, le tribunal criminel du département de la Manche, après avoir entendu l'accusateur public et commissaire national dans ses conclusions ;

« Vu ce qui résulte de l'arrêté du conseil général de la commission administrative du département de la Manche, du premier de ce mois, qui déclare le prêtre Toulorge ci-devant religieux émigré, ensemble des déclarations passées par l'accusé, des dépositions des témoins qui ont reconnu que Pierre-Adrien Toulorge, ci-devant religieux à l'abbaye de Blanchelande, prévenu d'émigration, présent, est celui-là même dont l'émigration a été constatée par ledit arrêté du conseil général de la commission administrative, et finalement vu les dispositions de l'article 78 de la 12^e section de la loi du 28 mars dernier, duquel il a été fait lecture et qui est ainsi conçu :

« Les témoins cités seront entendus publiquement à l'audience et toujours en présence de deux commissaires du conseil général de la commune du lieu où le tribunal est établi ; le prévenu comparaitra devant les témoins, et s'ils affirment l'identité, les juges du tribunal condamneront l'émigré à mort ou à la déportation, s'il s'agit d'une femme de 21 ans et au-dessous jusqu'à 14 ans.

« Condamne ledit Pierre-Adrien Toulorge à la peine de mort et sera, le présent jugement, exécuté dans les 24 heures, sans qu'il puisse y avoir aucun sursis ni recours ou demande en cassation, conformément aux

dispositions de l'article 79 de la 12^e section de la loi du 28 mars dernier.

« Fait à Coutances, le 12 octobre 1793, l'an II de la République françoise » (1).

Dans le court intervalle qui sépara le prononcé de la sentence de l'exécution, l'abbé Toulorge se livra à des exercices de piété et écrivit à son frère et à l'un de ses amis deux lettres admirables, dont M. Quénault nous a conservé le texte (2). Nous nous bornerons à emprunter à l'une d'elles quelques lignes :

« MON CHER AMI,

« Je vous annonce une bonne et très-heureuse nouvelle : on vient de me lire ma sentence de mort, à laquelle, suivant saint Cyprien, j'ai répondu *Deo gratias*. Demain, à deux heures, je quitterai cette terre chargée d'abominations pour aller au Ciel jouir de la présence de mon Dieu; je serai heureux pour toujours, je n'entendrai plus ces cris menaçants de mes ennemis, qui sont aussi ceux de mon Dieu et de mon Église.....

« Hélas! mon cher ami, ce qui est ma consolation maintenant, c'est que Dieu me donne une joie et une sérénité très-grande, et ce qui me fortifie, c'est l'espérance que j'ai que bientôt je posséderai mon Dieu. Dès mon arrivée, je prierai le Seigneur pour tous ceux qui m'ont protégé dans ma misère, je prierai principale-

(1) Ce texte a été publié par M. Quénault, dans une brochure intitulée : *L'Abbé Toulorge, épisode de 1793*, p. 6.

(2) *L'Abbé Toulorge, épisode de 1793*, p. 8 et 9. — Une troisième lettre du Père Toulorge a été publiée par M. l'abbé Le Cardonnel, *Semaine religieuse du diocèse de Coutances et d'Avranches*, p. 123.

ment pour vous à qui je dois mille obligations. Enfin , l'heure de ma mort va bientôt sonner, mon temps est passé, mon éternité arrive, je vois d'un œil tranquille , même envieux mes jours bientôt finis (1). »

De toutes les victimes de la Révolution dans le département de la Manche , le Révérend Père Toulorge est la plus touchante. Comme les trois autres ecclésiastiques exécutés à Coutances vers la même époque , il a payé de sa vie son attachement à ses devoirs et à sa foi. Mais de plus qu'eux , grâce à l'intérêt qu'il inspirait à ses juges , il eut la possibilité d'échapper à la mort par un mensonge , et il refusa de recourir à un pareil subterfuge. A la délicatesse de conscience poussée jusqu'au scrupule, il joignit l'héroïsme de l'attitude et une certaine flamme généreuse qui respire dans ses lettres et dans ses paroles. L'imagination populaire ne s'y est pas trompée, et aujourd'hui, tandis que les noms des proconsuls qui semèrent dans le département la désolation et l'épouvante, sont tombés dans le mépris ou l'oubli, elle a conservé, avec une vénération religieuse, la mémoire de cet humble serviteur de Dieu, étranger aux passions des partis qui, après avoir consolé les siens, marcha à la mort comme à une fête, la tête haute et l'œil déjà perdu dans les contemplations radieuses du monde invisible.

(1) La brochure aujourd'hui à peu près introuvable de M. Que-nault, à laquelle nous empruntons ce document, contient beaucoup d'autres détails sur les derniers moments du R. P. Toulorge. Elle se termine par une sorte de complainte en huit couplets qui, à défaut de mérite poétique, atteste au moins la vivacité de l'impression causée par sa mort.

Des peines de la calomnie, d'après l'ancien droit normand, par M. Guilleaume, professeur agrégé à la Faculté de droit de Caen.

Notre ancienne législation normande, civile et criminelle, se distingue presque toujours du droit coutumier de la France par des dispositions d'une originalité puissante, quelquefois très-dures, mais toujours prévoyantes et sages. Il est impossible, en les étudiant, de ne pas reconnaître chez les conquérants de l'Angleterre un esprit d'organisation égal à leur valeur dans les combats, et une habileté extrême pour la poursuite et la répression des fautes qui peuvent troubler l'ordre social.

Cet éloge nous paraît mérité notamment par la peine que l'ancien coutumier prononce contre le calomniateur.

De tout temps, les législateurs se sont préoccupés de punir sévèrement et d'une manière exemplaire l'homme dont les discours mensongers portent atteinte à la réputation de ses concitoyens : crime d'autant plus odieux que l'opinion publique accepte plus facilement ces attaques, et que, suivant les expressions de Beaumarchais, il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter.

Un jurisconsulte célèbre, Merlin, voulant expliquer la sévérité des peines qui ont été portées de tout temps contre les calomniateurs, emploie un singulier procédé : le meilleur moyen, dit-il, de se faire une juste idée de la calomnie et de sa gravité, c'est de méditer la composition d'un tableau célèbre que fit à Ephèse le peintre Apelles, après avoir été l'objet d'une accusation

calomnieuse. Puis Merlin décrit ce tableau avec un luxe d'épithètes et une emphase qui rappellent plutôt les romans de M^{lle} de Scudéry que le *Répertoire de Jurisprudence* :

« Ce grand peintre, le plus célèbre de l'antiquité, avait
« placé sur la droite du tableau la Crédulité aux longues
« oreilles, tendant les mains à la Calomnie qui s'avan-
« çait; l'Ignorance, sous la figure d'une femme aveugle,
« était auprès de la Crédulité, de même que le Soupçon,
« représenté par un homme agité d'une inquiétude
« secrète et s'applaudissant tacitement de quelque dé-
« couverte; la Calomnie, sous la figure d'une belle
« femme, mais au regard terrible et enflammé, occu-
« pait le milieu du tableau, secouant de la main
« gauche un flambeau allumé, et traînant de la droite,
« par les cheveux, l'Innocence représentée par un
« enfant qui levait les mains au ciel et semblait prendre
« les dieux à témoins. L'Envie, aux yeux perçants et
« au visage pâle et maigre, précédait la Calomnie, et
« elle était suivie de l'Embûche et de la Flatterie. On
« voyait dans l'éloignement la Vérité qui s'avancait
« lentement sur les pas de la Calomnie, et qui con-
« duisait le Repentir en habit lugubre, ayant ses yeux
« baignés de larmes et le visage couvert de honte.

Et Merlin conclut en s'écriant : « Quelle force et quel
« génie dans cette allégorie ! »

On croirait lire une page de *Clélie*, si ce n'était le peu de galanterie du tableau qui représente, sous la figure d'une femme, non-seulement la Calomnie, mais l'Ignorance : l'homme est mieux partagé, le Soupçon porte seul ses traits.

Nous croyons que l'un de nos vieux jurisconsultes, Ferrières, a, en quelques lignes, mieux démontré la

gravité de la calomnie que Merlin dans sa longue et pompeuse description : « La calomnie, dit Ferrières, « est un crime plus grand que l'assassinat, car l'assassinat n'attaque que la vie, qu'il faut perdre tôt ou « tard ; mais une pareille accusation attaque l'honneur, « qu'il n'importe pas moins de conserver après la mort « que pendant la vie. »

Si on ajoute que la calomnie est, comme nous le disions, trop facilement accueillie par l'opinion publique, et, que, tout injuste qu'elle soit, il est à craindre qu'il n'en reste toujours quelque chose, on comprendra facilement les sévérités de la loi pénale contre ce délit.

Mais le but que le législateur doit atteindre, en organisant la répression de la calomnie, ce n'est pas seulement de châtier le coupable, c'est encore de réparer, autant qu'il le peut, le tort fait à la réputation de l'offensé, de lui restituer, dans l'opinion publique, la considération dont le calomniateur a voulu le priver.

La loi romaine, qui attachait un très-grand prix à l'honneur du citoyen romain, à l'*existimatio*, condamnait l'auteur d'un libelle diffamatoire à périr sous le bâton (Loi des XII Tables, table VIII. Walter, *Proc. crim. chez les Romains*, traduction Picquet-Damesme, p. 12) ; les calomnies moins graves étaient punies d'une amende pécuniaire arbitrairement fixée par le magistrat. Plus tard, la loi Remnia ordonna que le calomniateur serait marqué au front avec un fer rouge de la lettre K (*Kalumniator*), mais cette dernière peine fut abolie par l'empereur Constantin (ff. *ad s. c. turpilianum*, et *de injuriis et famosis libellis*. — Cod. Justin., l. 17, *de poenis*).

Les lois Barbares punissaient le calomniateur d'une amende pécuniaire, et la loi Salique, dans son cha-

pitre 32, gradue les amendes suivant la gravité de l'outrage : nous y voyons que l'accusation calomnieuse d'avoir jeté son bouclier devant l'ennemi est punie d'une amende de 120 deniers ou 3 pièces d'or, et si on a appelé quelqu'un du nom de *lièvre*, ce qui est une accusation de lâcheté plus grave encore dans les mœurs barbares, l'amende sera de 240 deniers ou 6 pièces d'or.

Dans l'ancien droit coutumier, la peine de la calomnie pouvait aller jusqu'à la mort, lorsque l'accusation portée par le calomniateur était très-grave : dans les autres cas, c'était le blâme, l'amende pécuniaire, quelquefois le bannissement (V. Bouteillier, *Somme rurale*, liv. II, tit. XXVI ; Ferrières, *Dict. de droit et de pratique*, V^{ie} ACCUSATION CALOMNIEUSE ET CALOMNIE ; le nouveau Denizart, V^{ie} CALOMNIE ET INJURE).

Notons toutefois dans cette législation un texte intéressant, et qui montre combien était grand le respect pour la femme dans notre société française du moyen âge.

« Les injures faites aux femmes, dit Loysel, se punissent *au double* » (INSTITUTES COUTUMIÈRES, VI, II, 34).

Mais toutes ces peines, quelque sévères qu'elles fussent, étaient insuffisantes au point de vue de la réparation due à la personne calomniée : ce n'est pas avec une amende, ce n'est même pas avec le bannissement ou la mort du calomniateur que s'efface le souvenir de la calomnie. Ce qu'il faut, c'est un désaveu public émanant de l'insulteur lui-même, déclarant hautement qu'il a menti, et, à ce point de vue, l'ancienne coutume de Normandie nous paraît bien supérieure aux autres législations.

La coutume distingue deux sortes de calomnies ou *ledenges* (*lædere*, *ledare*, *leda*, *laides paroles*) :

« Et pour ce doit l'en savoir que les unes des ledenges sont *criminelles*, et les autres *simples*. La criminelle est celle de quoy homme auroit deservy à perdre vie, ou membre, si c'étoit vérité qu'on lui dit. Si comme aucun reproche à autre larcin, ou homicide, ou aucun autre crime, de quoy il eust deservy à être condamné à mort deshonnète. »

Puis la coutume établit deux sortes de peines, l'une pour les calomnies graves, les *ledenges* criminelles, l'autre pour les *ledenges* simples.

Pour les premières, il faut une réparation éclatante : le coupable, à genoux, nu-tête et nu-pieds, quelquefois en chemise, tenant une torche ardente dans ses mains, prononcera la formule suivante :

« De ce que je l'ay appelé larron, ou homicide (ou ce de quoy il est atteint) j'ai menti : car ce crime n'est pas en toy, et de la bouche dont j'ai dit je suis mensonger. »

Ce désaveu se fera en présence, non-seulement de l'offensé, mais du peuple réuni soit à la Cour de justice « en assise ou en plêts, » soit à l'église, un jour de fête solennelle.

Il est difficile d'imaginer une punition plus humiliante pour le calomniateur et en même temps plus réparatrice pour la victime : en présence de tout le peuple assemblé, le calomniateur lui-même confesse son crime, reconnaît l'innocence de la personne qu'il a accusée. Cet aveu a une bien autre portée qu'une décision de justice frappant le coupable d'une peine corporelle ou pécuniaire, contre laquelle il peut toujours protester, sûr d'être suivi par l'opinion publique si facile à égarer ; mais après un aveu aussi solennel de sa faute, nul ne croira que l'accusation qu'il avait portée fût vraie.

Ajoutons qu'après avoir fait cette amende honorable, le

calomniateur était déclaré infâme (Terrien, liv. XII, ch. 27).

A côté de l'amende *honorable* que nous venons de décrire et qui était réservée pour les accusations graves, il y avait l'amende *profitable*, ou réparation pécuniaire pour les injures peu importantes : le coupable devait, en payant l'amende, déclarer simplement que ce qu'il avait dit, il l'avait dit « par folie » et sans y croire.

Enfin, lorsqu'il s'agissait de faits graves, de « le-denge criminelle », le prétendu calomniateur pouvait faire la preuve de l'exactitude des accusations qu'il avait portées, mais dans un cas seulement, s'il était intéressé à poursuivre le crime dont il accusait une personne d'être l'auteur, « si comme d'occire son père, « sa mère ou son frère, ou de larcin qu'il luy a fait, « ou aucune telle chose de quoy il soit le plus 'pro-
« chain à en faire la suite. » Alors, la prétendue calomnie n'est en réalité qu'une dénonciation faite à la justice d'un fait dont il a qualité pour se plaindre ; et si le fait est exact, bien loin qu'on le doive condamner pour l'avoir révélé, c'est au contraire la personne qu'il a dénoncée qui sera châtiée.

Cette législation sur la calomnie, bien supérieure à notre avis aux autres coutumes, qui n'avaient admis l'amende honorable en matière de calomnie que très-exceptionnellement, paraît avoir été apportée par les Normands de la Scandinavie. En Suède, nous dit Michelet, le calomniateur payait l'amende des lèvres, se donnait un coup sur la bouche, et sortait à reculons du tribunal, et un texte qu'il cite (*Origines du Droit français*, p. 383), d'après Grimm, semble bien avoir fourni l'origine de notre coutume : « Le diffamateur se « frappoit publiquement la bouche, et disoit : Bouche « tu mentois, lorsqu'ainsi tu parlois. » Et c'est là, il

nous semble, un des emprunts les plus heureux faits par les conquérants de la Neustrie à leurs lois d'origine.

Malheureusement cette coutume disparut assez vite : à l'époque de Terrien, au XVI^e siècle, elle n'était plus en usage, et, d'après la nouvelle coutume de Normandie, la calomnie ne fut punie que d'une amende arbitraire (Bérault, Godefroy et d'Aviron, II, p. 568).

***Un chroniqueur Caennais au commencement du
XVII^e siècle ; par M. Cauvet.***

MESSIEURS,

Une circonstance fortuite m'ayant fait connaître l'existence, dans la Bibliothèque nationale, d'un manuscrit inédit se rapportant à la ville de Caen, j'ai pu l'examiner et acquérir la conviction qu'il n'était pas sans présenter quelque importance pour la connaissance du passé de notre patrie. Un jeune homme intelligent, qui me touche de fort près, a bien voulu, d'après mes indications, en copier la partie la plus intéressante, copie dont je suis actuellement possesseur. Je vais essayer, si votre bienveillante attention consent à me suivre, de vous présenter une analyse de ce document.

Il forme un volume in-12 d'environ 200 pages, et figure actuellement dans le catalogue des manuscrits du Fonds français, sous le n^o 14561. On ignore depuis quel temps il se trouve dans la Bibliothèque. Cependant les Conservateurs présument qu'il s'y rencontrait dès avant l'année 1789. Son auteur est le sieur Jean Beaulart, seigneur et patron de Maizet, dont la naissance paraît avoir eu lieu vers 1565 et la mort en 1640, époque à laquelle le registre domestique cesse d'être tenu.

Ce registre se divise en trois parties bien distinctes, séparées entre elles par des feuillets blancs.

La première remonte à la jeunesse de l'auteur. Elle a été composée durant les années 1586 et 1587, époque pendant laquelle il a habité Paris, d'abord, Bourges, ensuite. Il paraît certain qu'il était venu dans cette dernière ville pour étudier le droit, attiré sans doute par le grand renom de Cujas, dont l'enseignement alors était dans tout son éclat.

Cette partie de notre manuscrit ne présente pas un intérêt bien grand. Elle comprend les armes et les devises des principaux amis de l'auteur en ce temps, avec leurs signatures et leurs protestations d'amitié en ce qui le concerne. Lui, de son côté, pour correspondre à ces témoignages empressés, les a fait précéder de la strophe suivante encadrée à titre d'honneur dans un filet bleu et or :

« Mes amis, mes amis, ce seul livre sera
L'assuré gardien de l'amitié fidelle,
Dont nous sommes unis, qui dure et durera,
Tandis que je suivrai cette route mortelle. »

Ne raillons pas trop ces vers assurément bien prosaïques, comme beaucoup d'autres que nous trouverons plus tard. C'était, ce me semble, une idée heureuse que celle de ce jeune homme, étudiant loin de sa patrie, qui, prévoyant l'interruption que les années et les distances mettraient plus tard aux relations d'amitié qu'il avait nouées avec des camarades d'étude, voulait en conserver du moins un souvenir authentique dans un petit livre qu'il destinait à devenir le compagnon de sa vie entière.

Les deux autres parties du journal de Beaulart ont

été, elles, au contraire, certainement composées depuis le retour de l'auteur à Caen et dans la terre de Maizet, qui en est proche. A cette époque, il s'était marié et était devenu père de plusieurs enfants.

La première de ces deux parties, moins intéressante encore que celle dont nous avons parlé déjà, est exclusivement consacrée à la généalogie de Beaulart. Tout ce qu'on en peut conclure, c'est l'extrême ponctualité que mettaient en ce temps les hommes occupant dans le monde une position élevée à noter les événements domestiques qui les concernaient. L'irrégularité habituelle, l'absence fréquente même des registres publics de l'état civil se rencontrant alors, expliquent aisément le soin dont nous parlons (1).

Notre auteur s'était montré fidèle à cet usage. Ajoutons que, dans cette partie de ses mémoires, il est fier de constater les alliances qu'ont plusieurs fois formées ses aïeux avec les familles les plus distinguées de notre contrée normande. La sienne propre avait appartenu primitivement à la bourgeoisie caennaise. Mais, dès le milieu du XVI^e siècle, elle était passée dans les rangs de la noblesse, en acquérant des fiefs, notamment cette seigneurie de Maizet, dont l'auteur du manuscrit portait le nom. Comme l'avaient fait beaucoup de gentilshommes normands, les Beaulart avaient adopté de bonne heure le culte protestant.

Nous voici maintenant arrivé à la partie vraiment importante du manuscrit que nous analysons, la troi-

(1) Des ordonnances royales de 1539 et de 1579 avaient prescrit, il est vrai, à tous les curés des paroisses de tenir avec régularité un registre des mariages, naissances et décès; mais cette mesure salutaire, dans les temps troublés où vivait Beaulart, paraît avoir été très-imparfaitement exécutée.

sième et dernière, celle dans laquelle, à côté des mariages, naissances et décès concernant ses parents et alliés, l'auteur a consigné ses impressions personnelles relatives aux événements généraux et locaux arrivés durant les trente dernières années de sa vie.

Nous considérons comme certain que c'est en 1610, au plus tôt, qu'il a commencé à écrire cette partie de son registre, en tête de laquelle il avait placé l'intitulé suivant : *Ensuyvent plusieurs choses arrivées à divers tems en ceste ville et ailleurs ; mesme autres diverses affaires.*

C'est, en effet, seulement à partir de cette date que le contenu du manuscrit correspond à son titre. Jusquelà, dans les dix pages qui précèdent l'année 1610, Beullart s'est borné, à peu près exclusivement, à relater les noms et qualités des habitants de Caen qui, à partir de 1531 jusqu'à ce moment, ont occupé les fonctions de *gouverneurs de la ville*, appellation qui, dans la dernière partie du règne de Louis XIII, se changera en celle d'*échevins*.

Les gouverneurs, au nombre de six, pris par moitié parmi les gentilshommes et les principaux bourgeois, formaient une administration municipale collective, sous la présidence du lieutenant-général du bailliage, établi maire perpétuel par les ordonnances de nos rois. Ils étaient élus tous les trois ans, dans une assemblée générale formée des nobles, officiers royaux, marchands et bourgeois notables habitant la ville de Caen.

Ce catalogue des anciens gouverneurs de Caen peut, encore aujourd'hui, présenter de l'intérêt pour ceux de nos concitoyens qui croieraient être en droit d'y rencontrer un de leurs aïeux. Contentons-nous de remarquer que le père de Beullart, qualifié comme lui

d'*écuyer*, *sieur de Maizet*, avait été élu successivement pour les années 1576, 1579 et 1582. L'année suivante, en 1583, il quitta ces fonctions gratuites, pour le poste plus lucratif sans doute, et moins fragile, de *greffier de la ville*, qu'il devait exercer très-longtemps.

Pour résumer, sans trop d'ennui pour nos auditeurs, les documents que le manuscrit du *sieur de Maizet* va maintenant nous offrir, nous comptons les rapporter aux trois points qui vont suivre : caractère personnel de l'auteur ; histoire locale de la ville de Caen ; histoire contemporaine de la France et de l'Europe.

§ 1.

Beaullart ne nous donne aucuns renseignements sur ses occupations et sur ses études. Il nous apprend seulement qu'il fut élu, lui aussi, l'un des gouverneurs de la ville de Caen, en l'année 1615.

L'impression générale relative à sa personne, qui résulte de la lecture attentive de son livre, c'est qu'il était doué d'un caractère froid, exact, réfléchi, peu susceptible d'enthousiasme et de passion. C'est ainsi qu'en rapportant les exécutions sanglantes ordonnées par le cardinal de Richelieu contre un grand nombre de personnages illustres, il ne laissera échapper aucunes marques d'improbation naturelles, ce semble, chez un témoin de ces scènes tragiques qui aime à se parer de sa noblesse et devait, par suite, professer des opinions aristocratiques.

Cette impassibilité habituelle, il la conserve encore lorsqu'il est appelé à constater les pertes domestiques les plus cruelles. En l'année 1627, après avoir raconté

ainsi le départ de son fils : « Mon fils partit de Caen le lundi 2^e jour d'août 1627, pour aller en Danemark, au service du Roy de ce pays-là », il se contente d'ajouter quelques lignes plus loin : « Il décéda en ce voyage, en Frise, d'une fièvre. » L'unique marque de sensibilité de sa part se rattachant à ce deuil si profond pour un père, c'est le fait mentionné par lui qu'appelé l'année suivante à devenir le parrain du fils de l'un de ses parents, il donna à cet enfant le nom de Pierre, *en faveur*, dit-il, *que feu mon fils portait ce nom*.

Le fils du sieur Beullart, avant de partir pour ce voyage de Danemark, qui devait lui être fatal, avait déjà quitté sa famille durant un temps assez long, en 1625 et 1626, pour aller en Hollande, servir dans une compagnie française cantonnée à Rotterdam. Il était fréquent, en ce temps où le sentiment national était moins développé qu'il ne l'est aujourd'hui, de voir les jeunes gentilshommes entrer ainsi au service d'une puissance étrangère, quand ils ne trouvaient pas dans leur patrie un établissement militaire qui leur parût convenable.

La froideur habituelle de notre auteur l'abandonne, il est vrai, sur un point, celui des intérêts de la religion protestante. Alors sa verve s'échauffe, et il nous donne des vers de sa composition, le plus souvent très-mauvais. Citons-en, néanmoins, quelques-uns destinés à faire connaître les passions qu'il partageait sans doute avec ses coreligionnaires de ce temps.

Le projet de mariage du jeune roi Louis XIII, avec une princesse espagnole, paraît singulièrement lui déplaire. De là son irritation contre les États Généraux de 1614, qui s'étaient montrés favorables à cette alliance que l'année suivante devait voir se réaliser :

« Trahir les vieux amis par nouvelle alliance ,
Vendre le sang royal et sa succession ,
La noblesse y consent pour quelque pension
Et sur ses propres biens tire sa récompense.
Sur un semblable bien le Tiers-État s'endort ,
Et du droit annuel fait son rempart plus fort.
L'Église nous défend les assassins poursuivre ,
Et pour secret d'État va disant que les rois
Se doivent asservir au Pape et à ses lois ,
Qui peut les mettre à mort , ou bien les laisser vivre. »

Il n'est pas besoin de commentaire pour savoir quelles étaient ces pensions sur le Trésor royal, que les principaux de la Noblesse, et même, paraît-il, quelques-uns du Tiers-État, prétendaient obtenir de la faiblesse de la Régente et de ses Ministres. Quant à ce droit annuel, dont le tiers, au dire de Beaullart, *faisoit son rempart le plus fort*, il s'agit de l'impôt appelé la *Paulette*, du nom du financier qui l'avait suggéré, établi par l'édit de Henri IV du 12 septembre 1604.

Déjà, avant cet édit, la vénalité des offices se rencontrait en fait, mais elle n'avait pas d'existence légale. Par lui, au contraire, les officiers de justice et de finance, en payant exactement, chaque année, au Trésor royal, un droit d'ailleurs assez léger, acquéraient la propriété et l'hérédité de leurs charges. Le maintien de cette mesure importait naturellement aux membres des États généraux pour le Tiers-État, figurant pour la plupart, en 1614 comme précédemment, parmi les notables bourgeois ayant acquis des offices. On conçoit dès lors comment cette portion des États de 1614 avait sollicité du gouvernement de la reine Marie de Médicis la confirmation de l'édit encore récent qui consacrait le *droit annuel*.

En la même année 1614, une statue de bronze avait

été élevée à Paris, en l'honneur du roi Henri IV. Cette cérémonie, accomplie durant le mois d'août, inspire à notre auteur une longue pièce de vers dans laquelle il rappelle la journée néfaste de la St-Barthélemy (1), en même temps qu'il reproche au grand Roi son abjuration, si politique pourtant et conseillée par le fidèle Sully.

Après avoir parlé des périls qu'avait courus tant de fois Henri de Navarre, avant de parvenir au trône de France, il continue de la sorte :

« Ces orages passés n'assurent-ils ta foi ;
Seras-tu contre Dieu qui fut toujours pour toi ?
Il t'appelle en son règne, et tu fuis en l'abîme.....
Après le cours fatal de quarante-deux ans ,
Paris à ce grand Roi cette image consacre ;
Le même jour en est le prochain du massacre
Qui le voulait meurtrir avec ses partisans.
Tel est l'état constant des changements du monde,
Où le mal et le bien confusément abonde. »

De tous les vers mal venus, échappés à la verve du sieur de Maizet, parent cependant, il nous l'apprend, du grand poète Malherbe (2), les moins mauvais, ce semble, sont l'épigramme suivante, dirigée contre le florentin Concini, favori de la Reine-Mère, devenu successivement marquis et maréchal de France. Ce personnage, dont la fin devait être si tragique, avait encouru la haine des protestants, par l'appui

(1) 24 août 1576.

(2) Le 6 octobre 1628 mourut à Paris M. de Malherbe, mon cousin, d'une fièvre chaude, âgé de 74 ans environ. Il était gentilhomme ordinaire de la chambre du roy et excellent poète français. — Manuscrit de Beaulart, année 1628.

qu'il avait donné, dans le Conseil du Roi, aux projets de mariage avec l'Espagne.

« Fripiers, ayez bonne espérance :
Celui dont l'ayeul revendait,
De son temps, aux Juifs de Florence,
Les habits de ceux qu'on pendait,
Par la faveur des destinées,
En dépit des hommes, s'est fait,
Dans l'espace de quatre années,
Marquis de nom et roi d'effet » (1).

Terminons ces citations trop prolongées, je le crains, par l'épithète peu charitable assurément, composée pour un cordelier qui s'était noyé en voulant passer à gué une rivière grossie par les pluies du printemps.

« Ci gît un moine crotté,
Qui se noya dedans les fanges.
Il eût mieux voulu voir l'été,
Et vivre jusqu'après vendanges. »

La passion, voisine de la cruauté, dont Beaulart se montre animé, dans ce passage, contre un ministre de l'église romaine, ne l'empêche pas de nous faire savoir, à la date de 1615, qu'il avait disposé deux fois de suite, durant cette année, en sa qualité de seigneur et patron de la paroisse de Maizet, de la

(1) Je n'hésite pas à préférer cette épigramme à la seconde sur le même sujet, composée par Beaulart :

Si la France aujourd'hui, d'un bon ange guidée,
Avait reçu la loy par les Chinois gardée,
Ung chacun de son père exerçant le métier,
Tel est vu maréchal qu'on verrait charpentier.

cure de ce village. *En ladite année, au mois de février*, dit-il, *j'ai pourvu au dit bénéfice M^e Thomas Salles, prêtre de la paroisse de Rots ; lequel Salles, avant de se faire recevoir par l'évêque, m'a remis le bénéfice deux mois après ma donation, et j'ai pourvu M^e Pierre Le Prevost, le 28 avril 1615.*

Ainsi, au commencement du règne de Louis XIII, le respect des droits que la féodalité avait fait attribuer aux seigneurs de paroisse était encore si grand, que la nomination du titulaire de la cure dont ils étaient patrons ne cessait pas de leur appartenir, alors même qu'ils avaient abandonné la communion catholique. Sans doute, en ce cas comme toujours, le choix du patron n'était pas rigoureusement obligatoire pour l'évêque qui, seul, pouvait conférer au prêtre, ainsi désigné, la juridiction spirituelle. Mais la jurisprudence de l'époque n'autorisait pas, de la part de l'évêque, un refus pur et simple ; il devait produire à l'appui des motifs d'indignité personnelle, dont les tribunaux séculiers se constituaient les juges.

Il résultait de là, évidemment, un péril sérieux pour la bonne composition du clergé des campagnes, alors que les prérogatives du patronage allaient être exercées par un seigneur que sa foi religieuse rendait pour le moins indifférent au maintien fidèle, dans la paroisse, des traditions de la foi catholique. Aussi, dès avant la révocation de l'Édit de Nantes, nous voyons, dans le *Dictionnaire du droit normand* de Houard, que le Parlement de Rouen avait rendu, en 1662, un arrêt solennel par lequel il décidait qu'un seigneur professant le culte protestant ne pouvait se prévaloir de son droit de patronage, eût-il passé procuration à cet effet à l'un de ses parents catho-

liques. L'évêque diocésain reprenait alors la faculté de pourvoir directement au bénéfice vacant.

§ 2.

Très-dévoué à sa ville natale, dont son père et ses aïeux avaient souvent dirigé les affaires, Beaulart parle fréquemment, dans son journal, des événements que l'on pourrait appeler municipaux, accomplis sous ses yeux.

En 1610, au moment où commencent ses récits, il place en tête de chaque période triennale les noms des échevins auxquels le gouvernement de la cité a été dévolu, durant cet intervalle. A cette désignation il ajoute même celle de trois autres fonctionnaires, élus eux aussi, tous les trois ans, par l'Assemblée générale des citoyens notables, bien qu'il fût d'usage de proroger indéfiniment leurs pouvoirs. Ces fonctionnaires étaient le procureur syndic de la ville, son receveur et son greffier.

Cependant, grâce à la concision extrême qui caractérise le manuscrit de notre auteur et qui, nous devons en convenir, en diminue le prix, il ne nous fournit que des renseignements incomplets sur l'histoire de Caen, durant la période qu'il embrasse. C'est ainsi que, dans son livre, ne se trouve aucun document sur les rapports administratifs qu'entretenait le lieutenant-général du Bailliage, maire perpétuel avec les six gouverneurs. Rien non plus n'y rappelle les délibérations que l'Assemblée générale des habitants était appelée à prendre, de temps en temps du moins, sur les intérêts majeurs de la cité, selon le droit général de cette époque où les libertés municipales étaient demeurées assez étendues.

Il est un point à l'occasion duquel Beullart se montre narrateur fidèle et assidu : je veux parler des travaux entrepris par le corps municipal pour conserver et perfectionner l'enceinte des fortifications de Caen , munir celles-ci d'artillerie , construire des corps-de-garde , des bastions , des casemates.

Le résumé de ces indications diverses serait aujourd'hui sans intérêt ; mais leur grand nombre nous montre avec évidence combien , au commencement du XVII^e siècle , les villes attachaient de prix à posséder un système complet de défense , capable de protéger ses habitants contre des agressions à main armée toujours à craindre dans une époque de prises d'armes continues , commandées tantôt par les défiances des protestants et tantôt par la turbulence pleine d'avidité des princes et des grands seigneurs toujours prêts à s'insurger , quand l'influence prépondérante dans le Conseil du roi se trouvait appartenir à une faction rivale de la leur.

Les fortifications de la ville proprement dite étaient gardées par des compagnies bourgeoises , commandées par des officiers que le corps municipal élisait , bien qu'elles fussent placées sous l'autorité supérieure du gouverneur du château. Les villes , à cette époque , tenaient singulièrement à veiller elles-mêmes à leur propre sûreté. Loin de solliciter du pouvoir central une garnison de troupes régulières , comme elles le font aujourd'hui , elles considéraient ces garnisons comme une extrémité fâcheuse , de nature à amener le désordre et les mauvaises mœurs dans la cité , par suite de la licence habituelle , en ce temps , de la vie des gens de guerre.

Beullart ne nous parle pas des améliorations appor-

tées aux fortifications du château de Caen , bien que ces travaux aient été nombreux, eux aussi, pour l'époque que comprend son registre. Le motif de ce silence, c'est qu'à l'inverse des murailles de la ville, celles du château appartenant au Roi, le Trésor royal se chargeait exclusivement des dépenses que nécessitait leur entretien.

Le château de Caen , que le vieil historien Froissart proclame, Huet nous l'apprend, *durement grand et plantureux*, était encore considéré, au temps de Louis XIII, comme une place forte très-importante. Son commandement était, habituellement, donné à des seigneurs de haut parage, suppléés, il est vrai, dans l'exercice de cet office, par un lieutenant-gouverneur.

De là la mention que nous trouvons dans le manuscrit de Beaulart, à la date de 1617, après le récit abrégé de la mort tragique de Concini maréchal d'Ancre :

« Un exempt est envoyé du Roy qui fit sortir du chasteau le sieur de Belencourt et toute la garnison, le jeudi ensuivant la mort dudit maréchal d'Ancre. Le chasteau de Caen et gouvernement de la ville donné à Monsieur le chevalier de Vendôme, qui y envoie pour son lieutenant M. Prudent, et ledit sieur étant nécessaire près la personne de mondit sieur chevalier, laisse au chasteau pour commander M. Parisot, avec 60 hommes de garnison, en may 1617. »

Ce chevalier de Vendôme , devenu bientôt après grand prieur de l'ordre de Malte, était fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Trois ans plus tard, la participation de ce prince à la révolte de Marie de Médicis contre l'autorité de son fils, valut à notre forteresse caennaise l'honneur d'être assiégée en personne par le roi Louis XIII. Voici en quels termes le sieur de Maizet

raconte cet incident de la guerre civile misérable qui devait se terminer assez promptement, près d'Angers, par le combat du Pont-de-Cé.

« En juin 1620, se font préparatifs de guerre et se part de la court Mons. le comte de Soissons, avec M^{me} sa mère, Mons. le Grand Prieur, gouverneur de Caen.

« En juillet 1620, le Roy vient à Rouen, pour dissiper quelques entreprises faites contre son service..

« Audit mois, environ le 8^e jour, se fit barricade à Caen contre le chasteau, le Roy y venant avec une armée pour l'assiéger à outrance, à cause que le sieur Prudent, y commandant pour le sieur Grand Prieur le voulait garder. Il est rendu au Roy, *sans aucune batterie*, le vendredi soir 17 du mois de juillet; et sortirent la garnison. Le sieur Prudent et quelques gentils-hommes s'en allèrent trouver leur maître. Le sieur Parisot et les soldats de la garnison qui s'étaient mutinez contre les autres, ne voulant tenir, se retirèrent chacun chez soi. Le sieur marquis de Mauny est mis par le Roy pour y commander, auquel on laissa cent hommes pour la garde du chasteau, tant Français que Suisses. »

Ce récit, il faut en convenir, ne saurait rien nous apprendre, après la narration si complète et si pleine d'intérêt que l'un de nos anciens présidents, M. Pui-seux, a fait insérer dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie (1). Remarquons seulement que Beullart affirme que le château de Caen fut rendu au roi, *sans aucune batterie*, tandis qu'en

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, 22^e vol. page 27.

réalité, M. Puiseux nous l'apprend, dix à douze soldats du régiment des gardes avaient été tués par les défenseurs du château, durant la journée qui avait précédé sa soumission. Sans doute, dans une époque aussi agitée, où le sang de la noblesse coulait si facilement dans les guerres civiles et dans les duels, celui de quelques soldats obscurs semblait peser bien peu aux yeux de notre chroniqueur.

Le marquis de Mauny étant mort en 1627, Beaulart raconte ainsi l'arrivée parmi nous du comte de Tremes, son successeur :

« Le Roy, par la mort de Mons. le marquis de Mauny, commet au gouvernement de cette ville et château Mons. le comte de Tremes, capitaine de ses gardes, lequel substitue en son lieu Mons. du Lys, exempt en sa compagnie des gardes du corps. Et vint ledit sieur de Tremes, avec Madame sa femme, prendre possession de son gouvernement, en avril 1627, et partit en may ensuivant. Il fut reçu avec grand honneur et traité publiquement en festin fait par la maison de ville, *au Grand-Cheval*. »

Il paraît résulter de ce passage que déjà, au commencement du XVII^e siècle, le corps municipal de Caen employait à son usage l'hôtel du *Grand-Cheval*, dans des occasions solennelles. Et pourtant ce gracieux logis, appelé plus tard à servir d'Hôtel-de-Ville, ne pouvait manquer de constituer alors une propriété particulière, puisque, quarante ans plus tard, nous le trouvons formant l'habitation de Moisant de Brieux, fondateur de l'Académie de Caen.

Beaulart, si concis tout à l'heure dans sa narration du siège de 1620, nous donne, au contraire, un récit très-détaillé d'un autre événement fort grave

accompli sous ses yeux : je veux parler d'une émeute considérable advenue à Caen , en 1630 , ayant pour cause la cherté des blés , et pour prétexte la haine populaire contre les spéculateurs sur les grains , que l'on qualifiait du nom odieux d'accapareurs.

Le bas peuple , au mois de mai de cette année , après avoir pillé trois navires chargés de blé qui se trouvaient dans le port , avait saccagé plusieurs maisons appartenant à des marchands de farine. Comprimé un instant par la petite garnison du château , il avait contraint celle-ci de se renfermer dans ses murailles. La populace alors enflammée de fureur , avait brisé les portes des prisons et délivré tous les malfaiteurs qu'elles contenaient , en tête desquels figuraient naturellement les séditieux récemment arrêtés. De nouveaux désordres s'étant alors produits , plusieurs personnes avaient perdu la vie.

« Cela , continue le manuscrit que nous étudions , occasionna ceux de la ville qui ont autorité et la justice en main de supplier Mons. de Matignon , lieutenant-général au gouvernement de la Normandie , de venir en la ville de Caen et ayder par son autorité à chastier ces séditieux. Il y arriva le mardi en suyvant , et fist commandement à tous de s'armer sous les capitaines , corps de garde établis. On prend Baron père et fils et un tisserand , lesquels accusés d'avoir rompu les prisons , fait les violences susdites. Le sieur Baron et le tisserand furent , le vendredi ensuyvant , par arrest du siège , condamnés à être pendus , ledit Baron fils devant la Conciergerie et le tisserand devant l'église St-Pierre , et leurs corps brûlés. Cela ut exécuté l'après-dîner , n'y ayant par les rues que les bourgeois en armes , au nombre de plus de 1200 ; ayant été fait défence à aucun

autre de se trouver par les rues pendant l'exécution.

« Depuis encore , à diverses reprises , le peuple murmure pour le blé enchéri , et fait quelques efforts en la halle. On y met garde , et cela s'apaise enfin. »

Le récit de Beullart, que nous venons de donner, n'est pas en harmonie avec celui que l'on trouve contenu dans la curieuse histoire du Parlement de Normandie de M. Floquet (t. 4, p. 448). D'après cette version empruntée aux registres du Parlement, cette grande compagnie se serait montrée très-irritée de l'usurpation de pouvoir commise par le siège présidial de Caen, qui avait ordonné l'exécution immédiate des séditieux, nonobstant l'appel qu'ils avaient formé. On eût, de plus, accusé, à Rouen, les magistrats Caennais d'avoir apporté dans cette affaire une sorte d'animosité personnelle tenant à leurs rapports d'amitié ou d'intérêt avec les négociants spoliés. Pour rétablir l'ordre dans notre cité et ramener chez ses habitants la confiance si nécessaire dans l'impartialité de leurs juges, il eût fallu la venue de commissaires du Parlement de Normandie qui avait évoqué la cause, sitôt qu'il avait connu les événements accomplis.

Pour expliquer cette contrariété de points de vue, on peut admettre, je pense, que Beullart, allié ou parent, son registre l'atteste, d'un grand nombre des membres du siège présidial de Caen, avait évité de constater les circonstances peu favorables à l'amour-propre de cette compagnie judiciaire.

C'est probablement un motif du même genre qui était venu l'empêcher de nous apprendre les suites d'un autre événement assez extraordinaire que nous trouvons ainsi raconté dans son manuscrit :

« En novembre 1631, le sieur de St-Clair-Turgot,

maître des requêtes et intendant de justice, en Normandie, par commission du Roy, en vertu d'icelle, fait à Falaise, le procès d'une personne des Ponts-de-Jort, pour crime de fausse monnaie. Condamné à être pendu, il interjette appel; et sur le refus de l'y recevoir, comme par désespoir, tire un couteau de dedans son chapeau et en donne deux coups au corps du sieur de St-Clair, blesse deux ou trois autres personnes; et enfin, sans que l'on l'eût terrassé de coups d'épée, il eût tué plusieurs personnes. Il fut pendu et le sieur de St-Clair en guérit. »

M. Floquet, qui raconte le même fait, nous fait savoir que le Parlement de Normandie, mécontent de ce procédé sommaire du sieur de St-Clair et de plusieurs autres du même genre, décréta ce fonctionnaire d'ajournement personnel comme ayant usurpé une juridiction souveraine qui ne pouvait lui appartenir (1). Le Gouvernement, bien que présidé alors par le grand Cardinal, ne crut pas devoir soutenir son délégué d'une manière absolue et le rappela à Paris, au sein du Conseil du Roi.

Il faut remarquer, du reste, que le sieur de St-Clair n'était pas revêtu absolument du caractère d'*Intendant de justice et de finance*, tel qu'il devait être attaché à cette fonction durant la dernière période de la monarchie française. Ce fut seulement quatre ans plus tard, en 1635, que Richelieu, partageant la France en généralités distinctes, plaça, à la tête de chacune d'elles, à titre permanent, un Intendant revêtu de pouvoirs réguliers très-étendus, que les Parlements néanmoins se résignèrent toujours difficilement à admettre.

(1) *Histoire du Parlement de Normandie*, t. IV, p. 495.

Terminons cette partie de notre travail par quelques indications relatives aux monuments de la ville de Caen. Nous trouvons dans le registre de Beaulart, à la date de 1635 :

« En may 1635, on commença à abattre les maisons du carrefour St-Pierre, achetées au précédent pour faire cette place publique depuis l'église jusques à la maison du Grand-Cheval; et, au lieu du cimetière occupé, en furent baillés deux autres, l'un vers les carrières, sur les quais, et l'autre au faubourg de Vauljoux, proche de la rivière. »

Ce passage nous fournit deux observations : la première, c'est que la qualification de faubourg de *Vauljoux*, qu'il donne au quartier populeux qui entoure l'église St-Pierre au nord-ouest, donne raison à ceux qui refusent d'assigner au nom actuel de *Vaugueux* une étymologie peu flatteuse pour les habitants de ce faubourg. La seconde observation, c'est qu'il a vraiment fallu bien du temps pour le dégagement complet de la charmante église de St-Pierre, puisque cette entreprise si opportune, commencée en l'année 1635, n'est pas encore entièrement terminée aujourd'hui.

Je trouve dans le manuscrit de Beaulart, pour l'année 1612, l'énonciation suivante :

« Le quay sur la rivière, au bout de la rue St-Jean, fut basti neuf, accommodé de descentes sur la rivière, pour la commodité des bateaux. »

La rue, dont il est question ici, me paraît devoir être la rue Neuve-St-Jean, et non la grande rue du même nom que l'on désignait encore probablement, en 1612, sous sa dénomination primitive de rue *Exmoisine*. Le port de Caen, en effet, au commencement du XVII^e siècle, se trouvait situé au-delà du pont St-

Pierre, sur la rivière d'Odon, grossie des deux bras de l'Orne, dérivés, l'un de la chaussée de Montaigu, et l'autre de la chaussée ferrée. Quant au cours principal de l'Orne, coulant en face le faubourg de Vaucelles, il n'était pas encore garni de quais, et se trouvait séparé de la ville par un espace vide, laissé en dehors de la porte Millet, située au bout de la grande rue St-Jean.

C'est à cet antique port de Caen, pourvu en ce temps d'une onde abondante et dans lequel se mirait la gracieuse abside de St-Pierre, que s'applique la description originale de notre vieil historien caennais, M. de Bras (1) :

« Et de dessus ces murailles, l'on a le plaisir de voir flotter les navires sur ceste rivière, à travers ces délectables et larges prairies; puis descendre et charger les marchandises le long des dictes murailles; icelles mettre en greniers, celliers et magasins dedans la ville, en ceste tortue et riche rue des Quays, riche je la dy, pour ce que les plus rares marchandises qui descendent par ceste rivière y sont mises et posées, attendant l'opportunité de vente. »

§ 3.

La partie du manuscrit de Beaulart qui contient le récit des événements politiques accomplis de son temps, ne nous fera connaître que bien peu de faits nouveaux. Elle nous paraît, néanmoins, curieuse à étudier, en nous montrant, dans leur fraîcheur première, les impressions ressenties par un contempo-

(1) *Les Recherches et Antiquitez de la ville de Caen*, p. 12.

rain dans quelques occasions que l'on pourrait appeler solennelles, en considérant leur importance pour les destinées de notre patrie. J'ajoute que cet examen nous donne une opinion favorable du patriotisme de l'auteur. Malgré sa froideur habituelle, les victoires des armées françaises à l'étranger excitent en lui une joie des plus visibles ; il applaudit de même, par la tournure qu'il donne à ses récits, aux succès des troupes royales sur celles des princes révoltés. Enfin, ce qui est plus méritoire de sa part, il désapprouve les séditions coupables des Protestants en armes, et paraît sympathiser à leurs défaites.

Il est visible, du reste, que du fond de sa retraite, il se tenait soigneusement au courant des intrigues qui divisaient la Cour, comme aussi des grands intérêts qui se décidaient sur les champs de bataille, entre les divers souverains de l'Europe. Dans un temps où les renseignements que la presse périodique fournit si abondamment de nos jours faisaient entièrement défaut, il fallait assurément quelque portée d'esprit chez un bourgeois de Caen pour pénétrer, du moins en partie, les secrets d'État, et n'ignorer rien d'essentiel parmi les événements accomplis en France et à l'étranger.

Voici tout d'abord, dès les premières pages du registre de Beaulart, un document curieux à notre estime. En 1612, le chevalier de Guise, fils posthume du célèbre Henri de Guise, dont la mort tragique aux États de Blois avait eu dans la France entière un retentissement si puissant, avait tué le baron de Lux, l'un des favoris de la Reine régente. Le Parlement de Paris avait d'abord ordonné des poursuites à l'occasion de ce duel prétendu, dans lequel les

règles de la loyauté avaient été, paraît-il, entièrement méconnues. Mais bientôt le crédit de la famille puissante des princes lorrains l'avait emporté sur les devoirs austères de la justice, et la Reine elle-même, qui craignait d'exciter des troubles autour d'elle, avait ordonné d'assoupir cette affaire. C'est alors que le fils du baron de Lux adresse au meurtrier de son père le cartel suivant, copié en entier par Beullart, curieux modèle de la politesse quintessencée que la noblesse de ce temps savait allier à la coutume barbare des duels à mort :

« Monseigneur, nul ne peut estre plus fidel témoing du juste sujet de ma douleur que vous; c'est pour-quoi, Monseigneur, je vous supplie très-humblement de pardonner à mon ressentiment si je vous convie, par ce billet, me faire tant d'honneur que je me puisse voir l'espée à la main avec vous, pour tirer raison de la mort de mon père. »

Beullart nous apprend que, dans le combat acharné qui suivit ce défi, le chevalier de Guise avait pour second le chevalier de Grignan, et le baron de Lux, le sieur Ryollet. Le chevalier de Grignan fut blessé à mort de cinq coups d'épée. Quant au malheureux Lux, après avoir porté trois blessures à son adversaire, il fut tué par lui, comme l'avait été son père, quelques semaines auparavant.

Quelles que fussent les mœurs batailleuses de l'époque, ce double meurtre du père et du fils excita, chez beaucoup du moins, une répulsion très-grande. Les mémoires du temps nous apprennent que l'opinion populaire considéra comme une vengeance du ciel la mort du chevalier de Guise, qui ne devait pas longtemps survivre à ses victimes, puisque, en 1614,

il périt , à la fleur de l'âge , par l'explosion d'une arme à feu , maladroitement chargée par lui.

Prenons maintenant , en quelque sorte , au hasard , dans le manuscrit de Beaulart , le récit concis de quelques événements capitaux , dont le retentissement puissant s'est prolongé jusqu'à nos jours.

Voici comment il raconte l'apparition , au milieu de la guerre de Trente-Ans , du roi de Suède , Gustave-Adolphe , le Lion du Nord , comme l'appelèrent ses contemporains ; et , deux ans plus tard , la mort du même prince , enseveli dans une de ses victoires :

« En 1630 , le Roi de Suède se met en campagne , et avec une armée fort grande fait la guerre contre l'Empereur et son lieutenant Tilly , et le bat plusieurs fois , prend quantité de villes , et enfin s'avançant vers l'Allemagne , fait des exploits dont il sera parlé ci-après admirables.

« En novembre 1632 , le roi de Suède , en une bataille qu'il gagna contre les troupes de l'Empereur , fut tué , au grand regret de tous ses soldats et de plusieurs autres. Après sa mort , son armée continue ses exploits et est conduite par le duc de Saxe et autres , ses lieutenants et colonels. »

Transcrivons également cette autre mention , prise sur le fait , comme les premières , d'un événement plus capital encore pour les destinées de la France :

« Le cardinal de Richelieu , entré au maniement des affaires et aux bonnes grâces du Roy , manie les affaires de France , fait mettre au Havre et à Calais , pour gouverneurs , de ses parents. »

La relation que fait notre auteur du soin pris par le cardinal de placer , comme gouverneurs , des gentilshommes de sa famille dans les deux villes mari-

times du Havre et de Calais a, nous le croyons, en réalité, plus d'importance historique qu'elle n'en possède au premier aspect. Ne faut-il pas y voir, de la part de Richelieu, une mesure de précaution contre les revers possibles qui pouvaient l'atteindre? L'assassinat du maréchal d'Ancre, son premier protecteur, n'avait pu manquer d'éveiller ses défiances, à l'encontre d'une cour turbulente dont il prévoyait, dès ses premiers pas, les intrigues et les haines. En organisant à son avantage le gouvernement des places fortes que nous venons de citer, il se ménageait un refuge assuré contre des ennemis triomphants, avec la facilité, au besoin, de sortir du royaume.

Beaullart raconte de la sorte la prise de l'île de Ré par les Anglais, venus au secours de La Rochelle en révolte, et bientôt après, leur défaite et leur embarquement :

« Le 22^e jour de juillet 1627, les Anglais, ayant fait une armée composée de 150 voiles, où on y avoit mis 15,000 hommes, descendirent en l'isle de Ré, au droit de La Rochelle, et y mirent pied à terre, à main forte. La défense fut courageuse et opiniastre ; mais enfin, par la violence du canon tiré des navires, il fallut que les Français ployassent, et se retirèrent au fort St-Martin....

« En novembre ensuivant, le Roy ayant fait passer des forces dans l'isle de Ré, la nuit en divers petits bateaux, les Anglais furent en peu de temps chassés de l'isle de Ré, sans avoir pu en tant de temps prendre les forts, et s'en retournèrent en Angleterre, avecque grande perte et honte et gloire du Roy. »

Le récit de la prise de La Rochelle, arrivée l'année suivante, est présenté de la même manière patriotique et digne :

« Les Anglais revenus au commencement d'octobre en cest an 1628 , avec une armée pour le secours de La Rochelle , et n'ayant osé rien tenter , La Rochelle se rendit à la discrétion du Roy , en novembre audit an , et la réduisit en l'état qu'elle est à présent. Le Roy , en décembre 1628 , revenu de La Rochelle , fist son entrée à Paris avec magnificence et tout honneur de ses sujets. »

L'intérêt des citations que nous venons de faire se concentre dans l'appréciation des sentiments éprouvés par l'auteur du manuscrit. Celle qui va suivre me paraît posséder une importance plus grande ; car elle constate un fait que ne mentionne , à ma connaissance , aucun des historiens du règne de Louis XIII : j'entends parler d'un serment exigé des religionnaires , dont le refus amena l'exil volontaire de plusieurs d'entre eux.

En 1621 , au commencement de la longue guerre civile et religieuse que la prise de La Rochelle devait seule terminer , des tentatives de révolte s'étaient produites dans la Basse-Normandie. Ces tentatives , réprimées à temps par la vigilance du duc de Longueville , gouverneur de la province , coûtèrent la vie au poète normand Montchrestien , tué dans un combat de peu d'importance , qui eut pour théâtre un village voisin de Domfront.

« Le Roy ensuite audit temps , dit notre auteur , commande le désarmement de tous les habitants des villes de Normandie faisant profession de la religion ; ce qui est exécuté , et les armes de cette ville portées au chasteau ; ensuite fait commandement à tous ceux de ladite religion , tant des villes que des champs , de signer au greffe comme ils sont ses bons serveurs , et désavouent l'assemblée de La Rochelle , toutes

autres assemblées, et généralement tout ce qui se fera par ceux de St-Jean-d'Angely, Montauban, et autres villes rebelles contre le service du Roy. De là tous les pasteurs des églises ne voulant jurer et signer un tel désaveu, se retirent en Angleterre, Flandre et autres lieux, et demeure le service de la religion interrompu en beaucoup d'églises. »

Je crois inutile de relater les parties du registre de Beaulart qui concernent les batailles livrées, de son temps, par les armées françaises, en Flandre, en Italie, en Allemagne. Ces récits ne nous feraient connaître rien qui ne se trouve dans toutes les histoires. Mais il y a peut-être quelque opportunité à constater, dans notre manuscrit, les suites, toujours pesantes pour les populations, des guerres même les plus heureuses, comme le furent celles de la fin du règne de Louis XIII, contre l'Espagne et l'empire d'Allemagne, accomplies sous la puissante impulsion du Cardinal de Richelieu.

En 1635, les troupes régulières paraissant ne plus suffire à la formation des armées nombreuses qu'il entendait mettre en mouvement, le Gouvernement dut appeler la Noblesse entière du royaume à l'honneur de servir sa patrie, les armes à la main. Sous le nom de *ban* et d'*arrière-ban*, tous les gentilshommes possesseurs de fiefs, sous la conduite des grands baillis ou sénéchaux, durent former des compagnies de cavalerie d'élite. Ces compagnies, qui s'équipaient à leurs frais, rappelaient, en tout point, la gendarmerie des temps féodaux, dont la fougue indisciplinée avait produit des résultats si funestes à Poitiers et à Azincourt. Elles rendirent, paraît-il, à l'époque qui nous occupe, d'assez minces services. Voici en

quels termes le journal de Beaulart rend compte de cette convocation :

« En août 1635, le Roy ayant mandé l'arrière-ban de partir des provinces de France, partit celui de Normandie en bon équipage pour se trouver au rendez-vous à Evreux, sous la conduite de Mons. de Longueville; et y allèrent les sieurs de Beaumanoir et de La Court, mes gendres, et M. de Fontaines, mon neveu, avec tout plein de compagnies de gendarmes nouvellement mises sur pied. »

L'auteur, on le voit, ne paraît plaindre en rien les membres de sa famille que ce service militaire imprévu venait enlever à leurs foyers; il semble plutôt fier de les voir répondre courageusement à l'appel qui leur est fait. Mais, il n'en est plus ainsi, le ton de son récit l'atteste, quand les exigences impérieuses de la guerre amènent la création de taxes nouvelles qui vont diminuer l'aisance de chacun :

« En l'esté 1638, fut levé d'emprunt sur ceste ville de quarante-trois mille livres de rente et faict payer par chacun les subsides par gens de guerre qui ont fait de grandes ruines sur les taillables. »

Les besoins financiers du gouvernement de Louis XIII, vers la fin de la guerre de Tente-Ans, amenèrent, pour notre contrée Normande, des conséquences particulières remarquables, par le récit desquelles se termine le manuscrit qui nous occupe :

« En 1639, les sieurs trésoriers de France, à Caen, ayant prins le parti d'une Court des aides à Caen pour la Basse-Normandie, et ceux de Rouen le contestant, il y eut de grands débats de part et d'autre et des offres de deniers jusques à 1,750,000 livres. Enfin, elle fut, par arrest du Conseil, adjugée à Caen et fut la première

séance faite aux écoles de droit, comme un lieu d'emprunt pour quelque temps, le jeudi, 5^m jour de may 1639. Le sieur Le Haguais, au précédent avocat au Parlement de Paris et fait avocat-général d'icelle Court, en fit l'ouverture par une très-docte harangue. »

Cette création éphémère d'une Cour des Aides pour la Basse-Normandie n'avait pas pour but véritable, le texte que nous venons de transcrire paraît l'indiquer, de rendre plus rapide le recouvrement des taxes de toute sorte, en plaçant près des contribuables une juridiction d'un accès facile (1); elle se proposait de combler les vides du trésor royal, par le versement immédiat de la finance de leur charge que devaient opérer les officiers appelés à faire partie de la compagnie nouvelle.

Les créations d'offices de judicature, d'administration, de finance, étaient, on le sait, une des recettes constantes des financiers des temps passés. Elles remplaçaient, dans une certaine mesure, les emprunts d'État, avec souscription publique, émis de nos jours, en provoquant les offres de deniers de ceux qui voulaient acquérir les charges nouvelles. Elles obtenaient même, sur les emprunts d'aujourd'hui, cet avantage que les gages des nouveaux officiers étant toujours très-légers, l'État ne payait en quelque sorte aucun intérêt pour l'argent qu'il se procurait à ce moyen.

Mais il n'est pas difficile de comprendre quels obstacles ne pouvaient manquer d'apporter, le plus souvent, à la bonne et prompt expédition des affaires, ces juridictions multipliées pour lesquelles il fallait à tout prix

(1) Les Cours des Aides, dit un auteur accrédité du siècle dernier, statuent souverainement, comme font les Parlements, sur tous procès, tant civils que criminels, au sujet des aides, tailles, gabelles et autres matières de leur compétence.

découper des attributions aux dépens des charges anciennement existantes. Le Gouvernement, lorsqu'il en décrétait l'établissement, visant avant toute chose à se procurer des deniers, il arrivait parfois que les anciens officiers achetaient eux-mêmes ces charges et les éteignaient par suite à l'instant même de leur naissance.

D'autres fois, quand on avait reconnu suffisamment l'inutilité de la compagnie nouvelle, on l'incorporait à l'ancienne, dans le sein de laquelle on transférait les officiers récemment institués. C'est précisément ce qui arriva pour la Cour des Aides de la Basse-Normandie. Dès le mois de janvier de l'année 1641, un édit royal fonda ensemble les deux Cours des Aides séant à Rouen et à Caen, en transférant dans la capitale de la Normandie tout le personnel de la juridiction qui avait cessé d'exister.

Une suite bien autrement grave de la multiplicité et de la rigueur des taxes à la fin du règne de Louis XIII, fut la grande révolte populaire dite des *Nu-Pieds* qui devait agiter la Normandie entière, et, dans sa répression, faire couler des flots de sang. Je n'entreprendrai pas de faire un récit détaillé de cette révolte, après la narration si complète qu'en donne M. Floquet. Citons seulement la partie de notre manuscrit qui s'y rapporte, par laquelle le sieur de Maizet clot son *Exposé des choses mémorables arrivées à divers temps* :

« En août 1637, le peuple, par toutes les villes de Normandie et ailleurs, se rebellèrent contre la surcharge des impôts de diverses sortes et contre les partisans et exécuteurs des taxes, et abatirent, ès dites villes, plusieurs maisons, pillèrent et brûlèrent les meubles; et, à Caen, y eut 8 maisons abattues et

pillées, entre autres celle du sieur Haguais et Doineau receveur du sel et Croizier huissier et autres. Et sans la résistance des plus notables de la ville et la venue de Mons. de Matignon qui ordonna des gardes, ils eussent passé outre. Il y eut 7 hommes tués en deux heures, et plus de 40 blessés. 4 furent envoyés au chasteau prisonniers. Celui qui étoit chef de cette rebellion s'appelait Bramme, qui étoit des prisonniers.

• « Avranches, Bayeux, Mortain, Vire, Villedieu, Constances, furent de ce nombre et autres lieux. »

Ici, Messieurs, se terminent, avec le manuscrit de Jean Beaulart, les observations qu'il nous a semblé opportun de présenter à son occasion. Ce document, nous sommes les premiers à le reconnaître, ne saurait être signalé comme possédant une portée bien grande. Mais les études historiques présentent un attrait si puissant que la lecture de ces pages inexplorées, contemporaines d'une des grandes époques de l'ancienne France, m'a fait passer, je dois vous l'avouer, des instants précieux. Je n'ose me flatter, par la connaissance que j'ai essayé d'en donner à notre Compagnie, d'appeler sur son auteur, inconnu jusqu'ici, une notoriété tardive. Vous verrez au moins dans cette esquisse un gage de dévouement aux travaux qui nous sont communs, et plus encore, permettez-moi de le dire, aux glorieux souvenirs de notre chère patrie.

***Protestation du seigneur de Couterne du 2 juillet 1790,
à l'occasion de la dévastation de son château.***

(Pièce communiquée par M. Cailloué.)

Aujourd'hui, troisième jour du mois de juillet 1790, à Casn, devant les conseillers du Roy, notaires audit lieu, soussignés, en l'étude de M^e Pillet, l'un d'eux :

« A comparu, messire Charles-Gabriel-Daniel de Frotté, chevalier, seigneur et patron honoraire de Couterne, du Fresne, du Hommet, seigneur et patron présentateur de Gourfalleur et autres lieux, demeurant ordinairement à son château de Couterne et de présent en cette ville, logé chez la dame veuve de Lannay, à l'hôtel d'Espagne, rue et paroisse St-Jean.

« Disant que le 27 juillet de l'année dernière, sept à huit cents particuliers, tant de la paroisse de Couterne qu'autres, quelques-uns de lui connus et les autres inconnus, armés de fusils, faux, fourches et bâtons et autrement, se rendirent, dans l'après-midi, au château de Couterne, tirèrent plusieurs coups de fusil dans la cour, tuèrent un cochon et pénétrèrent de suite dans le château où ils sommèrent verbalement le seigneur comparant de leur représenter et remettre tous ses titres, faute de quoi ils alloient, lui dirent-ils, mettre le feu au château et le faire périr sous les ruines, luy et sa famille, et cela sous l'espace de cinq minutes.

« L'alternative étoit pressante et embarrassante, et le seigneur comparant, après quelques observations que ces particuliers prirent pour une résistance et un refus opiniâtre, et pour conserver ses jours, ceux de M^{me} de Couterne et de leur enfant, et de M^{me} de Saint-Pierre,

mère de ladite dame, préféra de leur représenter et remettre, comme en effet il leur représenta et remit tous les titres de sa famille, aveux, déclarations, livres, billets, obligations et tous autres papiers que ces particuliers brûlèrent sur-le-champ dans la cour, en présence dudit seigneur.

« Nombre de ces malfaiteurs s'introduisirent dans les caves et caveaux, burent et firent couler les vins et le cidre et pillèrent ces êtres, cassant bouteilliers et futailles, et les dévastèrent absolument.

« Ces mêmes particuliers, non contents de ces premières méchancetés et affreuses expéditions, et toujours sous les menaces de mettre le feu au château et de le raser, demandèrent au seigneur comparant de souscrire un acte par lequel il les tiendrait quittes, pour le passé et pour l'avenir, des cens et rentes seigneuriales, treizièmes et de toutes autres redevances quelconques.

« Les mêmes motifs que dessus déterminèrent, forcèrent et contraignirent promptement le seigneur comparant à condescendre à la demande et aux volontés de ces forcenés, et il souscrivit sur-le-champ un acte tel qu'il plut à quelques-uns d'entre eux de le rédiger.

« Depuis ces fâcheuses catastrophes, le seigneur comparant est resté à son château, dans la crainte de nouvelles incursions de la part de ces malfaiteurs ou d'autres de leur trempe, comme il en a été prévenu; mais il a toujours eu le désir de réaliser et constater, par un acte public et authentique, la protestation qu'intérieurement et de cœur il fit, en remettant à ces particuliers ses titres et en leur signant une libération générale et absolue, pour se garantir de leur

fureur et de leur rage. Mais, d'un autre côté, il a considéré qu'en faisant et réalisant sa protestation devant un homme public de son canton, et même à une très-grande distance, il pouvoit courir de nouveaux dangers plus grands que les premiers, si cet acte parvenoit à la connoissance d'un de ces forcenés seulement.

« Profitant ledit seigneur de Couterne d'un moment de calme dont son canton semble jouir maintenant, et de la circonstance où quelques affaires l'ont appelé en cette ville où il a toujours eu l'espoir de réaliser, dans un temps quelconque, sa protestation avec plus de sécurité, et persuadé d'ailleurs qu'un temps plus calme et plus heureux lui permettra et lui procurera les moyens de réparer, au moins en partie, les torts qu'il a soufferts de ces hommes mal intentionnés, il nous a demandé acte, que nous lui avons accordé, de ces déclarations ci-dessus et de ce qu'il persiste à protester, comme il jure et affirme avoir toujours protesté, contre la remise qu'il a faite de tous ses titres et papiers aux particuliers dont il s'agit, des inductions que ces mêmes particuliers en général, et chacun d'eux en particulier, pourroit tirer dans un temps quelconque de sa présence forcée également à l'incendie de ces mêmes titres et papiers, dans la cour de son château, contre la teneur, telle qu'elle soit et puisse être, de l'acte que par force, menaces et violences, il a souscrit pour la libération générale et absolue de ces mêmes particuliers envers luy, et universellement contre tout ce qui pourroit être contraire à ses intérêts, ou pourroit lui faire préjudicier par résultat de l'incendie de ses titres et papiers et de sa signature audit acte libératoire, pour les présentes

lui servir et valoir, quant, contre et comme il se trouvera appartenir, et a signé après lecture.

« DE FROTTÉ DE COUTERNE, RUEL, PILLET. »

***Les découvertes du Mont-St-Michel et de St-Pair
près Granville en 1875, par M. Eugène de Robillard
de Beaurepaire.***

Pendant les mois d'août et de septembre de cette année, des découvertes archéologiques importantes ont eu lieu au Mont-St-Michel et à St-Pair près Granville. Aussitôt que j'en ai été informé, je me suis fait un devoir de me rendre sur les lieux, et je viens aujourd'hui vous apporter le résultat des observations que j'ai pu faire et des recherches auxquelles je me suis livré. Ma tâche a été singulièrement facilitée par l'obligeance de notre confrère, le R. P. Robert, supérieur du Mont-St-Michel, et de M. l'abbé Gombert vicaire de St-Pair, qui tous les deux ont bien voulu non-seulement placer sous mes yeux les objets qui avaient été exhumés mais encore me faire part des renseignements qu'ils avaient recueillis.

Les travaux commencés au Mont-St-Michel sous l'habile direction d'un membre de notre Société, M. Corroyer, architecte (1), chargé de la restauration du monument, ont porté cette année sur la plate-forme

(1) Les études de M. Corroyer sur l'état actuel du Mont-St-Michel et sur les restaurations dont ce monument pourrait être l'objet, ont été exposées au salon de 1873 et ont valu à leur auteur une médaille de 1^{re} classe (architecture).

qui précède le portail de l'église et qui servait autrefois de préau aux détenus. L'enlèvement du dallage qui la recouvrait a permis de retrouver les lignes principales de l'ancienne façade en même temps qu'elle mettait à nu les bases des colonnes et les fondations de la *tour de l'Horloge* et de la *tour des Livres* dont il est si souvent question dans l'histoire de la célèbre abbaye. Au moment de notre visite, il était facile de reconnaître l'emplacement des trois portes de l'église et en avant de l'entrée principale, les traces du portique, — *porticus*, — que mentionnent tous les anciens documents. Le déblaiement, bien qu'il ne fût pas encore achevé, révélait en outre que, dans une très-large étendue, la plate-forme avait été surélevée. Autrefois, toute la portion en avant des bâtiments était située en contrebas, et l'église s'accédait au moyen d'un emmarchement dont la hauteur est très-facile à déterminer. Il serait désirable que l'ancien état de choses pût être rétabli. Cette modification aurait le double avantage de restituer au monument quelque chose de sa physionomie primitive et de décharger les constructions inférieures du poids énorme des terres accumulées au-dessus d'elles. Dans tous les cas, si ce travail présentait au point de vue pratique quelques inconvénients, il serait au moins possible d'indiquer sur le sol, suivant un usage excellent qui tend aujourd'hui à prévaloir, les limites anciennes de l'église et l'emplacement exact du portique et des tours qui ont successivement disparu.

Avant de quitter le domaine architectural, ajoutons qu'un sondage entrepris dans la nef de l'église, du côté du nord, a mis en évidence un escalier qui conduisait au cimetière des moines et aux chapelles souterraines,

et qui a permis de mieux juger du caractère d'anciennes substructions, décorées de larges arcades de briques, qui avaient attiré depuis déjà bien longtemps l'attention des artistes et des archéologues (1).

Ce ne sont pas là les seules découvertes que ces travaux devaient amener. Le 30 août, sous la porte latérale de l'église, du côté de l'épître, M. Corroyer rencontrait en effet un sarcophage en calcaire coquillier de St-Eny, placé dans un caveau en maçonnerie, et long de 2 mètres 17 centimètres. Laissons ici parler le rédacteur des annales du Mont-St-Michel, témoin oculaire des premières investigations.

« En présence du T. R. P. Robert, supérieur, et des RR. PP. du Mont-St-Michel, M. Corroyer fait enlever le couvercle et ouvrir le tombeau.

« Alors apparaît le corps d'un ancien abbé, revêtu de ses ornements pontificaux, noircis et comme brûlés par le temps. Sur le côté droit se trouve l'emblème de sa dignité : c'est une crosse dont la partie inférieure est de bois et la partie supérieure de plomb. La partie métallique à 31 centimètres.

« Le frère photographe de l'abbaye prend immédiatement la photographie, avec les soins les plus grands et les plus minutieux, du corps étendu dans le tombeau. Aussitôt après on fait quelques recherches, on trouve bientôt appuyé sur le crâne un disque de plomb de 12 centimètres de diamètre et d'environ 2 millimètres d'épaisseur, un peu fruste sur les bords, mais ce qui n'empêche en rien d'en reconnaître tous les détails.

« Quelle joie ! c'est le tombeau de Robert de Torigni !

(1) Ces substructions ont été décrites, il y a dix-huit ans, par M. Alfred Ramé, et, quelques années plus tard, par M. Bouet.

DÉCOUVERTES DU MONT-SAINT-MICHEL 1875.



Disque en plomb de Robert de Torigni (face).



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX, AND
TILDEN FOUNDATIONS

DÉCOUVERTES DU MONT-SAINT-MICHEL 1875.



Disque en plomb de Robert de Torigni (Revers).

nul doute, car, au milieu du disque, on voit une croix pattée à branches égales sur laquelle est appuyée une main bénissant, de chaque côté A et Ω , et autour on lit ces mots :

✠ HIC REQUIESCIT ROBERTVS DE TORIGNEIO ABBAS HVIVS LOCI.

Sur le revers :

✠ QVI PREFVIT HVIC MONASTERIO XXXII ANNIS VIXIT
VERO LXXX ANNIS.

« Au centre de ce dernier côté on aperçoit la pointe du compas qui décrit les courbes entre lesquelles sont tracées les inscriptions » (1).

Quelques jours après, une autre sépulture était découverte : c'était celle de Martin, le successeur de Robert sur le siège abbatial du Mont-St-Michel. Martin avait été inhumé dans un cercueil de bois placé dans un caveau maçonné avec soin, comme celui de son prédécesseur.

Les ossements occupaient leur place naturelle. L'orientation des deux tombeaux était d'ailleurs identique : les pieds tournés vers le levant et la tête au couchant. De tous les ornements qui garnissaient cette seconde sépulture, il ne restait plus qu'un fragment de la partie métallique de la crosse, mais sur le crâne était aussi placé un disque en plomb. On y retrouve la croix grecque, la main bénissant, l'alpha et l'oméga, comme sur celui de Robert du Mont; on

(1) *Annales du Mont-Saint-Michel*, 2^e année, n^o 225. — Cf., *L'Illustration*, n^o du 9 octobre 1875, p. 236.

doit toutefois remarquer que cette plaque est plus lourde que la première, et que l'ornementation en est moins soignée. L'inscription circulaire qui accompagne la croix est ainsi conçue :

✠ HIC · REQUIESCIT DŌN · MARTIN · DE
FVRMEDEIO · ABBAS · XVI · LOCI.

Le graveur n'a point ajouté d'autres détails, et aucun caractère ne se lit de l'autre côté de ce disque.

La reproduction de ces disques permet de saisir les autres légères différences qui les caractérisent au point de vue de la paléographie et de l'art décoratif. C'est ainsi notamment que l'*alpha* et l'*oméga* sont placés à la partie supérieure dans le disque de Robert de Torigni, tandis qu'ils occupent la partie inférieure dans le disque de Martin ; l'on peut encore remarquer que les branches de la croix, nues dans le premier, sont chargées d'oves séparés par deux points dans le second. Ajoutons que, dans tous les documents que nous avons pu consulter, le nom du successeur de Robert de Torigni n'apparaît jamais avec l'addition de *Furmedeio*, révélée par son épitaphe (1).

Par une coïncidence singulière, presque à la même époque, sur un autre point de la Normandie, dans l'enceinte de l'église abbatiale de Fécamp, une découverte du même genre se produisait. Des travaux exécutés sous le pavage mettaient, en effet, au jour, le 20 septembre dernier, un sarcophage contenant

(1) *Chronique de Robert de Torigni*, publiée par Léopold Delisle, t. II, p. 229 et 237.

DÉCOUVERTES DU MONT-SAINT-MICHEL 1875.



Disque en plomb de Martin , abbé du Mont-Saint-Michel.

**THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY**

**ASTOR, LENOX, AND
TILDEN FOUNDATIONS**

les restes de Guillaume de Ros, troisième abbé de ce monastère, décédé suivant le *Gallia christiana*, le 7 des kalendes d'avril 1107. Là, encore, on a recueilli, dans le sarcophage de pierre, la crosse, emblème de la dignité du défunt, et une plaque en plomb, de 35 centimètres de long sur 25 centimètres de large, constatant son identité.

L'inscription qu'elle porte est ainsi conçue :

HIC JACET ABBAS WILELMVS PRIMVS ECCLESIE
BAIÖCENSIS CANTOR ET ARCHIDIACONVS
DEINDE CADOMI MONACHVS
AD EXTREMVM FISCANNENSIS CENOBII ABBAS TERTIVS
QVOD PER XXVII ANNIS
ET DIMIDIVM OPTIME REXIT ET ECCLESIAM
ATQVE OFFICINAS
INTVS ET FORIS RENOVAVIT; VIR IN OMNIBVS BONI
TESTIMONI. HIC OBIT VII KAL. APRILIS
M. C. ET VII ANNO AB
INCARNATIONE DOMINI SALVATORIS (1).

Les sépultures des abbés Robert de Torigni et Martin sont situées à peu de distance de quatre autres caveaux funéraires. Deux s'ouvrent au-dessous du portique de l'église; deux autres, séparés seulement par une mince cloison, ont été creusés quelques mètres plus loin à l'extrémité de la plate-forme du côté de la mer. Ces cavités ne contenaient que du sable et il est évident qu'elles avaient été fouillées à une époque qu'il est aujourd'hui difficile de déterminer. Toutefois, leur forme ne permet guère de doute sur leur destination. Les caveaux ren-

(1) *Officiel*, n° du 5 octobre, p. 8510.

contrés sous le portique ont renfermé probablement les dépouilles mortelles des abbés Radulphe et Ranulfe qui, d'après les anciens annalistes du Mont, furent inhumés *in porticu ecclesiæ* : il nous serait impossible d'indiquer, même approximativement, quels furent les occupants des deux autres.

Il est inutile d'insister sur l'importance exceptionnelle de ces découvertes. Si l'abbé Martin n'a laissé, en effet, que de faibles traces dans l'histoire du monastère, il n'en est pas de même de son prédécesseur Robert de Torigni, qui nous apparaît comme l'un des représentants les plus glorieux du monachisme à son époque. Grand dans son ordre par son austérité et son ardeur réformatrice, il joignit à ce mérite, le premier de tous pour un véritable religieux, un amour profond de la science et une habileté politique qui lui permit, au milieu des luttes de ces temps agités, de sauvegarder les intérêts de son abbaye, d'étendre ses possessions, et d'augmenter tout à la fois ses privilèges et son influence. Aussi, tous les anciens historiens du Mont se sont-ils empressés de le célébrer à l'envie dans un style où l'enthousiasme déborde et qui touche au dithyrambe. L'évêque d'Avranches, Robert Cenalis, dom Huynes, dom Le Roy, dom Louis de Camps ont le même langage.

« Le ciel, dit ce dernier, destinoit cet abbé pour reluire en ce Mont, comme un soleil après tant de ténèbres, comme un astre favorable après une si furieuse tempeste, pour estre le restaurateur de ceste abbaye, le miroir des prélats et l'ornement de son ordre, duquel les plus grands écrivains de son temps ont pris plaisir d'écrire les louanges, et particulièrement Estienne, évêque de Rennes, son grand ami et confrère de pro-

fession monastique, et cela, certes, avec beaucoup de raison, veu qu'ayant en soy si parfaitement allié l'humilité religieuse avec la grandeur de la naissance, il mit en admiration tous ceux de son siècle, tant pour l'excellence de son esprit et pour sa rare doctrine que pour sa prudence dans toutes ses entreprises qui le firent estimer des Papes, chérir des Roys, révéler des Reynes et généralement aymer de tous (1). »

A notre époque, la gloire de Robert de Torigni a repris, pour ainsi dire, un nouveau lustre. L'édition de sa *Chronique*, préparée avec un soin si consciencieux par notre illustre compatriote, M. Léopold Delisle, permet de mieux et plus complètement apprécier son mérite comme historien et justifie d'une façon péremptoire le jugement porté sur son compte par les écrivains les plus compétents.

On conçoit, dès lors, l'intérêt de premier ordre qui s'attache à tout ce qui a trait à un personnage aussi éminent, et nous nous associons, pour notre part, aux émotions qu'ont dû ressentir les religieux en voyant ramener au jour, d'une manière inattendue, les restes mortels du plus grand abbé du Mont, de l'ami fidèle du roi Henri II et du continuateur le plus judicieux du chronographe Sigebert. Mais, en dehors de cet ordre d'idées, les objets recueillis dans cette tombe, dont l'emplacement précis avait été ignoré jusqu'ici, ont par eux-mêmes une valeur toute particulière sur laquelle il y a lieu d'insister. Dans l'étude sur ce savant annaliste, mise en tête du second volume de sa publication, M. Léopold Delisle a établi que l'appellation Robert de

(1) *Histoire générale du Mont-St-Michel*, par Dom Huynes. Additions de Dom Louis de Camps, t. I, p. 248.

Torigni devait être préférée à celle de Robert du Mont, qui paraît avoir prévalu, et que la date de la mort de cet abbé pouvait être fixée avec certitude au 23 ou au 24 juin 1186 (1). Le disque de plomb, trouvé dans la sépulture de Robert, donne sur ces deux points pleine raison aux affirmations de notre savant confrère. Le défunt y est dénommé, comme dans tous les actes contemporains, *Robertus de Torigneio*, et les années de son gouvernement étant portées comme atteignant le chiffre de trente-six, il en résulte qu'en les comptant à partir du 27 mai 1154, jour de l'élection, on arrive précisément à la date que nous venons d'indiquer. Considérés en eux-mêmes, et comme objets de haute curiosité, ces disques funéraires ne sont pas moins dignes d'attention.

A toutes les époques, la piété des vivants s'est efforcée de perpétuer la mémoire des défunts, non-seulement en gravant leurs noms sur les dalles qui les recouvraient, mais encore en enfermant avec eux une tablette de marbre, de pierre ou de métal reproduisant les mêmes indications. Il en était ainsi, à plus forte raison, lorsqu'aucun signe extérieur ne marquait la place de la sépulture. Pour nous borner à quelques exemples, en 1131, lorsque l'on procéda à l'ouverture du tombeau de S. Gaud, inhumé vers l'an 530, on y rencontra sous la tête du bienheureux une pierre portant ces mots : *Hic requiescit beatus Gaudus olim episcopus Ebriocensis* (2), et tout récemment la sépulture de Guillaume de Ros, dont nous avons précédemment parlé, nous a livré une plaque en plomb couverte de

(1) Chronique de Robert de Torigni... publiée par Léopold Delisle, t. II, p. 12.

(2) *Abrégé de la vie de S. Gaud*, par M. L. Rouault, p. 88 et 89.

mentions analogues. On peut en rapprocher les quatre inscriptions, sur marbre, de l'époque mérovingienne, trouvées le 27 mars 1702, à l'intérieur de cercueils en pierre, dans l'église de St-Martin-d'Artonne, et publiées par M. le général Creuly, en 1862 (1). Mais, les disques du Mont-St-Michel ne sont pas seulement des *Tituli funebres* : par leur décoration ils confinent de très-près aux croix sépulcrales dont le caractère a été parfaitement mis en lumière par M. l'abbé Cochet. Dans un des meilleurs chapitres de son volume, intitulé, *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*, faisant suite à la *Normandie souterraine*, l'éminent archéologue s'exprime en ces termes :

« Le *Moniteur universel* et le *Magasin pittoresque* ont fait connaître récemment à la France une coutume funèbre qui date depuis des siècles au sein de l'église grecque et qui est pratiquée chaque jour dans tout l'empire de Russie : nous voulons parler du bandeau qui couronne le front du défunt et de la formule d'absolution que le pope lit sur le mort après le service des funérailles. Il la dépose ensuite dans sa main afin qu'il l'emporte avec lui dans la tombe. Ce que ces deux recueils français ont négligé de dire à leurs lecteurs, c'est qu'un usage semblable se pratiquait, il y a six siècles, dans toute l'église latine, qui, très-probablement, l'avait emprunté à celle d'Orient. Nous avons plusieurs traces soit écrites, soit monumentales de cette coutume depuis le XI^e jusqu'au XIII^e siècle au sein de la France et de l'Angleterre (2). »

(1) *Revue archéologique*, 1862, p. 313-317.

(2) *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes...*, par M. l'abbé Cochet, p. 303-318.

M. Cochet cite ensuite les quatre croix de plomb, affectant la forme grecque et portant, avec le nom du défunt, la formule de l'absolution, qui ont été trouvées, en 1842, dans le cimetière de Bouteilles, la croix de Quiberville découverte en 1846, celle de St-Front de Périgueux et les croix anglaises de Lincoln, de Chichester et du cimetière de Bury-St-Edmond. Les croix normandes affectent la forme grecque; plusieurs croix anglaises présentent, au contraire, la disposition latine. Toutes, d'ailleurs, ne portent pas, inscrit sur leurs branches, le texte de l'absolution sacramentelle. Sur quelques-unes, on lit ces mots : *Cruz Christi triumphat*, *Cruz Christi pellit hostem*... D'autres ne présentent aucune invocation pieuse et se bornent à quelques indications relatives au décédé. — Une croix trouvée à Angers, qui est aujourd'hui dans les mains de M. Ackermann, ne nous offre que la date MCXXXVI; même sobriété de détails sur la croix de l'évêque Théodoric II, inhumé à Metz en 1046 : *II. Kal. Maii obiit Theodoricus junior Metensis episcopus*. C'est à la même catégorie qu'appartenait la croix trouvée, en 1672, dans un tombeau en pierre de l'église St-Melaine de Rennes. L'inscription se bornait à faire connaître que là reposait Constance, fille de Guillaume le Conquérant, femme d'Alain Fergent, duc de Bretagne, décédée en 1091.

Nous ignorons quelle était la forme et l'ornementation des croix sur lesquelles, conformément à leurs dernières volontés, Pépin le Bref et Hugues Capet voulurent être étendus. La croix que remarqua M. de Gerville, en 1831, dans le cimetière de Couvert, sous un squelette ayant une chaînette au cou, ne portait ni inscription, ni dessins (1).

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. II, p. 195.

Dans toutes ces circonstances, la croix se révèle à nous comme un gage de pardon, même lorsqu'elle ne porte pas le texte de l'absolution sacramentelle : *reisque dona veniam* ; elle sert aussi, placée à la tête du défunt, à indiquer que ce sont là les restes d'un chrétien et à en écarter le démon : *Cruz triumphat, Cruz pellit hostem*. La légende des croix anglaises est évidemment en rapport parfait avec les prescriptions du savant liturgiste Durand de Mende, rappelées par M. l'abbé Cochet :

« Verum enimvero animadvertet quancumque sepelitur Christianus vel quocumque loco, crucem capiti ejus apponi debere ad signandum illum fuisse Christianum, vel ob id etiam quod summopere diabolus signum hoc pertimescat et ad eum locum horreat accedere qui cruce est designatus (1). »

Les disques du Mont-St-Michel répondent aux mêmes préoccupations religieuses, et la signification de la croix qui s'y trouve gravée est encore précisée par la main bénissant, accostée de l'alpha et de l'oméga. Ainsi que l'a fait observer, M. Didron, dans son *Iconographie chrétienne*, « le Christ qui dans son im-
« mense charité a embrassé le monde ancien et le
« monde futur, depuis la création jusqu'à la fin des
« siècles, le Christ qui a racheté les patriarches et
« les apôtres, les prophètes et les saints, le premier
« homme comme le dernier, méritait bien que la croix
« où se sont étendus ses bras fût marquée de l'A et de
« l'Ω, qui représentent le commencement et la fin de
« tout » (2).

La religion éminemment spiritualiste des Egyptiens

(1) *Rationale divin. offic.*, t. VII, p. 35, n° 38.

(2) Didron. *Iconographie chrétienne. Documents inédits sur l'histoire France*, p. 416.

avait un rite auquel il est impossible de ne pas songer, lorsque l'on étudie cette question si curieuse des croix sépulcrales. Elle connaissait les *hypocéphales* déposés, eux aussi, près de la tête des défunts, et couverts d'inscriptions mystiques et d'invocations à la divinité ! L'*hypocéphale* n'est, en effet, rien autre chose qu'un disque plat en carton, en toile ou en cuivre, sur lequel étaient tracées des légendes et des vignettes, et qui était ensuite placé dans le coffre mortuaire sous la tête de la momie. Voici, du reste, un fragment d'une inscription de ce genre, lue par M. de Horrack :

« Ammon des Ammons qui es au ciel d'en haut,
« dirige ta face vers le corps de ton fils, conserve-
« le en bon état dans la région funéraire » (1).

Au moment où venaient de se produire au Mont-St-Michel les découvertes que nous avons essayé de faire connaître, des fouilles autorisées par Mgr l'évêque de Coutances dans un autre sanctuaire, dont l'histoire se lie intimement à l'histoire de la célèbre abbaye, amenaient à leur tour des résultats aussi précieux qu'inattendus.

L'église de St-Pair, si connue des touristes, et qu'a décrite avec un soin minutieux M. É. Le Héricher, dans son *Avranchin monumental*, possède d'insignes reliques visitées chaque année par de nombreux pèlerins. Dans une chapelle latérale est exposée une portion notable du corps de saint Gaud, et dans un mausolée dressé au milieu du chœur se trouvent quelques ossements appartenant à saint Pair et à saint Scubilion. La

(1) Note sur un hypocéphale, par J. de Horrack, *Revue archéologique*, 1862, p. 131, 136, 137.

dernière translation des reliques de S. Gaud a eu lieu le 8 septembre 1853 ; mais bien antérieurement, le 11 novembre 1664, le tombeau du bienheureux avait été ouvert en présence de Mgr Eustache de Lesseville, assisté des députations du chapitre d'Évreux et de l'abbaye du Mont-St-Michel. Le procès-verbal qui fut alors dressé et surtout une curieuse relation de Fr. Estienne Jobart, moine bénédictin, font connaître les diverses particularités de la cérémonie et comment eut lieu le partage des reliques entre l'évêque de Coutances, l'église de St-Pair, la reine Anne d'Autriche, l'abbaye du Mont-St-Michel, la cathédrale d'Évreux et divers autres établissements.

Le petit monument consacré à saint Pair et à saint Scubilion a été l'objet d'études aussi consciencieuses que multipliées. « Non-seulement, dit M. de Caumont, les deux statues couchées qui en forment la partie principale sont du même artiste. Mais on n'a pas cru devoir leur donner une expression différente, de sorte qu'on serait tenté de regarder ces deux saints crossés, mitrés, la tête appuyée sur un coussin affaissé, comme une double représentation du même homme. »

Ces effigies en calcaire, d'une assez bonne exécution, révèlent le faire du XIV^e siècle : c'est aussi la date qui leur a été assignée par les juges les plus compétents. Au-dessous des statues se trouvent deux sarcophages en granit renfermant encore quelques ossements des deux saints. Ce ne sont pas, par conséquent, des cénotaphes, comme on l'a quelquefois imprimé par erreur ; mais il est non moins évident qu'on ne saurait y reconnaître les tombeaux primitifs de saint Pair et de saint Scubilion. — Ces auges ne paraissent pas antérieures au reste de l'édicule et ont dû remplacer des

sarcophages en calcaire coquillier, ce qu'indique d'ailleurs la présence de fragments de cette nature au milieu même des ossements qui y sont aujourd'hui déposés.

Les fouilles, dirigées au mois de septembre dernier dans l'intérieur de l'église par M. Baudry, curé du Bernard, et correspondant du ministère de l'Instruction publique, dont nous avons maintenant à nous occuper, n'ont rien ajouté d'important, à ce que nous savions, sur les reliques de saint Gaud, de saint Pair et de saint Scubilion, et c'est par un autre côté qu'elles se recommandent à notre attention (1).

L'enlèvement des terres du chœur a amené, en effet, dès le 15 septembre, la découverte de deux sarcophages à 90 centimètres du pavé actuel et à 50 centimètres seulement d'une aire de béton de peu d'épaisseur qui recouvrait le sol du bâtiment primitif.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, ces cercueils ne sont pas en granit, mais en calcaire coquillier de St-Eny, analogue tout à la fois aux fragments remarqués dans les tombeaux en granit du chœur et aux nombreux sarcophages répandus en si grand nombre dans un ancien champ de sépulture situé dans le voisinage de l'église.

Le sarcophage, du côté de l'église, offre en dehors une longueur de 2 mètres 25, et mesure à la tête

(1) A ces fouilles assistaient MM. Paul Thébault, curé de la paroisse; Edmond Gombert, vicaire; Tardif, conseiller d'État, chef de division au ministère des cultes, officier de la Légion d'Honneur; Le Marchand, ancien sous-préfet; le docteur Hallé, de la Faculté de Paris (*Revue catholique de Coutances et d'Avranches*, avril 1875, p. 840).

86 centimètres en largeur, tandis qu'aux pieds il n'en a plus que 46 (1).

Le sarcophage, du côté de l'évangile, est beaucoup plus petit; sa longueur est de 2 mètres 5 centimètres, sa largeur est, prise à la tête, de 78 centimètres et aux pieds de 43. La hauteur de ces auges ne dépasse pas 40 centimètres; elles n'offrent pas d'emboîtement à la partie supérieure et sont orientées la tête à l'occident et les pieds à l'orient. Cette disposition est aussi celle que nous avons eu l'occasion d'observer dans deux sarcophages extraits, sous nos yeux, du champ *Chelous*, à quelques pas de l'église. — Par une coïncidence qui mérite d'être remarquée, les différences de longueur que nous avons notées se retrouvent dans les tombeaux en granit élevés dans le chœur. — Nous ne saurions indiquer la forme des couvercles, ils avaient été enlevés à une époque ancienne et il n'en a été recueilli que des débris insignifiants. Ces auges n'avaient, d'ailleurs, presque rien retenu de leur dépôt primitif; le docteur Hallé a pu cependant reconnaître, dans les décombres qui en ont été extraits, des fragments d'ossements humains, des paillettes de charbon et des clous. Tout près, mais en dehors, on a trouvé la partie supérieure d'une fiole en verre jaunâtre. Elle nous a paru porter à l'intérieur les traces d'un sédiment quelconque, particularité qui a été fréquemment signalée dans les vases funéraires.

A n'en pas douter, ce sont-là les sarcophages primitifs de saint Pair et de saint Scubilion. A l'époque de

(1) Nous empruntons la plupart de ces indications matérielles au procès-verbal des fouilles des 14, 15, 16 et 17 septembre 1875 (*Revue catholique*, p. 838-845).

l'invasion des Normands, les corps saints qu'ils renfermaient en ont été enlevés, comme bien d'autres, et transportés dans diverses localités éloignées, pour les soustraire aux profanations des païens. Ce qui en est revenu depuis dans l'église de St-Pair a été placé dans le mausolée élevé au centre même du nouveau chœur. Les idées émises sur ce point par la Commission sont généralement acceptées et ne soulèvent aucune objection sérieuse.

La continuation du déblai dans le côté nord n'a révélé la présence d'aucun cercueil en pierre; elle en a, au contraire, mis deux à découvert dans la partie du midi. L'un, qui forme la sépulture du prêtre Aroaste, solitaire de Sciscy, a été rencontré à l'endroit précis indiqué par la tradition et par l'abbé Rouault, curé de la paroisse, dans un ouvrage publié en 1733. Dès le XII^e siècle, cette localisation était certaine, puisque sur la muraille de l'église, au-dessus du tombeau, on lisait une inscription indiquant que là reposait le prêtre Aroaste. Raccourci à l'époque de la construction de la tour, en 1631, ce sarcophage ne mesure plus que 1 mètre 18 centimètres de longueur. Ainsi que l'a constaté le procès-verbal, le couvercle en était bombé et il a été renforcé par une pierre plate qui a dû être ajoutée, dans un but de protection, au moment des nouvelles constructions.

« Tous les os sont placés dans leur position à peu près normale et si la paroi supérieure du tombeau était enlevée, on pourrait, à n'en pas douter, reconstituer, à peu près, le squelette en faisant la part de ce qu'ont pu détruire le temps et l'ouverture antérieure du tombeau (1). »

(1) Procès-verbal, *Revue catholique*, p. 841.

Un fragment de poterie grossière a été recueilli près de là.

Le second sarcophage joignait presque celui-ci. Comme lui, il avait l'orientation qui a déjà été signalée. D'après les constatations du docteur Hallé, il renfermait un fragment de côte et une portion d'os ayant appartenu, selon toute probabilité, à un cubitus, du charbon, une bande de fer et quelques fils d'or pouvant provenir de vêtements sacerdotaux.

Les archéologues ont assez souvent découvert des fils d'or dans les sépultures soumises à leur examen... En 1653, le tombeau de Chilpéric en livra une assez grande quantité, et le 6 septembre 1855, M. l'abbé Cochet en recueillit quelques-uns dans celui d'une jeune franque à Envermeu (Seine-Inférieure) (1).

La Commission a pensé que ce sarcophage, à peu près vide, était celui de saint Sénier, dont les reliques avaient été levées et transférées à Rouen à une date fort ancienne : « Sepultus est ibidem juxta SS. Paterni et Scubilionis corpora XIV k. octobris; ejus corpus Rothomagum postea dilatum, in ecclesia majori, honesto loco asservatur. »

La position de ce cercueil qui, s'il touche d'un côté celui d'Aroaste, se rapproche de l'autre de ceux de saint Pair et de saint Scubilion, donne un grand poids à cette manière de voir. Il faut ajouter que, jusqu'au XVII^e siècle, ce tombeau était resté visible aux regards et que ce fut seulement à cette époque qu'il fut caché sous le pavé pour le soustraire aux déprédations pieuses dont il était l'objet. Or, comme en dehors des sarco-

(1) *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*, par M. l'abbé Cochet, p. 241.

phages de saint Pair, de saint Scubilion et du prêtre Aroaste, il n'en existe aucun autre dans le chœur, il est indubitable, à moins de révoquer en doute le témoignage de Rouault et de Chenu, que celui-ci appartient bien à saint Sénier. Voici, au surplus, le passage de Rouault relatif à l'enfouissement du tombeau, qui nous semble de nature à dissiper toutes les incertitudes :

« Les précieuses reliques (de saint Sénier) ont été levées et depuis transférées dans la cathédrale de Rouen, où elles sont gardées soigneusement et en grande vénération. Son tombeau et ses précieuses cendres sont restées dans le chœur de l'église de St-Pair, auprès des corps de saint Pair et de saint Scubilion. *Il n'y a* encore qu'environ quarante-cinq ans que ce tombeau étoit exposé à la vénération des peuples, mais comme ils l'emportoient tout par morceaux, on a été obligé de le cacher sous le pavé » (1).

Ce sarcophage, en calcaire coquillier d'un grain plus résistant que les précédents, nous offre en effet un couvercle en dos d'âne dont une partie notable a disparu. Sa longueur est de 2 mètres 20, sa largeur est à la tête de 68 centimètres et aux pieds de 33. Bien qu'ayant des dimensions inégales, toutes ces auges funéraires appartiennent au même type et affectent les formes assignées par l'abbé Cochet aux sépultures de l'époque franque si nombreuses en Normandie.

Nous ne nous sommes occupé jusqu'ici que des sarcophages, mais il est certains autres débris mis à jour

(1) *Abrégé de la vie de saint Gaud, évêque d'Evreux, de saint Pair, de saint Scubilion, de saint Sénier et de saint Aroaste*, par L. Rouault, p. 210.

par les fouilles, sur lesquels il convient maintenant de porter notre examen.

L'église actuelle, dans sa partie la plus ancienne, ne paraît pas antérieure au XII^e siècle. Un manuscrit, dont l'abbé Ronault a souvent fait usage, donne cette date à la tour, et cette indication est en rapport parfait avec les appréciations de la science archéologique. Mais si cette église n'est pas le bâtiment primitif, elle a au moins le mérite d'avoir été érigée sur son emplacement et d'envelopper pour ainsi dire dans son enceinte le sol de cet oratoire modeste, où reposèrent ensemble saint Pair et saint Scubilion, afin, dit leur naïf historien, que l'accident de la mort ne séparât pas ceux que la même vie avait unis et qui avaient accompli le même pèlerinage.

Cette substitution d'un édifice à l'autre qui n'était, jusqu'ici, qu'une probabilité plus ou moins plausible, est, aujourd'hui, une vérité complètement démontrée. Le 15 septembre, en effet, les fouilles ont mis à nu un mur circulaire, à 6 mètres 25 centimètres du fond du sanctuaire. « Il offre une épaisseur de 52 centimètres. Les pierres qui composent les assises ont de 9 millimètres à 40 centimètres de largeur sur une hauteur de 3 à 4 millimètres. L'appareil paraît régulier. »

Cette construction forme une absidiole en cul-de-four, d'une très-petite étendue, venant s'appuyer, des deux côtés, sur un mur de même aspect, qui la coupe à angle droit, et qui détermine la largeur d'une nef, dont le côté sud va se perdre, sans le dépasser, dans le mur actuel de l'église. — C'est précisément dans ces substructions, débris authentiques de l'ancienne basilique, que se trouvaient engagés les deux sar-

cophages attribués à saint Pair et à saint Scubilion. Ils occupent une position symétrique et sont séparés par une distance de 2 mètres 33 centimètres. A cet égard, le procès-verbal, auquel nous avons emprunté tant de détails, s'exprime en ces termes :

« Il paraît évident que les corps saints reposaient, primitivement, dans les deux cercueils en calcaire coquillier, placés parallèlement au monument. Ces cercueils étant d'une matière peu compacte et s'effeuillant facilement, on aura jugé à propos de placer les reliques qu'ils contenaient dans des sarcophages inaltérables comme sont ceux de granit. Les deux tombelles primitives auraient été enlevées pour faire place aux nouveaux cercueils et placées symétriquement en avant du monument nouveau qu'on leur bâtissait. C'est ce qui explique pourquoi des tombeaux mérovingiens sont placés en travers de substructions de cette époque avec prolongement dans le sanctuaire du XII^e siècle » (1).

Nous ne saurions partager cette manière de voir. Dans notre opinion, les sarcophages occupent encore la place qu'ils avaient à l'origine. Il est, en effet, difficile de comprendre pourquoi on les eût changés de position, du moment où on leur enlevait les corps qui leur avaient été confiés. En bonne critique, le déplacement ne saurait être admis que si les sarcophages eussent été rencontrés dans une situation anormale et tout à fait inusitée. Mais combien il est loin d'en être ainsi ! Les cercueils de St-Pair engagés dans la maçonnerie de manière à déborder légèrement à l'extérieur ont des similaires dans une infinité de localités nor-

(1) Procès-verbal, *Revue catholique*, p. 848.

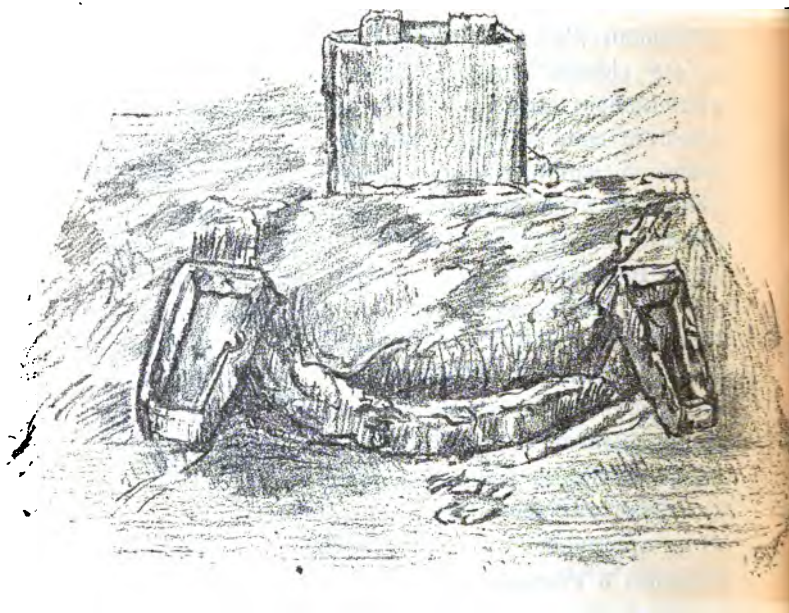
mandes. Nous en avons vu, pour notre part, à St-
Quentin, près Avranches : il en existe encore aujourd'hui de très-visibles à St-Céneri-le-Géré dans l'arrondissement d'Alençon. Ce mode spécial d'inhumation a été signalé depuis longtemps et est aujourd'hui parfaitement connu. « Pour l'instruction de ceux qui ignorent cette pratique, écrivait le savant M. Cochet, nous en citerons quelques exemples. Pépin le Bref paraît en avoir introduit l'usage parmi nous, en se faisant enterrer, en 768, dans le parvis de l'abbaye de St-Denis sous la gouttière ; Hugues Capet l'y suivit en 996. L'hagiographie anglaise nous montre en 862 saint Swithin, évêque de Winchester, se faisant inhumer à la porte de sa cathédrale, et l'hagiographie française nous fait voir saint Loup, de Sens, l'illustre exilé de la vallée de la Bresle, se faisant enterrer, en 623, sous la gouttière de l'abbaye de Ste-Colombe. »

« Les chroniques et les histoires, de notre province, nous apprennent aussi que, en 996, le duc Richard, mourant à Fécamp, demanda à être inhumé sous le larmier ou la gouttière de l'abbaye et que son fils Richard II voulut l'y suivre en 1026. Enfin l'évêque de Coutances, Geoffroy de Montbray, décédé en 1093, supplia également qu'on le plaçât sous la gouttière de la cathédrale qu'il avait bâtie. M. Auguste Le Prévost, ce doyen vénéré de tous les antiquaires normands, pense qu'une croyance normande ou scandinave attribuait à l'eau des temples une vertu purifiante (1). »

Nous croyons inutile de rien ajouter, saint Pair et saint Scubilion ont été inhumés suivant les usages de

(1) *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes*, par M. l'abbé Cochet, p. 321.

leur temps. L'aspect des sépultures, elles-mêmes, est,



d'ailleurs, tellement significatif qu'il suffirait à dissiper tous les doutes (1).

Un mot encore avant de terminer ce rapport. Dans les travaux de déblaiement qui ont eu lieu, on a rencontré, sous une pierre tombale placée au milieu de la nef, à peu de distance de l'entrée du sanctuaire, un squelette paraissant être celui d'un homme

(1) Certains indices et, notamment, des agrégats métalliques et des morceaux de marbre ayant subi l'action d'un feu violent, tendraient à faire croire que l'oratoire de St-Pair et de St-Scubilion fut incendié, vraisemblablement par les Normands.

de cinquante à soixante ans. Du front à l'occiput, la boîte crânienne avait été coupée par un trait net comme celui d'une scie. Le corps avait été placé dans un coffre de bois, dont on retrouvait encore quelques débris avec les boulons en fer qui l'assujétissaient. Aucun objet métallique n'accompagnait le cadavre. La dalle tumulaire, usée par le frottement, ne laissait voir qu'un écusson portant un lion, gravé assez grossièrement, ou tout autre animal du même genre.

A quelques pas, sous l'arcade ouest de la tour, se trouve la sépulture de l'abbé Rouault, curé de St-Pair et docteur aux droits de l'Université de Paris. Les écrivains de notre pays n'ont pas toujours été justes pour ce travailleur infatigable, qui écrivit successivement *l'Abrégé de la vie de saint Gaud, évêque d'Evreux; de saint Pair, évêque d'Avranches; de saint Scubilion, abbé; de saint Sénier, ancien évêque d'Avranches, et de saint Aroaste* (1); *l'Abrégé ou la vie des évêques de Coutances, depuis saint Ereptiole* (2); *la Vie des évêques de Coutances, augmentée de celle de saint Léon, de saint Philippe, de saint Gervais, de saint Paterne, de saint Thomas de Chanteloup, de saint Marcouf et de saint Hélier* (3); *les Quatre fins de l'homme, le Traité du purgatoire, le Traité des monitoires et l'Explication des titres et sujets des psaumes suivant l'hébreu, le grec et la vulgate* (4). Aujourd'hui on est plus équitable pour cet érudit modeste qui pèche quelquefois par défaut de critique et excès d'austérité

(1) In-8°; Paris, Montalant, 1734.

(2) In-8°; Coutances, Fauvel, 1742.

(3) In-8°; Coutances, Fauvel, 1748.

(4) 4 vol. in-8°; Paris, Montalant, 1734 à 1751.

mais qui n'en reste pas moins l'un des ecclésiastiques les plus distingués du diocèse de Coutances au XVIII^e siècle.

L'abbé Rouault était aussi un ardent propagateur de l'instruction élémentaire. Ce fut à lui, notamment, que la paroisse de St-Pair dut la fondation de son école de filles. Ce détail entièrement nouveau est constaté par son épitaphe, que M. l'abbé Gombert a eu l'obligeance de relever pour nous, et qui est ainsi conçue :

« Cy git M. Laurent Rouault, curé de St-Pair, décédé le 20 septembre 1750, âgé de 70 ans, qui a icy fondé les écoles des filles. »

Rouault a été l'historiographe le plus accrédité et le plus populaire des Saints qui reposaient dans le chœur de son église, et l'on aime à retrouver sa sépulture à l'entrée du chœur et, pour employer ses expressions, « à peu de distance du lieu honoré de leurs corps vénérables. »

BIBLIOGRAPHIE ET NOUVELLES DIVERSES.

**Documents relatifs à la fondation du Havre, recueillis
et publiés par Stephano de Merval.**

(Société de l'histoire de Normandie, Rouen 1875, 1 volume in-8° de
480 pages.)

Les documents intéressants, relatifs à la fondation du Havre, que nous avons aujourd'hui sous les yeux, proviennent du chartrier du château d'Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire), appartenant à M. le marquis de Bien-court. Ils ont été édités avec un soin consciencieux par M. Stephano de Merval, auquel nous devons déjà le *Catalogue et Armorial des présidents, conseillers, gens du roi et greffiers du Parlement de Rouen*, ainsi que les notes bibliographiques et critiques qui accompagnent l'entrée de Henri IV, roi de France, à Rouen, imprimées pour les *Bibliophiles normands*, et ornées de dix planches gravées à l'eau-forte par les soins de son frère, M. Louis de Merval.

La nature des pièces qui composent le volume que vient de faire paraître la Société de l'histoire de Normandie, échappe, par sa nature, d'une manière complète, à l'analyse; mais le caractère général en a été parfaitement indiqué par M. S. de Merval, dans une courte et substantielle introduction à laquelle nous emprunterons quelques lignes :

« Les documents qui sont ici réunis, écrit-il, fixent, d'une manière certaine, l'époque de la fondation du Havre. Ce point d'histoire locale, bien qu'il ne remonte pas au-delà du seizième siècle, n'était, pour ainsi dire, pas connu, car aucun de ceux qui ont écrit sur l'origine de cette ville n'a rencontré la vérité. Dubocage de Bleville affirme que François I^{er} ne fut pas le fondateur du Havre, qui existait déjà sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII. Des écrivains presque contemporains n'ont pas été plus exacts; Taillepied rapporte que ce dit an (1509), fut commencé le *Havre et ville de grace qui estoit un lieu champestre*; Bourgueville de Bras parle de *la ville Française qui est ce grand Havre de grace qui fust faict bastir et construire vers l'an 1518 ou 1520*; l'abbé Pleuvry prenant un terme moyen, assigne l'an 1516, parce que la tradition commune parmi les bourgeois est qu'en *mille cinq cent seize fust assise* la première pierre.

« Toutes ces assertions tombent devant les documents qui sont imprimés dans ce volume, documents officiels constatant que le roi François I^{er}, ayant résolu de faire au lieu de *Grasse*, entre le chief de Caux à Harfleur, un *havre pour tenir en sûreté* les navires et vaisseaux de luy et de ses subjects navigant sur la mer océane, délivra, le 17 février 1517, à l'amiral Bonivet, qui la transmit, le 12 février de la même année, à Guyon le Roy, seigneur du Chillon, vice-amiral de France, une commission de commissaire-général pour la construction d'un port et des fortifications destinées à le protéger; que le 2 mars suivant, Guyon le Roy fit planter les pieux aux lieux où devait être creusé le port, que le 4 mars les travaux furent adjugés et que, dès le 13 avril, ils étaient commencés

« Les rôles des dépenses, les procès-verbaux de toisage permettent de suivre jour par jour les travaux des ingénieurs et prouvent que rien n'était oublié. On creusait le port, on bâtissait la ville, on y amenait l'eau potable, on élevait des fontaines et on les ornait de statues.

« Chacun peut recueillir dans ces documents des renseignements pour ses études particulières: les uns sur la comptabilité financière au XVI^e siècle, les autres sur le prix de la main-d'œuvre et des matériaux, enfin les philologues y relèveront une foule de mots normands et de termes techniques qui sont omis dans les glossaires les plus spéciaux. »

Tout ce qui concerne les origines d'une ville aussi importante que le Havre a une réelle valeur et nous ne doutons pas que ces pièces, pour la plupart inconnues jusqu'ici et copiées avec une scrupuleuse exactitude, ne soient favorablement accueillies, surtout en Normandie.

E. DE B.

Notice sur le prieuré du Rocher et l'hospice civil de la ville de Mortain, par M. R. Moulin, membre de la Société des Antiquaires de Normandie et de la Société académique du Cotentin.

La brochure dont nous venons de transcrire le titre est une de ces monographies qui, malgré leur cadre restreint, renferment une infinité de renseignements précieux pour l'histoire locale. Le prieuré du Rocher, dont l'établissement remonte à l'année 1082; l'ancien Hôtel-Dieu, fondé par Guillaume Le Sotterel en 1348; le nouvel Hôpital, à l'organisation duquel contribua si

puissamment par ses largesses M^{lle} de Fleury, tels sont les principaux sujets que M. Moulin a traités dans sa substantielle brochure. On y rencontre aussi des détails extrêmement instructifs sur le développement de la misère et du paupérisme, et sur les moyens employés à la fin du XVIII^e siècle par l'Administration pour les combattre. Nous croyons aussi devoir relever en passant certaines indications relatives à l'Ermitage. Les revenus se rattachant à cette fondation furent réunis au nouvel hôpital, en 1777, par décret de messire Godard de Belbeuf, alors conseiller du roi et évêque d'Avranches.

Cette chapelle avait été érigée et dotée en 1613 « sur le sommet même de la montagne qui domine la ville, en face du mont dédié à l'Archange et au lieu pittoresque connu sous le nom de Petit-Mont-St-Michel, » par le cardinal duc de Joyeuse, tuteur honoraire de M^{lle} Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier et comtesse de Mortain.

Ce petit édicule, qui devait à notre époque renaître de ses ruines, avait été consacré, sous le vocable de saint Michel, les 24 et 25 juillet 1613, par messire François de Péricard, évêque d'Avranches.

La duchesse avait assuré à cet établissement 720 livres de rente, un domaine de 10 acres de terre défrichée, indépendamment d'une certaine étendue de landes et bruyères. De plus, Louis XIII avait, au mois de juillet 1615, établi en faveur de la nouvelle chapelle une foire qui devait se tenir au bas dudit lieu le jour de l'octave de la fête saint Michel; enfin, le pape Clément XI, par une bulle du 7 septembre 1704, avait accordé pour sept années des indulgences aux pèlerins qui la visiteraient.

Ce lieu, éminemment propre à la retraite et à la

contemplation , servit successivement de demeure à plusieurs ermites de l'ordre de saint François. Le plus ancien est Nicolas de Bréville , en 1613 ; le dernier et celui qui a laissé les souvenirs les plus durables dans le pays est frère Pierre Gaillard , cordelier granvillais , décédé vers 1774.

E. DE B.

Surtees Society. — Du privilège du Sanctuaire , par M. Gustave Dupont.

Une Société archéologique , établie depuis environ quarante ans dans le nord de l'Angleterre , et qui a pris du nom de son fondateur , M. Robert Surtees , de Mainforth , le titre de *Surtees Society* , a publié , de 1834 à 1868 , cinquante volumes grand in-8° , qui renferment des documents que je crois dignes , au moins pour la plupart , d'être signalés à l'attention des Antiquaires de Normandie , et d'autant mieux que la bibliothèque publique de Caen a pu acquérir une partie notable de cette collection.

Je n'entreprendrai aujourd'hui la Société que du premier volume , édité en 1837. Il reproduit trois manuscrits conservés : le premier , aux archives de l'église cathédrale de Durham , et les deux autres , au *British Museum* (Biblioth. Harleienne) ; tous les trois sont relatifs au droit d'asile qui appartenait aux deux églises de Durham et de St-Jean de Beverley.

Je n'ai nullement l'intention d'entreprendre ici une nouvelle étude sur ce sujet , qui déjà a été l'occasion de remarquables travaux. Je me bornerai , dans une simple note , à reproduire quelques détails particuliers révélés

par les documents que je viens d'indiquer, et qui ne pouvaient entrer dans un traité général tel que celui que notre collègue, le savant archiviste de la Seine-Inférieure, M. Charles de Beaurepaire, a fait paraître, en 1853 et 1854, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1).

Le droit d'asile, que l'Église chrétienne avait recueilli, avec tant d'autres traditions, dans l'inépuisable héritage de la Rome païenne et qu'elle exerçait depuis son origine, était désigné en Angleterre sous la dénomination de privilège et liberté du Sanctuaire — *immunitas et libertas Sanctuarii* — ou même plus simplement, de Sanctuaire — *Sanctuary-Sanctuarie* (2). — Il était connu et pratiqué dans l'Église saxonne longtemps avant la conquête normande. On le faisait remonter jusqu'au roi Lucius, qui, d'après la légende, régnait au second siècle de notre ère (3). Mais il existait certainement et à l'état d'institution dès le VII^e siècle. A la fin du IX^e, Alfred le Grand l'avait réglementé (4). Guillaume le Conquérant s'en occupa néanmoins, ou plutôt mit sous le nom du *bon roi Édouard* les lois nouvelles ou modifiées, qu'en cette matière, ainsi qu'en toutes les autres, il voulait imposer à la nation vaincue, sans paraître en être l'auteur. En 1070, il confirma le

(1) *Essai sur l'asile religieux dans l'empire romain et la monarchie française* (Bibl. de l'École des Chartes, 3^e série, t. IV, p. 351 et 572, et t. V, p. 151 et 340). La thèse de doctorat de M. H. Wallon, aujourd'hui ministre de l'Instruction publique, était sur le même sujet et portait le titre : *Du droit d'asile* (in-8^o de 122 pages, 1837).

(2) Gloss. de Duc. v^o *Sanctuarium*.

(3) Beda, *Vita sancti Cuthberti*.

(4) Spelm., *Concilia*, t. I, p. 565.

droit d'asile — *presidium* — dont jouissaient les églises et l'étendit aux maisons et aux cours occupées par les évêques et les prêtres, pourvu que ces lieux fussent une dépendance du domaine ecclésiastique. Le réfugié devait ou restituer ce qu'il avait volé et réparer le tort qu'il avait causé, ou forjurer le pays, c'est-à-dire s'exiler (1).

Ces dispositions n'étaient que le résumé de ce qui était en usage en Normandie, de ce que les juriscultes anglo-normands constatèrent et complétèrent vers le fin du XIII^e siècle et de ce que, vers le même temps, consacrèrent par un texte précis, les auteurs inconnus du *Grant Coustumier* (2).

Sous Henri II, Britton, André Hornes et l'Anonyme auquel on doit le recueil nommé *Fleta*, exposèrent avec détail les règles de droit et de procédure qui concernaient le privilège garanti de nouveau par le Statut de Clarendon.

D'après ces auteurs (3), le *Sanctuaire* n'était point ouvert indistinctement à tous les *fuitifs*. Les larrons en récidive, les vagabonds de nuit, — *vagante noctanter* — désignés comme tels par la voix publique et par les dizainiers, n'y étaient pas admis. Il en était de même de ceux qui revenaient après avoir prêté le serment de quitter le pays et de ceux qui péchaient « mortellement » en sanctuaire; « tiels pourra l'on prendre et traher et « ouster hors del sanctuary sans faire offense ou pré-
« judice à la franchise del sanctuary. »

(1) *Cout. Angl. Norm.* (collect. Houard), t. I, p. 161.

(2) Chap. LXXXII, *De damnez et de fuitifz.*

(3) Britton, t. IV (coll. Houard), p. 43. *The myrror of justice*, t. IV (même collect.), p. 531. — *Fleta*, t. III (même collect.), p. 98.

Quant aux coupables qui se confessaient « contrits et repentants » et qui « courraient aux monastères », à ceux-là l'Église assurait sa protection pendant quarante jours. — Le *Grant Coustumier* n'en accordait que huit, et la loi d'Alfred le Grand, que trois. — Après ce délai, le coroner se présentait à l'entrée du lieu de refuge et sommait le fugitif de se rendre à la paix du roi ou de sortir du royaume.

Dans le premier cas, le coupable était mis en prison et y attendait « sa quittance ou sa condamnation. » — Dans le second, il se plaçait sur le seuil du Sanctuaire, sans ceinture, en chemise et jurait « que il tiendra le « droict chemin à tiel port, ou à tiel passage que il « aura choisi et ne demurrera par nul part deux nuicts « ensemble. » — Puis une croix de bois à la main, nu-tête, sans chaussures, en simple tunique, comme s'il marchait au supplice, — *tanquam in patibulo suspendendus*, — il s'en allait protégé par l'Église jusqu'à ce qu'il se fût embarqué ou qu'il eût franchi la frontière d'Écosse. Si, en arrivant sur le rivage, il ne trouvait pas de navire qui le pût emporter, il devait entrer dans la mer jusqu'à ce que l'eau lui atteignît le cou ; puis après avoir *hélé*, « *hutesio levato in littore* », il revenait sur le rivage, où il attendait qu'une occasion se présentât pour s'éloigner de la terre, que son serment lui interdisait désormais de revoir. — L'Église ne le défendait plus ; il devenait hors la loi — *out-law*.

Ces règles étaient encore en pleine vigueur au XV^e et au XVI^e siècles : les documents publiés dans la collection Surtees nous en fournissent la preuve.

Ces documents consistent en deux registres de procès-verbaux dressés par le notaire public et apostolique ou quelque clerc chargé de cette fonction, et constatant

l'admission de criminels réfugiés aux sanctuaires de Durham et de Beverley, depuis 1464 jusqu'en 1524, pour la première église, et depuis 1478 jusqu'en 1539, pour la seconde. Le volume renferme en outre une troisième pièce, intitulée : « *Libertates ecclesiæ Sancti Johannis de Beverlick cum privilegiis apostolicis et episcopalibus quas magister Alvaredus sacrista ejusdem ecclesiæ de Anglico in Latinum transtulit.* »

La formule adoptée par le clerc ou le notaire dans la rédaction des procès-verbaux est à peu près la même pour les deux sanctuaires. Après la date du jour, du mois et de l'année, sont mentionnés : les noms, prénoms et professions des individus qui ont sollicité l'asile — *qui pecierunt immunitatem* ; — les motifs sur lesquels repose leur demande, c'est-à-dire la nature et les diverses circonstances du crime ou du délit dont ils sont inculpés, où s'il s'agit de débiteurs fuyant leurs créanciers, les poursuites judiciaires dont ils sont l'objet ; — enfin, les noms et qualités du rédacteur du procès-verbal et des témoins instrumentaires.

Les règles générales auxquelles était soumis l'exercice du privilège étaient également analogues dans les deux sanctuaires. Il y avait cependant, pour chacun d'eux, des coutumes particulières qui entraînaient quelques différences de détail peu importantes.

A Durham, le privilège qui avait reçu le nom spécial de Privilège et Liberté de St-Cuthbert. — *Immunitas et libertas S^{ti} Cuthberti* —, s'étendait à l'église, au cimetière, — *church-yard* —, et au chemin qui en faisait le tour. Le fugitif devait se présenter à la porte du nord et frapper avec le lourd marteau de bronze qui existe encore. Aussitôt que les gardiens préposés à cet office et qui occupaient deux chambres situées au-dessus du

portail, lui avaient ouvert, on sonnait la cloche qui était suspendue sur la galerie — *the galilea bell* — et qui était consacrée à cet usage. C'est alors que le notaire, assisté de témoins dignes de foi, recevait la déclaration de l'impétrant; s'il était admis au privilège, l'acte en était immédiatement dressé et on lui donnait une robe de drap noir portant sur l'épaule gauche une croix jaune qu'on appelait la croix de St-Cuthbert; auprès de la porte sud du Galilee, il y avait un réduit où il trouvait un lit et des provisions pour trente-sept jours.

Au bout de ce délai il devait sortir et par conséquent se livrer à la justice séculière, ou déclarer son intention de forjurer le pays. Dans ce dernier cas, il faisait appeler le coroner, et en présence de ce fonctionnaire et d'un certain nombre de témoins, à genoux, près du tombeau de saint Cuthbert, il confessait son crime, et prêtait le serment solennel, dont le Grant Coustumier nous donne la formule exacte (1), de sortir du royaume dans le plus bref délai et de n'y rentrer jamais. Il se dépouillait alors de ses vêtements qui appartenaient de droit au sacristain de l'église et que celui-ci lui restituait le plus souvent moyennant une légère rétribution et une croix de bois blanc à la main, signalé par le sous-shérif de Durham aux constables les plus voisins et ensuite de constable à constable sur toute la route qu'il avait à parcourir, il gagnait le port de mer le plus rapproché pour y prendre passage (p. 30 et 218).

Le sanctuaire de St-Jean de Beverley semble avoir joui de droits plus étendus; du moins, nous possédons, en ce qui le concerne et grâce au document traduit de

(1) Chap. de *Damnez et de fuitifs*, f° 96, édit de 1534.

l'anglais en latin par le sacristain de l'église, des détails plus nombreux et plus précis.

D'après ce document, le sanctuaire de Beverley devait la confirmation et l'extension de son privilège au roi saxon Athelstane qui, dans la dixième année de son règne, c'est-à-dire en 935, s'était placé sous la protection du glorieux et très-saint confesseur saint Jean, avait reçu de l'archevêque d'York la bannière de l'église et avait, sous ce signe, vaincu pour la seconde fois le roi d'Ecosse, Constantin, révolté contre lui. En reconnaissance de ce bienfait signalé, le vainqueur avait confirmé toutes les libertés de l'église. Il avait décidé que l'immunité du sanctuaire s'étendrait à la distance d'une lieue autour de l'édifice et que cet espace serait partagé en zones nettement déterminées et suivant lesquelles seraient fixées les amendes encourues par ceux qui oseraient porter atteinte au droit consacré.

La première zone s'étendait de la croix du Val de Mollescroft aux deux croix de pierre richement sculptées, dites les Croix des Serments, qui s'élevaient de chaque côté de la route; — la seconde partait de ce dernier point et finissait à l'entrée du porche; — la troisième allait du porche à la porte même de l'église; — la quatrième de la porte à l'entrée du chœur; — la cinquième de cette entrée au *presbiterium* ou sanctuaire; — la sixième enfin comprenait toute cette dernière partie de l'église jusqu'au grand autel. Là était placé un siège en pierre nommé le *Fridestol* ou *Frithstool*, le siège de la paix (1), qui donnait au fugitif qui

(1) On conserve encore dans l'église de Hexhaw (comté de Northumberland) un *frithstool* dont les ornements se rapportent évidemment à la période normande (Voy. la préface du volume 5^e de la collect. Surtees, p. xv).

parvenait à s'y asseoir, la suprême garantie du sanctuaire et la plus absolue sécurité.

La violation du privilège était punie par des amendes corrélatives, je viens de le dire, aux zones où le fugitif s'était réfugié et où la justice séculière était venue indûment le poursuivre ; — elles s'élevaient depuis un *hundreth* (1 centaine évaluée à 8 livres), pour la première zone, jusqu'à 18 *hundreth* pour la cinquième. Au-delà, il y avait sacrilège et le coupable était à la discrétion de l'église ; sa faute n'était plus rachetable ; il était, suivant le terme consacré, *botelos*, c'est-à-dire *bootless*, inutile.

Le fugitif devait être accueilli avec humanité. Pendant trente jours, on lui donnait la nourriture dans le réfectoire et un lit dans le dortoir ou ailleurs, suivant sa condition sociale. Durant cet intervalle de temps, les chanoines s'efforçaient de le réconcilier avec son ennemi ; s'ils n'y réussissaient pas, ils le faisaient reconduire sous leur sauvegarde au-delà des limites du comté. — Il pouvait recourir une seconde fois au sanctuaire et dans les mêmes conditions ; mais s'il le réclamait une troisième, il devenait de droit, et pour toute sa vie, serf de l'Église, qui trois fois lui avait sauvé la vie.

Tous les criminels ne pouvaient pas indistinctement jouir du privilège ; il n'était accordé qu'à ceux qui étaient menacés dans leur vie ou dans leurs membres et qui faisaient l'aveu spontané de leurs crimes. Quant aux serfs qui s'échappaient du domaine auquel ils appartenaient, ils n'étaient rendus à leur seigneur que si celui-ci s'engageait à n'attenter ni à leur vie, ni à leurs membres.

Lorsque le fugitif était admis au sanctuaire, le bailli

de l'église, après avoir procédé à son interrogatoire sur toutes les circonstances du fait, recevait son serment. La main sur le livre — *his hand upon the book* — il jurait fidélité à l'archevêque d'York, seigneur de la ville, au prévôt, aux chanoines et autres ministres de l'église. Il promettait, en outre, dévouement — *gude hert* — au bailli et aux douze gouverneurs, à tous les bourgeois et membres de la commune, et s'engageait à ne porter aucune arme, glaive, dague ou couteau contre la paix du roi, etc. Le clerc de la cour dressait procès-verbal du tout et percevait du réfugié un droit de 4 deniers; le bailli ou son délégué percevait 2 sous 4 deniers.

Mais le principal intérêt que présentent les registres de Sanctuaire dont je viens d'analyser les dispositions générales, est de nous fournir des renseignements très-précis sur la manière dont le droit d'asile était pratiqué aux XV^e et XVI^e siècles; sur le nombre des réfugiés, leur condition sociale, leur profession ou leur métier, les armes dont ils s'étaient servi pour commettre leur méfait, etc. A l'aide de ces renseignements, on peut ainsi se rendre un compte assez exact de l'état de l'institution au moyen âge, de son importance et de ses effets.

Pendant la période de soixante années que les registres embrassent, il fut dressé, pour le sanctuaire de Durham, 267 procès-verbaux concernant 331 individus, et pour le sanctuaire de Beverley, 479 procès-verbaux concernant 493 individus.

Ces chiffres, on le voit, donnent une moyenne annuelle peu considérable; tous les criminels n'échappaient donc point au bras séculier.

Les faits constituant des crimes ou des délits contre les personnes, tels que meurtre, homicide par impru-

dence, blessures et autres violences, sont les plus nombreux. On compte dans cette catégorie 283 réfugiés à Durham et 275 à Beverley. Viennent ensuite les débiteurs qui préféraient la cellule de l'église à la prison pour dettes. Ils sont au nombre de 16 seulement pour Durham et de 208 pour Beverley; ce qui prouve que ce dernier asile était plus en faveur que l'autre, grâce sans doute, au meilleur traitement qu'on y trouvait au réfectoire et au dortoir.

Les autres cas, qui ne se présentent qu'à de rares intervalles, consistent en vols de bestiaux, larcins, fausse monnaie, bris de clôture et recels. Je n'ai rencontré qu'un seul cas d'infanticide (p. 121) à la charge d'une fille qui, de son métier, était fileuse-spyenster.

Les individus qui demandaient l'asile appartenaient, en majeure partie, aux classes inférieures. Il n'y a parmi eux que quelques gentilshommes ou personnes exerçant des professions libérales et moins de femmes encore; mais, en revanche, toutes les industries qui existaient alors sont représentées et sont tout à fait analogues à celles que nous possédons aujourd'hui. L'énumération en est assez curieuse pour figurer dans une note et je crois qu'elle présente quelque intérêt (1).

(1) Voici l'énumération des industries mentionnées, avec le chiffre des réfugiés qui les exerçaient, en faisant observer toutefois que les procès-verbaux ne les indiquent pas toujours : — laboureurs, métayers et ouvriers des champs, 96; tailleurs, 28; maçons, 2; couvreurs en tuiles, 4; teinturiers, 7; yeomen, 27; marchands en gros, 11; fêronniers, 5; clercs, 2; bouchers, 43; acheteurs (*chapmen*), 4; gentlemen, 17; drapiers, 9; pelletiers, 2; cordonniers, 10; merciers, 15; teinturiers, 2; tisserands, 17; barbiers, 4; brasseurs, 3; domestiques, 2; esquires, 2; chirurgiens, 3; médecin, 1; meuniers, 2; marins, 3; tondeurs de drap, 4; tondeur de futaine, 1; charpen-

Il serait un peu conjectural, je le reconnais, d'en vouloir tirer des déductions sur l'état moral et intellectuel de la société aux deux siècles dont il est question ; mais on pourrait du moins y trouver des indices qui seraient éclairés par d'autres recherches ou qui éclaireraient celles qu'on aurait faites ailleurs. Ainsi, les meurtres, les homicides et les violences où le sang a coulé ont presque exclusivement pour auteurs des tisserands, des tailleurs et des ouvriers des champs, tandis que les bouchers sont en proportion considérable parmi les débiteurs échappés à leurs créanciers et ne figurent qu'en très-petit nombre parmi les auteurs d'agressions contre les personnes. C'est là un résultat assez imprévu.

Le privilège du sanctuaire ne pouvait longtemps se maintenir. Il était évidemment, si l'on se place au point de vue d'un état régulier, un abus et un danger. Mais, au moyen âge, au milieu d'une société agitée, passionnée, grossière, il put être souvent la seule protection, *præsidium*, qui fût assurée au faible contre l'oppression du fort ou contre les sévérités excessives d'un pouvoir sans frein comme sans contrôle. — Aussi, à mesure que les progrès du temps eurent amené plus

tiers, 2 ; fileuse, 1 ; peintres, 2 ; fabricants de drèche, 2 ; charrons, 3 ; berger, 1 ; chandeliers, 2 ; ménétrier, 1 ; tonneliers, 3 ; lettré, 1 ; dame (*gentlewoman*), 1 ; sellier, 1 ; voituriers, 2 ; tanneurs, 2 ; cuisiniers, 2 ; chapeliers, 2 ; gantiers, 7 ; orfèvres, 4 ; couteliers, 3 ; plombiers, 2 ; épiciers, 3 ; bonnetiers, 3 ; marchands de poisson, 5 ; foulonnier, 1 ; briquetier, 1 ; charcutiers, 2 ; potiers d'étain, 3 ; boulangers, 2 ; fabricants de poches, 2 ; marchands de vin, 2 ; archers, 2 ; alderman de Londres et épicier, 1 ; cirier, 1 ; garçon de cabaret, 1 ; saunier, 1 ; fileurs de laines, 2 ; chanteur, 1 ; marchand de bois, 1 ; caissier, 1 ; fabricant de lits, 1.

de sécurité dans les rapports sociaux, plus d'influence dans les gouvernements, plus d'action et d'efficacité dans les lois, les églises se virent-elles enlever peu à peu cette immunité.

En France, le droit d'asile fut aboli en 1539, par une ordonnance de François I^{er}. En Angleterre, où le respect de la tradition est plus tenace, il ne le fut qu'un siècle plus tard. Après avoir été l'objet de restrictions successives sous le règne de Henri VIII, en 1531, 1535, 1536, 1541 et 1542, le sanctuaire disparut définitivement en 1624, en vertu du statut 21, Jacques I^{er}, C. 28, qui le supprima en même temps que le droit d'abjurer, le pays, qui en était la conséquence et la sanction.

Bulletins des autorités constituées réunies à Caen, chef-lieu du département du Calvados (juin et juillet 1793), réédités par un bibliophile normand, avec un fac-simile inédit.

Cette curieuse publication est un nouveau document des plus importants pour étudier le mouvement fédéraliste dont la ville de Caen fut le foyer et qui aboutit, le 13 juillet 1793, à la déroute de Brecourt. L'introduction placée en tête de cette réimpression fait connaître une particularité bibliographique, qui n'avait pas été signalée jusqu'ici.

Le Bulletin du Calvados, dont un exemplaire complet fait partie de la bibliothèque de notre confrère, M. de La Sicotière, et dont deux autres, dans les mêmes conditions, ont figuré dans des catalogues de ventes publiques à Paris, en 1869 et 1875, se compose de cinq cahiers in-8°, comprenant huit numéros.

Le premier est à la date du 22 juin 1793, le dernier s'arrête à la séance de l'Assemblée générale, réunie au chef-lieu du Calvados, le 14 juillet de la même année.

Les quatre premiers cahiers sont imprimés à Caen, chez Le Roy ; le cinquième est sorti des presses d'An-celle, à Évreux.

Mais une découverte du bibliophile normand donne à cette entreprise du Bulletin une valeur de propagande qu'on ne lui connaissait pas.

Avant d'être mis en brochures, le texte des bulletins était composé en placards destinés à l'affichage. La collection de M. Ch. Renard renferme, en effet, neuf numéros séparés de ce bulletin, provenant tous de l'établissement de Le Roy, à Caen.

« Cette édition est presque entièrement conforme à celle in-8°, jusques et y compris le cinquième numéro ; les sixième, septième et huitième numéros en placards sont tout à fait différents, quant au texte, des exemplaires in-8° portant les numéros similaires.

« Le neuvième numéro, très-probablement le dernier, comprend la séance du 15 juillet 1793 et relate, sous la rubrique de Lisieux du 17, la déroute des forces départementales, à Brecourt, près Vernon, déroute baptisée, dans la correspondance, du nom de *léger échec devant être d'une grande utilité pour la cause fédéraliste*, et parle de l'assassinat de Marat, qui avait eu lieu le 13 juillet, jour même de la défaite. »

Au surplus, l'éditeur a mieux fait que de dissenter sur la priorité de l'une ou de l'autre publication. Après avoir reproduit le texte intégral des neuf placards, il y a joint, sous le titre de variantes de l'édition in-8° du Bulletin avec le rapport du citoyen Prière, les nos 5 et 6, 7 et 8 des fascicules in-4°.

Ces documents, imprimés avec soin sur papier vergé par M. Le Blanc-Hardel, forment un volume élégant rempli de renseignements précieux pour l'étude de l'histoire révolutionnaire : on y rencontre des indications précises sur l'esprit, à cette époque, des diverses villes de Normandie, et, à côté des adresses des assemblées centrales et des proclamations du général Wimpfen, une lettre, inédite jusqu'ici, du représentant Du Roy au Conseil général de la commune de Caen. Cette dépêche importante, conservée aux archives de Caen, a été communiquée à l'éditeur par l'archiviste, M. Canivet.

E. DE B.

Notes sur l'histoire de la Révolution dans le département de la Manche et, en particulier, dans la ville de Coutances, par M. G. Sarot, avocat à Coutances, membre de la Société Académique de cette ville.

M. Sarot a entrepris une lourde tâche, celle de raconter les principaux événements de la Révolution dans le département de la Manche et, en particulier, dans la ville de Coutances. Certes, ce ne sont pas les documents qui manquent : imprimés et manuscrits se rencontrent à profusion dans les dépôts publics et dans les collections particulières. Tous les faits de cette période de notre histoire ont eu lieu au grand jour et les personnes qui y ont pris part, généraux, représentants, fonctionnaires, ont, presque tous, éprouvé le besoin d'expliquer leur conduite, de faire connaître leurs intentions et de se justifier devant leurs concitoyens et, même au besoin, de faire appel au jugement de la postérité. Cependant malgré tous ces secours il est assez difficile de tracer une histoire complète et satis-

la Révolution dans une circonscription

tous ces documents nombreux, disparates, exige une attention scrupuleuse, un ordre et un sens critique développé. Mais, est difficile, elle offre, en compensation de ce qu'elle comporte, l'avantage d'une utilité inconcevable si que l'a remarqué, du reste, avec beaucoup de raison M. Sarot, « l'histoire générale elle-même, le fil conducteur du récit local, peut trouver dans tel travail, de précieux renseignements; elle rencontrera, au lieu de généralités plus ou moins vagues, depuis longtemps épuisées, la peinture, des événements, d'une époque qui, pour être comprise, demande à être étudiée sur le vif, c'est-à-dire dans ce qui s'y est exactement passé, non seulement dans les grands centres, mais encore dans les petits, pour ainsi dire, au jour le jour dans un milieu restreint comme celui où nous sommes appelés à opérer. »

Entrer dans le cœur de son sujet l'auteur se propose d'exposer sommairement l'état du pays à la fin de 1789. Les détails qu'il fournit sur les états, les corporations religieuses et sur leur personnel, ainsi que sur les fonctionnaires judiciaires et administratifs, les lacunes inévitables, présentent une véritable mine d'or. On rencontre une foule d'indications disséminées dans une infinité de documents et qu'on est heureux de voir réunies et résumées en quelques pages. Ce fascicule, donné par M. Sarot, n'est qu'une introduction : nous reviendrons sur cet ouvrage important lorsque la publication en sera plus avancée.

E. DE B.

Notice sur la tour de Thevray (Eure), par Henri Quevilly de la Société française d'Archéologie (Evreux, Hérissay, 1874).

Cette petite brochure n'est rien autre chose que la reproduction d'une pétition adressée, par l'auteur, au Ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, pour obtenir le classement de la tour de Thevray au nombre des monuments historiques. Nous ne croyons pas que cette démarche ait encore abouti.

Les donjons si pittoresques et si nombreux autrefois en Normandie ont disparu, depuis quelques années, avec une déplorable rapidité. Dans les villes, des considérations d'hygiène, des percements, des alignements nouveaux en ont fait détruire quelques-uns ; mais d'autres ont été rasés sans motif appréciable, si ce n'est l'absurde manie de tout changer dont sont possédés trop souvent les municipalités, les administrations et les particuliers.

Jusqu'ici la tour de Thevray a échappé à la ruine générale, mais il serait téméraire d'affirmer qu'elle y échappera toujours et c'est dans le but de conjurer les mauvaises chances, toujours à prévoir, que M. Quevilly avait songé à la mettre, d'une façon spéciale, sous la protection de la Commission des monuments historiques.

Au point de vue archéologique la vieille tour y avait bien quelques titres. D'après l'opinion la plus plausible cette imposante construction fut l'œuvre de Jacques de Chambray, seigneur de Thevray, chambellan du roi, bailli et gouverneur d'Evreux.

• Ce personnage, nous dit M. Quevilly, reçut en partage, le 3 avril 1478, la terre de Thevray où il fit

bâtir un château-fort, sans doute, à l'emplacement de celui qui avait été brûlé par nos voisins d'outre-Manche. De plus, ayant pu apprécier les désastres causés par l'invasion étrangère dans le domaine paternel, ce seigneur résolut de le fortifier et d'élever une gigantesque tour destinée à le protéger. Selon plusieurs auteurs elle fut édifiée en 1489, par permission spéciale du roi de France qui autorisa Jacques de Chambray à y placer un canon pour sa défense. D'autres personnes, d'accord, en cela, avec la tradition répandue dans la contrée, disent que cette construction fut l'œuvre des Anglais, possesseurs du pays d'Ouche. Cette dernière hypothèse paraît cependant peu plausible ; car par son testament, daté de 1504, le sire de Chambray donna une gratification pécuniaire aux paroissiens de Thevray, St-Aubin-sur-Risle, St-Lambert, Le Chatillin, Le Noyer et Rubemant pour satisfaction des corvées et des plaisirs qu'ils m'ont fait, dit-il, en mes édifices de Thevray. »

La tour de Thevray, dans son état actuel, nous offre un polygone régulier avec avant-corps du côté de l'enceinte. L'étage inférieur se compose d'une seule pièce, dont les retombées des voûtes viennent s'appuyer au centre sur une robuste colonne cylindrique ; les autres étages se composent d'une grande salle et d'une chambre, d'un cabinet et d'une autre pièce. Au-dessus une chapelle, voûtée en bois, couronne dignement ce bel édifice, qui fut l'une des dernières constructions militaires du moyen âge.

Le donjon de Thevray, entièrement environné d'eau, nous offre l'association fort rare dans notre pays pour des constructions de ce genre, de l'emploi de la brique et du granit. Avec sa belle ligne de machicoulis, ses

fenêtres à croisillons de pierre, ses cheminées élevées et ses toits pointus, ce monument original produit, à l'œil, l'effet le plus pittoresque. Il serait à désirer, à tous les points de vue, qu'il fût soigneusement conservé.

E. DE B.

La Tapisserie de Bayeux reproduite au moyen de planches autotypes, avec des notes historiques, par Frank-Rede Fowke.

Londres — Publié par la Société d'Arundel — 1875.

THE BAYEUX TAPESTRY, reproduced in autotype plates, with historic notes, by Frank-Rede Fowke, London — published by the Arundel Society — 1875.

On n'a pas oublié sans doute qu'il y a trois ans, un photographe anglais fut envoyé de Londres à Bayeux par l'administration du musée de Kensington, avec mission de reproduire notre Tapisserie. On sait quels obstacles avait à vaincre M. Dossetter, et avec quel talent il a triomphé. Parmi les nombreux visiteurs auxquels nous avons fait admirer son travail (1), et qui ne se lassent pas d'en constater la merveilleuse exactitude, quelques-uns auraient désiré savoir si ce travail est mis en vente, et à quel prix il est coté. Nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui, pour la première fois, répondre à leur désir. Ceux qui nous ont honoré de leur visite, savent déjà qu'il existe deux modèles différents de la reproduction anglaise : — grandeur naturelle, — demi-grandeur. — De grandeur naturelle, chaque exemplaire colorié se vend à Londres, 67 livres sterling 10 s., c'est-à-dire,

(1) L'ouvrage de M. Rede Fowke a été offert à la bibliothèque de Bayeux.

1,704 fr. 35 c., et chaque exemplaire de demi-grandeur, également colorié, 27 livres sterling, c'est-à-dire 681 fr. 75 c. Les mêmes ouvrages, non coloriés, descendent : le premier au prix de 1,136 fr. 25 c.; le second au prix de 340 fr. 90 c. Nous ne pouvons donc assez remercier nos voisins d'outre-mer d'un présent aussi magnifique, et ils ne seront pas surpris d'apprendre qu'en France et ailleurs, de près comme de loin, beaucoup d'établissements publics nous l'envient; mais à cela ne doit pas se borner notre reconnaissance.

Voici, en effet, qu'on vient de publier en Angleterre une histoire et une description complète, — presque minutieuse, — du monument. L'auteur, M. Fowke, a rendu compte avec la dernière exactitude, de tous les événements dont la Tapisserie a reproduit les détails; puis il a interrogé l'architecture, les costumes, le langage, l'orthographe, la topographie, et chaque partie de ses études lui fournit des remarques judicieuses à l'aide desquelles il prépare ses conclusions. Ses conclusions! Nous les attendions avec impatience, et nous sommes heureux de les reproduire, telles que nous les trouvons à la dernière page de son livre.

M. Fowke regarde comme certain que la Tapisserie est un travail contemporain de la conquête. — *I regard the Tapestry as a contemporary work*, — et, comme probable, qu'elle fut exécutée sous les ordres d'Odon — *under the order of bishop Ode*, — par des ouvriers normands, — *by norman workpeople*, — dans la cité épiscopale, — *at Bayeux*.

Le livre dans lequel tous ces points sont élucidés forme un volume grand in-4°, sur beau papier, de cent quatre-vingt-onze pages, sans compter les planches. Celles-ci, au nombre de quatre-vingts, ont été obtenues

nues par un procédé autotypique, — *the autotype process*, — qui défie l'action du temps, — *wich is absolutely permanent*. — Elles ne sont pas coloriées; sur un fond pâle, indiquant la toile, l'œil rencontre çà et là une demi-teinte à côté d'une teinte plus foncée; de sorte que les personnages, les constructions, les arbres et tous les objets représentés dans chaque scène, sont suffisamment accusés. Dans quelques tableaux, on aperçoit, d'une manière très-sensible, les éraillures de la toile; dans d'autres, les points de couture, à l'aide desquels ont été fixés les pièces de rapport. Il y a même des morceaux ajoutés à différentes époques, dont la nouveauté contraste, aussi bien que dans la Tapisserie, avec la vétusté de la toile. Enfin, les personnages ont de cinq à sept centimètres de hauteur. Il eût été difficile de mieux réussir.

Veut-on savoir combien d'objets ont été dessinés sur la Tapisserie? La patience de l'auteur, qui fait honte à la nôtre, est en mesure de nous répondre. On trouve représentés sur la tapisserie :

- 49 arbres,
- 41 bateaux ou barques,
- 37 maisons,
- 202 chevaux et mulets,
- 53 chiens,
- 505 animaux d'espèces différentes,
- 623 personnes,

ce qui donne un total de 1,512 objets.

Il m'est impossible de passer sous silence la couverture du volume, car elle est de la dernière élégance. Un des côtés représente, au milieu d'une bordure bleue, la scène XXXI de la Tapisserie : Hic

RESIDET HAROLD REX ANGLORUM. — STIGANT ARCHIEPISCOPUS. — Les lettres de l'inscription, le roi, l'archevêque, le peuple, le trône, sont reproduits en or, sur une toile blanche, avec une esquisse délicatesse. Au-dessus et au-dessous, quelques animaux, choisis dans la bordure, forment un encadrement noir du meilleur goût.

Ce dernier ouvrage avait été annoncé d'abord à 137 fr. 50 sur papier ordinaire (5 l. st. 5 s.), et sur papier royal à 198 fr. 80 (7 l. st. 17 s. 6 d.). Depuis la fin de juillet 1875, il se vend sur papier ordinaire (6 l. st. 6 s.) 159 fr. 10, et sur papier royal (10 l. st. 10 s.) 265 fr. 15.

Des prix aussi élevés effraieront sans doute plus d'un bibliophile. Heureux les établissements auxquels leurs ressources permettront d'y atteindre.

Quoi qu'il en soit, il nous paraîtrait maintenant bien difficile de composer un ouvrage où la question fût traitée avec plus d'ampleur et d'impartialité. L'auteur a bien voulu nous citer quelquefois, et laisser entrevoir qu'il partageait notre opinion sur l'origine du monument. Ceci a été pour nous une douce récompense. Nous désirons beaucoup que le temps nous permette de revoir notre petit travail et de réparer certains désordres dont nous avons expliqué la cause. Il y a quelques mois, un anglais, M. Stigand, nous fit observer, en nous remettant sa carte, que, sur la Tapisserie, le nom de sa famille est écrit par un T final. — Stigant, — tandis qu'en saxon il doit s'écrire par un D — Stigand. Donc les inscriptions de la Tapisserie n'ont pas été rédigées par un Saxon, mais par un Normand. — Telle fut, en l'écoutant, notre première pensée, et, nous ne craignons pas de le dire,

cette preuve est du genre de celles qui, au point de vue de la linguistique, ont beaucoup de valeur. Nous l'avons trouvée avec joie dans le livre de M. Fowke, et, le cas échéant, nous ne manquerons pas de la lui emprunter.

J. LAFFETAY,

Chanoine de Bayeux, conservateur de la bibliothèque.

Découverte d'un tronçon de voie romaine et de poteries en terre de Samos à St-Ouen-de-la-Cour, par M. le D^r Jousset.

Dans une brochure intitulée *Les Reliques romaines de St-Ouen-de-la-Cour*, notre zélé confrère, M. le docteur Jousset, de Bellême, a signalé une découverte récemment faite par suite des travaux entrepris pour la confection du chemin vicinal d'Eperrais à Courtioust. Nous empruntons à ce travail quelques lignes :

« Le chemin vicinal, dans son parcours, a effleuré le bout nord du champ des Ouches et, tout d'abord, il a touché la voie romaine non pierrées, mais ferrée; ferrée en ce sens qu'elle est constituée par des scories gardant une forte proportion de fer à cause de l'imperfection de la fabrication.... *Ce chemin de fer* est le désespoir des ouvriers tant il faut de force pour le détruire. Sa nature nous indique que, pour la confection de leurs voies, les Romains ne s'astreignaient pas toujours aux superpositions indiquées par les auteurs; mais qu'ils se servaient des matériaux à leur disposition. Beaucoup de scories ont été employées à ce chemin, mais la province des *Aulerci* était alors aussi riche en minerais qu'en bois. On retrouve en cent lieux ces scories lourdes et abandonnées,

« Après la rencontre de la voie romaine qui était recouverte d'un demi-mètre de terre végétale, on a trouvé une demi-meule à broyer le grain ; cette demi-meule était un *castillus*, meule supérieure. Elle est constituée par un grès ferrugineux à aspérités très-dures, excellentes pour la décortication du grain et sa réduction en farine. Son diamètre mesure soixante centimètres. Percée par un trou central, elle porte sur un des côtés un trou à passer le pouce ayant conservé un bout de fer que nous supposons être le reste de la manivelle qui servait à la rotation. Ce *castillus* offre cette particularité, que la face inférieure est convexe par rapport à un *castillus* antérieurement trouvé. La meule inférieure, *meta*, avait donc la forme concave contrairement à une autre *meta* rencontrée également dans ce voisinage.

« Cette meule unique a été trouvée dans le découvert actuel. Quatre autres existent dans mon cabinet. La pierre est de provenance étrangère.

« Puis est venu le tour des rencontres de fragments de poteries grises, blanches et rouges à divers usages, — un morceau de *dolium* de vaste dimension, mesure de cinquante litres peut-être. Un similaire existe dans mon cabinet avec deux anses puissantes. — Un morceau de vase gris, mince, à usage culinaire, ne mesure que quelques litres. — Deux têtes de grandes bouteilles, dont une, terre rouge, avec une anse unique. — Des fonds de vases rouges, poteries fines, dont l'un a conservé la signature du fabricant ALBINI, officine d'Albinus.

« Puis en quantité des menus fragments avec reliefs de dessins charmants, des arabesques délicates, des feuillages nettement reproduits, des figures

d'hommes, de femmes, des oiseaux, une chasse aux cerfs, une danse de femmes nues s'escrimant au son de la flûte double, en présence d'un guerrier lui-même aussi nu, portant, pour seuls ornements, son casque et sa lance.

« Un fragment porte un lion dans un médaillon, à gauche, un grand feuillage puis le tracé d'un autre médaillon suivi d'un intervalle rempli par des oiseaux et des arabesques. »

La danse de femmes nues rappelle certains motifs qui se remarquent dans les poteries découvertes au Mans en 1809, et dont les dessins ont été publiés par M. de Caumont, en 1829.

Découvertes numismatiques.

Au mois d'août dernier, en creusant un aqueduc dans le bourg de Trévières, la pioche de l'ouvrier mit à découvert une pièce d'or de Philippe IV, dit le Bel, d'une très-bonne conservation.

C'est une masse d'or du Royal dur : PHILIPPVS · DEI · GRA · FRANCHORVM · REX. Le roi, assis de face sur un trône sans bras, le tour dans un cercle à huit festons. R. xps, etc. Croix feuillue, cantonnée de quatre lis dans un cercle à quatre lobes et quatre pointes, ornées chacune d'une fleur de lis.

Le registre de la Cour des Monnaies en fait mention au 12 août 1312. Le Blanc, qui la décrit dans son ouvrage, dit qu'il en est parlé dans deux ordonnances du Trésor des Chartes, de l'an 1308, l'une du 16 avril et l'autre du 18 janvier.

« Je crois, dit-il, qu'on donna à cette espèce le

« surnom de *DVR*, parce que, n'étant qu'à vingt-deux
« carats, elle était moins pliable que les monnaies
« d'or fin, on la nomma aussi *massé*, à cause que le
« roy y tient une masse de la main droite, et elle fut
« aussi appelée *grand florin* par le peuple. »

Une autre pièce, datant du règne de Charles V, moins rare que la précédente, d'une bonne conservation, a été trouvée à Huppain, commune du canton de Trévières.

C'est un franc à pied d'or. *KAROLVS DI · GR · FRAN-CORV · REX*. Le roi debout sous un portail. Le champ semé de lis. R. *xps*, etc. Croix feuillue dans un cercle à quatre lobes et à quatre pointes, semées chacune de deux fleurs de lis.

Cette pièce, dit encore Le Blanc, dans son *Traité des monnaies de France*, était une espèce nouvelle qu'on nomma *fleurs de lys d'or*, ou *florin d'or au fleurs de lys*, à cause que le champ de la pièce et la cote d'armes du roi sont semés de fleurs de lis.

« Cette monnaie, dit-il, fut commencée le 5 de may
« 1365, et ce fut la seule espèce d'or qu'on fit
« pendant le reste de ce règne. Elle valait 20 sols; ce
« qui fut cause que, dans la suite, on luy donna le nom
« de *franc d'or*, à cause que la manière de compter par
« livre, composée de 20 sols, doit son origine aux
« Français. Pour le distinguer du franc à cheval, on
« le nomma franc à pied, à cause que le roy y est re-
« présenté étant à pied. »

J'ai tenu à donner la description de ces pièces et leur lieu d'origine, les découvertes qui intéressent la numismatique devenant malheureusement trop rares.

A. LE BRETON.

Le bas-relief de la ferme de Mosle (arrondissement de Bayeux), par M. Chesnel.

La Normandie était autrefois tellement riche en sculptures de toute espèce, que l'on en rencontre quelquefois des fragments assez remarquables dans les constructions de la destination la plus modeste. Rarement, elles ont été employées comme objets de décoration, elles y jouent le plus souvent le rôle de linteaux ou de vulgaires moellons.

C'est ainsi qu'une ferme peu importante, située à Mosle, près Littry, nous offre un dessus de porte, provenant d'un bâtiment religieux, église ou chapelle, aujourd'hui disparu.

Ce morceau de sculpture, de forme cintrée dans sa partie supérieure, mesure 1 mètre 26 de largeur sur 59 centimètres dans sa plus grande hauteur. Le travail qui doit dater du XVI^e siècle révèle un faire assez élégant. Les draperies des personnages et en général tous les accessoires jusqu'aux poils des chevaux, sont traités avec le plus grand soin.—La scène, malheureusement très-mutilée, comprend cinq personnages principaux.—Une femme assise, qui devait tenir un enfant, le corps de l'enfant et la tête de la femme n'existent plus. Un individu à cheval, couronne en tête. Bête et cavalier sont à peu près intacts. Son voisin a été moins heureux; on n'en aperçoit plus que les deux mains. L'une est dressée, l'autre tient une coupe en forme de calice. Le cheval sur lequel il était monté a peu souffert. Un troisième individu, dont la tête a été brisée, est à genoux au pied de la femme et de l'enfant. Il n'est pas néces-

saire d'une longue attention pour reconnaître dans ce bas-relief, surmonté de l'étoile à six rayons, la représentation de l'adoration des Mages.

Dans les murs de la ferme existaient autrefois plusieurs autres pierres sculptées, de forme ronde, analogues à des modillons.

En 1664, ce domaine appartenait à Jacques Seigle, avocat au bailliage de Bayeux, et relevait de la seigneurie de Houdetot.

Découverte du tombeau de Guillaume de Ros, dans l'Abbaye de Fécamp.

Nous empruntons au *Journal de Fécamp*, du 22 septembre, la notice suivante :

« Une découverte archéologique vient d'être faite dans l'église de la Sainte-Trinité de Fécamp. Lundi, dans l'après-midi, en pratiquant des fouilles pour la pose des tuyaux qui doivent amener le gaz jusque dans la chapelle de Notre-Dame, les ouvriers chargés de ce travail ont trouvé, sous le dallage et à l'entrée de cette chapelle, le tombeau de Guillaume de Ros, troisième abbé de Fécamp, décédé le 26 mars 1107.

« Les restes de Guillaume de Ros reposent dans un sarcophage en pierre, suivant l'usage du XII^e siècle, et celui-ci se trouve presque au ras du sol, ce qui permet de supposer qu'il avait été découvert déjà, lorsque l'abbé Thomas fit faire, au XIV^e siècle, de grands travaux autour du chœur, ou quand l'abbé Antoine Boyer fit lui-même agrandir la chapelle qui existait à la mort de Guillaume de Ros, et où le corps de l'abbé fut inhumé, en face de l'autel, même, alors beau-

coup plus rapproché du cœur que ne l'est celui existant actuellement.

« Ces restes du pieux abbé de Fécamp sont encore assez bien conservés. La tête est légèrement inclinée en avant et repose sur un cube de pierre ; le crâne est à peu près intact ; l'os frontal est saillant et fuit légèrement en arrière jusqu'au vertex ; la partie postérieure est très-prononcée au-dessus de l'occiput.

« Le bâton ou crosse d'abbé, qui se trouve dans le cercueil, est encore dans son entier, mais rompu par le milieu.

« Une belle plaque de plomb, parfaitement conservée, et mesurant environ 35 centimètres de long sur 25 centimètres de large, trouvée au-dessus de la tête de l'abbé, porte une inscription gravée en lettres romanes, qui ne peut laisser aucun doute sur le prix de la découverte. Nous devons à la complaisance de M. le curé-doyen de l'Abbaye de pouvoir en reproduire le texte :

HIC JACET WILLELMVS ROS... ECCLESIE
BAJOCENSIS CANTOR ET ARCHIDIACONVS DEINDE CADOMENSIS
.....FISCANNENSIS MONASTERII ABBAS TERTIVS QUOD PER
VIGINTI SEPTEM ANNOS
ET DIMIDIVM OPTIMÈ REXIT ET ECCLESIAM ATQVE OFFICINAS
.....RENOVAVIT. VIR IN OMNIBVS BONI
TESTIMONII HIC OBIIT VII^o KALENDAS APRILIS M^o. C^o ET
VII^o ANNO AB
INCARNATIONE DOMINI SALVATORIS (1).

« On a retrouvé aussi dans le cercueil, à côté des

(1) Les points qui sont dans ce texte remplacent deux mots que M. l'abbé Lair n'a pu déchiffrer encore.

restes du vénérable abbé, un vase en verre très-curieux et de forme particulière, malheureusement brisé par la pioche des ouvriers; puis des lambeaux de serge, de linon, un petit galon doré, une guêtre de cuir assez bien conservée; mais l'objet le plus curieux est l'anneau de la crosse, qui est en métal composé d'étain et doré, sur lequel on lit très-distinctement cette inscription :

VIRGA CORRECTIONIS.

« Cet anneau a été brisé en trois fragments. Un autre anneau entier porte les mots :

BACVLVS CONSOLATIONIS.

Il a été découvert quelques jours après.

« La chronique de saint Lô, de Rouen, donne à ce Guillaume, 3^e abbé de Fécamp, le titre de bienheureux.

« Il y avait très-peu de temps que Guillaume de Ros s'était consacré à Dieu en prenant l'habit de saint Benoît dans la fameuse abbaye de Saint-Etienne de Caen, lorsque Guillaume-le-Conquérant l'en tira pour le faire abbé de Fécamp. Il fut disciple d'Odon, évêque de Bayeux, avec Thomas, évêque d'York, Samson, évêque de Vigorne, et de Turstin, évêque de Glestain. Il fut d'abord chantre et archidiacre de Bayeux et puis religieux de Saint-Etienne de Caen.

« La pureté de ses mœurs et la délicatesse de ses formes l'avaient fait surnommer la *jeune fille*. Sa grande charité le porta à instituer l'aumône générale, qui se faisait tous les jours de l'année, à la réserve du mois

d'août, et s'est continuée jusqu'à la suppression du monastère. Chaque personne qui se présentait à sa porte recevait une demi-livre de pain.

• Pendant que l'abbé Guillaume gouvernait l'abbaye, une expédition eut lieu à la Terre-Sainte. Les pèlerins en revinrent couverts de lèpre, ce fléau du moyen âge, qui séparait du monde comme des pestiférés ceux qui en étaient atteints. Il fit construire et dota une léproserie dont les biens ont été affectés plus tard à l'Hôpital de Fécamp.

• Tous les historiens, dit Léon Fallue, se sont accordés sur les louanges qu'ils ont données au mérite aux hautes connaissances et à la vertu de l'abbé Guillaume, issu du village de Ros, près Bayeux, dont il portait le nom. C'est à ce vénérable abbé que Yves de Chartres adressa sa dix-neuvième et sa quatre-vingt-neuvième épître. Sa conversation était si agréable, dit Balderic, évêque de Dol (1), sa société si douce et sa charité si grande, que plusieurs religieux de divers monastères vinrent à Fécamp se ranger sous sa discipline. Le nombre des moines se monta à plus de quatre cents pendant son administration, ce qui le contraignit de refaire presque en entier l'église construite par Richard. Il ne conserva que les deux chapelles romanes aux cintres surbaissés, que nous voyons à gauche du maître-autel. L'église fut élevée dans toutes ses parties, le chœur allongé d'une arche, et le jubé reporté à l'endroit où il était avant la Révolution. L'abbé Guillaume fit faire une chapelle de la Vierge à la place du maître-autel, qui fut transporté où nous le voyons maintenant, car on sait que les églises romanes n'ayant

(1) *Neustria pia*; *Eccles. fisc.*

pas de bas-côtés, le maître-autel se trouvait naturellement placé où sont les chapelles actuelles dédiées à la Vierge.

« En 1107, l'abbé Guillaume, à son retour du concile de Lisieux, tomba malade et décéda le 26 mars. On grava sur sa tombe, en lettres d'or, l'építaphe suivante, qui fut composée par Hildebert, évêque du Mans :

PAUPERIBVS LOCVPLES, ET SACRI NOMINIS ABBAS
WILLELMVS, SOLO CORPORE, CVLTOR HVMI.
LIBER AB ÆGIPTO REDIENS, DESERTA RELINQVIT
JAMQVE HIEROSOLIMAM VICTOR, OVANSQVE TENET
CVM VITIIS ODIVM, CVM MORIBVS, ILLE PERENNEM
PACTVS AMICITIAM FIRMVS VTROQVE FVIT.
LVCE GRAVI NIMIVM QVÆ SEYTA PREIBAT APRILEM
REDDITVS EST PATRIÆ SPIRITVS, OSSA SOLO (1).

« La pierre qui fermait le cercueil et sur laquelle était gravée l'építaphe que nous reproduisons ci-dessus avait été brisée, sans doute, lorsqu'on allongea la chapelle de la Sainte-Vierge, en 1496, et des déblais retrouvés dans la tombe confirment l'opinion que nous avons exprimée plus haut d'une découverte très-ancienne de la sépulture qui nous occupe. »

Cette découverte a été l'objet d'une note de M. Roesler, communiquée par M. Adrien de Longpérier, le 1^{er} octobre, à l'Académie des Inscriptions. Nous avons donné précédemment le texte de l'inscription, complété et rectifié par M. de Longpérier.

L'exploration a été très-habilement conduite par M. l'abbé Lair, curé-doyen de l'église abbatiale, qui

(Trésor de l'église de Fécamp. Ms.

conserve précieusement la plaque de plomb en attendant la restauration soit du tombeau, soit au moins de la dalle tumulaire de cet illustre personnage. Nous devons ajouter que les restes de Guillaume de Ros ont été religieusement remis dans le sarcophage qui les contenait.



TABLE DES MATIÈRES

SÉANCE PUBLIQUE, du jeudi 16 juillet 1874. — Présidence de	
M. GERVAS, directeur	1
Discours de M. GERVAS	<i>Ibid.</i>
Résumé des travaux de la Société pendant l'année 1874, par	
M. E. DE BEAUREPAIRE, secrétaire.	13
M. Arcisse de Caumont. Extraits de ses Lettres à M. Frédéric	
Galeron (1829-1833), par M. Julien TRAVERS.	30
Notes et études sur les églises de St-Pierre de Caen et de Notre-	
Dame de Froiderue, par M. A. JOLY.	47
EXTRAITS des procès-verbaux, par M. E. DE B.	
78	
NOTES ET COMMUNICATIONS. — Allocution de M. Julien TRAVERS,	
président, dans la séance du 2 janvier.	95
Note sur l'Esperquerie, par M. Édouard LE HÉRICHER.	101
Observations sur le droit d'Esperquerie, par M. DE BEAUREPAIRE.	102
A propos du Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines,	
par M. Jules CAUVET.	104
Note sur une lettre adressée à Charlotte Corday, par	
M. BOIVIN-CHAMPEAUX, procureur général.	110
Rapport sur l'église de St-André-d'Hébertot (Calvados), par	
M. RUPRICK-ROBERT, membre de la Société des Antiquaires.	112
Copie de la Fondation de l'obit de M. DE BRAS, le 25 janvier	
1576, 12 sous de rente au trésor de l'église St-Pierre de Caen,	
extraite des Archives départementales par M. Eug. CHATEL.	113
Chaire à prêcher dans l'église Notre-Dame d'Alençon, par	
M. RUPRICK-ROBERT.	118
Que faut-il entendre par le côté droit et le côté gauche d'une	
église? par M. Julien TRAVERS, président de la Société.	121
BIOGRAPHIE ET NOUVELLES DIVERSES. — Notice historique et des-	

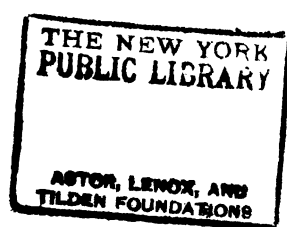
criptive sur la Tapisserie dite de la reine Mathilde, par M. l'abbé LAFFETAY, conservateur de la Bibliothèque. . .	430
Les évêques-comtes de Lisieux, par M. de FORMEVILLE. . .	432
Alfred de Combes. Caen, Le Blanc-Hardel	433
Notice sur Marguerin de La Bigne, par le R. P. dom Paul PIOLIN.	434
Archives des missions scientifiques et littéraires	437
La cathédrale de Coutances et les moines celtiques, par M. E. DIDIER, membre de la Société centrale des architectes . .	<i>Ibid.</i>
Documents pour servir à l'histoire de Montebourg et de ses environs, de 1789 à 1807, par M. l'abbé L. A. LE CACHÉUX. .	439
Cimetière romain de Lillebonne. Exploration de MM. ROESLER et COCHET	441
Le Trésor de Cailly, par M. l'abbé COCHET.	442
Fouilles d'Épouville, par le Même.	445
Un four à briques romaines.	448
Découvertes de monnaies à Orbec.	451
Découverte d'un kelt votif de kelts à ardillon, par M. LeBOEUF. .	452
Vente de la bibliothèque de M. Édouard Frère	454
 EXTRAITS des procès-verbaux des séances de la Société. — Prési- dence de M. E. CHATEL.	
	457
 NOTES ET COMMUNICATIONS — Claude du Bellay, abbé de Savigny (1573-1609), par M. Joseph DENAIS, membre titulaire. . .	
	472
Une voie saxonne à Caen, par M. Émile TRAVERS.	479
Un registre de la paroisse de Saint-Étienne-le-Vieux, par M. Jules CAUVET.	486
Sur l'aqueduc de Coutances, par M. QUENAUT.	449
Engagement de Jean Chapelet envers Robert de la Chapelle, seigneur de la Vespallière (1377). — Pièce communiquée par M. Édouard DE BARTHÉLEMY.	499
Démolition du château de Vire (1630).—Pièce communiquée par M. E. CHATEL, président.	201
Accord des Pèlerins du Mont-Saint-Michel avec les Cordeliers (9 août 1747), par le Même.	205
Certificat des pèlerins du Mont-Saint-Michel à l'honneur de Dieu tout-puissant Père et Fils et St-Esprit et de la bienheu- reuse Vierge Marie, sous le titre du bienheureux St-Michel	

(19 mai 1755), par le Même	206
La Normandie à l'étranger, par M. le comte H. DE LA FERRIÈRE- PERCY.	210
Notice sur Saint-Jean-le-Blanc, par M. DANNE	233
Sur un caveau funéraire de l'église St-Pierre de Lisieux, par M. DE LAPORTE	245
Note sur un camée de Tibère, par M. Aug. LE ROY.	251
Sur un modillon de l'église de Villers-sur-Mer, par M. LA- VALLEY-DUPERROUX.	252
Notes pour servir à l'histoire du Caudebec Gaulois, par le docteur Ernest GUÉROULT.	254
Note sur le camp du Catillon, par M. J. TIRARD.	258
Bibliographie et nouvelles diverses. — Chronologie des grands	
baillis du comté et duché d'Alençon.	261
A propos du volume de M. Gravier sur la découverte de l'Amé- rique au X ^e siècle par les Normands.	263
Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances. — Le Canarien, livre de la conquête et conversion des Canaries.	268
Note sur Gérard Mercator, par M. le D ^r J. Van RAEMDONCK.	272
Intérieur d'un château normand au XIV ^e siècle, par l'abbé FAUCON.	275
Essai historique sur l'abbaye de Mondaye, de l'ordre des Pré- montrés, par le P. Godefroid Madelaine.	277
RR. Castel, procureur syndic du directoire du district de Vire.	280
Précis de l'Académie de Rouen 1874 ; Bulletin de la Commis- sion des Antiquités de la Seine-Inférieure.	282
Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère, t. XVII.	285
La civilisation naissante au Crochemelier, près Igé (Orne), par M. le docteur JOUSSET.	287
Découverte d'une mosaïque gallo-romaine à Lisieux.	288
Découvertes romaines à Incheville, près Eu, par M. l'abbé COCHET.	290
Découverte d'objets en bronze à St-Georges-de-Livoye, par M. LE BŒUF	292
Découvertes numismatiques	294
Découvertes à Condé-sur-Noireau	295
Deux bas-reliefs antiques du musée de Metz, par M. CH. ABEL. <i>Ibid.</i>	
Réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne	296

SÉANCE PUBLIQUE du jeudi 10 juin 1875. — Présidence de M. le	
marquis de CHENNEVIÈRES.	301
Discours de M. le marquis de CHENNEVIÈRES.	302
Rapport sur les travaux de la Société pendant l'année 1874-1875	
et Notice sur M. Guizot, par M. Eugène de ROBILLARD DE	
BEAUREPAIRE, secrétaire.	313
Les Normands au Canada, par M. TESSIER.	341
Épître aux vivants et aux morts, par Gustave LE VASSEUR.	352
EXTRAITS des procès-verbaux. — Présidence de M. Eug. CHATEL. 369	
NOTES et COMMUNICATIONS. — Note sur le tribunal criminel de la	
Manche, par M. E. de ROBILLARD DE BEAUREPAIRE.	380
Des peines de la calomnie, d'après l'ancien droit normand, par	
M. GUILLOUARD, professeur agrégé à la Faculté de Droit de	
Caen.	403
Un chroniqueur Caennais au commencement du XVII ^e siècle,	
par M. CAUVET.	409
Protestation du seigneur de Couterne du 3 juillet 1790 à l'oc-	
casion de la dévastation de son château	439
Les découvertes du Mont-St-Michel et de St-Pair près Granville	
en 1875, par M. Eug. de ROBILLARD DE BEAUREPAIRE.	442
BIBLIOGRAPHIE et NOUVELLES DIVERSES. — Documents relatifs à la	
fondation du Havre, recueillis et publiés par STEPHANO DE	
MERVAL.	467
Notice sur le prieuré du Rocher et l'hospice civil de la ville de	
Mortain, par M. H. MOULIN, membre de la Société des An-	
tiquaires de Normandie et de la Société académique du	
Cotentin.	469
Surtees Society. — Du privilège du Sarcophage, par M. Gustave	
DUPONT.	471
Bulletins des autorités constituées réunies à Caen, chef-lieu du	
département du Calvados (juin et juillet 1793), rééditées	
par un bibliophile normand, avec un fac-simile inédit.	482
Notes sur l'histoire de la Révolution dans le département de la	
Manche et, en particulier, dans la ville de Coutances, par	
M. G. SABOT, avocat à Coutances, membre de la Société	
academique de cette ville.	484

Notice sur la tour de Thevray (Eure), par Henri QUEVILLY, de la Société française d'Archéologie (Evreux, Hérissé, 1874).	486
La Tapisserie de Bayeux reproduite au moyen de planches au- totypes, avec des notes historiques, par Frank-Rede FOWKE.	488
Découverte d'un tronçon de voie romaine et de poteries en terre de Samos à St-Ouen-de-la-Cour, par M. le D ^r JOUSSET.	492
Découvertes numismatiques.	494
Le bas-relief de la ferme de Mosle (arrondissement de Bayeux), par M. CHESNEL.	496
Découverte du tombeau de Guillaume de Ros, dans l'abbaye de Fécamp.	497





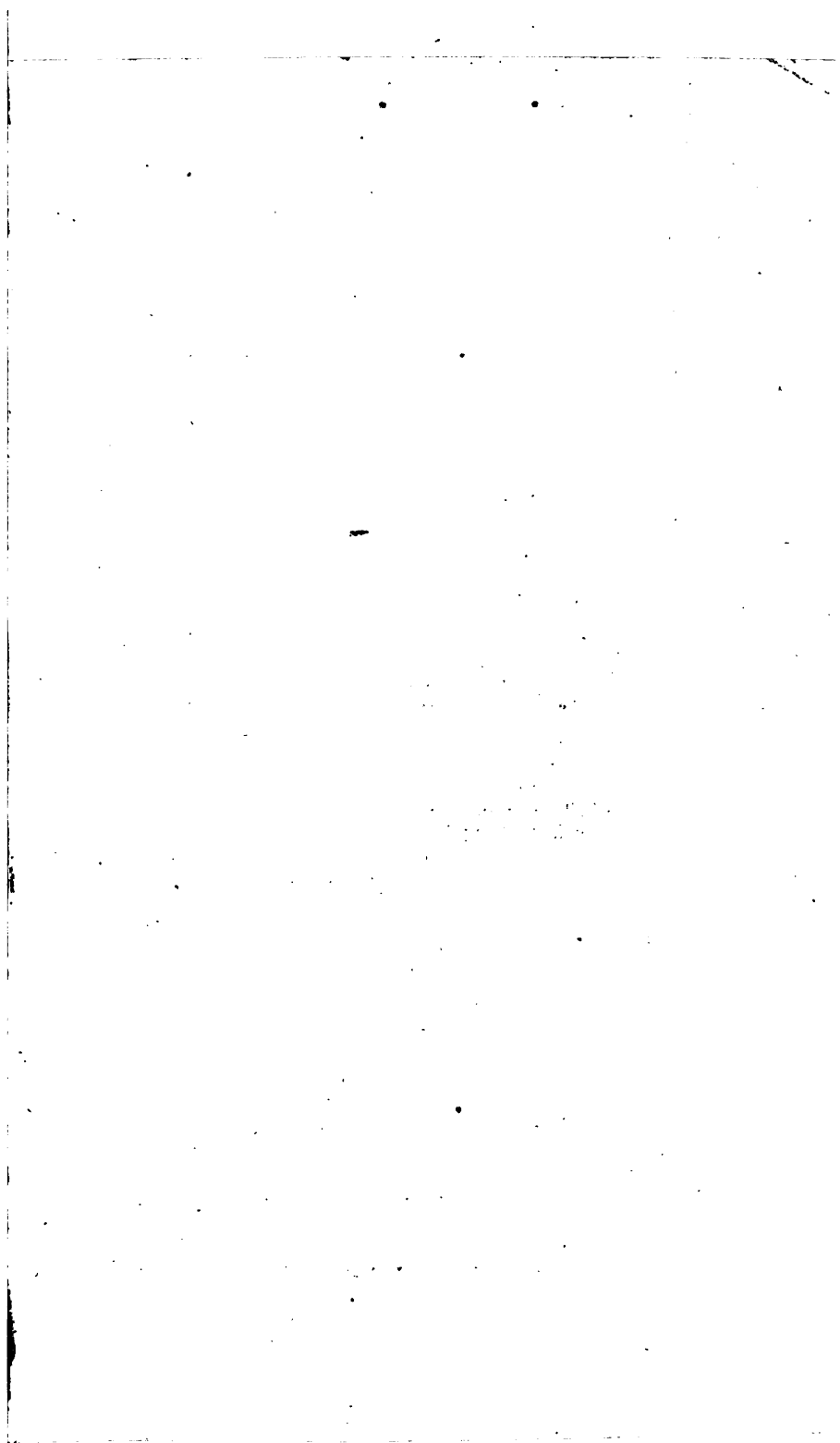
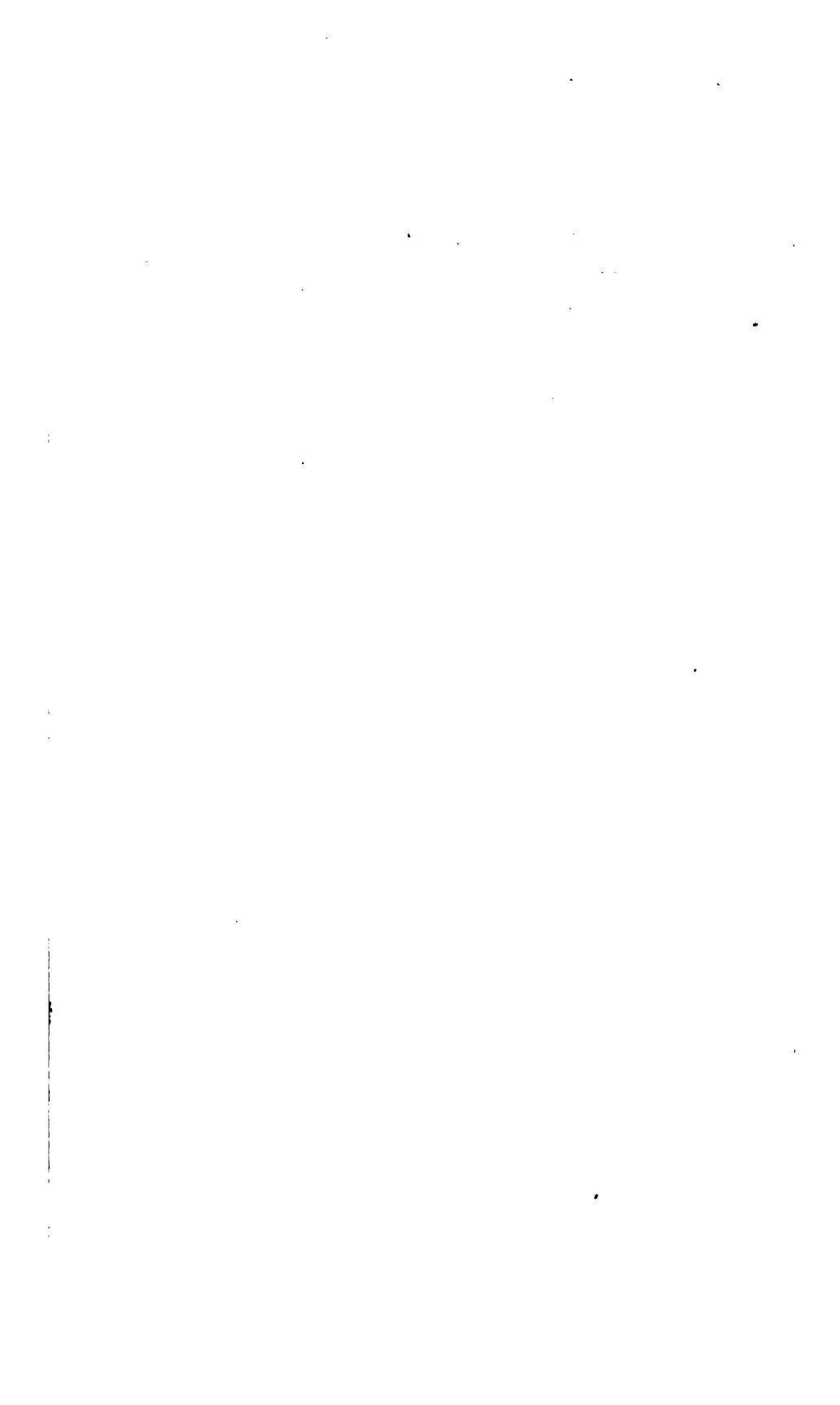
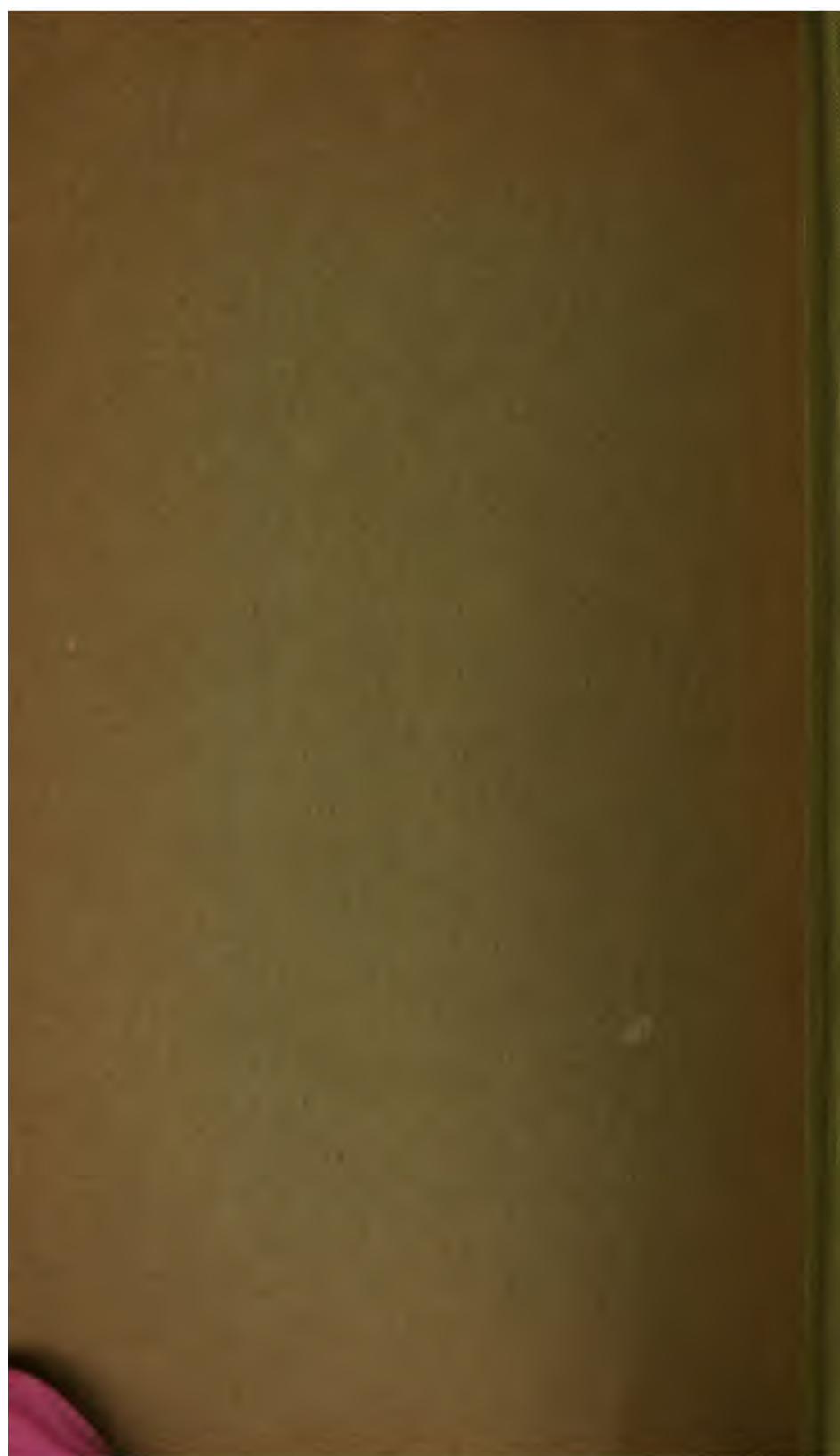


TABLE DES MATIÈRES

SÉANCE PUBLIQUE du jeudi 10 juin 1875. — Présidence de M. le marquis de CHENNEVIERES, ...	301
Discours de M. le marquis de CHENNEVIERES.	302
Rapport sur les travaux de la Société pendant l'année 1874-1875 et Notice sur M. Guizot, par M. Eugène de ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, secrétaire.	313
Les Normands au Canada, par M. TESSIER.	341
Épître aux vivants et aux morts, par Gustave LE VASSEUR.	352
EXTRAITS des procès-verbaux. — Présidence de M. Eug. CHATEL.	369
NOTES et COMMUNICATIONS. — Note sur le tribunal criminel de la Manche, par M. E. de ROBILLARD DE BEAUREPAIRE.	380
Des peines de la calomnie, d'après l'ancien droit normand, par M. GUILLOUARD, professeur agrégé à la Faculté de Droit de Caen.	403
Un chroniqueur Caennais au commencement du XVII ^e siècle, par M. CAUVET.	409
Protestation du seigneur de Couterne du 3 juillet 1790 à l'occasion de la dévastation de son château.	439
Les découvertes du Mont-St-Michel et de St-Pair près Granville en 1875, par M. Eug. de ROBILLARD DE BEAUREPAIRE.	442
BIBLIOGRAPHIE et NOUVELLES DIVERSES. — Documents relatifs à la fondation du Havre, recueillis et publiés par STEPHANO DE Merval.	467
Notice sur le prieuré du Rocher et l'hospice civil de la ville de Mortain, par M. H. MOULIN, membre de la Société des Antiquaires de Normandie et de la Société académique du Cotentin.	469
Surtees Society. — Du privilège du Sanctuaire, par M. Gustave DUPONT.	471
Bulletins des autorités constituées réunies à Caen, chef-lieu du département du Calvados (juin et juillet 1793), rééditées par un bibliophile normand, avec un fac-simile inédit.	482
Notes sur l'histoire de la Révolution dans le département de la Manche et, en particulier, dans la ville de Coutances, par M. G. SAROT, avocat à Coutances, membre de la Société académique de cette ville.	484
Notice sur la tour de Thevray (Eure), par Henri QUEVILLY, de la Société française d'Archéologie (Evreux, Hérissay, 1874).	486
La Tapisserie de Bayeux reproduite au moyen de planches autotypes, avec des notes historiques, par Frank-Rede FOWKE.	488
Découverte d'un tronçon de voie romaine et de poteries en terre de Samos à St-Ouen-de-la-Cour, par M. le Dr JOUSSERT.	492
Découvertes numismatiques.	494
Le bas-relief de la ferme de Mosle (arrondissement de Bayeux), par M. CHESNEL.	496
Découverte du tombeau de Guillaume de Ros, dans l'abbaye de Fécamp.	497







MAY 11 1992

